

Bruno Paulet

Mémoires des Sables

En Haute-Asie sur la Piste Perdue
d'Ella Maillart et de Peter Fleming

Prix Pierre Loti 2008

Pour Chinlin, à qui je ne raconte jamais d'histoires.

© Copyright Bruno Paulet 2006

Ce document PDF est mis à la disposition de la Société Géographique de Genève pour en permettre exclusivement le téléchargement sur son site Internet par des personnes physiques, à l'exclusion de toute entreprise, organisation ou collectivité.

Sa copie ou transmission ultérieure, sous quelque forme que ce soit, n'est pas autorisée.

Toute autre utilisation doit faire l'objet d'un accord explicite de l'auteur, qui peut être contacté à l'adresse mail suivante :

bruno.paulet@gmail.com

Introduction

"Quiconque imagine qu'un tel voyage dans la solitude et la désolation est fastidieux et éprouvant se méprend. Nul spectacle n'est plus sublime. Chaque jour de marche, chaque lieue parcourue apporte des découvertes d'une inimaginable beauté."

Sven Hedin, *Trans-Himalaya*

"Aujourd'hui 15 mai, nous partons vers l'inconnu, vers le sud."

Pour qui a le cœur aventureux, cette petite phrase lue au détour d'un récit d'Ella Maillart résonne comme une invitation, sinon au voyage, du moins à la satisfaction d'une naturelle curiosité. En 1935, au milieu du périple de sept mois qui la conduisit de Pékin aux Indes, la Suissesse s'apprêtait à emprunter une piste incertaine à travers les montagnes de la Haute-Asie. Pendant plus d'un mois, dans ces provinces reculées des confins de la Chine, les étapes de marche s'enchaînèrent dans des conditions éprouvantes. Chaque jour apporta son lot d'espoirs satisfaits ou déçus, et seule la réussite finale prouva la pertinence de l'entreprise.

Soixante-dix ans plus tard, tout devrait avoir conspiré à déflorer le trajet de cet extraordinaire voyage. Mais les circonstances en ont décidé autrement. Sur cet itinéraire perdu, il n'y a pas plus de raison aujourd'hui qu'à l'époque de tenter de faire passer une route. Sans compter qu'en Chine les années de guerre civile et de communisme révolutionnaire ont longtemps anéanti toute possibilité de déviation, qu'elle fût politique ou géographique.

Ce fut donc pour moi une plaisante surprise de constater que sur toutes les cartes aujourd'hui disponibles, si de vagues pointillés existaient çà et là, aucun consensus ne semblait avoir émergé quant à leur matérialité géographique. Je ne pus résister à la tentation d'une enquête plus précise, qui devenait plus passionnante au gré de mes recherches. D'abord, il y avait ces pages qui suivaient ma "petite phrase". On y trouvait quelques indications, quelques toponymes, que je tentais laborieusement de réconcilier avec mes cartes.

La complexité de la tâche la rendait passionnante : la contrée où s'était aventurée Ella Maillart s'étend aux confins de quatre civilisations, et chacune a contribué à brouiller les pistes en laissant en empreinte ses propres noms de lieux, comme en un

gigantesque palimpseste naturel. Par le nord-est, l'empire des Mongols est venu buter sur les infranchissables monts KunLun qui marquent la limite du haut plateau. De là, les Tibétains sont parfois descendus pour s'établir autour du grand lac Kokonor. Par l'ouest, les musulmans Ouïghours du Turkestan ont gardé le contact avec les oasis du désert. Et bien sûr, la Chine a de tous temps considéré cette région comme trop stratégique pour ne pas y exercer un droit de regard.

Dans ma recherche, je n'avais pas affaire à un auteur, mais deux. Circonstance unique dans la littérature de voyage, chacun des protagonistes de cette folle Odyssée s'était engagé au préalable à en fournir un récit, et nous disposons de l'un et de l'autre : *Oasis Interdites* d'Ella Maillart et *Courrier de Tartarie* de Peter Fleming. Dans des styles et avec des préoccupations différentes, on retrouve dans chaque texte les éléments d'une trame commune. Une femme et un homme, la jeune aventurière suisse et le journaliste britannique; n'ayant pas encore atteint soixante ans à eux deux, leur soif d'expériences inédites les avait poussés l'un et l'autre à tenter de rejoindre l'Inde par voie de terre, à travers l'Asie Centrale, au départ de Pékin. En 1935, c'était une entreprise hardie. La Chine était sous la coupe de seigneurs de la guerre qui jouaient leur carte personnelle face au faible gouvernement du Kuomintang, et les communistes commençaient à prendre de l'assurance. Les voies de communication étaient, dans le meilleur des cas, déficientes et peu sûres.

De Pékin, nos deux journalistes-écrivains durent d'abord atteindre XiAn¹ en train, puis LanZhou sur la plate-forme d'un camion. Là, ils se joignirent à une caravane qui partait vers l'ouest, au delà du Kokonor, le grand lac sacré des Tibétains, vers le vaste plateau désertique du Tsaidam, à trois mille mètres d'altitude. C'est seulement alors qu'ils abordèrent la partie la plus délicate de leur périple. Au-delà des montagnes d'or de l'Altyn-Tagh s'étendait la vaste région musulmane du Turkestan, autour du redoutable Taklamakan, le "désert d'où l'on ne sort pas vivant". La guerre civile y faisait rage, et aucun étranger ne l'avait visitée depuis des années. S'ils pouvaient y parvenir, et c'était un pari qui avait les plus grandes chances d'échouer, ils pourraient longer le cordon des oasis prises en tenailles entre les sables du désert et les montagnes KunLun qui forment le rempart septentrional du plateau tibétain. Atteignant ainsi la mythique Kashgar, il ne resterait plus - si l'on peut s'ex-

¹ Note sur la transcription des termes étrangers : afin de ne pas charger inutilement la lecture, le texte recourt aux noms courants lorsqu'ils existent (Pékin, Taklamakan), et utilise le système standard "Pinyin" pour la romanisation du Mandarin.

primer ainsi - qu'à rejoindre les terres de l'empire britannique en traversant le Karakorum à travers de profondes vallées dominées par des sommets atteignant huit mille mètres, pour finalement atteindre le Cachemire indien et rentrer en Europe.

"Qu'on soit historien, philologue, mystique ou voleur de chevaux, cette lente traversée de la côte chinoise à l'Inde moghole est sans doute le plus beau trajet de pleine terre qu'on puisse faire sur cette planète. Prenez la mappemonde et trouvez-moi mieux! »

Ainsi s'exprime Nicolas Bouvier, qui s'y connaissait en voyages.



Cet itinéraire, qui fut l'une des branches de la route de la soie, offre au voyageur contemporain un attrait auquel le progrès a apporté des bénéfices contrastés. Le train permet aujourd'hui d'atteindre LanZhou et Golmud, au sud-ouest du Tsai-dam, d'où une route contourne l'Altyn Tagh par le nord et rejoint la piste du Takla-makan jusqu'à Kashgar. Puis la "Route de l'Amitié", construite dans les années soixante par la Chine et le Pakistan, offre une spectaculaire traversée asphaltée du Karakorum. Cette facilité d'accès n'a pas totalement brisé l'enchantement. Que peuvent l'automobile et le train contre la beauté du désert et des montagnes ? Mais

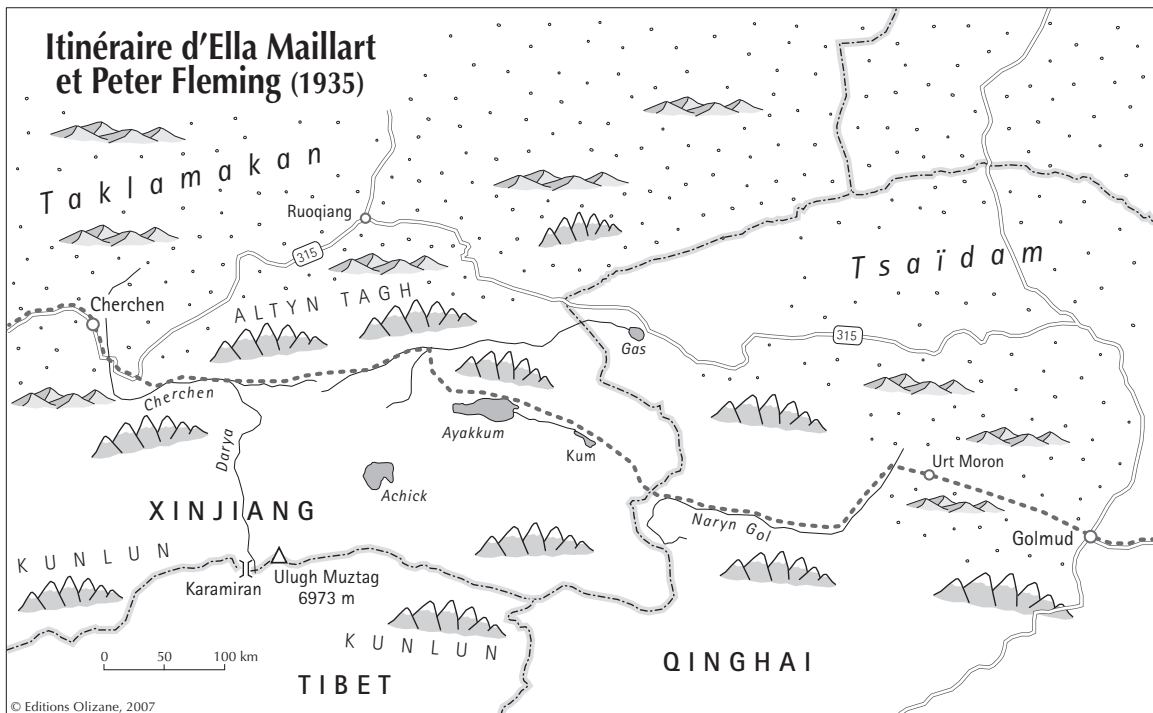
elle a créé un irrémédiable fossé avec l'expérience des voyageurs du passé. C'est prendre l'autobus sur la Via Appia.

Cependant, la "petite phrase" d'Ella Maillart, corroborée par mes investigations, ouvrait un espoir. Elle laissait présager, pour la traversée de l'Altyn Tagh, un espace où le voyageur du XXI^{ème} siècle pourrait communier avec celui des années trente, dans une aventure parallèle. Il ne s'agissait pas seulement de trouver une nature préservée - toute balade en montagne offre cette récompense - mais d'approcher l'expérience même de mes prédécesseurs. Il me semblait que je pourrais moi aussi constituer une caravane, chercher jour après jour mon itinéraire, choisir mes lieux de camp, affronter un climat hostile, gérer d'insuffisantes ressources d'eau et de vivres, rencontrer des nomades avec qui je n'aurais que des sourires à partager, et jouir d'espaces inviolés et sauvages.

Ma "Piste Oubliée" est donc celle qu'Ella et Peter avaient été contraints de suivre à travers les montagnes, entre Tsaïdam et Taklamakan. La voie normale, devenue aujourd'hui la route de contournement de l'Altyn Tagh, les aurait exposés à des contrôles que, faute de sauf-conduit, ils n'avaient aucune chance de passer. Cette perspective d'échec inévitable ne leur avait laissé qu'une possibilité : quitter la route du Tsaïdam au lieu-dit Teidjinar, au-delà de Golmud, puis piquer au sud et traverser plus de huit cents kilomètres de montagnes inconnues pour rejoindre l'oasis de Cherchen, sur la piste sud du Taklamakan. Là, on les laisserait probablement poursuivre librement vers l'ouest.

C'était audacieux pour deux jeunes Européens de prétendre ainsi ouvrir une voie, là où la sagesse séculaire des nomades ne voyait qu'un infranchissable mur. Mais l'absence d'alternative transforme parfois la témérité en simple courage. Pour moi qui rêvais de rééditer cette aventure, je présumais qu'audace, témérité et courage ne seraient pas aussi indispensables, et que le plaisir de la découverte me fournirait un modeste mais satisfaisant supplétif.

Mon jeu de piste s'est ainsi poursuivi pendant quelques années, durant lesquelles je profitai de mes voyages et de mon temps pour affermir mon désir de partir. Je savais la nature artificielle de cette envie que je me créais, mais il est des filets dans lesquels on aime à se faire prendre. Et à force d'agiter le bocal, on finit par créer la vague qui va nous porter.



Cette préparation me conduisit en Chine, aux points de départ et d'arrivée présumés de mon itinéraire que j'identifiai respectivement sur les cartes modernes comme WuTuMeiRen (Urt Moron pour les Mongols, dans l'oasis de Teidjinar) et Qie-Mo, alias Cherven, en bordure du désert du Taklamakan. Elle me conduisit à Lausanne où est conservé le fonds photographique d'Ella Maillart, à la Royal Geographic Society de Londres, au musée ethnographique de Stockholm qui abrite la fondation de l'explorateur Sven Hedin, dans les librairies de Kathmandu où sont réédités des récits d'explorations oubliées. Elle me fit découvrir et lire des auteurs ou des œuvres que je regrettais de ne pas avoir connus plus tôt. Elle me fit correspondre avec des interlocuteurs du bout du monde, rendus accessibles par Internet. Bref, ce fut la quête d'un Graal, d'une connaissance puis d'expériences qu'aujourd'hui je me sens comme une obligation morale d'offrir en partage, ne fût-ce que pour remercier tous ceux qui m'ont tant apporté.

Pour leur traversée de l'Altyn Tagh, Ella Maillart et Peter Fleming ne partirent pas seuls. Borodichine, le Russe de Teidjinar n'avait pas voulu les laisser s'aventurer sans guide. Et nous aussi, nous sommes trois lorsque nous rejoignons notre point de départ : Nima le Tibétain m'a aidé à préparer le voyage, et j'ai proposé à mon ami Yann de se joindre à nous. Mais à l'instar des Trois Mousquetaires ou des Frères Karamazov, notre trio compte un quatrième. Les années passées à imaginer puis à

préparer ce voyage m'ont rapproché des quelques rares explorateurs et aventuriers qui sont passés près de notre itinéraire, au point que je ressentirai souvent leur présence, comme celle d'un quatrième membre de notre groupe. Ils sont si peu nombreux que si je pouvais les inviter à dîner ensemble, je n'aurais pas besoin d'emprunter de vaisselle aux voisins. En chemin, leur présence sera aussi réelle pour moi que celle de mes compagnons, de nos animaux, ou des quelques rares nomades que nous rencontrerons. Leurs récits me guideront et m'inspireront sur ma route.

J'ai rencontré Yann lors d'un voyage précédent, dans un autre lieu perdu qui, tout autant que ma "Piste Perdue", peut prétendre au titre futile de "centre du continent asiatique". Membre tardif et oublié de la fédération de Russie, en bordure de la Mongolie, la petite république de Touva a pourtant des attraits qui la rendent incontournable pour des voyageurs intéressés par des sujets aussi disparates que la musique, la religion, la géographie, voire la réalisation posthume du rêve d'un des savants les plus originaux de notre époque. Ainsi, et respectivement, le chant di-phonique, le chamanisme, un certain monument au "Centre de l'Asie", et le dernier voyage de Richard Feynmann sont probablement les seules justifications qu'on puisse imaginer pour risquer un voyage à bord de Tupolev millésimés vers ces confins inaccessibles.

Yann y réalisait un reportage photographique sur les chamans, et nous nous sommes croisés lors d'une soirée de musique donnée sous la yourte par l'une des célébrités locales. Il est des rencontres auxquelles les circonstances mêmes évitent de chercher des justifications : les voyageurs de l'Asie Centrale partagent des sujets de conversation naturels, et c'est donc tout naturellement qu'au coin du feu et devant l'inévitable ragoût de mouton, je fis part à Yann de mon projet de voyage sur la "Piste Perdue". Le nom d'Ella Maillart lui était bien connu, en tant que Suisse d'abord, mais également pour avoir passé toutes ses vacances d'enfance dans un chalet familial à Chandolin, le village valaisan où l'aventurière vécut ses dernières années.

Avant de nous séparer, il me parla à nouveau de mon projet en me demandant avec qui je comptais partir et en m'indiquant qu'il serait très heureux de se joindre à moi si je cherchais un photographe pour illustrer l'expédition. Préférant pour l'heure réserver ma réponse, ce n'est que quelques mois plus tard et après une nouvelle rencontre à Paris que je lui proposai sans plus d'hésitation de m'accompagner.

Mon ami tibétain Nima devait aussi être de la partie. Depuis une mémorable équipée à travers les sublimes montagnes et plateaux tibétains du SiChuan et du YunNan, nous nous étions retrouvés plusieurs fois chez lui, dans les hautes et riches terres du Kham. Cette région tibétaine n'est qu'à deux cents kilomètres de Cheng-Du, la capitale régionale du SiChuan, mais la distance est trompeuse. Encore aujourd'hui, deux jours sont nécessaires pour la parcourir, et tout oppose ces deux mondes, qui se côtoient sans se rencontrer dans la petite ville frontière de KangDing.

Avec son perpétuel enthousiasme infantile, marié à un indispensable sens pratique qui le tire de toutes les situations, Nima est le parfait compagnon de voyage. A cent kilomètres autour de sa maison, il connaît tout le monde, qu'il appelle indistinctement frères ou sœurs. Au-delà, il lui faut juste une heure pour se sentir chez lui. C'est certainement ainsi qu'il est parvenu à traverser les risques et les épreuves qui débutèrent alors qu'il étudiait le droit à l'université de Canton. Sa présence sur la place TianAnMen, un certain jour de juin 1989, le contraignit à une fuite précipitée vers le Japon. Revenu chez lui, il fut exclu du système des "DanWei", ces unités de travail qui encadrent la vie de tous les Chinois. Il dut pratiquer tous les petits métiers qu'il put trouver, et cette période est à l'origine des cicatrices de brûlures qui lui barrent le visage et les bras, et aussi de pittoresques aventures qu'il prend plaisir à raconter.

Nima se montre aussi téméraire dans certains domaines que ridiculement peureux dans d'autres : la vue d'un serpent, même au zoo, lui est insupportable. Mais il n'a pas hésité un instant à accepter de m'accompagner pour cette expédition sans même savoir où je l'emmenais. Il considérait non sans justesse que si je pouvais le faire, lui devrait s'en sortir aussi. Malheureusement, son caractère intrépide sera à l'origine de l'accident qui nous privera de sa présence pour la partie de notre voyage où son courage et sa bonne humeur nous auraient été les plus précieux.

* * *

"No Picnic" est le titre que Peter Fleming donne au récit de la section de son voyage que je rêvais de réitérer (la traduction française "Rien d'une partie de campagne" ne parvient pas à rendre justice à l'humour de l'auteur). De la perte de leurs bêtes aux pénuries, de l'incurie de leurs guides aux rigueurs du climat, mes deux

prédécesseurs avaient vu leur détermination mise à rude épreuve, et je pouvais sans peine imaginer pour nous un programme similaire. S'il était excessif d'imaginer l'expédition comme un voyage en enfer, je pouvais au moins envisager cet enfer comme le fait Satan dans le *Paradis Perdu* de Milton en y voyant un espace de liberté absolue : « *Here at least we shall be free* ». Et pour concrétiser cette idée, j'emportai dans mes bagages *L'Enfer* de Dante, dont je me proposai présomptueusement de comparer les descriptions avec la réalité de nos expériences.

Les sédentaires demandent toujours aux voyageurs pourquoi ils partent. "J'ai embelli ma vie de jours que je n'ai pas vécus", dit le poète, exprimant joliment comment certains d'entre eux voyagent par procuration. Pourquoi j'aime voyager est une question à laquelle les sociologues savent sans doute répondre à ma place. Mais pourquoi ce voyage-là ? « *De nos jours, il est aussi aisé d'entreprendre un voyage que difficile d'en trouver la justification* » écrit modestement Peter Fleming dans la préface de son récit. Mallory l'exprime avec une concision inégalée, lui qui tente de gravir l'Everest « *Parce qu'il est là !* » Tout voyage est un prétexte. Ou alors, il se résume à un simple inventaire, ce qu'on entend par "faire" tel ou tel pays. C'est à chacun de choisir son point de vue : géographie, culture, littérature, rencontres, histoire, art, sport... tout est acceptable, et même les justifications les plus absurdes : Raymond Roussel passe à Hong Kong sans sortir de la cabine de son yacht, Xavier de Maistre raconte son « *Voyage autour de ma chambre* ». Au bout du compte, c'est toujours soi-même qu'on trouve : comme on identifie une molécule chimique à sa façon de réagir avec les autres, le voyage nous expose à nous-mêmes en nous confrontant à des expériences inédites.

J'avais prévu de commencer mon récit par notre mise en route depuis Urt Moron "vers l'inconnu, vers le sud", mais je ne peux me résoudre à passer sous silence les aventures qui ont précédé le départ. Elles ressemblent à cette alternance d'inquiétude et de joie qui précède les rendez-vous importants de la vie. Les bonnes et les mauvaises nouvelles se bousculent à un rythme accéléré. Lorsque je craignais de ne jamais y parvenir, je voulais être déjà à Cherchen, à bon port, mission accomplie. Mais je voulais plus que tout vivre intensément ces moments tant attendus, espérés, anticipés, préparés.

Avoir connu la crainte de devoir renoncer rend la route plus précieuse encore.

Prélude à Urt Moron

*"Ce voyage de mille lieues,
il commence par un pas."*

Dao De Jing, 64

25 juin

La piste qui conduit de Golmud à Urt Moron génère un sentiment ambivalent de fascination et d'exaspération, dont je crains secrètement qu'il ne préfigure notre séjour chez les Mongols du Tsaïdam. Sur près de deux cents kilomètres, elle impose un régime infernal de cahots et de poussière, heureusement compensé par la vue sur l'imposante chaîne des KunLun au sud et par la traversée de belles sections désertiques où le vent crée d'extraordinaires dunes de sables posées sur un substrat caillouteux. Elles ressemblent aux croissants sur la plaque que le boulanger s'apprête à mettre au four (les spécialistes les appellent "dunes de Barchan"). Ici, la cuisson au soleil commence le matin, et ne se termine qu'au crépuscule, lorsque les dunes prennent la belle couleur dorée d'appétissantes viennoiseries.

En arrivant dans l'oasis de Teidjinar où se trouvent nichées les quelques mesures du hameau d'Urt Moron, la route fait un détour de quelques kilomètres pour contourner un marécage. Un semblant de bifurcation permet de rejoindre le patelin par une petite section rectiligne barrée d'un portique de béton qui annonce le style des constructions qu'on entrevoit plus loin : moches, sales, décrépite, tristes, et largement inutiles. Sur les cartes chinoises, le nom du village est "Wu-Tu-Mei-Ren", une transcription de "Urt Moron" où le topographe a tant bien que mal tenté de concilier la phonétique mongole et les bons auspices d'un choix d'idéogrammes chinois avantageux.

Quelques dizaines de Mongols ont abandonné la yourte pour habiter ces maisons, et le visiteur pourrait être surpris par la présence d'une école et de quelques bâtiments officiels, qui semblent ici disproportionnés. Mais Urt Moron est le centre d'une communauté dont le territoire géographique dépasse largement l'horizon. Dans le désert du Tsaïdam, le Teidjinar est une vaste oasis où les Mongols peuvent mener leur style de vie si particulier. Pour ces nomades, la distance de confort entre deux familles ne se mesure pas en mètres comme chez nous, mais en kilomètres. Aller chez son voisin prend au bas mot une heure, voire une demi-journée.

Le Tsaïdam est une curiosité géographique: c'est une gigantesque cuvette d'altitude enserrée entre de puissantes chaînes de montagnes. Mais son fond est désespérément plat et sec, à l'exception de quelques marais inaccessibles qui recueillent une fois l'an les eaux de fonte des montagnes environnantes. C'est un désert de cailloux situé à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Et quelle mer, à

propos ? Aucune rivière ne s'échappe d'ici dont on pourrait suivre le cours jusqu'à l'océan. Seule une carte de l'Asie permet de constater que la mer la plus proche n'est ni l'océan arctique au nord, ni la mer de Chine à l'est, mais le golfe du Bengale, loin, loin vers le sud-est. Pour le rejoindre, il faudrait traverser les monts KunLun, le plateau tibétain, l'est de l'Himalaya et le Bangladesh. Autant dire que les enfants d'ici ne sont pas près de partir en classe de mer.

A Urt Moron, deux rivières débouchent de la montagne pour créer cette oasis oubliée et la fertiliser. L'Urt Moron (le "long fleuve" en Mongol) baigne le village avant de se perdre dans les marais. Un peu plus à l'ouest, le Naryn Gol s'extrait par des gorges de la large vallée où il a puisé sa couleur rouge brique, puis s'égare également. C'est dans cette direction qu'Ella Maillart et Peter Fleming sont partis, le 15 mai 1935, "vers l'inconnu, vers le sud". Et c'est sur leurs traces que nous aussi, nous comptons partir dans quelques jours.

Sans peine, je retrouve l'échoppe tenue par l'aubergiste mongol chez qui j'ai logé lors de mon passage précédent au mois de janvier, alors que je venais me renseigner sur la faisabilité de mon voyage. Bien qu'il me reconnaisse, il n'est pas plus chaleureux au premier abord. Il ne se déride que progressivement. Je ne peux pas déterminer si c'est un pince sans rire ou une sorte de prétentieux parvenu. Probablement un peu des deux. C'est un homme d'une quarantaine d'années, au teint halé et aux pommettes peu saillantes, assez représentatif de la physionomie locale. Alors que leurs cousins de Mongolie ont le visage rond et les yeux très bridés, on serait pardonné de penser que les Mongols du Tsaïdam ont dilué leur patrimoine génétique au contact des peuplades asservies par leurs glorieux ancêtres, lors de l'expansion de leur empire. En fait, il s'agit d'une branche cadette, les "Kalmouk Oïrat", Mongols de l'Ouest qui ne descendent pas de Genghis Khan et qu'une tragédie oubliée contraignit à ce cruel exil.

Depuis hier, Nima a confié à Yann le volant de son Land Cruiser. Son visage jovial a cédé la place à une mine triste et parfois traversée d'un rictus de douleur qu'il ne parvient pas à masquer. Suite à une chute de cheval il y a quelques jours, le radiologue de Golmud a diagnostiqué une double fêlure à son bras droit. Il a imposé de le plâtrer, et a bien sûr catégoriquement exclu que Nima s'aventure à cheval pendant plus d'un mois dans les terres sauvages. Puisqu'il est maintenant indisponible, nous devons non seulement acheter deux ou trois chameaux mais aussi trouver un

guide. Ni Yann ni moi n'avons l'habitude de nous occuper des bêtes, et si nous partons seuls avec chevaux et chameaux dans le blanc de la carte, nous craignons d'être rapidement exposés à des problèmes insurmontables.

Comme c'est chez l'aubergiste que tout le village passe faire ses courses et prendre les nouvelles, nous comptons sur son aide pour nous orienter vers un vendeur de chameaux. Il se souvient bien de mon projet que je lui ai exposé il y a six mois et nous recommande, pour trouver des bêtes, d'aller au dispensaire quelques maisons plus loin et d'y demander le médecin, dont le père devrait pouvoir nous assister.

Délaissant ses patients en prétextant la pause du déjeuner, cet homme aux manières vives nous emmène à la maison familiale, par une piste difficile dont Yann prend plaisir à négocier parfaitement les fondrières. Nima, le bras plâtré, doit se contenter de donner quelques conseils et de louer les incomparables vertus de son Land Cruiser. A la maison, nous trouvons le fils cadet. C'est un manuel qui prendra la succession du père auprès des bêtes. Il mesure plus d'un mètre quatre-vingt, et arbore le caractère réservé qui conviendra à son travail largement solitaire. Ici comme ailleurs, on peut être frères et avoir des personnalités radicalement différentes. L'un poursuit la tradition séculaire, l'autre applique les méthodes de la médecine occidentale comme s'il était né à Paris ou à New York.

Nous trouvons le père dans les champs, monté sur son cheval. Il surveille son troupeau de bêtes en éloignant négligemment les nuées de moustiques à l'aide de cette balayette à longs poils de yack qui est l'accessoire indispensable à la moindre sortie. Avec vingt chameaux, trente chèvres, deux cents moutons, des vaches et quelques chevaux, le travail ne manque pas. Ensemble, nous rentrons à la maison où la mère s'empresse de nous offrir le thé.

Même chez les Mongols sédentaires, les maisons rappellent l'agencement traditionnel de la yourte : une pièce unique ouvrant vers le sud, au centre de laquelle le poêle est toujours allumé. Il est flanqué d'une table basse, et entouré de lits et de coffres peints de couleurs vives où le rouge prédomine. Par un de ces mystères qui ne surprennent que l'observateur attentif, tous les habitants des steppes, qu'ils habitent en Chine, en Mongolie, en Russie ou dans les nouveaux pays d'Asie Centrale, ont adopté le même type de lits à armature métallique qu'on ne rencontre guère chez nous que dans les hôpitaux et les pensionnats. La cuisine est à droite de la

porte, et un espace de rangement lui fait face, où l'on accroche pêle-mêle au mur les outils et les nécessaires de toilette. Dans un recoin, on trouve presque toujours un appareil métallique que les vieilles femmes actionnent comme un rouet pour séparer par centrifugation la crème et le lait. Ainsi prépare-t-on le beurre et le fromage.

Le vieux père est tout sourire. "Il a une bonne tronche" dit Yann, exprimant à la fois son avis professionnel de photographe et un jugement précoce sur l'homme.

J'acquiesce. Il inspire confiance, et nous lui détaillons notre projet, qu'il écoute avec attention. J'avais recommandé à Nima d'être prudent dans la description de nos plans par crainte d'être dénoncés aux autorités, et de dire que nous souhaitions seulement faire une balade dans les environs. En Chine, tout ce qui n'est pas explicitement autorisé est considéré comme interdit, et cette zone n'est assurément pas ouverte au tourisme. De toutes manières, qui serait intéressé à s'aventurer en un lieu si désolé ? Nous choisissons plutôt d'exposer tout notre plan au père et de lui demander s'il est intéressé à nous accompagner.

L'homme écoute, réfléchit, nous fait servir plusieurs tasses de thé, puis nous annonce qu'il peut nous vendre, pour deux mille cinq cents Yuan (deux cent cinquante Euros), un bon chameau que nous pourrons voir demain matin. En tentant présomptueusement de prendre un air de connaisseur, je lui fais confirmer que la bête qui nous sera présentée est bien un mâle et qu'il est castré. Le citoyen étranger que je suis ne fait certainement pas illusion, mais je préfère poser la question pendant que la bête est absente. Je serais bien ennuyé s'il me proposait d'aller vérifier par moi-même qu'il est coupé !

Le vieil homme se fait prier quand nous lui demandons à nouveau de nous servir de guide, mais il semble intéressé. De notre itinéraire, il ne connaît que la première semaine. Il affirme que personne à Urt Moron n'est allé plus loin depuis bien longtemps. Le problème, c'est qu'il a beaucoup de travail, et que personne ne pourra le remplacer en cette saison chargée. Finalement, il décline de venir, malgré nos demandes insistantes, tout en promettant d'essayer de nous aider à trouver un guide, ainsi que d'autres chameaux.

La conversation entre des ressortissants de diverses minorités ethniques de la Chine semble toujours artificielle, comme forcée. Elle illustre la cohabitation à laquelle ils ont été contraints, et l'allégeance obligatoire à la puissance de tutelle. A Nima, notre hôte répétera par deux fois, cédant plus à la convention qu'à la nécessi-

té : "Mongols ou Tibétains, nous sommes tous Chinois". On ne risque pas de trouver des oreilles indiscrètes ici, mais les bonnes habitudes ont la vie dure.

Nous rentrons satisfaits et confiants à Urt Moron, et la crevaision d'usage n'entame en rien notre moral. Cette fois, la chambre à air est morte, déchirée par une pièce de métal abandonnée sur la route. En Robinson suisse, Yann propose d'en faire des lance-pierres et d'emporter le reste pour amorcer nos feux de bois. Je suis impressionné par cette créativité qui nous sera bien utile dans les montagnes, lorsque nous ne pourrons compter que sur nos ressources propres.

De retour au hameau, nous apercevons le petit camion d'escorte qui nous a suivis à vitesse réduite chaque jour depuis la maison de Nima. Les trois beaux chevaux que nous monterons en route sont encore sur la plate-forme. Le chauffeur et notre palefrenier sont attablés devant un bol de raviolis à la forte odeur de mouton faisandé, et nous les informons des progrès de nos négociations.

L'aubergiste nous confie la clé du cadenas de notre chambre, située juste en face de l'entrée du magasin. Je suis coutumier de ces logements des petits villages de Chine, et j'ai fini par leur trouver un certain charme. Quatre murs de brique, une fenêtre aux carreaux sales lorsqu'ils ne sont pas remplacés par du plastique ou du carton, et une porte branlante ouvrant de plain-pied sur l'allée centrale du village. A l'intérieur, accolés aux murs, autant de lits que la surface le permet, généralement trois ou quatre châlits métalliques plus ou moins défoncés. Près de l'entrée, un poêle à charbon au tiroir systématiquement plein d'une poussière irrespirable. Au plafond, une ampoule électrique de vingt Watts dont il faudra comme d'habitude demander le remplacement. Le fil de l'interrupteur pendouille quelque part.

La modicité du mobilier est la seule garantie de propreté, rétablie à chaque changement d'occupant par un balayage du sol imposé par cette tradition chinoise de tout jeter à même le sol : mégots, emballages, feuilles de thé infusées jusqu'à les rendre insipides, crachats, chaussettes usagées, écorces de graines de tournesol, et tout ce que des millénaires de civilisation ont rendu indispensable au quotidien des citoyens de l'Empire du Milieu. Il n'y a bien sûr pas d'eau courante, et on est bien aise de savoir que les toilettes sont à distance, au fond de la cour. Tout cela évoque inmanquablement une cellule de prison.

J'ai passé une nuit dans cette même pièce lorsque je suis venu, début janvier, repérer le point de départ de mon périple. Il faisait alors vingt degrés sous zéro, et le poêle n'avait pas suffi à empêcher ma bouteille d'eau de geler pendant la nuit. Au

matin, nous avons tenté de chauffer au chalumeau le moteur du camion qui devait me reconduire à Golmud, et ce traitement de choc n'avait pas suffi pour lui permettre de démarrer. Ce n'est qu'en le tirant derrière un tracteur qu'on avait fini par le mettre en marche. Il ne fait pas bon passer la nuit dehors à Urt Moron, et encore moins en hiver.

Nous consacrons l'après-midi à l'entretien des chevaux et à divers préparatifs, naïvement persuadés que nous pourrions partir dans deux jours. A la tombée de la nuit, toutes les espèces vivantes du voisinage se donnent rendez-vous chez nous. Les habitants du village, bien sûr, poussés par une compréhensible curiosité, puis les animaux domestiques, poules et biques, qui viennent picorer ou grappiller, et malheureusement aussi les moustiques, surpris et contents de trouver ici des épidermes tendres et un sang à la saveur exotique.

Pour la nuit, Nima met en place une parade implacable : il monte sa tente individuelle, la pose sur son lit, et s'y enferme hermétiquement jusqu'au matin. Yann se demande comment il va pouvoir faire tenir ses deux mètres dans ce petit lit sans offrir ses pieds en pâture aux moustiques. Les Chinois ne se sont pas encore faits à l'idée que certains d'entre eux sont maintenant très grands. Yao Ming, le basketteur de la NBA, ne mesure-t-il pas deux mètres vingt-six ?

26 juin

Yann est sorti de bon matin pour profiter de la lumière et faire des photos. A son retour, alors que nous préparons le café, un homme de petite taille, coiffé comme un chameau, entre dans notre chambre. C'est Tserong, un tibétain des environs du lac Kokonor. Au premier abord, il a la trentaine taciturne et nonchalante qui convient à son métier : il part dans la montagne chaque été pour "Fang Yang", littéralement, en chinois, "lâcher les moutons". Autrement dit, il est berger. Par un jeu de mots improvisé, je lui demande s'il est prêt à "Fang YangGuiZi", lâcher les "démons étrangers" (un terme très courant pour désigner les occidentaux). Il comprend, sourit et me demande d'une voix douce et dans un bon chinois où nous souhaitons aller. S'ensuit une discussion qui nous fait progressivement abandonner nos réticences et apprécier son intelligence. Il connaît bien la région de la rivière Naryn Gol, qui correspond à la première semaine de notre périple. Au-delà, c'est terra incognita pour lui comme pour tous les autochtones, mais il veut bien envisager de nous accompagner.

Rapidement, nous réglons des questions pratiques. Nous le paierons deux mille Yuan (deux cents Euros) jusqu'à Cherchen, notre destination, plus le prix de son retour en bus par le nord des montagnes. C'est au bas mot deux fois plus que ce qu'il gagne ici, et si tout se passe bien, nous serons généreux à l'arrivée. Nous aurons alors bien des choses à donner. Avant de partir, il devra emprunter un manteau, et nous lui achèterons des chaussures neuves. Nima est réjoui et rassuré de nous confier à la garde d'un Tibétain, même s'il appartient à un groupe très éloigné du sien. Cette manifestation de solidarité ethnique trahit son inquiétude. Mais que pourra-t-il dire si Tserong n'est pas à la hauteur de la tâche ?

Malgré la blessure de Nima, nous sentons que la chance est à nos côtés. En vingt-quatre heures, nous avons trouvé un guide en qui nous avons confiance, et le père du médecin nous a promis un chameau. Reste à en obtenir un deuxième et nous pourrons partir. Tout juste quelques menus détails à régler, et ce projet auquel je rêve depuis des années va se réaliser !

Au centre du village coule une rivière, calme en cette saison. Une bonne herbe pousse sur ses berges, dont on a fait un espace commun où chacun peut attacher

ses bêtes pendant qu'il vaque à ses affaires. Nous y avons fait paître nos trois chevaux, et nous sommes heureux de leur donner quelques jours de repos ici avant de partir vers l'inconnu.

Lorsque j'ai proposé à Nima, l'an dernier, de m'accompagner dans mon périple sur la "Piste Perdue" et de faire le voyage à cheval, comme Maillart et Fleming, il a tout de suite suggéré d'utiliser des chevaux khampas. La région du Kham, dont il est originaire, est réputée pour ses cavaliers, reconnus comme les meilleurs du Tibet. Ils se sont à maintes reprises illustrés par leurs faits d'armes. L'idée d'utiliser des bêtes disposant d'une telle réputation était séduisante, et présentait en outre l'avantage de les faire choisir et acheter par Nima, chez lui, en prenant tout le temps nécessaire. L'inconvénient était bien sûr qu'il faudrait les acheminer jusqu'à notre point de départ à Urt Moron, à travers les contreforts du Tibet, mais cela nous fournirait l'opportunité d'apprendre à les monter, et de faire un voyage des plus intéressants à travers des contrées peu explorées.

Et c'est ainsi que nous nous étions retrouvés chez Nima il y a quelques semaines, dans les premiers jours de juin. Après qu'il eut proposé à sa femme le flacon d'eau de toilette pour homme que je lui avais offert ("Elle n'y verra rien !"), nous nous mîmes en route pour un périple de trois semaines et deux mille kilomètres : dans le Land Cruiser, Nima, Yann et moi, écoutant en boucle la même cassette de chansons sino-tibétaines, et stoppant régulièrement pour réparer des pannes bénignes que Nima détectait au bruit ou à l'odeur avant qu'elles ne soient trop graves. Dans le camion à plate-forme, nos trois chevaux étaient emmenés par le chauffeur Lozo, imposant à plein volume sa techno chinoise à Pemba, le palefrenier qui avait pris soin des bêtes chez Nima. Agé d'une cinquantaine d'années, celui-ci s'était montré si gentil et si dévoué que nous n'avions pas hésité un instant à l'emmener pour ce qui serait peut-être le plus beau voyage de sa vie. Il n'avait jusqu'alors jamais quitté sa région, et ne pouvait rêver qu'un jour on l'emmènerait jusqu'au lac Kokonor, connu et révérend par chaque Tibétain. Sa façon de répondre "Ooooh yeah !" à chacune de nos questions, de nourrir les chevaux ou de confectionner en quelques minutes un four tibétain dans un simple talus, furent une source permanente d'amusement et d'admiration.

L'intérêt principal de cet itinéraire de jonction était de nous faire traverser le "Pays Golok" au sud-est de la province chinoise du QingHai. Les Goloks sont un peuple tibétain réputé pour sa farouche indépendance et pour sa tradition de brigandage (le mot Golok signifie "mauvaise tête"), ce qui explique pourquoi la région est

encore officiellement fermée aux touristes. On y trouve pourtant deux des montagnes les plus sacrées du Tibet : le Nianpo Yutse et l'Amnye Machen, si mystérieux qu'au milieu du XXème siècle un aviateur américain prétendit encore qu'il était plus haut que l'Everest.

La région tint toutes ses promesses : paysages magnifiques perchés dans les neiges éternelles, nomades gardant leurs troupeaux de yacks dans les pâturages d'été à quatre mille cinq cents mètres d'altitude, lamaserie oubliées dans les montagnes qui nous offraient le gîte et le couvert, chasseurs d'un autre âge promenant de vieilles pétoires sur les plateaux, et... la crainte permanente de nous faire voler nos montures, qui suscitaient un intérêt dépassant souvent la simple curiosité. Ainsi, nous fûmes systématiquement contraints de garder les chevaux la nuit sur la plateforme du camion, prudemment adossés en marche arrière au mur de notre logis, et Pemba se releva souvent pour faire des rondes.

Notre groupe ne fut finalement en sûreté qu'en atteignant les rives du lac Konkonor, où un camp de trois jours dans un site idyllique permit aux chevaux de se reposer. De là, deux étapes de route nous permirent de rejoindre Golmud par la route maintenant asphaltée que prirent à dos de poney Maillart et Fleming.

* * *

Hier, en arrivant à Urt Moron, après cette traversée éprouvante, il était devenu nécessaire de donner un temps de repos et d'adaptation à nos chevaux. Le pré qui borde la rivière nous permet à la fois de les rassasier et de les surveiller. Malgré les moustiques, ils semblent apprécier le calme du lieu.

Nous les présentons à notre nouveau guide Tserong. Celui qu'il doit monter est Christina, le bourreau de Nima, ainsi nommé en souvenir d'une américaine prise en auto-stop au Kham, et qui, plus de dix années après avoir participé à la première guerre du Golfe, était venue chercher dans un monastère tibétain la paix de son âme. Nima l'avait gentiment courtisée, et avait rapidement conclu que ses efforts étaient voués à l'échec. Plus tard, en constatant le caractère impétueux de son cheval, un parallèle sans finesse s'était imposé : "Qi Bu Liao !" (on ne peut pas le monter), et le cheval, bien que mâle, fut baptisé Christina.

Nous ne cachons pas à Tserong le tempérament de la bête, mais il nous dit qu'il n'est pas impressionné. Tout de suite il nous surprend par son calme et son savoir-faire. D'une main, il tient Christina très court; de l'autre, il lui entrave les pattes avec l'extrémité du licol. Puis tranquillement il la selle. Elle essaie de résister, mais comprend qu'elle a trouvé un maître. Il l'emmène à cinquante mètres sur un carré d'herbe et tente de la monter. Là, elle se débat et se cabre tellement qu'il ne peut mettre qu'un pied à l'étrier.

"Qi Bu Liao !" dit Nima avec un sourire compatissant.

Mais Tserong ne s'en laisse pas conter. Il appelle Lozo le camionneur pour tenir Christina et il la monte sans qu'elle tente de résister davantage. Elle avance de travers mais il la tient très court et très ferme. Il la contrôle. Il passe bientôt derrière une maison et on se demande ce qu'on va voir sortir de l'autre côté. Nous craignons de le voir revenir à pied, derrière elle, la tête basse, et en se tenant le coude de douleur, comme c'est arrivé à Nima il y a une semaine. Mais non, tout se passe bien. Tserong réapparaît, revient vers nous et descend. "Qi De Liao !" Il peut la monter. Nima ne cache pas son admiration.

A bord du Land Cruiser, nous retournons ensemble chez le vieux vendeur que nous avons vu hier. Il n'est pas chez lui, et c'est sa femme qui nous amène le chameau. Une sacrée bête ! Il rumine une malodorante salive verte, son haleine ferait s'évanouir un putois, il pisse les pattes écartées, il se conchie lorsqu'il est accroupi, mais il respire la santé et la force. Comme prévu, il nous coûte deux mille cinq cents Yuan que je paie à la femme. Je lui tends une liasse de billets de cent Yuan, dans laquelle un billet se distingue des autres. Le nouveau cent Yuan est rouge, à l'effigie de Mao, mais les anciens sont bleus, et montrent quatre profils : Mao, Chou EnLai, Zhu De et Liu ShaoQi, les ténors officiels de la révolution. Je lui montre le billet bleu en disant, d'un ton naïf et interrogateur :

"Si Ren Bang ?" (la Bande des Quatre ?)

C'est un bon test de l'évolution des mentalités en Chine. A la mort de Mao, en 1976, sa veuve et trois acolytes tentèrent de prendre le pouvoir et de poursuivre ses expérimentations sociales. Le complot fut déjoué, et la "Bande des Quatre" termina sa vie derrière les barreaux. Appeler ainsi Mao et trois héros du communisme est un affront qui maintenant peut faire sourire - les lèvres encore souvent crispées -, mais

qui longtemps me valut des reproches indignés. Tserong comprend la plaisanterie et me gratifie d'un sourire complice.

Il me donne en aparté son approbation pour le chameau, et Pemba le palefrenier me confirme qu'il a confiance en Tserong. Le vieux réapparaît et une poignée de main scelle le contrat, vite entériné par le partage d'un alcool fort, servi à chacun dans le même petit bol d'argent qu'on fait passer. Tserong monte le chameau et nous dit qu'il l'amènera au village puis ira prévenir son employeur qu'il viendra avec nous. Il tentera aussi de trouver une deuxième bête, et il nous retrouvera à l'auberge demain matin.

Le soir chez l'aubergiste, au milieu d'un groupe de villageois, nous demandons des informations sur la faune de la région vers laquelle nous partons. On nous dit de nous méfier des ours, et Nima est particulièrement inquiet pour nous, probablement parce qu'il n'en a jamais vu. Je lui dis que je n'ai pas très peur car j'en ai côtoyé en Alaska et en Colombie Britannique. Dans le parc Denali, j'ai un jour monté la tente sous l'œil curieux d'une femelle grizzli et de ses deux oursons qui nous observaient à moins de deux cents mètres. Il aurait été vain d'aller ailleurs. J'explique à Nima les précautions qu'il faut prendre dans les régions à risque, mais cela ne suffit pas. Il prend tout le monde à témoin, et voudrait nous convaincre que nous sommes trop imprudents.

"Seuls les ours blancs sont des prédateurs pour l'homme, dis-je pour le rassurer, et on ne les trouve que sur la banquise, dans l'arctique !"

Peine perdue. A partir de ce moment il demandera à tout le monde si on trouve des ours blancs dans les montagnes de Chine.

27 juin

*"Un fleuve de pleurs coule
entre ceux qui s'en vont
et ceux qu'on abandonne
et submerge les rives."*

(Souvenir d'un poème chinois)

Nima se sent à présent rassuré par l'avancement de nos préparatifs. Il peut envisager de repartir chez lui l'esprit serein. Nous avons trouvé quelqu'un qui pourra l'accompagner et conduire son Land Cruiser sur la route du retour. La douleur à son bras est maintenant passée, mais il se plaint continûment de son triste sort. Nous avons préparé ce voyage depuis plus d'un an ensemble, et il enrage à l'idée de ne pouvoir venir. A l'hôpital, lorsque le médecin, la radio entre les mains, avait annoncé la double fêlure et la nécessité de le plâtrer pour trois semaines, Nima l'avait imploré de le laisser partir. Revenu à la raison, il avait pleuré toute la journée : sur son mauvais sort en contemplant son plâtre, mais aussi de douleur et de réelle inquiétude à l'idée de nous laisser partir seuls dans ces contrées sauvages.

Ce matin de nouveau, les larmes lui montent aux yeux. Larmes de séparation, d'inquiétude et de rage. C'est toujours triste de voir un ami partir, mais que dire lorsqu'il est blessé et doit renoncer à un projet commun ! Le camion est parti tôt ce matin, avec Lozo et Pemba, crachant sa musique techno par la fenêtre ouverte. Maintenant, c'est au tour de Nima de se mettre en route.

"Sois prudent, dit-il, je m'inquièterai pour vous jusqu'à ce que tu me téléphones de Cherchen.

- Rassure-toi, tout ira bien. Et si je vois un ours blanc, je t'enverrai la photo."

Notre guide Tserong n'est pas revenu. La recherche du second chameau aura probablement été plus longue que prévu. Il ne réapparaît pas non plus de tout l'après-midi. Yann tue le temps en cousant des sacoches de toile pour les chevaux et je tente de lire malgré le ballet des curieux qui nous rendent visite. Le vieux Mongol qui nous a vendu un chameau passe au village et nous rend une visite de courtoisie

après avoir négocié la laine de ses moutons. Je prends plaisir à cette attente impuisante, inconnue en Occident où tout doit être régenté, planifié, en "flux tendu". C'est un apprentissage difficile, ou plutôt devrais-je dire un désapprentissage. Nos réflexes d'occidentaux pressés sont ici un handicap, et ils créent une distance inutile et nuisible avec nos interlocuteurs. Il n'est pas question d'appeler le téléphone mobile de Tserong pour savoir où il peut bien être allé.

Le temps s'éternise. Je fais une rapide sortie pour constater que les chevaux broutent et que... le chameau pleure, attaché à un poteau. Ressent-il la tristesse d'être séparé de ses congénères ? Les moustiques me ramènent vite à la maison avant que je puisse trouver une explication. J'entreprends de ranger une nouvelle fois tout notre équipement et Yann fabrique maintenant ses lance-pierres, dans l'espoir de trouver du petit gibier en route. Vers le soir, nous allons faire une balade à cheval, écourtée par les assauts des moustiques. Cette nouvelle utilisation de notre équipement nous convainc de bricoler encore les harnais pour les consolider.

Urt Moron, si l'on se contente d'y échouer par erreur, est un trou complètement perdu au fond de la province la plus reculée de Chine. La région est si peu hospitalière que seule la force de l'instinct vital explique pourquoi les générations s'y perpétuent, comme une peuplade bannie du monde. Mais pour peu qu'on y reste quelques jours, on tomberait presque sous le charme. Hommes et bêtes y vivent paisiblement. La vue sur la chaîne des KunLun au sud est extraordinaire. Chaque heure, la lumière change et fait apparaître le relief sous un jour renouvelé. Tantôt les contreforts de dunes semblent aussi brillants qu'une mer sous un ciel d'orage, tantôt seule une ligne d'horizon se devine. Puis se lève un vent de sable qui baigne le paysage d'une couleur jaune irréelle. Quel bonheur ce sera de plonger dès demain ou après-demain dans cet arc-en-ciel minéral ! Qu'on se retourne maintenant vers le nord et l'on a la Mongolie sous les yeux. Un mélange d'herbages et de collines desséchées qui ondulent harmonieusement. Le long des chemins pousse du sorgho redevenu sauvage. Les chevaux en raffolent. On trouve aussi partout des buissons de saxaoul qui feront le bonheur des chameaux.

Le soir chez l'aubergiste, un homme nous dit devant une bière que les anciens racontaient l'histoire de deux étrangers partis vers le XinJiang, il y a très longtemps.

"Ils ne sont jamais revenus" dit-il, semblant impliquer sans émotion particulière qu'ils ont péri en route. Assise à côté de lui, une femme tricote en silence une laine

noire, comme dans cet épisode du "Cœur des Ténèbres" de Joseph Conrad où le protagoniste trouve son engagement pour aller rejoindre un autre "blanc" de la carte d'où personne ne pense le voir ressortir.

Si l'homme dit vrai, ce ne peuvent être que Maillart et Fleming. Pour autant, il n'a pas souvenir de Borodichine, le Russe qui avait établi sa yourte à proximité du village, et qui accompagna les deux voyageurs jusqu'au campement d'Issyk-Pakté. Le pauvre homme, un cosaque natif de Sibérie, avait été forcé à cet exil cruel, et était rongé par la tristesse d'avoir été séparé de sa famille depuis de nombreuses années. Ni Ella ni Peter ne pouvaient savoir, au moment où ils publièrent leurs récits, que le brave "Boro" subirait l'ultime indignité d'être assassiné par des bandits deux années plus tard. Le nom d'Issyk-Pakté est connu de tous ici, comme étant au-delà de la frontière de la province du XinJiang. Mais personne n'y est jamais allé. C'est trop loin, au-delà du désert. On n'y trouve aucun Mongol.

Malgré toutes les questions qu'elle laisse ouvertes, cette discussion impromptue nous remplit de joie. Bien que soixante-dix années aient passé, années de guerre, de déraison, de violence et d'oppression, un pont est établi avec l'époque du périple de nos prédécesseurs. Un fil ténu a été préservé. Ella, Peter et Borodichine sont morts, mais leur mémoire n'est pas éteinte.

* * *

En rédigeant mon journal avant de dormir, je me rends compte à quel point la soirée a été une suite de nouvelles aussi mauvaises les unes que les autres. Tserong est revenu après la tombée de la nuit et nous a annoncé que le vendeur présumé du deuxième chameau s'était rétracté. Nous sommes allés dîner chez le vieux Ma, un musulman qui tient le seul "restaurant" de Urt Moron, où nous avons commandé le plat unique : un traditionnel bol de nouilles faites maison. Au retour du dîner, notre premier chameau avait disparu, l'attache qui lui perçait le nez cassée en deux par le milieu. Fait bizarre, Tserong courait presque en sortant de chez Ma et m'a dit avoir eu un pressentiment. Il m'annonce que le chameau est certainement rentré chez son maître, et nous décidons qu'il ira le rechercher dès demain matin. Puis il nous dit qu'avant le dîner il a approché le chameau des chevaux.

"Les chevaux du Kham ne connaissent pas les chameaux", prononce t-il sans appel. "Ils ne pourront pas marcher ensemble."

Nous avons pourtant posé la question à Nima, et il nous avait rassurés. Ainsi, il serait impossible pour Tserong de monter un cheval et de tirer les chameaux. La seule solution, dit-il, sera de laisser Christina derrière les deux autres chevaux ou de la vendre. Mais le prix maximum d'un cheval ici semble être de mille cinq cents Yuan, et nous l'avons payée beaucoup plus. Je voudrais avoir l'avis de Nima, que j'appelle avec le téléphone de l'aubergiste. Mais son mobile ne répond pas. Il est certainement hors de la zone de couverture. Dernière mauvaise nouvelle : pendant que je téléphonais, Tserong est allé discuter avec quelques locaux. L'un d'entre eux prétend connaître notre chameau et son verdict est sans appel : il boite sous la charge, et en plus un chameau ici ne vaut jamais plus de deux mille Yuan. Le vieux qui nous inspirait tant confiance est maintenant doublement coupable : il nous à vendu pour deux mille cinq cents Yuan au lieu de deux mille un chameau qui ne pourra même pas faire son travail.

Avant de dormir, nous nous donnons l'illusion de contrôler la situation en prenant une décision de circonstance : nous partirons tous trois chez le vieux à l'aube pour récupérer le chameau et faire le point.

28 juin

Dans l'air du matin encore épargné par la chaleur, nous sellons nos trois chevaux et nous parcourons alternativement au pas et au petit trot le chemin que nous connaissons bien maintenant et qui nous conduit chez le vieux Mongol. C'est notre troisième visite chez lui. A cette heure, les moustiques ne sont pas encore réveillés, et la balade est un plaisir qui préfigure notre prochain mois de randonnée.

Le chameau était bien rentré à la maison. Cette tendance à l'escapade est semble-t-il courante, et nous devons donc être prudents lorsque nous serons en route. Pour permettre aux chameaux de brouter sans qu'ils s'éloignent trop, on les entrave en leur attachant les pattes antérieures l'une à l'autre. Ainsi, leurs pas sont limités à une amplitude de dix à vingt centimètres, et on peut facilement les retrouver chaque matin à proximité du camp.

Avec prudence, j'annonce au vieux que j'ai entendu dire que son chameau boite sous la charge. Il dément fermement, mais propose immédiatement de me rembourser si je le souhaite. Pour moi, cette manifestation soudaine de fierté est une question de "face" : dans le monde chinois, admettre publiquement une faute est inconcevable. N'importe quelle autre issue est préférable à l'humiliation et la honte publique. Dans le cas présent, une proposition de remboursement est une façon de régler la dispute sans admettre le moindre manquement. Je suis donc à peu près sûr que le chameau est boiteux. La femme s'éclipse pendant qu'on nous sert un thé légèrement salé et beurré, mais néanmoins excellent. A la cinquième tasse, elle revient et me tend une liasse de billets. Deux mille cinq cents Yuan. Le compte est bon, et on peut repartir, en se saluant avec la plus grande courtoisie, comme si les épisodes de la vente et du remboursement du chameau n'avaient jamais eu lieu.

Nous rentrons à onze heures et demie, avec l'impression du travail accompli, mais nous sommes en fait revenus à la case départ. Après trois jours à Urt Moron, nous n'avons fait quasiment aucun progrès. Non seulement nous n'avons plus de chameau, mais nous avons grillé deux de nos cartouches. Dans cette petite communauté où tout le monde se connaît et est informé de nos plans, je ne sais pas combien de jokers nous pourrions ainsi utiliser.

Dans le village, je croise l'aubergiste :

"Vous avez rendu le chameau ? Comment allez-vous faire maintenant ?" Il appartient à cette engeance qui ne manque jamais une occasion de vous remettre le nez dans vos soucis.

Autour d'un bol de nouilles chez Ma, Tserong propose un nouveau plan : il m'emmènera chez un autre vendeur, en profitant d'une voiture qui doit partir dans la steppe en début d'après-midi. Yann restera pour garder les chevaux. A deux heures, Tserong me présente le chauffeur de la voiture, attablé devant une bière et une partie de mah-jong chez un voisin. Mes questions insistantes le laissent indifférent. Sans lever le nez, il me fait comprendre que la voiture a besoin d'être réparée. Et bien sûr, il n'a aucune idée de l'heure à laquelle elle sera prête.

Je profite de cette attente forcée pour inspecter mes cartes, ce qui constitue toujours un intarissable passe-temps. Dans ces régions perdues, la cartographie est par nécessité un exercice qui mêle l'imagination à l'observation, sans oublier la tentation politique de masquer ou de déformer la réalité. Si les explorateurs du dix-neuvième et du début du vingtième siècle pouvaient sans embarras laisser en blanc des zones entières affublées d'une humble mention "Terra Incognita" ou "Inexploré", les cartographes plus récents semblent avoir considéré que leur travail consistait à donner au moins l'apparence de la compétence, sachant que personne n'irait vérifier sur place.

Par prudence, j'ai donc emporté toutes les cartes que j'ai pu trouver. Je dispose ainsi de deux cartes anciennes, de deux cartes modernes, de photos satellites et de la carte incluse dans mon GPS. La plus ancienne est celle qu'avait utilisée Ella Maillart. J'ai pu la consulter au musée de l'Elysée de Lausanne, qui garde le fonds photographique de ses voyages. Au deux millièmes, elle date de 1926, et porte la mention : "Published under the direction of Colonel Commandant E.A. Tandy R.F., surveyor general of India". Elle est particulièrement précieuse car Ella l'a annotée en marquant au crayon les emplacements présumés de ses camps successifs. Notre objectif est bien sûr de tenter de suivre au plus près son tracé, et pour ce faire, j'ai photographié les sections qui détaillent notre itinéraire, puis je les ai imprimées et plastifiées. Je pourrai ainsi les avoir en permanence sous la main sans crainte des intempéries. Toujours soucieux de trouver des solutions élégantes aux impératifs du voyage, Peter Fleming avait dû quant à lui considérer comme inutile de s'embarras-

ser d'une carte, dès lors que sa compagne manifestait un intérêt pour l'orientation et la navigation.

La deuxième carte m'a été fournie à la fondation Sven Hedin de Stockholm. Elle a été compilée en 1950 par les services cartographiques du corps des ingénieurs de l'armée américaine, à partir d'informations provenant des notes de terrain de multiples expéditions : celles des explorateurs Sven Hedin et Roborovski, de l'archéologue Aurel Stein, et de voyageurs tels que l'anglais Littledale et le français Bonvalot. La qualité de ses sources, sa réalisation méticuleuse, et l'enjeu stratégique que devait représenter une carte de la Chine pour les militaires américains m'ont fait croire naïvement que je pourrais me repérer sur cette carte comme un missile de croisière en route pour une "frappe chirurgicale". J'en ai donc également réalisé une série de photos que j'ai quadrillées et plastifiées. Mais je ne tarderai pas à me rendre compte que la caution des militaires américains est parfois largement insuffisante en matière de précision géographique, et je ne peux m'empêcher de penser rétrospectivement qu'il n'est pas si surprenant que l'ambassade de Chine à Belgrade ait pu être frappée "par erreur" par un missile guidé au GPS.

Les cartes générales de la Chine qu'on trouve dans les Atlas et dans le commerce ne sont d'aucune utilité car insuffisamment détaillées, mais je dois décerner une mention spéciale à l'éditeur hongrois Gizi pour ses cartes de l'Asie Centrale et du Tibet qui m'ont souvent apporté de précieuses informations. Quelle répartition du travail au sein du Pacte de Varsovie a amené des Hongrois à produire de bonnes cartes géographiques, je l'ignore, mais le résultat peut être vérifié dans toutes les bonnes boutiques.

Seules les cartes régionales apportent des informations précises et récentes, bien qu'intégralement en langue chinoise, et empreintes d'arrière-pensées politiques et stratégiques. Dans ce Babel culturel où nous nous trouvons et où les noms de lieux sont mongols, tibétains et ouïghours, Pékin a cherché à imposer un semblant d'ordre qui ne trompe personne, en sinisant à la diable la toponymie, et en promouvant au rang de villages des lieux-dits où l'on n'a pas érigé une yourte depuis Marco Polo.

Pour son orientation, le voyageur contemporain dispose enfin sur ses prédécesseurs de l'avantage de poids que constituent les technologies satellitaires. Pour nous, elles apportent le GPS, un appareil de la taille d'un téléphone mobile qui reçoit les signaux d'une flotte de satellites et permet à tout instant de connaître sa localisa-

tion à quelques mètres près. On peut ainsi, si l'on dispose d'une bonne carte, calculer sa position et déterminer son itinéraire. Le modèle que j'utilise permet en outre d'éviter de fastidieux calculs en affichant directement la position courante sur une carte présentant les routes, les villes et les cours d'eau. Dans notre cas, cette aide s'avérera probablement bien limitée, puisque nous nous apprêtons à traverser une région qui ne contient ni route ni village, et où tous les cours d'eau sont à sec la majeure partie de l'année !

Enfin, je me suis procuré des photos du satellite LandSat qui présentent une vue magnifiquement détaillée de la région que traverse notre itinéraire. Afin d'en faciliter la lecture, les types de terrain ont été colorés : vert pour la végétation des oasis, différentes teintes de rouge et de jaune pour les déserts, bleu nuit pour les lacs, un bleu plus clair pour les rivières et la neige. La précision est telle que nous pouvons distinguer chaque zone de pâturage, et c'est un plaisir de retrouver une à une sur ces photos les informations données par les autres cartes.

Cette apparente abondance d'information ainsi que la sécurité qu'elle pourrait procurer doivent cependant être relativisées. D'abord parce que faute de route ou même de piste, nous sommes à la merci de n'importe quelle rivière ou gorge à traverser, colline ou montagne à contourner. Nous devons parcourir des régions désertiques à des altitudes très élevées, où la nature du sol peut nous obliger à de longs détours. Ensuite, parce qu'une comparaison attentive des cartes montre très vite les limites du système. Si une carte indique un lac et pas les autres, que trouverons-nous ? L'eau y sera-t-elle fraîche ou salée ? Si tel explorateur est passé à droite et l'autre à gauche, quelle est la meilleure route ? Et contrairement à tous nos prédécesseurs, explorateurs ou aventuriers, nous partons sans guide, puisque personne ne connaît plus le chemin. A moins de rencontrer quelque nomade, nous ne pourrions généralement compter que sur nous-mêmes.

S'il est un domaine que la politique devrait épargner, c'est bien celui de la géographie physique du globe et de sa cartographie. Mais là encore, l'Asie Centrale nous réserve des surprises. Le géographe Philippe Forêt en fait une démonstration magistrale dans son livre : "La véritable histoire d'une montagne plus grande que l'Himalaya", où il détaille la querelle plus que picrocholine qui opposa Sven Hedin, le plus illustre explorateur du Tibet, à la Royal Geographic Society de Londres. L'enjeu était ni plus ni moins que l'existence ou non d'une chaîne de montagnes parallèle à l'Hi-

malaya, située à l'intérieur du Tibet, et d'une altitude moyenne encore plus élevée. Sven Hedin prétendait l'avoir traversée une dizaine de fois, et en avoir cartographié les composantes principales. La "RGS" n'y voyait que des reliefs disparates d'importance mineure et déjà largement connus par des missions d'exploration lancées à partir de l'Inde. Forêt fait cette constatation qui résume bien ma perplexité devant ces cartes incomplètes et contradictoires : "Autrement dit, Londres et New Delhi s'entendent pour produire en 1931 une carte bien plus grossière qu'en 1909. Le blanc de la censure remplace au Tibet le blanc de l'inconnu".

Et c'est dans ce blanc que nous voulons plonger dès que nous aurons assemblé notre caravane !

A huit heures du soir, la voiture n'est toujours pas prête, et nous nous résignons à faire une croix sur cette quatrième journée que nous avons passée pour moitié à défaire le travail de la veille, et pour moitié à reporter au lendemain la tâche de l'après-midi. Toute généralisation ou extrapolation serait certainement prématurée.

Pour expliquer à Yann comment les tractations avec les Chinois peuvent parfois mal finir, je lui raconte l'histoire de "Jean-Daniel D." Alors que j'étais expatrié à Taiwan en 1986, un hebdomadaire avait relaté comment ce responsable d'une moyenne entreprise française avait été envoyé à Pékin pour négocier et signer un contrat important. Croyant l'affaire conclue, il pensait rentrer au bout de quelques jours, mais ses interlocuteurs trouvaient toujours quelque défaut au projet de contrat et lui suggéraient de patienter. Ce jeu exaspérant dont le terme était toujours annoncé pour le lendemain se poursuivit durant plusieurs semaines, sans que l'infortuné Jean-Daniel puisse rien y faire, et se termina quand on retrouva le pauvre homme au petit matin à moitié nu sur la place TianAnMen, maudissant la Chine et invectivant passants et policiers. Un avion sanitaire le rapatria d'urgence. Présageant de nombreux cas à venir, on créa dans la littérature des désordres psychologiques le "Syndrome de Jean-Daniel D."

Un sérieux dilettante

Dans toutes ses entreprises, des plus futiles aux plus nobles, Peter Fleming semble s'être fixé comme ligne de conduite de combiner détachement et application : tout ce qu'il fit, il le fit très sérieusement, mais sans jamais se prendre au sérieux. Il représente en cela une façon très "british" de considérer la vie et un exemple qui nous serait perdu sans la bienveillance d'un ami de la famille qui nous fit l'offrande d'une biographie.

Peter naît en 1907, une cuillère d'argent entre les dents. Un père parlementaire et une mère issue de haute bourgeoisie le destinent naturellement à fréquenter Eton puis Oxford. Sa jeunesse n'est troublée que par la mort de son père à la guerre, quand il a neuf ans. Il est riche et brillant, mais il se satisfait de peu et ne sait que faire de sa vie. Pour contenter sa mère, il embarque pour New York, où il se met au service d'une institution financière quelques jours avant le début de la crise de 1929. L'ennui que lui procure le "business" est tout juste suspendu lors d'une mission au Guatemala, qui lui donne l'idée de voyager. Rapidement revenu à Londres, il s'engage dans une expédition commerciale aux Caraïbes, mais elle avorte. Il postule à la BBC, mais aucun poste n'est disponible. Il devient lieutenant de réserve. Enfin, il est engagé comme journaliste au Spectator, où il écrit sur tous les sujets. Son style léger et son intelligence fine donnent l'impression qu'il ne touche qu'à la surface des choses, mais confèrent pourtant de la profondeur aux thèmes les plus futiles.

En 1931, il prend un congé de quatre mois pour assurer le secrétariat d'une conférence en Chine. Il emprunte le Transsibérien, visite la Mandchourie tout juste envahie par les Japonais, puis Pékin et Shanghai, et revient par Singapour, Delhi et Istanbul. Dès son retour, il répond à une annonce pour un voyage au Brésil : la "British Mato Grosso Expedition" qu'il rejoint en qualité de correspondant pour le Times. Ce sera le sujet de son premier livre. Publié en 1933, "Brazilian Adventure" connaîtra un grand succès et vaudra à Peter d'être élu "Fellow" de la Royal Geographic Society. Puis le Times lui offre sans tarder deux nouvelles opportunités de se rendre en Chine. Un premier périple qui le fait revenir par le Japon et les Etats-Unis est relaté dans son deuxième récit : "One's Company" où il goûte au plaisir de la liberté que procure le voyage solitaire. A peine rentré, il repart pour quatorze mois, réalisant le voyage qui inclut sa traversée de la Chine avec Ella Maillart.

De retour à Londres à l'automne 1935, il épouse dès décembre l'actrice Celia Johnson qu'il avait connue quelques années plus tôt, et dont il ne cessera toute sa vie d'être épris. En 1938, le Times l'envoie de nouveau en Chine comme correspondant de guerre, occasion de deux entrevues avec le généralissime Chiang KaiShek.

Lorsque la guerre survient en Europe, il se met au service de son pays. De cette période sans doute la plus désintéressée de sa vie nous ne connaissons presque rien car il est employé par les services secrets. Tout juste peut-on supposer qu'il sut se rendre utile, car il fut décoré et par son pays et par la Chine qui l'admit à l'ordre du "Nuage et de la Bannière". La guerre terminée, il n'a pas quarante ans, mais il décline toutes les propositions qui lui sont faites : un poste au Times, un siège facile de député, des missions pour les services secrets. Il n'a pas d'autre ambition personnelle que de chasser, d'écrire et de s'occuper de ses domaines. Il acceptera tout de même de retourner en Chine une dernière fois pour le Times en 1948. Tout se passe comme si ses états de service durant la période de guerre lui avaient conféré un inaliénable droit à la retraite.

En 1946, il publie "La Sixième Colonne", son unique roman. L'Histoire n'aurait pas retenu ce médiocre thriller si le frère cadet de Peter, Ian Fleming, n'y avait trouvé prétexte à s'essayer à ce genre littéraire. Jusqu'à la guerre, Ian avait mené une vie indolente, sans doute réduit à l'inaction par les modèles inaccessibles de son père et de son aîné. Le conflit mondial révèle en lui un goût et un talent pour le monde de l'espionnage, qu'il nous fait partager dans "Casino Royale", un premier ouvrage qui marque la naissance d'un certain James Bond.

Peter publiera encore quelques livres sur l'histoire de la guerre et de la Chine, mais consacra la majeure partie de son temps à des activités privées. Il meurt en 1971 en Ecosse, d'une crise cardiaque au beau milieu d'une partie de chasse. Après une longue délibération, la moitié de ses amis chasseurs, pensant que c'est ce que Peter aurait souhaité, décida... de continuer la chasse.

29 juin

"Bien qu'environnées de consternation et de terreur, ces créatures mystérieuses vaquaient à leurs paisibles affaires, au centre tranquille du malheur; s'y ébattant sereinement avec délices. Ainsi pour moi-même, au cœur de l'Atlantique tourmenté de mon être, il m'arrive de jubiler dans un calme muet tandis que les planètes néfastes gravitent sans fin autour de moi sans toucher la place profonde et intime où baigne l'étincelle de ma joie."

Herman Melville, *Moby Dick*

Notre objectif du jour semble à portée de main : Tserong et moi partons visiter des yourtes éloignées pour y acheter un ou deux chameaux. Présenté ainsi, le plan est simple, et je pourrais me laisser porter à croire qu'il ne reste plus qu'à l'exécuter. Mais l'expérience m'incite à la réserve. Par principe, j'essaie de m'attendre au pire, de sorte que je ne puisse avoir que de bonnes surprises. On n'est jamais à l'abri d'un coup de chance.

Dans les faits, la réalité de la Chine s'immisce rapidement dans le cours des choses. Alors qu'on est venu me chercher au lever du jour, notre voiture n'est prête qu'à dix heures. Entre-temps, une équipe de mécaniciens de salon s'est activée en bricolages électriques et mécaniques, en donnant des coups de pied interrogateurs dans les pneus, puis en mettant le nez dans le moteur. C'est une de ces Jeep chinoises de la première génération qui ont un air de Méhari. Elles ont été conçues à l'économie, au point que même la tôle a été rationnée. On ne les trouve plus guère que dans les déserts car elles ne semblent pas pouvoir dépasser les vingt ou trente kilomètres à l'heure, une vitesse qu'il serait de toutes façons bien imprudent de dépasser.

A l'intérieur, on est tellement serrés que je suis incapable de compter les passagers. En coupant à travers le désert, notre équipée ressemble à celle du Kon-Tiki : une bande de désespérés ballottés sur une plate-forme instable au milieu des vagues de dunes. Et pour comble, toute la puissance du moteur semble accaparée par les grésillements du radiocassettes. Péniblement, nous atteignons le lit asséché d'un bras du Naryn Gol où nous roulons sur une croûte dure et très abrasive. C'est sans doute le "shor" décrit par John Hare qui a cherché (et trouvé) les derniers chameaux sauvages à quelques centaines de kilomètres au nord d'ici, dans les années 1990. Ses expéditions sont décrites avec un luxe d'anecdotes dramatiques dans *The lost camels of Tartary*.

Tous les cinq kilomètres, on doit s'arrêter pour remettre de l'huile dans le moteur, ou dans la boîte, ou dans l'embrayage, qui sait ? Mais ce n'est jamais pour les freins : la pédale est restée bloquée au plancher depuis notre départ. Comme toutes les bonnes choses, notre croisière a une fin. Nous posons le pied sur la terre ferme près d'une yourte. Une herbe rase a remplacé le désert, et la rivière coule à proximité, dans un lit large et marécageux. Par acquit de conscience, je demande s'il y a des chameaux. "Oui, mais pas à vendre" me dit-on sans plus d'explication, et Tserong se satisfait de cette réponse.

Nous nous mettons en marche sur plusieurs kilomètres à travers les marais, en direction d'une maison. A proximité se trouve un cavalier avec qui nous nous asseyons dans l'herbe. Par politesse, je ne veux pas brusquer les décisions, et je reste assis sans rien dire. J'interviens seulement au bout de trois quarts d'heure, et Tserong m'apprend que c'est un de ses amis. Il garde les moutons d'un propriétaire local, et ce n'est même pas la peine de lui demander quoi que ce soit sur les chameaux. J'aimerais expliquer à Tserong qu'il est censé travailler pour moi aujourd'hui, mais je préfère garder pour plus tard mon maigre crédit de réprobation. Mon instinct me dit que je pourrais en avoir besoin dans des circonstances plus décisives. L'Orient est une école de sérénité, dit-on, mais j'y apprends plutôt la résignation.

Nous repartons pour une bonne heure de marche dans une autre direction. Tserong m'apprend que nous arrivons à Tsara Usu (qui signifie "Eau Salée"), et que le lieu où la Jeep nous a déposés était Hrakshatou. Ce nom m'est familier : c'était le campement du russe Borodichine dans les années trente. En voyant Ella et Peter approcher de sa yourte isolée au bout du monde, il les accueillit en ces termes : "Soyez les bienvenus. Mais d'ou diable sortez vous ?" Si je l'avais su plus tôt, j'aurais demandé si son souvenir avait perduré.

Enfin, on arrive à une maison flanquée d'une yourte. C'est le lieu de travail précédent de Tserong. Il y retrouve sa brosse à dents, qu'il gratifie des premiers honneurs de sa visite. Je trouve raisonnable de le laisser faire, considérant qu'il a été absent plusieurs jours déjà. S'ensuivent les salutations d'usage et, autour d'une bouilloire de thé, d'interminables palabres sur notre itinéraire, sa durée, le prix des chevaux, des chameaux, des ânes. Puis on prépare des « MianPian », ces pâtes fraîches coupées en carrés et jetées dans un bouillon où marinent quelques légumes et de petits morceaux de mouton. Le patron de Tserong est un vieil homme, dont je ne parviens pas à déterminer s'il est sourd ou s'il ne comprend pas le moindre mot de ce que je lui dis. Avec déférence, Tserong l'appelle "LaoTou" (la vieille tête). Bien sûr, mon Chinois laisse beaucoup à désirer, et la prononciation du mandarin est tout sauf uniforme à travers les provinces de Chine, mais je suis quand même habitué à me faire comprendre. Ici je n'y parviens pas.

Les autres personnes présentes ne me sont d'aucun secours. Une jeune femme cuisine, mais sa timidité l'empêche de m'aider. Les deux autres ricanent constamment et prennent plaisir à ajouter à ma confusion. Ce sont un garçon d'une vingtaine d'années et un saisonnier ouïghour qui semble à moitié idiot. Après tout, il en faut bien un dans chaque village. Ils passent leur temps à répéter : "deux chameaux", "trois chevaux", "Xinjiang", "Issyk-Pakté" mais ne feront rien de tout l'après midi pour m'aider.

Mes questions deviennent plus insistantes à mesure que croît ma frustration. Je comprends que "la vieille tête" ne possède pas de chameaux, mais je ne peux même pas savoir si les voisins en ont, et encore moins s'ils seraient susceptibles d'en vendre. Quand nous avons terminé de laper nos nouilles, je demande en aparté à Tserong s'il a un plan. La "vieille tête" propose d'aller voir des voisins qui auraient des chameaux pour nous aider à en acheter. Avec un enthousiasme sincère, je propose d'y aller tout de suite. Mais le vieux tempère vite mon optimisme : il faut attendre la fin de la journée, que les voisins soient rentrés de leurs travaux. On passera donc la nuit ici, et en attendant, je ne peux que faire la sieste, résigné.

A six heures, le vieux et Tserong se décident à partir, et on selle deux chevaux. Mais l'heure des visites est aussi, par définition, celle où l'on reçoit, et deux personnes arrivent en voiture à travers la steppe. La règle d'hospitalité ne souffrant pas d'exception, on se rassoit vite et on prépare le thé. Encore une heure de perdue. Mais que puis-je faire face à la tradition ? Le poids des générations pèse bien lourd ici sur l'esprit des vivants.

Nos visiteurs ne sont pas des inconnus : ce sont les acheteurs de laine venus de Golmud, et c'est la pleine saison de la tonte annuelle. On pèse donc les balles et on leur en vend trois cent cinquante-sept kilos à six Yuan et demi le kilo. J'apprends qu'un mouton rapporte environ vingt Yuan (deux Euros) par an pour sa laine. A sept heures, les acheteurs peuvent partir, et on les charge de demander aux voisins s'ils ont des chameaux à vendre. Dès lors, on n'a pas besoin d'y aller nous-mêmes et on peut desseller les chevaux...

En rongeant mon frein hors de la yourte, j'aperçois aux jumelles des chameaux près d'une maison voisine, à environ un kilomètre. Je consulte Tserong qui me dissuade d'aller voir :

"Il n'y a que des femelles", dit-il sentencieusement. Voudrait-il me faire croire qu'il y a dans la morphologie du chameau des différences de genre visibles à l'œil nu à un kilomètre ? Mais j'éprouve le besoin de faire quelque chose aujourd'hui. C'est peut-être un défaut d'occidental hyperactif, mais la nuit tombe tard à l'heure de Pékin, et j'ai encore le temps d'aller voir. Au moins, ça m'occupera.

Bien m'en a pris. Dans la maison habite un vieux couple qui m'accueille chaleureusement. Tsambala et sa femme Pelema ont toujours habité ici. Lorsque je raconte que le but de mon voyage est de rééditer le périple de Maillart et Fleming, Pelema me dit avec émotion que sa mère Norchin lui a déjà raconté cette histoire. Elle est décédée, mais elle aurait quatre-vingt-sept ans aujourd'hui. Adolescente, elle a vu passer deux étrangers qui lui avaient fait découvrir deux nouveautés : l'appareil photo et... le sucre.

Tsambala se prépare à partir en transhumance sur le Naryn Gol vers le cinq juillet. Les pasteurs mongols des environs s'établissent tous dans la montagne à la belle saison car l'herbe y est bonne, et les moutons y sont à l'abri des moustiques qui envahissent l'oasis durant l'été. Il a quatre chameaux mais n'en utilisera que trois. Il peut donc nous en vendre un. C'est le moins fort, mais c'est une bonne bête, et il en demande trois mille Yuan. Il me propose d'aller le voir, mais il se fait tard, et je propose de revenir demain.

A mon retour à la yourte au crépuscule, Tserong me dit que quelqu'un est parti à cheval quelque part pour se renseigner au sujet des chameaux et n'est pas rentré... C'est un piètre résultat pour sa journée de travail, mais je préfère rester

sur la bonne impression de ma rencontre avec Tsambala et Pelema, et sur le souvenir d'une photo de 1935, prise sans doute par Borodichine. Elle montre Ella distribuant du sucre aux enfants sur le pas d'une yourte, sous l'œil indifférent de Peter assis sur une caisse et faisant une réussite en fumant sa pipe.

30 juin

La lumière du jour me réveille, emmitouflé dans une couverture. La yourte exerce sur moi une fascination qui ne tarit pas. C'est la synthèse réussie du camping et du confort. Un lieu à la fois fermé aux intempéries et ouvert sur l'infini : infini du ciel étoilé à travers l'opercule supérieur, infini de la steppe par la porte de bois qu'on franchit en enjambant le seuil sans le piétiner. Le thé du matin est accompagné de « momos ». Ainsi appelle-t'on ici les petits pains cuits à la vapeur que les Chinois nomment ManTou. Mais le terme de momo est utilisé du Népal au Tibet et au Xin-Jiang pour désigner toutes sortes d'en-cas à base de farine. Je convaincs un Tserong réticent de partir en tournée sans tarder. Nous nous rendons d'abord chez Tsambala qui nous présente le chameau qu'il veut bien nous vendre. Je le trouve plutôt fringant, mais aux dires de Tserong, il n'est pas très robuste. Je sais que je dois réserver mon jugement, mais ses propriétaires me semblent toujours aussi sympathiques et dignes de confiance. Nous prenons une option sur la bête, et proposons de revenir plus tard.

Au-delà de leur maison, j'ai aperçu hier soir, à deux ou trois kilomètres, un groupe de plus de dix chameaux. Mais il était trop tard pour y aller. J'y emmène Tserong, et nous trouvons à proximité une maison et une famille occupée à monter une yourte.

Avec de mineures variations, l'art de la yourte est identique chez les Mongols, les Kazakhs, les Kirghiz, les Touvans et tous les petits peuples oubliés des steppes. A terre, les "murs" sont constitués d'une demi-douzaine de treillis de bois d'un mètre cinquante de haut. Ils sont assemblés en un cercle et incluent une porte de bois, orientée au sud. Un anneau percé de trous constitue le faîte sur lequel sont montées, comme les rayons d'une roue de vélo, les baleines de ce parapluie des steppes. Une fois cette charpente assemblée, de vastes pièces de feutre dense ou de toile épaisse sont fixées par des cordes, formant une couverture qui protège du vent, de la pluie et du froid.

Un homme, ses deux fils de vingt-cinq à trente ans, la vieille grand-mère, et cinq ou six autres personnes de statut inconnu partagent la maison. A première vue ils ont l'air industriels et organisés. Mais je dois vite déchanter. Il m'est impossible d'obtenir la moindre réponse cohérente à des questions pourtant simples : combien de chameaux ils ont, s'ils en vendent, à quel prix... Ils acceptent d'aller chercher les

chameaux que nous voyons au loin à la jumelle. Le jeune fils part à cheval, et il mettra une heure et demie pour rentrer après avoir fait le tour des maisons voisines avec les bêtes. Tserong m'explique que les chameaux appartiennent aussi aux voisins et qu'il faut donc les consulter avant de nous les proposer. J'emploie ce temps à prendre chacun un par un, pour poser de nouveau les mêmes questions. Mais je dois renoncer quand je constate que la même personne ne peut me fournir la même réponse à cinq minutes d'intervalle. Comment expliquer ces comportements invraisemblables ? Faut-il invoquer la consanguinité qui a nécessairement sévi dans cette oasis perdue ?

Le fils revient enfin avec une douzaine de chameaux, et j'appelle Tserong, mon consultant expert, pour qu'il m'aide à évaluer les bêtes. Mes critères de sélection ne dépassent guère la taille, l'allure générale, et la fermeté des bosses, et c'est un peu léger pour choisir des compagnons de route dont la moindre défaillance ruinerait notre entreprise. Le père se montre alors depuis le seuil de la maison, et nous annonce avec indifférence que de toutes façons il ne nous vendra rien. Je n'obtiendrai pas la moindre explication à son revirement subit. Les bêtes ici se négocient dans une monnaie à laquelle on me refuse l'accès.

En partant, je réprime mes sentiments négatifs en me souvenant que tous les voyageurs racontent ce type d'anecdote. Récemment, en 1990, l'Anglais William Holgate avait réussi, après des années de négociations, à organiser une expédition non loin d'ici vers les montagnes de l'Arka Tagh (l'un des massifs des KunLun) avec le support des autorités du XinJiang. Parvenu à Bash Malgun, le point de départ de sa caravane, il dut attendre de nombreuses journées avant que les dix-neuf chameaux qui leur avaient été promis puissent être rassemblés. Pour nous qui agissons en marge de tout cadre officiel, sans que les autorités ne puissent graisser les rouages complexes des transactions avec les Mongols, et contraindre les habitants à la coopération, il n'est pas étonnant que nous éprouvions des difficultés similaires.

Ce matin, le vieux patron de Tserong nous a dit qu'un chameau serait amené à midi pour nous être présenté. Mais quand nous sommes de retour à onze heures, il nous annonce que le chameau est déjà reparti. Il est passé à deux cents mètres de la maison mais ne s'est pas arrêté car nous étions absents (allez comprendre comment le propriétaire a pu le savoir !) Il a tout vu depuis notre maison mais n'a pas daigné lui demander de venir. Ainsi, personne ne sait où il est parti et je suis

réduit une fois de plus à la passivité. Tserong propose d'aller se renseigner. Assis dans la yourte, j'ai du mal à rester patient. C'était très optimiste de ne même pas penser à emporter un livre (et ma brosse à dents). Je fais une sieste en méditant sur la cause de comportements aussi indéchiffrables. Mille ans de culture mongole, plus cinq mille ans d'héritage chinois, ça fait manifestement six mille ans de confusion.

Tserong revient en début d'après-midi et les nouvelles sont, une fois de plus, peu encourageantes. Il n'a pas trouvé de chameau. En plus, le "téléphone mongol" a fonctionné. Tout le monde dans le voisinage sait qu'un étranger est là qui cherche un chameau et paye quatre mille Yuan (demain ce sera sans doute cinq mille). Je décide donc d'acheter sans tarder celui de Tsambala pour trois mille Yuan avec son bât et d'envoyer Tserong poursuivre tout seul la recherche d'une deuxième bête à Hrakshatou. Ma présence ne pourrait que faire monter le prix. Pendant ce temps, je rentrerai à pied à Urt Moron. Si je reste plus longtemps dans les parages, qui sait ce que la rumeur va inventer. Qu'une mine d'or a été découverte dans la région, ou que le roi de France a dépêché une ambassade pour rencontrer Genghis Khan !

Nous retournons rapidement chez Tsambala. Aurons-nous un accord ? Oui, et en dix minutes tout est ficelé. Le chameau est nommé Tedjimatel, mais je ne comprends que des bribes de son histoire. Sa mère est morte en couches et on l'a nourri au lait de vache, ce qui l'a fait grandir vite. C'est apparemment ce qui a déterminé son nom. Mais qu'importe, j'ai l'esprit ailleurs. J'envoie Tserong à Hrakshatou sur notre nouveau chameau et je lui confie trois mille trois cents Yuan, en espérant que pour lui au moins cette monnaie aura cours, et qu'il saura les échanger contre une seconde monture. Puis je me prépare à rentrer à Urt Moron où je veux arriver avant la nuit. Yann doit commencer à s'inquiéter et à trouver le temps long.

D'après mon GPS, Urt Moron est à vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau. Mais plutôt que de suivre une ligne droite qui peut me conduire directement dans les marais, je préfère me diriger plein sud à travers le désert. Je suis sûr de croiser la route à dix ou quinze kilomètres d'ici. Je marche dans un désert couvert tantôt de sable, tantôt de cailloux. Faute de récipient approprié, je n'ai pas pu emporter d'eau, mais la chaleur n'est pas oppressante. De loin j'aperçois les poteaux télégraphiques qui bordent la route. Il n'y passe aucun trafic, et je regrette de manquer d'une demi-heure un 4x4 d'officiels pour qui j'aurais improvisé une justification anodine à ma présence plus qu'incongrue ici. Après douze kilomètres, je rejoins enfin la piste, sur laquelle je marche près de dix kilomètres supplémentaires avant que le premier

camion ne passe. Je l'arrête et il m'emmène à Urt Moron où j'arrive à huit heures passées. J'aurai marché plus de trente kilomètres dans la journée, et subi quelques frustrations. Mais je suis plutôt satisfait du bilan. J'ai encore un peu agité le bocal aujourd'hui...

Sur la route, j'ai bu l'eau du Naryn Gol. Elle est rouge et saturée d'une boue très fine qui tapisse le palais comme les tannins d'un bon vin, le bouquet en moins, mais elle se laisse boire. A l'aide d'une bouteille de plastique échouée le long de la piste, j'ai tenté de la faire décanter en remplissant la bouteille à ras bord et en la bouchant avec le doigt en marchant, mais le limon est si fin qu'aucun dépôt ne se forme. Plus tard, je me rendrai compte qu'une nuit d'immobilité ne suffit même pas à la clarifier. Enfin, tant qu'elle ne donne pas la dysenterie, elle nous sera bien utile.

Au village, Yann s'est occupé comme il a pu. Hier matin, juste après mon départ, mon cheval s'est libéré de sa longe. Depuis il broute tranquillement à côté des deux autres en refusant de se laisser approcher. Mais ce n'est pas un problème. Où donc pourrait-il aller ? On se couche et Tserong nous réveille à une heure et demie du matin en arrivant avec un deuxième chameau acheté trois mille deux cents Yuan. Les détails attendront demain.

1er juillet

Autour du café, nous improvisons un conseil stratégique. Enfin, notre horizon s'éclaircit. Nous sommes encaimés à Urt Moron depuis une semaine déjà, mais nous sentons que le départ est proche. Nous partirons avec nos trois chevaux et deux chameaux. Il ne nous manque plus qu'un bât pour que notre équipage soit en ordre de marche. Tserong montera un chameau avec des bagages et tirera l'autre. Yann et moi, chacun sur son cheval, nous occuperons alternativement de Christina, chargée de cinquante kilos de bagages. Ainsi, nous éviterons que chevaux et chameaux ne se côtoient de trop près. Nous espérons quand même naïvement que les bêtes apprendront à se connaître, et que bientôt Tserong pourra monter Christina.

Il nous affirme que quelqu'un doit passer dans la journée pour nous vendre un bât. Autant le croire. La matinée passe tranquillement. Je lis tandis que Yann rafistole le harnachement des chevaux. Je me félicite qu'il soit là. Tout est à consolider, bricoler, réparer. Il a acheté une pièce de cuir à Golmud, et la moitié en est utilisée en une seule matinée. C'est sans doute la différence entre l'esprit suisse de prévision et de précision et l'esprit chinois qui attend que ça casse au plus mauvais moment, quitte à faire une réparation de fortune qui elle-même cédera toujours de façon inopinée. Les Chinois ont une expression qui éclaire merveilleusement une composante centrale de leur psychologie. « Cha Bu Duo » signifie littéralement "la différence est peu importante", "on y est presque". C'est le signal que le travail est terminé. Une approximation de l'objectif, une apparence du résultat suffit. Contrairement aux Japonais perfectionnistes jusqu'à l'obsession, le monde chinois se satisfait de l'à-peu-près.

C'est la saison de la tonte des moutons. Toute l'oasis de Teidjinar bruit d'une inhabituelle activité. Ici on martyrise des bêtes, là on pèse la laine, ailleurs on cause gros sous. La situation n'a pas changé significativement depuis que Peter Fleming écrivait : "Les Mongols de Teidjinar étaient des gens bourrus, nettement de l'espèce 'ours'. Ils paraissaient plus sauvages, plus mal léchés que leurs voisins de Dzoum, et nul parmi eux ne parlait un mot de chinois." Incidemment, Ella écrit exactement le contraire : "C'est au Teidjinar, sans contredit, que se trouvent les types les plus fins du Tsaidam". Belle illustration de la subjectivité du voyage.

Les pratiques sont encore très traditionnelles. Les moutons sont tondu avec de grossiers ciseaux faits de deux lames montées sur une articulation en bois. Les bêtes sont régulièrement blessées et saignent, résignées. Puis la laine est comprimée en grosses torsades et roulée en balles. De plus fines torsades servent de cordes. On utilise des balances constituées d'une tige graduée, équilibrant un contrepoids. Les balles sont chargées sur un camion et emmenées à Golmud pour être cardées et tissées.

Les hommes sont habillés à la chinoise, c'est à dire quasiment à l'occidentale, si on excepte les critères de propreté et de mode : chemise boutonnée et pull-over, pantalon de coton et chaussures de cuir ou de toile verte d'inspiration militaire. Parfois un détail vient rehausser l'originalité de la tenue. Ainsi cet homme qui arbore sur la boucle de sa ceinture un logo connu, accompagné du nom d'un couturier célèbre dont l'orthographe "Pierre Cradin" trahit malheureusement l'origine contrefaite. Les femmes prennent davantage soin d'elles-mêmes. Leurs vêtements sont propres et choisis avec plus de goût. A l'instar des hommes et comme partout en Chine, elles portent le pantalon. C'est la moindre des choses dans une contrée infestée de moustiques et où toute personne qui se respecte préfère être vue sur le dos d'un cheval ou d'un chameau plutôt qu'à pied. Les femmes qui arrivent de la steppe portent souvent une écharpe rose ou orange fluorescent autour de la tête, en complément d'un masque pour se protéger la peau et les bronches de la poussière soulevée par le vent.

Pendant mes deux jours d'absence, Yann a tué le temps en compagnie de deux enfants du village rejetés par leurs semblables. L'un ne parle pas plus Chinois ou Mongol que Yann : et pour cause, il est muet. Mais il montre en toutes circonstances une curiosité et une intelligence vivifiantes. L'autre est un mioche mal élevé mais espiègle et amusant. Il faut toujours le surveiller pour l'empêcher de piocher dans nos sacs. Il ne va pas à l'école, et est élevé par sa tante que l'on voit parfois tenir un étal rudimentaire de bonbons sous un parasol. Depuis hier, elle fait de l'œil à Yann de façon insistante, et il ne sait pas comment l'éconduire. En mon absence, elle est venue régulièrement lui rendre visite dans notre chambre, s'asseyant sur le lit où il était allongé. Il espérait que je pourrais la dissuader à mon retour, mais je préfère en rire et jeter de l'huile sur le feu... On se croirait dans un roman de Zola !

D'autant que j'ai moi aussi à gérer un fâcheux. Pour certains Mongols, le principal apport de la modernité et du commerce aura été la bière et l'alcool chinois. C'est le cas d'un homme d'une bonne trentaine d'années au teint cuivré par le climat et une couperose naissante. Il me sollicite régulièrement, depuis que nous sommes arrivés, pour le rejoindre autour d'une bouteille. Il est plus qu'à moitié ivre depuis plusieurs jours, et par politesse j'échange quelques mots avec lui, même si je refuse de le rejoindre. Il s'appelle Mangke, et bien qu'il parle bien chinois, je ne réussis pas à comprendre qui il est ni quel est son travail. Après tout, Yann et moi pouvons bien accepter de satisfaire la curiosité des locaux. Et dès demain ou après demain, nous comptons bien être débarrassés de nos groupies respectives.

Tserong nous parle des animaux que nous rencontrerons en route. Des ânes sauvages et des antilopes tibétaines en quantité, ainsi que des yacks sauvages. Mais il semble plus intéressé par les opportunités de business que par la préservation des espèces en danger. Son dévolu se porte sur les loups dont une peau se vend cinq cents Yuan minimum. Bien sûr, la peau de l'ours vaut trois mille Yuan, mais ici comme chez nous, il faut tuer la bête d'abord, et personne dans la région n'a de fusil - ils sont l'apanage exclusif des militaires. Tserong nous promet de nous montrer comment faire des pièges à loups, et Yann en salive d'impatience. Cet intérêt pour le braconnage et le profit qu'on peut en tirer est de bon augure car il semble jouer un rôle important dans le désir de Tserong de nous accompagner.

Pour l'heure, il part jouer au mah-jong chez un voisin. A treize heures, désespérant de voir le temps passer sans que rien n'avance, nous allons le chercher. Une heure plus tard, il consent à quitter la table de jeu et à nous rejoindre. Il a gagné huit Yuan. Faute de nouvelles, il repart jouer. Le soir il nous dira que le vendeur du bât est venu, mais qu'il en demandait le prix extravagant de mille Yuan. Je comprends trop tard qu'après sa journée de travail d'hier, Tserong a décidé unilatéralement de s'octroyer un jour de repos. Mais il a un plan, affirme-il. Il partira tôt demain matin et reviendra avec un bât.

Pour m'occuper, je tente de trouver des traces du passage d'Ella et de Peter. L'aubergiste m'a indiqué où habite le plus vieil homme du village, qui vivait certainement déjà ici en 1935. En marchant vers sa maison, je dépasse le siège désaffecté de la section locale du Parti Communiste. Face à la grande cour vide, un large

mur d'ardoise dressé au milieu de nulle part sert de panneau d'affichage public. Sur le coin gauche, occupant piteusement une infime fraction de la surface, un tableau présente des comptes publics qui datent de l'an dernier. Au train où vont les changements en Chine, ce sera peut être sa dernière mise à jour.

Au bout du village, je trouve la maison du doyen. Je déplore que la télévision chez nous, en gagnant en largeur, tende à perdre en profondeur, mais la situation n'est pas meilleure ici. Trois personnes assises regardent une fiction sur la vie de Mao sur vidéo-disque. A l'écran, le paysage de loess de YanAn, le refuge des communistes après la "Longue Marche", vers 1940. Je reconnais sans peine Mao et Chou EnLai, dont les acteurs portent le visage officiel, éternel : celui des portraits qui ornent encore les maisons, les bureaux, les affiches, les billets de banque... C'est la malédiction des peuples victimes de l'oppression : après la souffrance physique vient le temps du viol de la mémoire. Même quand la télévision est éteinte, le Grand Timonier continue de se manifester par un portrait accroché au mur. Au moins trouve-t-on, dans les maisons des Mongols, l'effigie de Genghis Khan à côté de celle de Mao.

Des trois téléspectateurs, un seul parle chinois. Je lui explique la raison de ma visite. Il me dit ignorer l'histoire d'Ella et de Peter. Seul le doyen pourrait me renseigner. Il a quatre vingt cinq ans - il en avait donc seize en 1935 - mais il est malheureusement sourd et impotent. Je n'en saurai pas plus et c'est très frustrant.

Bientôt il sera trop tard.

2 juillet

Tserong s'est éclipsé avant le jour. Sans qu'on l'attende si tôt, il revient à neuf heures nous informer qu'il a trouvé un bât négocié à trois cent cinquante Yuan, soit trente-cinq Euros. Une belle somme, pour deux bouts de bois et deux vieux matelas de paille, mais s'il faut attendre deux jours de plus pour payer moins cher... Avant que le vent ne tourne une nouvelle fois, je lui donne l'argent et l'envoie payer sans tarder. Ainsi, nous pourrons partir demain à l'aube pour une première étape de trente à quarante kilomètres.

Nous consacrons la matinée aux préparatifs, et le travail nous évite d'aborder nos sujets d'inquiétude. Cela fait huit jours que nous sommes ici. Il serait rassurant que ce départ soit le bon ! En comparant nos équipements d'expédition, je parle à Yann du magasin "Au Vieux Campeur" où je m'approvisionne.

"Je sais, dit-il, j'ai vu les cornets dans ton sac.

- Les cornets ?

- Oui, c'est comme ça qu'on appelle les sacs en plastique, chez nous.

- Cornet, ça me paraît plus belge que suisse !

- Ah bon ?

- Ben oui, cornet de fr..."

Son sourire ne me laisse pas finir, et je note le mot dans mon carnet de vocabulaire suisse, à côté de la fourre et de l'estagnon.

Dans l'après-midi, nous demandons à Tserong d'effectuer un test de chargement des bêtes. Il n'en voit aucunement l'utilité, et s'efforce de nous rassurer en fournissant des réponses lénifiantes à toutes nos questions. Je comprends que la règle locale est de se débrouiller avec ce que l'on a. Plutôt que de vilipender, je l'accepte comme un respectable principe philosophique : "A quoi bon tirer des plans sur la comète dans un monde imprévisible ?" Je crains fort que l'avenir ne me donne raison, mais ce sera une victoire à la Pyrrhus. Dans le désert, il sera trop tard pour changer le cours des choses.

Le départ approchant, je sens un léger fléchissement dans la détermination de Tserong. Alors que je l'emmène chez l'aubergiste pour lui acheter une paire de

chaussures, il prétend que sa santé n'est pas très bonne et qu'il a besoin de médicaments. La remarque est incongrue chez un nomade qui a vécu toute sa vie au grand air et n'a jamais eu l'opportunité de se livrer au moindre excès. Il ne fume pas, ne boit pas, et je ne vois pas quel vice il pourrait développer ici. Sans épiloguer, je lui prête cent Yuan pour qu'il achète ses pilules, et il semble m'en être reconnaissant.

De France, j'ai apporté un puissant anti-insecte pour les chevaux. Il s'avère très efficace et Tserong en fait un usage immodéré sur nos bêtes. Mais pour lui-même, il préfère se faire piquer toute la journée plutôt que d'utiliser du DEET. Il nous dit craindre pour sa peau fragile, ce qui est un comble. Je soupçonne plutôt une manifestation de machisme devant tout ce qui ressemble à un cosmétique. Chez les Tibétains, même le savon appartient à cette catégorie.

* * *

La vie suit son cours à Urt Moron : un mouton est égorgé, le marchand de fruits et légumes fait sa visite hebdomadaire depuis Golmud. Nous sommes ici hors du temps. Personne n'a de montre, sauf peut-être le maître d'école. Pour les gens d'ici, une journée de plus ou de moins n'a aucune importance. Pour cette raison, nous devons faire preuve de fermeté et ne pas accepter la tendance endémique à la procrastination. Le temps est heureusement passé où l'homme blanc se faisait obéir spontanément ou sous la menace d'un fusil, mais sans détermination rien ne se fait et nous devons nous forcer à apparaître plus autoritaires que nous ne le sommes.

Urt Moron a déjà connu cette situation où la population locale satisfait sa curiosité naturelle en observant ces bizarres étrangers qui prennent un plaisir incongru à parcourir les lieux les plus inhospitaliers du globe. Quelques explorateurs et voyageurs ont déjà fait halte ici. Le premier fut le Russe Nikolaï Prjevalski en 1879 puis en 1884, qui nomme alternativement le lieu Outo-Mouren et Utu-Murson. Sven Hedin n'est venu qu'une fois, tardivement, lors de l'expédition sino-suédoise de 1927-1935.

Aujourd'hui plus encore que d'habitude, nous recevons les visites incessantes de curieux qui nous posent systématiquement les mêmes questions, au premier rang desquelles le sempiternel "Duo Shao Qian ?" (Combien ça coûte ?). Il y a à peine

vingt ans, le premier mot qu'apprenait le voyageur en Chine était "Mei You", signifiant "Il n'y en a pas !" C'était la réponse universelle à toute question. Aujourd'hui, la pénurie de tout a été éclipsée par l'obsession de l'argent et de la possession. Tout doit avoir un prix, et la connaissance du prix n'est-elle pas un premier pas vers la propriété ? Cette préoccupation pour la valeur des choses confine au ridicule quand elle s'applique à des objets dont le curieux ignore jusqu'à la fonction : la cellule photo de Yann, mon GPS. Comment peut-on s'intéresser au coût d'un objet sans avoir la moindre notion de sa fonction ?

Pour le dîner, nous allons pour la dernière fois manger un bol de « MianPian » chez le vieux Ma, le musulman alcoolique. Yann le fait poser pour un portrait : sous sa casquette juchée de guingois et entre des oreilles pendantes, il a les yeux d'un chien battu, et la bouche toujours ouverte sur trois chicots. Il s'est établi ici depuis quatre mois, et il est content de sa petite entreprise. Mais il y a deux jours, sa femme est rentrée à XiNing d'où ils sont originaires, à des journées de route d'ici. La qualité des nouilles se ressent de cet éloignement. Sa cambuse est déjà dans un état de délabrement avancé et il ne semble pas avoir l'intention de l'entretenir. Ce soir je goûte les nouilles et préviens Yann en faisant la moue :

"Ça pue".

Il goûte et confirme. " Les bols sont peut-être sales."

Je refais un essai : "Ou bien les nouilles."

A son tour : "Plutôt la sauce, ou la viande. Je me demande bien d'où elle vient et de quand elle date."

Finalement, la moitié du bol passée en conjectures, nous tombons d'accord : ce sont les légumes qui sont pourris. De toutes façons, on n'avait pas le choix. Les raviolis au mouton de l'aubergiste sont pires. Personne ne sera malade, mais nous nous réjouissons que notre départ nous donne la possibilité de changer de régime alimentaire. Une diète d'un mois de nouilles instantanées commence demain, et nous ne regretterons pas de troquer le risque digestif contre une sécurité alimentaire insipide. Le vieux Ma m'inspire de la sympathie. Boire est une belle manifestation d'émancipation pour un Musulman, même si en Chine ils ne subissent pas de pression sociale très forte.

Nous sommes au lit plus tôt que d'habitude. Demain est une journée importante.

Pionnière et rebelle

Toute sa vie, Ella Maillart a fui une civilisation dans laquelle elle ne se reconnaissait pas, marquant en cela des dispositions sociales diamétralement opposées à celles de Peter Fleming. Sur l'eau, dans les montagnes, chez les nomades de l'Asie Centrale, en Inde ou dans son village valaisan, elle a successivement cherché son équilibre intérieur. Jamais satisfaite, mais apparemment jamais malheureuse. Cette combinaison originale fut le moteur de sa vie.

Ce qui rend son destin exceptionnel, c'est qu'elle a exploré toutes ces voies avec des décennies d'avance sur ses contemporaines. Avec insouciance d'abord, elle navigue en Méditerranée et représente son pays aux Jeux Olympiques tout juste ouverts aux compétitrices. Ensuite vient le temps de l'éloignement et du rejet. Dans le Caucase russe, puis chez les nomades kirghizes, kazakhs et turkmènes, elle cherche un autre mode de vie : "N'y a-t-il pas un moyen terme entre l'amer savoir de l'Occidental et l'insouciante ignorance du monde propre aux nomades ?" Ce qui rend le savoir "amer", Ella ne nous le dit pas, mais elle est assurément séduite par des modes de vie plus primitifs. En cela, elle accompagne le romantisme anthropologique de l'entre-deux guerres, popularisé par Margaret Mead et ses célèbres descriptions idylliques mais erronées de la vie à Samoa. Ella n'écrit-elle pas, dans "Croisières et Caravanes", à propos des Kirghizes : "Chacun d'eux fait très exactement ce qu'il a à faire dans la vie de la tribu; du novice au patriarche, chacun est utile, aide à former un groupe complet où tout le monde est à sa place et où il n'y a pas d'occasion de mécontentement." On se demande comment, femme libre entre toutes, par goût et par volonté, elle peut à ce point manquer de recul. Quel contentement aurait-elle bien pu éprouver à vivre sa vie "à sa place", en épouse modèle de la bonne société genevoise ?

Je crois cependant que son propos n'est pas tout à fait infondé. Notre mode de vie occidental nous fait jouir d'une liberté qui peut être vécue aussi bien comme une bénédiction que comme un calvaire. La conscience élargie du monde qui est notre lot n'est peut-être pas aussi développée chez ceux dont l'horizon se limite à un territoire géographique ou social plus restreint que le nôtre. Notre "savoir" nous impose des choix, et donc des renoncements qui peuvent être source d'amertume. L'arbre de la connaissance, le Golgotha et le Mont Thabor nous sont imposés comme un "package", un lot indissociable souvent difficile à assumer. Pour ne pas encourir

le reproche d'ethnocentrisme, je m'empresse d'ajouter que je suis persuadé que les rapports sociaux ont la même nature et la même richesse dans toutes les sociétés. C'est uniquement le sentiment de l'usage que nous pouvons faire de notre liberté qui élargit notre conscience du monde à un degré jusqu'à récemment inconnu des sociétés humaines. Mais est-ce pour autant une raison d'envier ceux qui n'ont pas goûté aux fruits de la connaissance ?

De retour en Europe après son équipée chinoise avec Peter Fleming, Ella cherche dans l'amitié un palliatif à son insatisfaction. Elle écrit "Oasis Interdites" au Liban où elle passe quelques mois avec Miette, son amie d'adolescence et de navigation. En 1939, elle traverse la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan avec Anne-Marie, une autre amie qu'elle ne parviendra pas à éloigner de son addiction à la drogue.

Epousant à titre personnel la neutralité de son pays, elle passera les années de guerre en Inde, où elle trouvera sa voie en fréquentant des maîtres spirituels. "L'enseignement que donnent les livres ne me convenant pas, je voulais vivre longuement auprès d'un sage dont le comportement pourrait me faire saisir ce que mon manque de préparation intellectuelle me rendait incompréhensible."

Non loin de là, une autre aventurière de l'Asie, Alexandra David-Neel, attendra la fin des hostilités à KangDing, dans le Kham tibétain avant de continuer ses voyages et de rentrer définitivement en France, âgée de quatre-vingt-six ans. Avec Freia Stark (qui publia La Vallée des Assassins la même année qu'Oasis Interdites), les trois femmes prouveront qu'une vie d'aventures ne nuit pas à la longévité : elles mourront toutes trois plus que nonagénaires, dans les dernières années du XXème siècle.

Est-ce par nécessité pécuniaire ou pour le plaisir de partager ? Toujours est-il qu'Ella consacra de nombreuses années à accompagner des voyageurs en Inde où elle tenta d'inspirer leur vie : "Somme toute, j'étais parvenue à comprendre clairement que pour la plupart des Occidentaux, l'équilibre, l'amour du prochain, la sagesse seront inaccessibles aussi longtemps que la plus importante partie de nous-mêmes restera ignorée ou encore étouffée par nos vies profanes, axées uniquement sur l'obtention d'une sécurité qui ne peut pas exister sur le plan matériel."

A l'encontre de ses contemporains moins portés sur le spirituel, Ella pouvait manifester une certaine arrogance. Ainsi, lorsqu'elle est sollicitée pour préfacier un livre sur les voyageurs en Asie Centrale (Alluring target - 1996) : "De temps à autre, je reçois des courriers de gens qui prétendent vouloir rééditer le voyage que Peter et moi avons effectué à travers l'Asie. (...) Je leur réponds que cela ne peut être refait. Trop de choses ont changé. (...) Si vous devez le faire, voyagez en Asie Centrale pour contempler la majesté des montagnes, la stupéfiante vacuité des déserts, la rude autonomie des populations. Vous y trouverez largement votre compte et même peut-être quelque sagesse. Mais votre voyage sera différent du mien."

Il semble qu'à la fin de sa vie, Ella réussit à connaître à la fois le bonheur, la sécurité et la sérénité dans son chalet de Chandolin.

3 juillet

Dès six heures du matin, nous sommes sur le pont et entamons avec application le bâtage des chameaux et des chevaux, comme des élèves studieux. Tserong est un professionnel, et nous sommes prêts dès huit heures et demie. Alors qu'il vérifie le chargement de chacune des bêtes, je m'assois quelques minutes à l'écart, pour mieux éprouver le plaisir du départ. J'ai préparé cet événement depuis des années et je voudrais m'en faire une fête. Mais je ne parviens pas à effacer un doute sur la viabilité de notre caravane. Nos deux chameaux ne sont-ils pas trop chargés ? Pourrons-nous faire cohabiter chevaux et chameaux ? Christina surtout me préoccupe : elle a déjà cassé le bras de Nima et elle semble encore chargée d'énergie négative. Ce n'est qu'à grand-peine que nous avons pu attacher des sacs de part et d'autre de sa selle.

Devant le village réuni comme pour le départ de la Transat, Tserong appareille en premier et emmène les deux chameaux. A distance, Yann marche avec son cheval tandis que je tente de me mettre en route, tirant une Christina franchement récalcitrante. Tant bien que mal, je la tiens par la longe, espérant qu'elle se calmera quand nous serons à distance des curieux. Alors que nous atteignons le portique qui marque l'entrée du hameau, elle est toujours aussi nerveuse. Incommodée par son chargement, elle s'efforce par des mouvements brusques d'en tester l'arrimage.

Soudain, elle parvient à tout faire basculer. En se cabrant, elle fait tomber le sac de matériel de camping, mais les deux sacs d'expédition restent accrochés et pendent sur son flanc droit. S'ensuit un galop effréné où les sacs traînent à terre dans un nuage de poussière. Yann fait écran en écartant les bras en travers de la route et réussit à arrêter Christina. Tserong attache les chameaux à un poteau et revient vers nous d'un pas nonchalant. Nous réparons une sangle cassée et chargeons de nouveau Christina à l'identique, en serrant un peu plus les cordes. Cette fois, Yann s'occupera d'elle. C'était une erreur de ne pas l'avoir chargée hier, mais à quoi bon en faire maintenant grief à Tserong ?

Un peu plus loin, je décide de monter mon cheval. Mais il est resté en liberté pendant quatre jours et il n'apprécie pas de devoir travailler aujourd'hui. Oubliant son caractère placide - et sentant mon incompetence - il me jette à terre après quelques pas. Encore une sangle cassée, encore une réparation de fortune. En une heure et demie, nous avons à peine progressé d'un kilomètre. A ce train, nous

n'irons pas loin ! Derrière, Christina ne veut toujours pas porter. Rapidement, elle piétine de nouveau nos sacs avant qu'on puisse finalement la retenir. Cette fois, deux sacs sont légèrement déchirés et il faudra les recoudre à la première occasion. La sous-ventrière a encore lâché. Nous nous résignons à concéder une défaite tactique et à mettre tous les bagages sur les chameaux pour tenter d'avancer.

Enfin notre caravane semble opérationnelle. Tserong est monté sur un chameau, tenant l'autre en laisse. A quelques centaines de mètres, Yann et moi sommes montés. Il tire à la longe une Christina rétive, mais on avance. Je reprends espoir en me convainquant que tout départ nécessite une période de "mise en jambes", et en me souvenant qu'Ella et Peter connurent aussi ces difficultés. Combien de temps irons-nous comme cela ?

Pas très longtemps hélas. A midi, après seulement trois heures de route, Lasso, le cheval de Yann, s'arrête soudain et se couche. Yann a tout juste le temps de mettre pied à terre avant que la bête ne s'allonge sur le flanc. C'est totalement inexplicable. Les chevaux se sont reposés, ont mangé et bu à satiété pendant une semaine. Nous sommes dans le désert, mais il ne fait que vingt-cinq degrés et le sable n'est pas très meuble. Décidément, notre départ ne se passe pas comme nous l'espérions. Yann marche un moment en tirant son cheval puis remonte. Après une demi-heure, le même scénario dramatique et désespérant se reproduit à l'identique.

Devant nous, Tserong n'a rien vu. Il nous attend près de la rivière où nous devons bifurquer vers le sud. Nous lui expliquons la situation. Il faut prendre une décision. Si nous continuons, il est persuadé que les deux autres chevaux ne tiendront pas plus de deux ou trois jours. Ils montrent déjà des signes de fatigue, nous dit-il. La mort dans l'âme, nous ne pouvons que faire demi-tour et rentrer humblement vers Urt Moron.

Ainsi, nous devons vendre nos chevaux khampas et tenter d'acheter des chevaux mongols. Mais pour cela, il faudra que je retourne à Golmud chercher de l'argent. Sur le chemin, bien qu'elle ne porte rien, Christina "tire au renard", et je dois la forcer en permanence. Lasso est épuisé. Finalement c'est mon cheval qui ne peut plus me porter et je dois le tirer aussi. Le fiasco est total.

A sept heures, alors que nous arrivons près de la bifurcation d'Urt Moron, un camion nous rattrape. Je saisis ma chance : je l'arrête et il accepte de me prendre. C'est une citerne qui rentre à vide vers Golmud depuis HuaTuGou, le hameau qui est au bout de la piste, là où elle rejoint la "nationale 315", une de ces routes impossibles qui font des pieds de nez à la géographie en traversant déserts et montagnes. A quoi peut donc bien servir cette noria de camions d'essence qui chargent à Golmud et vident à HuaTuGou ? Comment se fait-il qu'ils aient là-bas un tel besoin d'essence ? Est-ce une base militaire, un site industriel secret ? Après les civilités d'usage, mes compagnons me donnent l'explication qui comme tout paradoxe n'en est un qu'en apparence : on apporte de l'essence à HuaTuGou car... on y a trouvé du pétrole. Et pour faire tourner les moteurs des pompes des derricks, il faut de l'essence raffinée !

En somnolant, je médite sur les chevaux chinois. Il y a plus de deux mille ans, lassé de perdre ses batailles contre la redoutable cavalerie des "barbares" XiongNü, l'empereur WuDi de la dynastie Han entendit parler des grands chevaux du Fergana, cette vallée fertile enserrée entre les hautes montagnes du Pamir et du Tian-Shan, aujourd'hui située en Ouzbékistan. Il envoya un de ses généraux conquérir la région et se fit payer un tribut de plusieurs milliers d'animaux par an. Le souvenir de ces chevaux qui "suent le sang et sont issus d'un étalon céleste" est immortalisé par un bronze ancien représentant un cheval ailé, en équilibre sur une patte posée sur le dos d'une colombe qui lui sert de socle, et que l'on peut admirer au musée de Lanzhou. Il sert également d'emblème à CITS, l'agence de voyage officielle chinoise. Les chevaux du Kham sont-ils les descendants de ces admirables chevaux célestes ? Je ne peux qu'en douter.

Je me félicite de n'avoir pas déjà donné un nom à mon cheval. Le nommer à peine connu, c'est se l'approprier trop vite.

J'arrive à Golmud à minuit passé et n'ai que le temps de trouver une chambre et de me mettre au lit, en m'efforçant de ne pas tirer de bilan de cette journée désastreuse.

4 juillet

J'ai fait halte pour la première fois à Golmud en septembre 1986, après un passage au Tibet tout juste ouvert aux voyageurs individuels. Il fallait alors supporter quarante-huit heures éreintantes de bus pour traverser depuis Lhasa le grand nord du plateau tibétain, puis encore un jour pour atteindre DunHuang où se trouvent les célèbres "grottes aux mille Bouddhas". Durant tout le trajet, j'avais été la proie d'une forte fièvre et Golmud m'était apparu comme le "cul-de-sac" de la Chine, tant la ville paraissait peu hospitalière. Tout y était gris et poussiéreux, et les habitants ressemblaient à des évadés du "LaoGai" le Goulag chinois. Ce n'était sans doute pas une simple coïncidence, car la province du QingHai est la "Sibérie de la Chine" : elle abrite de nombreux camps de travail.

Dix-huit ans plus tard, en arrivant de Urt Moron et à la veille d'un départ pour le désert, Golmud me semble une métropole civilisée et parfaitement habitable, au moins pour un court séjour. C'est là que nous avons fait nos derniers préparatifs et nos courses il y a une dizaine de jours.

Toutes les grandes villes de Chine ont à présent leur hypermarché Carrefour. Le nom chinois est JiaLeFu - un choix judicieux de caractères qui signifie littéralement "le bonheur de la maison heureuse", et dont la prononciation ressemble autant à l'original "Carrefour" que le chinois le permet. Bien qu'étant la deuxième ville de la province, Golmud n'a pas eu les honneurs de la marque française. Un entrepreneur local a vengé l'affront en baptisant sans vergogne son supermarché JiaDeFu, en substituant juste un caractère. C'est une flagrante contrefaçon que Yann et moi avons spontanément baptisée "Raquefour". On y trouve tout à des prix imbattables : nos provisions de nourriture pour quarante jours n'ont pas coûté cent Euros. La patronne, aux petits soins, nous avait dépêché la moitié de ses employés pour pousser les chariots, nous guider à travers les rayons et emballer méticuleusement les achats dans des sacs plastique dont le fond était assez solide pour ne se déchirer qu'après la sortie du magasin.

Ailleurs en ville nous avons trouvé bâches, sangles, couvertures et autres menus articles nécessaires à notre expédition. Malheureusement, la qualité laissait grandement à désirer, et nulle part autant que pour les bidons (les "estagnons" pour Yann). Nous en avons besoin à la fois pour emballer nos vivres et pour stocker l'eau lors des sections arides de notre itinéraire. Tous les commerçants du bazar de Gol-

mud proposaient le même modèle, fait d'un plastique si peu épais et fragile que nous n'osions pas imaginer comment il résisterait au voyage. Faute de mieux, nous dûmes nous résoudre à acheter quatre bidons de cinquante litres et un de vingt-cinq, très inquiets à l'idée de devoir les arrimer plus d'un mois sur le dos des chameaux.

Ce matin, tout surpris de me réveiller dans un vrai lit, je passe un coup de fil à Nima qui est de retour chez lui, dans le SiChuan. Je lui explique nos déboires. Incrédule et gêné, il propose pour le comportement des chevaux des explications aussi ridicules les unes que les autres. Mais je ne peux pas lui en vouloir car je le connais depuis assez longtemps pour n'avoir aucun doute sur sa sincérité. De toutes façons, il ne peut rien faire pour nous. Son bras va bien et il a hâte de faire retirer son plâtre.

A l'occasion de cette nouvelle visite imprévue en ville, je passe rapidement à la banque et chez Raquefour, puis je me fais poser vers onze heures du matin à l'entrée de la piste menant à Urt Moron. Tout le monde s'arrête gentiment pour me parler, mais personne ne va bien loin. Je réalise que c'est dimanche et qu'il y a très peu de trafic. Ce n'est qu'à quatorze heures que je trouve enfin un camion citerne en route vers HuaTuGou via Urt Moron. Il semble avoir survécu à Armageddon. La citerne est dans un état déplorable et la cabine ne vaut guère mieux. Il vomit par l'arrière un écran noir, tel un calamar géant. A bord, trois zombies chinois originaires d'une lointaine province ne diront plus un mot dès que j'aurai cessé de les questionner. Ils se plaignent de leurs conditions de travail ("Les communistes mangent la viande, sucent l'os, et donnent le reste au peuple", dit l'un d'eux) Malgré les vapeurs d'essence, ils fument à la chaîne comme des pompiers pyromanes.

La sensation d'une expérience post-apocalyptique est renforcée par la route délabrée et le paysage désolé. La faune est réduite à des insectes monstrueux comme des mutants. Ce n'est qu'en biomasse qu'on peut en évaluer la quantité. Et on ne roule pas assez vite pour les semer ! Lorsque l'américain William Rockhill visite le Tsaidam en 1889, il écrit : "Le terme Tsaidam semble venir du tibétain ts'ai (salé) dam (plaine), un nom tout à fait approprié, car le sel est la ressource principale, sinon la seule, de cette terre oubliée. Mais je me trompe : ce n'est pas le seul produit, car le Tsaidam regorge de moustiques si nombreux et assoiffés de sang que les Mongols et leur bétail doivent s'enfuir devant eux chaque année, et chercher re-

fuge dans les montagnes adjacentes." Seuls un couple de canards sauvages et une élégante antilope apportent une touche rassurante.

Pendant des heures nous roulons à vingt à l'heure sur la "tôle ondulée", dans un vacarme d'enfer. Parfois, le désert déborde sur la piste et nous ralentit encore plus. Enfin, à dix heures du soir, nous atteignons l'intersection d'Urt Moron. Là, un camion citerne plein a versé dans le fossé au début de l'après-midi. C'est "Le Salaire de la Peur", en version chinoise. Des hordes d'insectes m'assaillent, et je marche jusqu'au village comme un pantin désarticulé, les bras en mouvement permanent pour chasser les moustiques. Je dois ressembler à un moine flagellant. Enfin j'arrive, exténué, alors que Yann et Tserong ne m'attendaient plus. Au moins avons-nous le plaisir de partager mon butin de Raquefour : deux bouteilles de vin rouge "Grande Muraille" et "Shangri-La", du chocolat et des yaourts.

A Urt Moron, notre échec n'a ému personne. Nous faisons déjà partie du paysage et nous sommes l'attraction de l'été. On préfère nous garder encore un peu.

5 juillet

Hier, alors que j'étais à Golmud, Tserong était censé chercher de nouveaux chevaux. Mais par fidélité à ses principes, ayant travaillé la veille, il s'est accordé une journée de repos. Nous ne pouvons rien y faire, et à fortiori si je ne suis pas là. Il ne s'est rien passé à Urt Moron en mon absence et nous avons perdu une journée de plus. Mais nos discussions d'hier soir autour des bouteilles de vin nous ont amenés à prendre des décisions, dont le côté rigoureux et ordonné dissimule mal une inquiétude grandissante :

- Il n'est pas question de baisser les bras. Nous partirons quoi qu'il arrive.
- Nous devons nous débarrasser de nos trois chevaux. Si personne n'en veut, Tserong nous recommande de les vendre à la boucherie. Mais en aurons-nous le cœur ?
- En plus de nos deux chameaux, nous emmènerons deux ou trois chevaux, ou bien un troisième chameau.
- Si on ne peut pas acheter d'autres animaux, nous irons à pied avec seulement les deux chameaux que nous possédons déjà. Cette éventualité a pour objectif principal d'envoyer un signal clair à Tserong sur notre détermination.
- Si nous ne trouvons pas de solution demain matin à Urt Moron, nous irons camper à Hrakshatou, où nous espérons avoir plus de chance.

Au matin, Tserong a oublié toutes ces bonnes résolutions. Fidèle à lui-même, il n'en fait qu'à sa tête. La seule façon de lui faire appliquer une décision à laquelle il a souscrit, c'est d'agir ici et maintenant. Trente minutes plus tard, il faut repartir de zéro. J'ai l'habitude de ces frustrations, mais pour Yann c'est plus délicat. Il s'ingénie à toujours me demander de traduire ses propositions à Tserong. Plan A ou plan B, si ceci alors cela, hier tu nous as dit que... La logique formelle, le calcul propositionnel et autres inventions occidentales se sont délités et perdus quelque part dans les sables de la route de la soie. Enlisés. Nous sommes dans un autre monde, où le temps se mesure à l'aune des dynasties et où l'espace est infini. Dans cet Orient, on n'agit pas sur le monde. On laisse les choses se faire, la pesanteur agir, les rivières suivre leurs cours jusqu'à ce qu'il s'ensable et que, submergeant les rives, il se stabi-

lise dans un nouveau lit. Je me souviens de cette maxime de militaire : "Etre à l'heure, c'est déjà être en retard." Ici, la traduction en est : "Quand il n'y a pas d'heure, on ne risque jamais d'être en retard."

Comme l'éternité de Woody Allen, un séjour à Urt Moron, c'est long, surtout vers la fin. Les distractions sont rares et les soirées traînent en longueur. La vie en prison ne doit pas être très différente et notre attente aurait pu inspirer le roman Sept fugitifs de Frederik Prokosch. Il y décrit comment une poignée d'européens sont retenus non loin d'ici dans la petite oasis d'Aksu, en bordure nord du Taklamakan, et tentent de s'enfuir avec des fortunes diverses.

Tserong est parti, introuvable. Peut-être au mah-jong, peut être ailleurs, qui sait ? Les gens d'ici sont vraiment insaisissables. On devrait les entraver comme leurs chameaux. Nous le cherchons pour qu'il nous aide à organiser un départ vers Hrakshatou. Cela nous donnera au moins l'impression d'agir, et puis c'était le point de départ d'Ella et Peter. Je le retrouve enfin, et lorsque je lui dis que nous en sommes au onzième jour et que notre seul acquis a été de nous procurer deux chameaux, il me fait cette réponse qui m'atteint comme un direct inattendu au plexus : "Quand on a des chevaux à vendre, il ne faut pas être pressé !" Voyant que le coup a porté, il s'efforce de me rassurer en prétendant attendre des nouvelles pour l'après-midi.

A quatorze heures, Tserong revient dans la chambre et s'assoit sur son lit. Il prend un air embarrassé pour nous annoncer d'une voix calme :

"Je ne peux pas partir avec vous. Mon patron, la 'vieille tête', me demande d'aller garder les moutons dans la montagne."

Yann et moi sommes subjugués. Le régime de douche écossaise que nous subissons depuis des jours ne nous avait pas préparés à cela. Est-ce une manœuvre pour nous demander une rémunération plus élevée ? Quelqu'un l'a-t-il dissuadé de venir avec nous ? Craint-il cette expédition incertaine avec deux inconnus ?

"Mais non," répète-t-il avec une simplicité désarmante et définitive, "je fais ce que mon patron me demande de faire".

La parole donnée aux étrangers ne tient pas face à l'engagement dû au maître. Quant à la promesse qu'il nous a faite, elle n'engage que ceux qui l'ont écoutée. A

Yann incrédule, je propose pour explication le concept du GuanXi. En Chine, on se met en affaires de préférence avec des gens que l'on connaît, directement ou indirectement. Cette "relation" fonde la confiance et constitue un lien très fort qu'on ne trahit pas. Si Tserong refuse d'obéir à son patron, il sera considéré comme peu fiable et risquera de ne plus jamais trouver de travail dans toute l'oasis de Teidjinar. Ainsi, sa décision est d'autant plus irrévocable qu'elle n'est pas la sienne. Il nous propose de trouver un remplaçant, et nous ne pouvons que lui demander de faire vite, la mort dans l'âme. Il doit aussi nous aider à trouver quelqu'un susceptible d'acheter nos chevaux. Nous sommes consternés.

Le blues d'Urt Moron s'empare de moi. Le mot "moron" a en Anglais une signification que je trouve aujourd'hui tout à fait adéquate. Pour tromper l'ennui et offrir une piètre consolation morale à mon désir bafoué d'agir, je marche jusqu'au portique à l'entrée du village. Son insignifiance et si j'ose dire sa parfaite laideur sont à l'image du lieu. Sur le montant gauche, j'écris au feutre cette inscription qui marque l'entrée de l'Enfer de Dante :

"Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate"
(Vous qui entrez, abandonnez toute espérance).

A six heures, nous vendons nos trois chevaux pour une bouchée de pain. Mille Yuan chacun. Au vu de leur réputation, il aurait été difficile d'en tirer plus. Nous sommes satisfaits d'en être débarrassés, tellement ils ont bien contribué à nos déboires.

Le soir venu, Tserong ne nous a évidemment présenté personne pour le remplacer. Il nous promet que quelqu'un viendra le lendemain matin. Autant le croire, si cela peut nous aider à dormir cette nuit. Nous manquons de courage pour retourner affronter les nouilles douteuses de Ma, sans compter le risque qu'il nous propose comme plat du jour un "Steak à la Christina". Mais il a des œufs qu'il prétend frais. En contrôlant nous-mêmes le temps de cuisson dans son mauvais bouillon, nous réussissons à les trouver bons.

6 juillet

C'est le plein emploi en Chine. Personne ne veut nous accompagner. Nous vivons les mêmes déboires que Maillart et Fleming qui indiquent que personne ne veut se joindre à eux "ni pour or ni pour argent". Cette attitude était compréhensible en 1935, en pleine période de guerre civile. Mais la guerre est finie depuis longtemps, et les Mongols ne peuvent craindre pour leur vie en venant avec nous. Chacun a une bonne raison pour rester à la maison, et ils semblent tous aussi sincères les uns que les autres. Mais, prises toutes ensemble, ces justifications perdent de leur force, comme un tout qui serait inférieur à la somme de ses parties. Quelle légende nous a-t-on cachée qui proscrirait d'aider des étrangers ?

A Urt Moron, j'ai l'impression d'être dans un de ces cauchemars obsessionnels dans lequel je dois accomplir une tâche impossible : l'impression de devoir dévider un écheveau en tirant sur un fil ténu qui menace à tout instant de rompre. Toutes ces histoires mongoles alimentent ma curiosité sur leur psychologie sans toutefois la satisfaire. Où compléter ou invalider ces impressions ? Récits de voyages et d'explorations, fiction, ouvrages d'ethnologie ? Décidément, l'ombre de Jean-Daniel D. plane sur Urt Moron.

Dans l'après midi, Tserong finit par débarquer d'on ne sait où. On vient de lui indiquer que le Mongol que nous attendions l'a cherché en vain. Bien sûr, celui-ci n'a pas eu idée de venir nous trouver directement, car il pensait que nous ne parlions pas chinois ! Ça promet. A priori, il est dans les parages et Tserong repart à sa recherche. Nous le surnommons déjà "l'homme invisible".

A seize heures, Tserong nous présente... le poivrot Mangke, celui-là même qui essaie de m'emmener boire depuis bientôt deux semaines. Il le désigne comme l'homme invisible.

"Tserong, ne te moque pas de nous !" lui dis-je sans même m'emporter. "J'ai croisé Mangke une demi-douzaine de fois depuis hier."

C'est la pure vérité, et chaque fois j'ai décliné ses invitations à partager une bière. Tserong admet que l'homme invisible a disparu (c'est dans sa nature) et qu'il vient d'avoir l'idée de nous proposer Mangke. Il n'a pas eu de mal à le convaincre. L'intéressé, assis sur un lit, l'œil vitreux, acquiesce faiblement quand Tserong veut lui

faire dire devant nous qu'il est partant. Il est ivre, et certainement pas en état d'évaluer la portée de sa réponse.

"Bien sûr que je peux vous conduire ! J'y vais tous les ans. Et j'ai pas peur. Mais c'est où que vous allez ?"

En toute autre circonstance, il aurait été hors de question d'envisager d'emmener Mangke avec nous, encore moins de lui confier la garde de nos bêtes. Mais aujourd'hui, nous n'avons plus le choix. Je préfère ne pas refuser d'emblée. Je demande à disposer d'une heure de réflexion. Mangke nous attend dehors.

Assis chacun sur son lit, Yann et moi tentons encore de comprendre à quelles conditions Tserong pourrait venir. S'il vient, le vieux qui l'emploie, la vieille tête de Tsara Usu, ne lui donnera plus jamais de travail. Le « GuanXi » sera rompu. L'argent ne peut rien y faire. Même pour un million de Yuan, il ne viendrait pas. Nous proposons de lui trouver un remplaçant auprès du patron (et pourquoi pas Mangke !), mais c'est impossible, nous dit-il. D'abord, tout le monde dans l'oasis a du travail et il ne trouvera personne. Ensuite, même si le vieux venait à accepter, il sera au retour considéré comme un renégat. On ne peut pas déranger l'ordre cosmique. Dans un mois, la "vieille tête" aura oublié son assentiment verbal et ne retiendra que le fait d'avoir eu sa décision forcée.

En l'absence de l'homme invisible, il ne reste donc que Mangke.

"Tu crois qu'il tiendra le coup, qu'il sera capable de faire le voyage avec nous ?" me demande Yann avec bon sens. Je me tourne vers Tserong à qui je traduis la question. Sa réponse est trop rapide et intéressée pour être sincère :

"Bien sûr, c'est un Mongol, il a l'habitude."

L'habitude de quoi, je préfère ne pas le demander. Plus par résignation que par conviction, nous décidons de lui donner sa chance, sous conditions. A cinq heures nous avons un accord. Cent Yuan par jour, et il cesse de boire immédiatement. Il affirme que ça ne lui posera aucun problème. A voir. On pourrait même, propose-t-il, partir dès ce soir à Hrakshatou et y préparer notre grand départ en cherchant là-bas les bêtes qui nous manquent. Mangke a un frère qui possède une voiture et il pourrait nous y emmener tous deux avec les bagages. Dans le même temps, Yann et Tserong iraient à dos de chameau.

Partirons-nous ? Entre deux hoquets, nous apprenons que Mangke a un fils de dix ans, Melis, et une fille de huit ans. Je ne sais si je dois plaindre les enfants ou me féliciter de les garder à distance de leur père un mois durant. Ce sera peut-être pour lui une occasion de réaliser, après des semaines de sevrage, qu'il peut vivre sans boire. Comme pour sceller le contrat, nous lui achetons une paire de nouvelles chaussures pour cent Yuan, ainsi que quatre cartouches de cigarettes pour la même somme. Les belles bottes de cuir de Tserong nous avaient coûté trois cents Yuan. Pour rien.

Peu après, une voiture s'arrête devant notre gîte, mais ce n'est pas celle du frère de Mangke. Pendant un quart d'heure, celui-ci parle en mongol avec le chauffeur, puis il revient nous voir avec un grand sourire : "OK-le ! OK-le !". Bonne nouvelle : il vient d'apprendre que quelqu'un va s'occuper de ses moutons à Hrakshatou et qu'il peut donc partir avec nous. Nous réalisons que nous venons d'échapper à une catastrophe de plus. Il n'aurait pu partir si personne n'avait été disponible pour faire son travail. Mieux vaut le prendre comme une bonne nouvelle.

La voiture du frère n'est pas venue. Yann, qui s'y était préparé, se résigne à retirer ses guêtres et à sortir son sac de couchage de son bagage. Il s'était réjoui un peu vite. Quant à moi, absorbé dans ma lecture, je n'avais fait aucun préparatif prématuré. En fait, la voiture n'était pas loin, mais Mangke nous raconte une histoire embrouillée que je ne comprends qu'à moitié. Il attend sa mère qui est partie nul ne sait où; comme elle n'est toujours pas là, on attend. Allez comprendre. On ne peut que reporter le départ à demain matin. Nous passerons chez Mangke à sept heures en espérant :

- qu'il sera rentré chez lui dormir ce soir.
- qu'il ne sera pas déjà sorti à sept heures, c'est improbable, mais qui sait ?
- qu'il n'aura pas changé d'avis en dessaoulant.
- qu'il n'aura pas pris une nouvelle cuite.

Ce soir, nous ne pouvons même pas acheter notre bière quotidienne. Toutes les maisons de Urt Moron sont fermées car les résidents sont partis à une fête à quelques kilomètres d'ici et personne ne nous a prévenus. Nous avons beau être une

curiosité, on peut tout autant se passer de nous et on ne nous dit rien. Absolument rien.

Demain est le treizième jour de notre présence à Urt Moron. Est-ce un signe ? Je ne suis pas du tout superstitieux, mais dans certaines circonstances, quand les événements nous dépassent, je comprends qu'on aille chercher des signes dans les astres. Pour conjurer le sort, Yann et moi parions sur notre arrivée éventuelle à Cherchen, au terme de notre traversée de l'Altyn Tagh, avec ou sans Mangke. L'enjeu - un bon repas - montre que nous commençons l'un et l'autre à développer des fantasmes culinaires. Si je gagne, je demande un plat de filets de perches du lac Léman, comme on en sert à l'Hôtel du Rhône à Genève. Mais il me propose mieux : il a un ami pêcheur et cuisinier qui les prépare à merveille. Cela fera bien sûr l'affaire. S'il gagne, je saurai satisfaire ses souhaits - simples et de bon goût - dans un de ces restaurants parisiens où le repas commence par une belle tranche de foie gras, se poursuit avec une pièce de bœuf de Salers et se termine par un plateau de fromage et un dessert léger, genre crêpes Suzette; le tout arrosé d'un bon crû de Saint-émilion.

Ni Yann ni moi ne daignons relever l'ironie de ces propos gastronomiques tenus devant un bol de nouilles instantanées, enfermés pour éviter les moustiques dans la sinistre atmosphère de notre cellule de prison.

7 juillet

L'excitation du départ nous aide à nous lever tôt. A sept heures nous sommes prêts, tous nos bagages alignés devant la porte. J'envoie Tserong chercher Mangke qui devrait déjà être là. Après un quart d'heure, il revient :

"Il dormait. Je l'ai réveillé et il va venir tout de suite."

J'aurais pu me douter qu'il ne viendrait pas de son propre chef. A huit heures, il n'est toujours pas là et je passe à l'action. Je retrouve Tserong qui s'était éclipsé chez le vieux Ma dont les nouilles ne l'ont pas encore rendu malade. Sans lui permettre de finir son bol, je lui demande de m'emmener chez Mangke. Dans la maison, les parents me montrent des yeux une porte fermée. Ils ont dû renoncer depuis longtemps à se faire obéir. Mangke dort à poings fermés. Je ne peux contenir un flot d'injures qui dure tout le temps qu'il enfile son pantalon, se passe de l'eau sur le visage (tache sacrée de tout Chinois le matin, quelque sales que fussent ses vêtements et son lit), rassemble ses affaires et m'explique que son frère, avec la voiture, habite ailleurs. Sans lui laisser le temps de boire son thé, je lui donne un « momo » en guise de petit déjeuner, et lui demande de m'emmener chez le frère.

Là, le scénario se répète à l'identique, cette fois devant la femme incrédule. Corps sale vauté dans des couvertures immondes, pantalon, débarbouillage et en route, « momo » en main. La voiture est là et nous économisons un bon quart d'heure lorsqu'elle démarre au premier tour de clé. Il y a des miracles qui passeraient presque inaperçus ! Nous dépassons l'école où nous voyons par la fenêtre les enfants étudier tandis que leurs pères cuvent au lit leur cuite de la veille. Je souligne avec rage que c'est un bel exemple qu'ils donnent à leur progéniture. Ils rient niaisement, et rient encore quand je leur demande si c'est avec des gens comme eux que Genghis Khan a conquis l'Asie et le monde.

En arrivant à notre auberge, ils prétendent devoir aller chercher de l'essence avant de charger les bagages. Dans ces contrées reculées, il n'y a pas de station-service. C'est par le bouche à oreille qu'on apprend qui a de l'essence à vendre. Yann propose pendant ce temps de négocier la vente d'une de nos selles de cheval à l'aubergiste intéressé, mais je veux marquer à la culotte mes deux Pieds Nickelés de frères jusqu'à notre départ. Bien m'en prend.

Et voilà qu'il pleut. Un comble dans ce désert. Nous retournons chez les parents de Mangke. Les deux frères s'assoient et se font servir du thé par leur mère. Je leur rappelle qu'on est là pour l'essence et pas pour le thé, mais le frère me signifie tranquillement qu'on n'est pas pressés.

"Ni Ji Shenma ?" (Pourquoi tu te presses ?) me demande-t-il, comme un jour un rasta des Caraïbes m'avait demandé d'un ton candide et surpris : "Are you busy ?" quand il était arrivé avec une heure de retard à un rendez-vous.

"Si tu veux partir tout de suite, tu n'as qu'à payer pour que je t'emmène.

- Et puis quoi encore !" répons-je excédé.

Je demande des explications à Mangke. Il m'avoue qu'il n'avait pas prévenu son frère de notre départ matinal. Nouvelles injures de ma part. Si je ne paye pas, ils ne partiront que plus tard. Ils se préparent à passer l'été dans les alpages et ils veulent encore aller moudre une provision de farine avant le départ. Autant dire que ce n'est pas pour aujourd'hui.

J'accepte de payer cinquante Yuan pour le transfert et on revient chez l'aubergiste qui, aux dires du frère, pourrait savoir où trouver des bidons d'essence. Mais c'est un nouveau coup de massue que nous recevons : il n'y a plus d'essence. Ni chez lui, ni ailleurs dans le village ! Quelqu'un suggère qu'il y en a toujours à l'antenne du parti communiste et j'envoie l'aubergiste en négociier quelques litres. Je veux charger la voiture dès maintenant, et le frère de Mangke accepte. Yann et moi nous empressons de le faire. C'est un pied dans l'embrasure de la porte : si nous ne pouvons pas partir pour une raison ou une autre, nous renâclerons à décharger nos bagages.

Ce matin, dans un moment de lucidité, je me promets d'aller déposer un jour une fleur sur la tombe de l'explorateur russe Nikolai Prjevalski. Je ne peux que compatir, même si ses descriptions des Mongols du Tsaidam témoignent d'un temps où on ne s'embarrassait pas de paraître politiquement correct. Lors de son passage à Urt Moron en 1879, il présente le Tsaidam comme une partie du Tibet, peuplé à l'est de quelques Tangoutes et ailleurs de "Mongols kalmouks paresseux, insolents, menteurs, voleurs et poltrons" et d'une "saleté repoussante". Cent vingt cinq ans plus tard, si je devais actualiser ce jugement, je dirais qu'à ma connaissance nous n'avons pas été volés.

A dix heures, nous ne savons toujours pas si nous partirons. Mais un bidon d'essence surgit de nulle part et nous pouvons embarquer. C'est le moment que choisit Mangke pour me dire qu'il doit aller chercher... des médicaments. J'aurais dû m'en douter, et je suis dans un tel état d'exaspération résignée que je me reproche de ne pas y avoir pensé. L'hypocondrie est une obsession endémique à Urt Moron, mais heureusement la tradition n'a donné son agrément qu'à une poignée de prescriptions, toutes disponibles instantanément sur le comptoir de l'aubergiste.

Et avant midi, comme par miracle, nous arrivons à Hrakshatou, où nous visitons trois yourtes avant de nous poser dans une quatrième. Elle semble appartenir à la famille et celle du grand frère est juste à un kilomètre. Sous une météo menaçante, je monte ma tente sans tarder, sous des regards médusés. A treize heures, Yann et Tserong arrivent. Ils ont trotté deux heures sur les chameaux et Yann a le dos cassé. Sans selle ni étriers, il a dû se cramponner aux montants du bât.

"Ca aura été le plus long et le pire rodéo de ma vie", dit-il en s'effondrant sur le sol.

La famille consacre l'après-midi à rassembler les chevaux qu'ils vont emmener en transhumance. On amène une quarantaine de bêtes dans un corral où elles galopent en cercle dans un bruit et une poussière de champ de bataille. Le grand frère est au milieu et se révèle un maître dans l'art du lasso. Il est moins manchot que ce matin. Les chevaux appartiennent à différentes familles, et il faut isoler ceux qui partiront dans la montagne après demain. Sur la quantité, Yann et moi pensons que quelqu'un voudra bien nous en vendre un ou deux, mais cet espoir est vite déçu. Nous devons nous contenter du spectacle.

Nous sommes arrivés ici avec Mangke et deux chameaux - un bien faible équipage pour notre périple - et un fardeau de déceptions, qui contribuent à réduire significativement nos exigences. Nous n'osons plus décider à l'avance de ce que nous souhaitons acheter, mais nous savons bien que notre caravane n'est pas encore complète. A ce stade, nous pourrions nous satisfaire d'un chameau supplémentaire, ou d'un cheval, ou deux, ou trois. On verra bien.

Je finis par convaincre Mangke de visiter dès aujourd'hui quelques yourtes voisines. On nous dit qu'on pourrait peut-être y trouver des bêtes. Mais une fois de plus est apportée la preuve que la seule satisfaction à attendre, lorsqu'on contraint

un local à l'action, est d'avoir gagné quelques heures sur l'ennui et perdu quelques illusions. Les Mongols se soucient de nous comme d'une guigne et nous ne pouvons qu'aller recueillir aux quatre points de la steppe notre ration quotidienne de frustration, au milieu d'une sorte de conjuration d'imbéciles.

Partis à six heures passées, nous marchons plus de quatre heures, visitons cinq yourtes, n'obtenons aucun résultat, et terminons par une marche exténuante à tâtons sur un sol inégal qui nous fait trébucher à chaque pas. Dans cette nuit sans lune, quelques lumières vacillantes apparaissent dans le lointain comme autant de phares inaccessibles sur l'océan. Mais comme pour les étoiles, il est impossible d'évaluer leur distance sur la foi de leur seule luminosité. A presque une heure de l'arrivée, dans l'obscurité, Mangke nous annonce pour la première fois d'une longue série que nous sommes "à trois cents mètres du but".

Dès la tombée de la nuit, la coutume est de lâcher les chiens pour se protéger des maraudeurs et des voleurs. En passant à proximité d'une yourte, deux ou trois molosses se mettent à aboyer furieusement en s'approchant. Mangke prend peur et nous dit de courir. Les chiens nous rattrapent et nous menacent. Dans le noir, j'en touche un en faisant des moulinets avec mon appareil photo. Heureusement, ils n'attaquent pas davantage et nous nous en sortons sains et saufs.

Mangke souffre physiquement et psychologiquement de cette épreuve : il ne fait jamais d'exercice et un Mongol ne marche jamais. Ce serait une disgrâce dans ce pays où l'homme honorable ne va qu'à cheval, même si la prétention de Mangke à l'honorabilité est assurément plus fondée sur l'atavisme que sur son quotidien peu glorieux. Par un naïf excès de confiance, je n'ai emporté ni GPS ni lampe frontale, et nous ne pouvons que suivre aveuglément un guide qui fournit à chaque instant la preuve de son incompétence notoire. Finalement, à notre plus grande surprise, Mangke nous ramène à bon port, exténués. Nous nous affalons sous la tente, sans dîner.

Mongols et Tibétains

L'histoire de la Mongolie présente d'intéressantes similarités avec celle du Tibet. Les deux régions sont également vastes et inhospitalières. Leur pauvreté naturelle ne permet d'accommoder que des populations nomades éparses pratiquant jusqu'à une période récente des rites chamaniques. Étant situées sur les marches de la Chine, elles connurent des conflits récurrents avec leur puissant voisin. Si les Tibétains gagnèrent occasionnellement des batailles, les Mongols gagnèrent une guerre, qui leur conféra le trône de Chine de 1271 à 1368 sous l'appellation de dynastie Yuan. C'est à cette période que Kubilaï Khan abandonna son chamanisme ancestral pour adopter le bouddhisme. Il embrassa les pratiques de la secte des "Bonnets Jaunes" fondée par Tsong Kapa, le réformateur du bouddhisme tibétain, qui instaura au XIV^{ème} siècle les pratiques du monachisme et de la réincarnation des Lamas. Mais la conversion massive des Mongols n'eut lieu qu'après le renversement de la dynastie Yuan par les Ming et son retour dans les steppes du nord. Cette conversion établit une relation particulière entre les deux peuples tibétain et mongol, qui dure encore. Elle prit forme en 1578 avec la visite en Mongolie de Sonam Gyatso, qui vint aider à l'organisation du clergé mongol et institua un Lama réincarné.

Depuis cette époque, Mongolie et Tibet ont connu un destin parallèle. Dans un système politique inédit qui ne pouvait survivre à l'ère des "états nations", ils troquaient avec la Chine un ascendant spirituel contre une reconnaissance de suzeraineté. Dans cette balance de pouvoirs d'un autre âge, lorsque le communisme vaporisa la religion, le fléau s'abattit brusquement de l'autre côté, transformant la suzeraineté en chape de plomb.

A ce jeu de pouvoir, le Tibet sembla recevoir la meilleure donne lorsque la Mongolie tomba sous la coupe soviétique. Même si la "République de Chine" du Kuomintang entretenait l'illusion que ses frontières s'étendaient de l'Himalaya au Baïkal (les cartes officielles publiées à Taiwan dans les années 80 l'attestaient encore contre tout bon sens), elle ne contrôlait rien et les Tibétains connurent des décennies d'autonomie de fait. Mais Mao ne l'entendait pas ainsi et eut beau jeu en 1950 d'annexer le Tibet sans autre forme de procès. Les Mongols, eux, n'eurent qu'à attendre la chute de l'Union Soviétique pour dévoiler leur main gagnante en obtenant pour leur état une indépendance réelle, tant vis-à-vis des Russes que des Chinois.

L'un des témoignages les plus frappants sur le lamaïsme mongol du début du XXème siècle nous vient de Ferdinand Ossendowski, un ingénieur polonais qui eut le malheur de se trouver en Sibérie en 1920. Son ouvrage, *Bêtes, Hommes et Dieux* s'ouvre comme le récit de sa fuite vers la Mongolie : "J'ai chevauché par les fleuves éternellement gelés, les rocs aux formes fantastiques semblables à des caravanes pétrifiées, par les montagnes pelées dont les plis évoquaient le manteau de Satan que la pourpre du soleil couchant aurait inondé de sang". Le fugitif tente de rallier l'Inde à travers le désert de Gobi et le Tibet, en passant à l'est de Golmud. Il doit rebrousser chemin lorsqu'il est attaqué par des bandits tibétains qui parviennent presque à le tuer. Il doit alors revenir en Mongolie, où il est pris en tenaille entre les hordes communistes et les troupes des partisans blancs que dirige le "Baron fou" Ungern von Sternberg, qui rêve de rétablir la grandeur mongole sous sa bannière de chevalier teutonique. Le récit s'achève dans une débauche mystique qu'on croirait écrite par Lucien Bodard.

Pour un autre Polonais également, le voyage au Tibet ne fut pas une quête mais une fuite. Slavomir Rawicz raconte dans *A marche forcée* l'in vraisemblable épopée d'évadés du Goulag qui traversent l'Asie du nord au sud, du cercle polaire au lac Baïkal, au désert de Gobi puis au Tibet et jusqu'en Inde à travers l'Himalaya. Pour captivant que soit le récit, il est peu probable que Rawicz ait croisé notre route. D'abord parce que l'itinéraire qu'il décrit passerait sans doute à l'est de Golmud, mais surtout parce que le récit est entaché de si nombreuses invraisemblances que l'on est malheureusement contraint de partager l'opinion que Peter Fleming proposa aux lecteurs du *Spectator* au moment de la parution du livre : "A mon plus grand regret, je suis forcé d'en déduire que l'ensemble de cet excellent livre est purement fictif... L'auteur n'a pas fait le voyage du tout".

Les Polonais semblent ainsi montrer un goût pour mêler réalité et fiction dans leurs récits asiatiques. Rawicz et Ossendowski suivent en cela l'exemple de leur illustre prédécesseur Korzeniowski, dont les romans nous décrivent une autre Asie, plus méridionale, en langue anglaise et sous le nom de plume de Joseph Conrad.

8 juillet

Tout changement est bienvenu, et coucher sous la tente entretient l'illusion que nous avons enfin entamé notre vie nomade. Au matin, deux visiteurs essaient de nous vendre des chevaux à un prix inacceptable. L'un est un voisin dont Tserong m'a dit hier qu'il a un bon cheval qui vaut deux mille Yuan. Mais il en demande trois mille. Lorsque je lui dis avec calme et diplomatie que je sais la valeur de la bête, il prend la mouche et s'en va. Mangke me reproche en aparté de l'avoir froissé et dit qu'il ne reviendra pas. Que faire ? Accepter de me faire rouler ? Si Mangke avait voulu m'aider, cela se serait certainement mieux passé. Nous le payons pour qu'il travaille pour nous. Mais sait-on ici ce qu'est une "mission de service" ? L'idée d'une allégeance temporaire obtenue contre paiement et acceptée par les deux parties est une invention occidentale. Mangke et le vendeur se connaissent; ils se côtoieront longtemps après que nous serons partis. Mangke pourrait défendre notre intérêt, mais il est plus simple pour lui de faire profil bas, et de nous laisser nous débrouiller seuls.

L'autre cheval nous est proposé par une famille à qui nous avons rendu visite hier soir et qui voulait nous vendre une vieille bête efflanquée de treize ans. Le fils passe ce matin nous présenter l'animal, et nous en demande quatre mille Yuan. Il prétend ne pas en savoir l'âge et affirme qu'il doit avoir huit ou neuf ans. Une fois de plus, Mangke n'est d'aucune aide dans le processus. Je lui dis que nous le payons pour qu'il travaille, mais la solidarité mongole est plus forte. De toutes façons, "un Mongol ne négocie pas" écrit Peter Fleming. Une fois leur prix annoncé, ils préfèrent ne pas vendre plutôt que réviser leur offre. Le garçon s'en va sans manifester le moindre sentiment.

Après deux semaines passées ici, je commence à me forger un jugement sur les habitants. Il n'est pas très favorable. Je n'ai pas à les blâmer car ils sont chez eux et je peux m'en aller si je ne suis pas content. Mais je peux décrire ce que je constate. Il existe des peuples dont on s'accorde à reconnaître les qualités : aimables, doux, honnêtes, industriels, curieux, rapides, précis, courageux... Comme Beaumarchais pour qui "Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur", je me sens habilité à exprimer des opinions moins favorables. Personne, à aucun moment, ne nous a aidés de façon désintéressée. Ni pour acheter nos bêtes, ni pour trouver notre chemin. Est-ce de l'hospitalité que de seulement tolérer que nous nous as-

seyions pour une tasse de thé, si cet accueil est souvent plus prétexte à la satisfaction de leur curiosité que de nos besoins ? Yann, avec qui je discute de ce sujet, se montre plus indulgent, mais je pense que c'est une position de principe de sa part.

Cette conclusion à laquelle je parviens me déçoit et me choque. Je me faisais une fête de partager le quotidien de ces nomades, espérant éprouver des sensations inoubliables vécues lors de voyages en Mongolie ou chez d'autres peuples de la steppe, en Sibérie ou en Chine. La simplicité y allait de pair avec une profonde humanité et le désir de jouir des opportunités qu'offre chaque instant de la vie. Dès lors, notre prochain départ vers des zones inhabitées me semble un recours salutaire.

* * *

Comme la matinée n'a rien donné, je propose à Yann de retourner voir les vendeurs de notre premier chameau, même si je crains qu'ils ne soient déjà partis dans la montagne. Ils m'avaient parlé d'un cheval à vendre. Leur gentillesse est l'exception qui confirme la règle, et j'ai besoin de contacts humains plus chaleureux qu'avec tous les autres Mongols. De plus, ils sont voisins de la "vieille tête" chez qui Tserong est retourné pour préserver ses liens d'allégeance. Peut-être pourra-t-il nous aider. En route, nous nous arrêtons à chaque yourte pour demander s'il y a des bêtes à vendre, sans succès.

Notre balade a aussi un autre but : j'ai donné deux mille cinq cents Yuan à Mangke avec mission d'aller voir le voisin en colère. J'espère qu'en notre absence, il oubliera mon "affront", acceptera de vendre son cheval, et que mon prix lui conviendra.

En chemin, nous sommes témoins d'un spectacle étonnant : sur la steppe rase et dénudée se dresse une yourte isolée. En approchant, nous entendons ronronner un groupe électrogène placé sous une bâche. Accolée à la yourte, une parabole satellite, et à l'intérieur deux personnes regardant la télévision. Le "village planétaire" ne connaît pas de confins.

Quand nous arrivons chez la "vieille tête", Tserong est absent et le vieux lui-même nous accueille. Il radote, et il est très difficile à comprendre, au point que je

me demande s'il ne serait pas un locuteur du "wutun", un langage de la région qu'un linguiste décrit comme "un des plus bizarres du monde". C'est un hybride qui entremêle des éléments de mandarin, de mongol et de tibétain, tant dans sa grammaire que dans son vocabulaire. Devoir apprendre trois langues pour en comprendre une quatrième est un plaisir qu'on abandonne volontiers aux linguistes !

L'information ne tarde pas à tomber dans sa brutale simplicité : la "vieille tête" est tout juste revenue ce matin de Golmud où il a passé cinq jours. Il est encore tout endimanché. Il n'a pas rappelé Tserong et n'a aucunement l'intention de lui donner du travail. Le message est clair. Tserong nous a roulés dans la farine (ici on devrait dire dans la tsampa - cette farine tibétaine d'orge grillé qui constitue la base de l'alimentation et que Peter Fleming assimile à de la sciure). Les Tibétains ne valent-ils guère mieux que les Mongols ? Pourquoi ? Mystère. Je pense finalement que Tserong a pris peur le jour de notre faux départ. Il doit craindre pour sa vie ou sa santé s'il nous accompagne. Autant pour ma belle théorie sur le "GuanXi", ce lien qui unit les Chinois. Je tâcherai de montrer plus d'humilité la prochaine fois que je proposerai à Yann une analyse aussi confite de recul et de subtilité.

Nous passons chez les voisins Tsambala et Pemela, qui nous ont vendu le chameau. Seule la femme est là, avec sa sœur. L'homme est parti hier dans la montagne avec son cheval noir, celui qu'il avait envisagé de nous vendre. L'accueil est toujours aussi chaleureux, et je suis ravi de le faire partager à Yann. Devant une tasse de thé accompagnée de pain et d'un délicieux beurre frais, nous discutons de tout et de rien. Yann prend le temps de faire deux portraits. Son équipement fait toujours sensation pour des sujets qui n'ont jamais vu que de petits appareils photo, et à qui il montre comment l'image apparaît sur le verre dépoli.

Sur le chemin du retour, un homme près d'une yourte tente encore de nous vendre trop cher un cheval boiteux. Il mériterait bien des insultes, tant il se moque de nous.

Au retour de cette nouvelle marche de plus de vingt kilomètres, Mangke nous montre fièrement le cheval qu'il a pu acheter deux mille cinq cents Yuan. Avec deux chameaux et un cheval, nous nous considérons enfin en ordre de marche. Dans une configuration minimale, certes, mais en confiant à Mangke le cheval pour tirer les chameaux que nous ne monterons qu'en cas de nécessité, nous pouvons partir. De toutes façons, sur le chemin, nous étions déterminés à nous mettre en route le len-

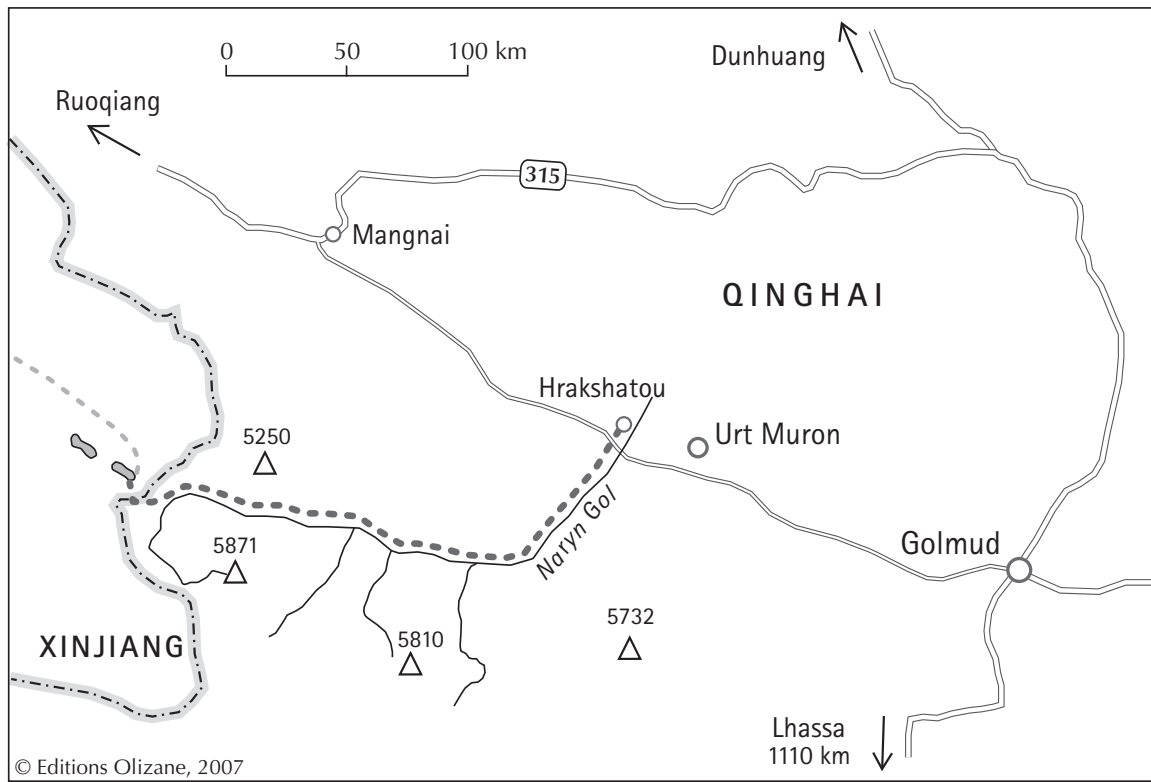
demain quoi qu'il advienne, même sans Mangke ni son cheval, s'il avait fallu. "Less is more !" est la devise des téméraires.

Malgré ses protestations de principe, nous convainquons Mangke de partir dès le lendemain matin et nous nous reposons de notre marche. Nous devrions être heureux de mettre enfin les voiles, mais nous sommes trop fatigués physiquement et mentalement pour nous en réjouir. Sans un mot sur le sujet, comme si nous craignons de briser un tabou, nous nous couchons sous la tente, chacun étant conscient que l'autre y pense également.

Le plus haut désert du monde

*"Ce que j'allais chercher dans le désert,
c'était ma soif."*

André Gide



9 juillet

Pressés de réinvestir le maigre capital d'optimisme que nous avons constitué, nous nous levons à l'aube, disposés à le dépenser en petite monnaie pour gérer une à une les multiples contrariétés qui ne vont pas manquer de survenir. Vers huit heures et demie, Mangke apparaît et entreprend de bricoler une bride pour notre nouveau cheval. Il ne lui serait pas venu à l'idée de le faire hier après-midi. Plus tard, alors que nous chargeons les chameaux, ce que je crains le plus ne manque pas de se produire : Mangke s'approche de moi, incapable de masquer sous un air faussement gêné la sournoiserie de sa manœuvre.

"Bouna !"

Dès notre première rencontre, il a pris l'habitude de m'appeler ainsi. Comme pour la plupart des habitants de la Chine, quelle que soit leur appartenance ethnique, les "r" et les "o" ne font pas partie de son champ phonétique et il ne semble pas particulièrement enclin à apprendre à les prononcer. Je me console à la pensée que je disposerai d'un mois pour tenter de lui apprendre à ne pas écorcher mon nom.

"Il y a un petit problème, annonce-t-il.

- Si c'est seulement un petit problème...

- Nous sommes trop chargés !"

S'engage alors une discussion sans fin pour évaluer combien de kilos nous avons en trop, combien nos chameaux peuvent porter et pour combien de temps, ce que nous pouvons éventuellement laisser ici... Mais nous avons des conceptions bien différentes de la logique, et je ne peux obtenir aucune réponse précise.

Mangke nous propose un plan alternatif : il recommande d'attendre deux jours le départ en transhumance de sa famille et de nous joindre à eux. En groupe, ce sera plus facile de résoudre les problèmes. Mais quand vont-ils partir, et dans quelle mesure seront-ils disposés à nous assister ? Faut de la moindre garantie, nous le convainquons de nous mettre en route vers la yourte de son frère et d'y demander conseil. C'est juste à une heure d'ici. Nous nous empressons de terminer le chargement et de partir, Yann et moi tirant les chameaux chargés, Mangke monté sur le cheval.

La moindre étape, même très courte, apporte la preuve que nous sommes prêts à partir et que nous pouvons transporter notre camp de façon autonome. Nous en sommes déjà persuadés car nous nous y sommes préparés depuis longtemps, mais nous avons un impérieux besoin d'en faire l'expérience directe et de le montrer à qui voudra bien en être témoin. Après les deux semaines de frustration que nous venons de vivre, il n'est pas question de laisser passer cette opportunité de départ. Si nous ne nous mettons pas en route avec Mangke, nous devons partir seuls. Ce serait un pis aller, car nous devrions alors apprendre "sur le tas" à nous occuper des bêtes, et les tirer en permanence sur la route.

Parvenus à la yourte du frère, nous débâtons et débattons, au milieu du cercle de la famille qui met plus d'empressement à nous observer et à soupeser, évaluer,

commenter chaque pièce de notre équipement qu'à nous aider à les décharger. Nous allégeons le fardeau des chameaux en transférant sur le cheval les vingt-cinq kilos de grain qui sont destinés à son alimentation quand l'herbe ne sera pas disponible. Nous offrons le reste du grain et la moitié de notre tsampa à la famille qui, semblant se méprendre sur le sens de cette générosité forcée, profite de l'aubaine pour nous demander de leur donner également tout ce qui leur semble utile ou insolite dans notre chargement. Sacs, cordes, nourriture, bâches, vêtements passent successivement de main en main pour faire l'objet d'une demande toujours argumentée, mais également vouée à l'échec.

Après une bonne heure de frustrants atermoiements, et sans avoir obtenu la moindre information fiable, nous comprenons que pour partir à tout prix, nous devons entériner une idée qui me trottait dans la tête depuis quelques jours : Yann et moi ferons à pied la majeure partie du trajet. Nous ne monterons les chameaux que si nous sommes fatigués, en fin d'étape, ou à la fin du voyage quand nos vivres seront largement consommés. Nous ne voyons pas d'échappatoire à ce choix. Cela représente au bas mot huit cents kilomètres de marche, presque toujours au-dessus de quatre mille mètres d'altitude, dans des régions où l'absence d'eau et la rudesse du climat ont dressé de tout temps une barrière à l'exploration. Mais nous avons un moral d'acier trempé et nous nous savons bien équipés. Mangke n'est pas très enthousiaste, car il flaire dans mon plan des vices cachés. Il pose comme condition que le cheval lui soit réservé, car il se dit incapable de la moindre marche. Je ne peux contenir le flot de ses jérémiades :

"Bouna ! Ma santé n'est pas bonne. Je suis malade. J'ai pris des médicaments et je ne me sens pas bien. Je ne peux pas marcher car j'ai mal aux jambes. On a trop marché avant hier et je suis encore fatigué."

Je lui promets qu'il pourra monter le cheval la plupart du temps, mais je comprends qu'il préférerait partir sous la protection rassurante de la caravane familiale. Devant ma détermination à démarrer aujourd'hui, il change de tactique et s'intéresse soudain à notre sort. Je sais qu'il ne connaît que les premiers jours de notre itinéraire, mais il insiste sur les difficultés du parcours :

"Bouna, c'est loin, personne ne va là-bas à pied, vous ne pourrez pas y arriver, il y a des loups et des ours, il n'y a pas d'eau..."

En accord avec Yann, je lui dis que si notre voyage s'avère trop difficile, nous ferons demi-tour. Devant ce qui est en somme une évidence - nous n'avons bien sûr

pas l'intention de finir nos jours dans les montagnes - Mangke semble rassuré. A son air contrarié que vient soudain illuminer l'éclair d'un raisonnement, je déduis qu'il s'est persuadé que nous n'irons pas bien loin, et qu'il peut sans dommage faire semblant de nous croire.

"Allons-y, dit-il, mais c'est loin..."

Sans tarder ni écouter la fin de sa phrase, faisant en sorte que la tâche du bâtage lui accapare suffisamment l'esprit pour qu'il ne puisse entretenir simultanément de pensée divergente, nous chargeons les chameaux à la hâte et nous sommes en route peu après trois heures. Est-ce enfin le bon départ ? Après deux semaines de prélude à Urt Moron, la scène ressemblerait plutôt à une fugue.

Il y a dans les départs d'expéditions un soulagement inquiet, une hâte, une volonté d'en terminer avec les préparatifs, une façon de conjurer le sort, qui leur ôtent malheureusement tout le romantisme qu'on leur attribue généralement. Aujourd'hui, j'aurais aimé retrouver la tonalité du "Chant de la Terre" de Gustav Mahler, inspiré de poèmes chinois classiques. J'ai plutôt l'impression de forcer un destin hostile :

*"Il descendit de cheval et lui tendit le breuvage de l'adieu.
Il lui demanda où il conduirait ses pas,
[et aussi pourquoi cela devait être.
Il parla, sa voix était voilée : Ô mon ami,
Dans ce monde le bonheur ne m'a point souri !
Où vais-je ? Je vais errer dans les montagnes.
Je cherche le repos pour mon cœur solitaire.
Je chemine vers mon pays, vers ma demeure."*

La première partie de notre itinéraire s'annonce assez simple, même si elle nécessite la présence d'un guide pour éviter de trop nombreux détours. En quittant les herbages de Hrakshatou, nous devons d'abord nous diriger plein sud, comme l'avait noté Ella Maillart, et traverser la douzaine de kilomètres de désert caillouteux qui nous sépare de la piste longeant la base des montagnes. Vers l'est elle rejoint Urt Moron puis Golmud. A l'ouest se trouve la destination mystérieuse des citernes d'essence. Près de la route, nous retrouverons le Naryn Gol, dont le lit étale ses eaux sur plusieurs kilomètres de large, changeant sans cesse de cours au fur et à mesure que ses bras s'enlisent dans leur limon.

En amont, la rivière se trouve vite enserrée entre des montagnes et un désert. Nous éviterons ces gorges en coupant à travers une nouvelle étendue désertique. Ce n'est qu'à l'étape du soir que nous pourrons enfin rejoindre la berge. Pour les jours suivants, il suffira de remonter le cours de la rivière, d'abord à travers de nouvelles gorges qui firent si forte impression à Ella et Peter, puis dans la large vallée rectiligne qui s'élève progressivement pour conduire à la frontière de la province du XinJiang.

Pour cette première étape commencée beaucoup trop tard dans la journée, nous marcherons trente cinq kilomètres à vol d'oiseau, et nous arriverons au camp exténués, vers minuit, dans le noir total. Mangke, d'abord incrédule sur notre résolution, a dû progressivement se résigner à laisser fondre son espoir de nous voir renoncer.

Dès notre mise en route, j'éprouve un bonheur sans partage. Je sens que cette fois rien ne nous arrêtera. Peut-être serons-nous retenus par des forces majeures, mais pas avant d'avoir atteint la frontière du XinJiang, dans une semaine. Nos bêtes sont en pleine forme et accoutumées à ce genre de travail. Après toutes les frustrations que nous avons subies, l'heure n'est pas à l'évaluation des risques et des difficultés certaines vers lesquelles nous marchons à grandes enjambées. Il s'agit plutôt de creuser un fossé sans retour possible vers Urt Moron et ses marécages dans lesquels nous nous sommes empêtrés pendant deux interminables semaines.

Nous traversons d'une traite le désert qui sépare Hrakshatou de la route et atteignons le pont qui traverse le bras principal du Naryn Gol, canalisé à cet endroit pour ne pas emporter la chaussée chaque année. Il coule dans une large plaine, et on ne peut que marcher dans la boue, en lestant chaque chaussure à chaque pas d'un demi-kilo d'épaisse boue rouge. Quand la rivière n'est profonde que de quelques centimètres, je marche les pieds dans l'eau, dont le fond est un peu plus ferme que les berges. Il fait un plein soleil, mais la température ne dépasse pas une vingtaine de degrés. Lorsque enfin nous nous asseyons pour une courte pause, je prends plaisir à goûter l'eau. Elle est fraîche et bonne à boire. Son épais limon ne tapisse même plus la bouche.

Plein sud de notre route, Mangke nomme "Galtso Shan" la petite chaîne de montagnes que nous allons laisser sur notre gauche. Il ignore le nom des sommets enneigés qui sont au-delà, et je regrette de ne pas avoir trouvé un guide qui puisse mieux me renseigner sur la géographie locale. Nous atteignons bientôt un plateau

de sable ferme sur lequel l'horizon nous réserve de surprenants mirages. A droite s'élèvent de belles dunes. Devant nous, une barrière de montagnes laisse deviner un passage vers le sud-ouest. Faute de repère, il est impossible d'en évaluer la distance. Cinq kilomètres ? Dix ? Finalement, ce sera plutôt quinze.

La nuit tombe progressivement et la route est longue, mais je marche bien, d'un bon pas, comme au pilote automatique. Je suis maintenant résolu à faire tout l'itinéraire à pied jusqu'au Taklamakan. Depuis des années, je cherchais l'occasion de réaliser une longue marche, et cette opportunité est bienvenue. Ce sera probablement difficile et je ne pourrai certainement pas éviter des étapes douloureuses, mais je me sens d'attaque. Yann se montre moins dogmatique que moi et la fatigue le fait monter sur un chameau une douzaine de kilomètres avant l'arrivée. Nous n'aurons rencontré personne durant toute cette étape. Pas d'animaux non plus, à l'exception de quelques petits lézards au ventre large qui détaient dès qu'ils perçoivent nos pas lourds.

L'obscurité est maintenant totale. En me retournant, je n'aperçois plus mes compagnons et je m'assois sur le sol pour les attendre. Mangke nous indique bientôt que le lieu de notre camp est juste derrière un éperon de montagne aux contours sombres à peine discernables que nous dépassons après de nouveaux efforts. Dans le noir, il nous invite à descendre près de la rivière, dont les remous en contrebas couvrent le bruit des cailloux qui crissent sous nos pas. Heureusement, ma lampe frontale est à portée de main et je peux guider notre caravane vers une pente sablonneuse et abrupte d'une trentaine de mètres que nous descendons prudemment. A l'étape, je réalise que l'altitude est de trois mille cent mètres. Nous avons gagné cent cinquante mètres aujourd'hui. C'est peu, mais nous n'avons rien senti. Si cela continue ainsi, l'acclimatation progressive permettra de supporter sans encombre les très hautes altitudes qui nous attendent.

Malgré la fatigue, nous préparons un feu de branches mortes de saxaoul pour faire du thé. Nous partageons à la hâte une boîte de sardines et, bien après minuit, nous nous laissons tomber d'épuisement sur nos matelas gonflables. Nous dormons à la belle étoile car le temps est clair et nous n'avons pas le courage de monter les tentes. Juste avant de fermer les yeux, je contemple un ciel étoilé qui n'est troublé ni par l'atmosphère raréfiée, ni par les feux de la civilisation. Plus tard, vers trois heures, une demi-lune vient éclairer le tableau de sa pâle et laiteuse lumière.

10 juillet

La fraîcheur de l'aube nous réveille, heureux et presque surpris de nous trouver là. "J'aime l'aurore, dit Yann, mais elle vient trop tôt dans la journée". Le thermomètre marque quatre degrés. Nous nous préparons tranquillement pour un départ à neuf heures. Nous sommes à l'heure officielle de la Chine, dite "heure de Pékin", ce qui est bien adapté à des voyageurs qui n'aiment pas se lever trop tôt. Le "centralisme démocratique" qui sied si bien à l'Empire du Milieu impose à tous ses habitants de partager le même fuseau horaire, bien que le pays s'étale sur plus de soixante degrés de longitude, un sixième du tour de la planète. Par comparaison, les Etats-Unis d'Amérique (en exceptant l'Alaska) couvrent une largeur inférieure et disposent de quatre fuseaux. Ainsi, plus on va vers l'ouest, plus la journée commence et se termine tard, avec un effet si peu pratique dans la région du XinJiang que les Ouïghours ont décidé de se doter d'une non-officielle "heure du XinJiang", décalée de deux heures. Cela impose, à chaque fois qu'on planifie un rendez-vous, de dire à quelle heure on se réfère. Ella Maillart et Peter Fleming suivaient certainement une heure plus locale que la nôtre, ce qui les fait apparaître comme des forcenés du lever matinal. Ainsi, lorsqu'ils annoncent un réveil à quatre heures du matin, ils ne se lèvent probablement pas plus d'une heure avant nous.

Après avoir remonté le raidillon vers le plateau, nous passons une caravane d'une demi-douzaine de Mongols et de chameaux accompagnant un troupeau. Ils sont arrivés avant nous hier soir, et ne semblent pas pressés de se mettre en route. Mangke nous fait arrêter brièvement pour les saluer. Depuis l'âge de dix-sept ans (il en a maintenant trente-six), il est monté chaque année en transhumance dans cette vallée. Autant dire qu'il connaît chaque recoin du territoire. Mais seulement jusqu'à un certain point. A partir du milieu de la remontée du Naryn Gol, ce sera Terra Incognita, autant pour lui que pour nous...

Notre prise de rythme se fait très naturellement. Yann et moi sommes en bonne forme physique et la journée s'annonce plus facile que la précédente. Le temps est idéal pour marcher et le sol est plat. Le Naryn Gol passe ici de nouveau dans une gorge impraticable, forçant la piste à prendre un raccourci à travers le plateau. Je marche en tête. Yann est tantôt avec moi, tantôt à l'écart - on évite ainsi de s'assécher la bouche et de tarir trop vite les sujets de conversation en bavardant.

Le premier chameau porte deux grands bidons de cinquante litres contenant la nourriture lourde. Riz, raisins secs, farine, porridge, tsampa, sucre. Il porte aussi notre sac de camping contenant les tentes, le sac de cuisine et, au besoin, un bidon d'eau de vingt-cinq litres. L'autre chameau porte deux bidons pleins de sachets de nouilles instantanées et nos deux sacs d'expédition. Entre les charges et la bosse avant nous avons ménagé un espace pour que Yann puisse s'asseoir s'il en éprouve le besoin. Sur son cheval, Mangke porte vingt-cinq kilos de grain. Sa nonchalance et sa corpulence dans ses larges vêtements évoquent Sancho Pança. La ressemblance est renforcée par sa manière de diriger son équipage, la tête baissée, d'une paupière lasse. Cette image en appelle une autre, douce-amère : le maître de ce serviteur zélé ne poursuivait-il pas un rêve impossible avec des moyens dérisoires ?

A midi, un rocher marque un changement de cap, juste devant la montagne nommée Kitin Kara, ce qui signifie littéralement en mongol "froide et noire". Est-ce la montagne de charbon mentionnée par Peter Fleming ? Ce sera en tout cas le lieu de notre pause déjeuner. D'un continent à l'autre, les paysages de désert et d'altitude se ressemblent. Ici, la plaine minérale évoque l'Altiplano andin et la région du Lipez en Bolivie. Juste à droite, le massif vers lequel nous nous dirigeons ce matin ressemble à une réplique en modèle réduit de la "cathédrale de Passu", cette belle montagne que nos deux prédécesseurs longeront près de la fin de leur voyage, sur la route du Karakorum pakistanais. Ses multiples contreforts aux formes régulières évoquent les arc-boutants des cathédrales gothiques.

Peu après, nous rejoignons de nouveau la rive du Naryn Gol, qui coule au fond d'un canyon à trente mètres sous le plateau. Un passage aménagé par des générations de pasteurs nous permet de descendre pour abreuver les bêtes et nous offrir des ablutions rafraîchissantes. Malgré son aspect trouble et sa couleur rouille, l'eau est bonne à boire. Nous remontons sur le plateau et longeons encore la rivière. Quand le sol a la consistance tout juste adéquate, ni un sable trop fin égalisé par le vent, ni un gravier trop ferme, la piste est mystérieusement striée de longues lignes parallèles et ondulantes, comme si un artiste avait eu pour idée d'installation de peigner le paysage. Mangke m'explique que ces traces sont laissées par les troupeaux de moutons qui se suivent à la queue leu leu. On les retrouve d'une année sur l'autre.

Vers seize heures, nous arrivons aux passages délicats qui avaient impressionné Ella et Peter. La vallée se resserre et la piste ne peut que descendre dans le canyon, coincée entre les eaux tumultueuses et la paroi minérale. Ces passages sont jalonnés par des « obos ». Ainsi nomme-t-on ces tas de pierres ressemblant à nos cairns où chaque voyageur conjure le mauvais sort en jetant un caillou. Aux endroits les plus étroits, la roche a été excavée pour permettre le passage en file indienne des troupes et des chameaux. Le risque majeur est qu'un chameau, rasant de trop près la falaise, n'y accroche son bât et trébuché, emportant son chargement dans sa chute, voire même la bête qui le suit et qui est attachée à lui par le naseau. C'est ce qui faillit arriver à Ella et Peter. Par temps de pluie, les descentes et montées sont trop escarpées et glissantes pour être praticables par les bêtes. Il faut attendre que le sol sèche, ce qui peut prendre des jours. On tue alors le temps et un mouton...

A sept heures, notre arrivée au camp est insolite. Alors que nous avons marché sur un sol plat toute la journée, Mangke nous dirige vers un petit vallon qui s'insinue au flanc de la montagne. Une courte montée en brèche nous conduit au col, d'où un panorama prometteur s'offre à nous. Cent mètres en contrebas, devant la rivière, une vaste étendue nous offrira un bel emplacement pour le camp. En abondance y poussent des buissons de saxaoul, cette plante mort-née des déserts d'Asie dont les rameaux et les racines desséchés alimentent les chameaux et le feu de camp.

Nous avons de nouveau parcouru trente-cinq kilomètres à vol d'oiseau, mais sans la fatigue d'hier. Est-ce déjà l'habitude ou bien un départ moins tardif ? C'est en tout cas avec plaisir que nous débâtons les bêtes et préparons le camp et le feu. Yann et moi partageons ma tente de montagne et j'apprends à Mangke à monter une des deux petites tentes "Made in China" achetées pour une centaine de Yuan à ChengDu. Il y utilise les bâches à chameaux comme matelas et son large trench-coat comme couverture. Pour tout bagage, il a emporté une petite valise de VPR en carton, dont le contenu me sera dévoilé aux hasards des étapes : un peigne, un miroir, quelques paires de chaussettes jetables, des sous-vêtements, un carnet à spirales et une revue de "soft-porn" en noir et blanc où des Chinoises à peine nubiles arborent la même pose lascive dans le même bikini.

En montant les tentes, nous repérons un mouton isolé à proximité du camp. Yann et moi y voyons immédiatement deux gigots et deux belles séries de côtelettes pour le dîner, mais Mangke nous fait vite déchanter : le mouton est malade et c'est inutile de chercher à l'attraper. C'est une forme bizarre de compassion qui conduit

les peuples bouddhistes à manifester leur respect pour la vie en tolérant la souffrance et l'agonie sans chercher à les abréger. Nous nous contenterons de cuire des pâtes et de faire bouillir autant d'eau que nous le souhaitons pour le thé.

Le Melville du Gobi

Pour qui veut entreprendre un voyage en Asie Centrale avec une caravane de chameaux, Owen Lattimore est un exemple, une référence et un maître incontournable. Peter Fleming ne s'y est pas trompé : il est allé solliciter ses conseils à Pékin juste avant son départ et il le remercie dans la préface de son récit pour lui avoir procuré "inspiration, conseils et une boîte de savon de selle que nous n'avons jamais utilisée". Toujours plus portée au mysticisme que Peter, Ella préféra quérir l'avis du jésuite et paléontologiste Pierre Teilhard de Chardin qui cherchait en Chine le berceau de l'humanité.

Bien que né à Washington, Lattimore passa son enfance entre la Chine et l'Europe. Fils d'un couple d'enseignants américains établis à TianJin, il entreprit en 1926 une équipée dans le Nord de la Chine en compagnie de l'une des dernières caravanes commerciales qui traversaient la Mongolie dite "intérieure", des environs de Pékin jusqu'à la lointaine Urumqi, capitale du XinJiang. Ce voyage préfigure celui de Maillart et Fleming en ce sens qu'il conduisit, dans l'entre deux guerres, un couple d'occidentaux de Pékin aux Indes.

La comparaison s'arrête là car les Lattimore effectuaient leur voyage de noces et parce que les deux itinéraires, aussi surprenant que cela puisse être, sont entièrement disjoints, ne se croisant qu'une seule fois à Kashgar. Les Lattimore réalisèrent séparément la première partie de ce voyage de dix-huit mois afin d'épargner à Eleanor les rigueurs de la vie de caravane sur le Gobi et pour ménager ses forces en prévision des épreuves tout aussi redoutables de la traversée de XinJiang et des "cinq cols" formidables menant de Kashgar à Leh, capitale du Ladakh et porte d'entrée des Indes britanniques.

Trois livres naîtront de cette aventure singulière. Turkestan Reunion est le récit du voyage solitaire d'Eleanor à travers la Sibérie; High Tartary relate le voyage en commun du XinJiang à Leh, et The Desert Road to Turkestan, publié le premier en 1929, décrit la vie "à bord" d'une des dernières caravanes commerciales du Gobi. Malheureusement, pas plus que les deux autres, il n'a été traduit en Français, bien que sa qualité ait suffi à le faire accepter comme thèse de doctorat ouvrant à son auteur les portes d'une féconde carrière universitaire. Cette carrière ne sera entravée que par un inique et interminable procès stalinien de cinq ans intenté par la clique du sénateur McCarthy, accusant Lattimore d'accointances avec les communistes et lui

attribuant une part de responsabilité dans la "perte de la Chine". Malgré sa résistance héroïque et finalement victorieuse en 1956, sa carrière universitaire aux Etats-Unis n'en réchappa pas, et il dut la poursuivre durant vingt-cinq ans en semi-exil au Royaume-Uni.

Owen Lattimore est le Herman Melville du désert. Dans ses descriptions de la vie des caravaniers résonne l'écho de celle des marins du baleinier de Moby Dick. Ishmael partait découvrir "la partie aquatique du monde". Lattimore en explore la partie sablonneuse. Il endure les vicissitudes du voyage sans perdre un instant son don exceptionnel d'observation et son subtil humour. Durant ses quatre mois de route, il observe et décrit les moindres aspects de la vie de la caravane : histoires de brigands, de dettes et de vengeances; histoires de coutumes et de superstitions; histoires de disettes, de maladies et de froid; histoires de bêtes aimées puis abandonnées; histoires d'hommes qui dépassent les limites du courage en suivant leurs traditions millénaires dont les origines et les justifications se perdent dans la nuit des temps.

Accompagné de son fidèle serviteur chinois Moses qui, lorsqu'il veut avoir les mains propres entreprend de laver les chaussettes de son maître, il témoigne d'une époque où nombre d'américains prenaient encore le temps de voyager autrement que sur des bateaux justement nommés "Carnival Cruises", emmenant leur pays avec eux autour des Caraïbes, ou recréant le monde à leur image dans les hôtels de Las Vegas.

Les descriptions que Lattimore fait des chameaux me parurent avant le voyage d'une grande utilité, même si elles se révélèrent finalement largement obsolètes en raison de la relative opulence que la civilisation a apportée. Ainsi les Mongols résolvent-ils aujourd'hui par l'argent ou l'attente d'un camion des problèmes tels que la blessure d'une bête ou la rupture d'un bât qui eussent nécessité autrefois une solution artisanale. De surcroît, les chameaux de Teidjinar ne sont utilisés que sporadiquement : comme substitut du cheval pour garder les troupeaux de moutons, et une fois l'an pour l'aller et retour dans les pacages d'été, voyage qui ne dure jamais plus d'une semaine. On leur épargne ainsi le labeur excessif qui les conduit inexorablement jusqu'au bout de leurs forces. Ils ne sont plus que les vecteurs d'une tradition, ce qui pourrait expliquer pourquoi leurs propriétaires refusent de les vendre.

"De toutes les bêtes que l'homme fait travailler, le chameau est incontestablement le plus insensé". Ainsi Lattimore présente-t-il les animaux dont dépend la réussite de notre expédition. C'était une bonne raison pour lire attentivement ses récits. La connaissance de la saison du rut et de celle de la mue, la façon de monter à bord sans interrompre la marche, les âges qui marquent les usages à faire des bêtes, le diagnostic de leurs maladies, l'inspection des coussinets leur servant de semelles, la manière de les ménager pour en tirer le meilleur travail, et le dédain qu'il faut affecter lorsqu'une bête doit être abandonnée sur le désert : toute cette science ne nous fut d'aucune utilité. Et nous ne fûmes jamais exposés aux deux maux les plus redoutés de Lattimore : "camel boredom" et "camel sickness", les pendants locaux des désagréments du voyage en haute mer.

Lattimore rappelle à juste titre un proverbe chinois qui signifie qu'en voyageant dans l'arrière pays, on doit suivre les vieilles coutumes. Son texte est émaillé d'anecdotes montrant à quel point la vie de caravane était sujette à des conventions ancrées dans la mémoire des hommes. Mais les traditions se perdent au point qu'on pourrait croire qu'elles n'ont jamais eu cours. Si aujourd'hui les passages marqués d'un « obo » sont toujours respectés, nous n'avons été témoins d'aucune manifestation ostensible de superstition de la part de Mangke ou de nos rares rencontres de voyage. Pourtant les Mongols sont un peuple dont les croyances ont de tous temps frappé les observateurs comme confinant au ridicule. C'est une survivance de leurs traditions chamaniques que tous les voyageurs des temps passés ont notée avec étonnement.

La disparition de la culture traditionnelle chez les Mongols du Tsaïdam est une perte dont ils ne semblent pas mesurer l'ampleur.

11 juillet

"A bon chameau bon rameau"

Boris Vian

Aux dires de Mangke, notre étape du jour sera plus courte que les deux premières. Nous nous octroyons un départ tardif, en fin de matinée. Peu après le réveil, deux bergers traversent notre camp avec leur troupeau. Je les salue, mais Mangke ne daigne même pas sortir la tête. Il ne peut pourtant qu'avoir été réveillé par les bêlements de quelques centaines de bêtes qui passent sur le pas de nos tentes, arborant l'air hagard des déportés. Je mets à profit cette matinée tranquille pour comparer notre itinéraire à celui de Maillart et Fleming.

Les deux premières étapes sont identiques. En fait, elles sont des exercices imposés, car on ne peut s'arrêter qu'aux seuls endroits où il y a un peu de végétation : quelques touffes pour la première, un grand champ de saxaouls pour la seconde. Le troisième soir, ils campent dans un lieu qu'ils nomment Tashpi, sous un "fort" naturel, après avoir passé l'affluent qui apporte sa couleur rouge au Naryn Gol. Lors de la quatrième étape, ils rencontrent des sables mouvants en traversant un affluent. Je prends ce programme comme un menu de réjouissances qui garantit quelques distractions pour les jours à venir.

Comme j'ai maintenant décidé de parcourir tout l'itinéraire à pied, il est temps de profiter de cette pause pour sortir de mon sac un accessoire qui ne me servira plus : mon précieux guide Randonner à Cheval sur lequel je comptais pour parfaire ma connaissance du meilleur ami de l'homme. La lecture de ce genre d'ouvrage est généralement insipide avant le voyage et assez comique après le départ, quand il est trop tard pour en appliquer les bons conseils. Ce n'est pas de l'incurie de ma part, car je sais mes compagnons plus expérimentés que moi : Yann est un bon cavalier et Mangke, comme tous les Mongols, est né sur un cheval. Je passe rapidement sur la jaquette qui annonce, dans la même collection, des ouvrages aux titres prometteurs, bien que moins excitants : L'Aquarium d'Eau Douce et Je Débute à la Mouche. La section sur les sept vices rédhibitoires du cheval ne comporte malheureusement aucune indication laissant prévoir la défaillance de nos trois chevaux tibétains. Je re-

tiens tout de même pour un usage futur l'acrostiche BIFTEAC (Boiterie, Immobilité, Fluxion, etc.) censé m'aider un jour à passer l'épreuve d'hippologie. Le chapitre sur l'entretien semble inconnu des Mongols : entre autres recommandations, on apprend que "le curage des pieds doit être réalisé au moins deux fois par jour". Je note au passage la longue liste des outils indispensables que nous aurions dû emporter dans nos deux trousseaux de bourrellerie et de maréchalerie et que les Mongols ignorent superbement. Enfin, je remarque en légende d'une photo un hermétique décasyllabe que ne renierait pas Stéphane Mallarmé :

"Le charvin se place derrière le troussequin"

Je range le livre avec les accessoires de cuisine. Il nous servira dorénavant à allumer le feu.

Durant la nuit, le mouton malade d'hier soir est venu se coucher à côté de ma tente. Il est de plus en plus faible et expirera finalement peu avant notre départ. C'est un étrange comportement pour une bête de boucherie que de faire don ainsi de sa vieille barbaque aux consommateurs potentiels. Nous n'y touchons pas, et j'espère que nous n'aurons pas à nous alimenter de bêtes malades, comme Maillart et Fleming durent le faire lorsque leur chasse devint insuffisante.

Comme prévu, nous partons vers midi. Mangke propose d'emmener le cheval brouter dans un herbage qu'il connaît à proximité. Il n'a pas mangé depuis hier et cette herbe est la seule que nous aurons jusqu'au camp du soir. Je me charge donc de tirer les chameaux, heureux de cette opportunité de participer plus directement au soin des bêtes.

Le chameau est un animal éructant et flatulent. Pour mon malheur, le vent souffle du nord-est, juste derrière moi. Je navigue donc par vent arrière dans les remugles, et c'est une expérience que je n'oublierai pas. Pour la prochaine édition du manuel d'utilisation, il serait utile de le signaler. Je comprends aussi pourquoi Mangke a toujours une cigarette aux lèvres : seule l'odeur d'un tabac âcre et fort peut masquer celle de la bête, au risque de faire exploser le méthane à tout instant. Si je le revois un jour après ce voyage, je lui offrirai une cartouche de "Camel". Le chameau peut apparaître aussi majestueux, élégant et impressionnant de loin qu'il est sordide et mesquin de près. Toute ressemblance avec telle ou telle de nos célébrités audiovisuelles serait bien sûr fortuite. Assis ou debout, il se chie dessus. Sa

queue ballote les gromelots comme autant de grelots. Quand il pisser, ce n'est guère mieux. Un ridicule petit jet vers l'arrière qui ne se compare pas favorablement aux généreux épanchements du cheval. Wilfred Thesiger, l'extraordinaire explorateur du "Désert des déserts" en Arabie, suggère à cela un usage en évoquant la façon dont les bédouins se lavent les mains "au robinet naturel mais imprévisible" du chameau.

Le chameau domestique d'Asie, également nommé chameau de Bactriane, pâlit devant son cousin sauvage, maintenant presque disparu. Une publication de la fin du XIXème siècle ("All round the world traveller") en donnait une description flatteuse, sans malheureusement citer de source pour ses conjectures audacieuses :

"Contrairement au chameau domestique chez qui la couardise, la stupidité et l'apathie sont les traits proéminents, le chameau sauvage se distingue par son esprit malin, sa vue perçante, son ouïe fine ainsi qu'un odorat extraordinairement développé".

A quatorze heures, Mangke nous rejoint. La vallée est large de peut-être trente kilomètres. Le terrain est parsemé de touffes de plantes sèches que Mangke nomme "buteren" en mongol et qui nous servent à faire le feu quotidien. Nous avons atteint la "plaine aux soixante-dix canyons" : de la montagne qui borde la vallée au nord, à notre droite, descendent de nombreux lits de rivières asséchés. Certains ne sont profonds que d'un mètre ou deux; d'autres nous obligent à une descente abrupte de plus de dix mètres et à une remontée équivalente en face. Le chiffre de soixante-dix est tout théorique, car il est difficile de définir la limite entre un fossé qu'on peut presque enjamber et un canyon qui casse le rythme de notre marche.

Sur son cheval, Sancho Pança a trouvé sa cadence. Il dort la plupart du temps, la tête négligemment affaissée vers l'avant. Le cheval clopine tranquillement et les chameaux suivent, tirés par le nez. Mangke ne se réveille que quand il est près de tomber, ou quand les bêtes changent de direction ou s'arrêtent. Une fois, alors que Yann et moi sommes en bordure d'un profond canyon, nous voyons la caravane s'approcher du précipice à cent mètres de nous. Au dernier moment, le cheval refuse de faire le pas supplémentaire qui le ferait basculer dans l'abîme et s'arrête net. Mangke se réveille en sursaut, ouvre les yeux. Voyant le précipice devant lui, il ne peut éviter un brusque mouvement vers l'arrière qui le désarçonne. Yann et moi éclatons de rire. N'ayant pas encore retrouvé ses esprits, notre compagnon nous en veut d'avoir été témoins de son ridicule. Mais il semble reconnaître vite que sa na-

ture profonde ne pourra empêcher d'autres incidents similaires et il préfère en rire de bonne grâce avec nous.

De l'autre côté de la rivière débouchent deux affluents : le Tsokto et le Ulan Usu, qui colore le Naryn Gol en rouge. De fait, en amont, l'eau est soudain plutôt jaune. C'est uniquement à ce type de changement que nous mesurons notre progression à travers un paysage qui serait très monotone s'il n'avait pour nous l'attrait de la nouveauté.

En chemin, peu avant l'arrivée au camp, je ressens comme une démangeaison sur le visage, qui devient de plus en plus agaçante. Lorsque j'aperçois Yann devant moi faire de grands mouvements de bras, je finis par comprendre que les moustiques ont laissé le champ libre à de minuscules mouches qui nous entourent le visage et se posent près des yeux, des oreilles, des narines. Je me souviens qu'en Alaska on rencontre deux espèces malfaisantes en complément des moustiques : les « no see'em », nos petites mouches, ainsi appelées car on peut à peine les voir, et également les « stump fuckers », bien plus vicieux. Ceux-là pour l'instant sont absents de notre route, sans doute en raison de l'absence sous ce climat du type de végétation qui semble constituer leur partenaire de jeu.

En fin d'après-midi, Mangke nous arrête en chemin pour faire une provision de bois de saxaoul que nous entassons sur le chargement des chameaux, car il n'y aura pas de combustible au camp du soir. J'ai les mains et les avant-bras tout écorchés par les épines. Mes compagnons s'en sortent mieux : Yann est bricoleur et il a été paysagiste; Mangke est Mongol.

Vers six heures, nous arrivons sur un méplat couvert d'une herbe rare. Ce sera notre camp numéro trois. Il souffle un vent fort ce soir et des pluies strient l'horizon. Nous avons tout le temps de cuire une soupe, puis du riz agrémenté d'une belle quantité de beurre frais transporté au milieu de notre sac de tsampa. Nous devons en profiter avant qu'il ne rancisse. Dans la soirée, nous recevons la visite de deux bergers mongols. Mangke les connaît et en invite un à partager sa tente pour la nuit. Nous les entendons parler jusqu'à une heure avancée.

12 juillet

Mangke nous a demandé hier une journée de repos pour son cheval que nous avons contraint malgré nous à une diète sévère depuis notre départ. Nous la lui accordons volontiers, non sans arrière-pensées égoïstes, car nous ressentons la fatigue de ces trois jours de marche. Les chameaux aussi bénéficieront de cette pause. Nous leur demandons de supporter des étapes plus longues que celles des caravanes d'antan, qui dépassaient rarement les vingt ou vingt-cinq kilomètres quotidiens. Ce n'est pas raisonnable de forcer ainsi leur nature, mais l'autre option serait de prolonger notre voyage de deux semaines, avec tout ce que cela implique en matière de logistique et de risques. Tant que nous pourrons garder notre équipage en bonne santé, nous nous efforcerons d'avancer à ce rythme.

La matinée est tranquille et je goûte pleinement et sereinement le plaisir d'être ici. C'est le premier moment dans ce voyage où je peux combiner les charmes de l'oisiveté et une réelle tranquillité d'esprit quant à la réalisation de notre projet. Nous sommes maintenant à trois jours d'Urt Moron et nous nous sommes délestés des soucis de notre mise en route sur le chemin qui nous en sépare. Pour la première fois, j'ai le sentiment de contrôler la situation, d'avoir les cartes en main. Il règne dans ce lieu un silence auquel nous ne sommes plus habitués, à peine perturbé, ou plutôt souligné, par les sons de la nature. Un souffle de vent, le bruissement de l'eau, créent un balancement paisible qui donnent à nos activités le rythme lent et tranquille qui leur convient. Une légère brise se lève vers midi. Elle nous rafraîchit et tient éloignés moustiques et « no see'em » pendant que nous nous adonnons à ces tâches qui ne procurent de plaisir que quand elles ont été longtemps attendues : lessive et toilette dans la rivière, réorganisation et rangement de notre matériel.

Nous apercevons un mouton égaré. Cette fois Mangke lui donne un bulletin de santé favorable. Il semble exister une règle implicite parmi les Mongols qui stipule que la bête qui n'a pas pu suivre son troupeau, ayant perdu sa valeur commerciale aux yeux de son gardien, est la propriété de tout le monde, au sens où chacun peut la prendre, mais doit la partager avec tous. Mangke l'égorge en nous demandant de ne pas photographier cet instant où la tradition bouddhiste s'efface devant les contingences de la vie nomade. Il n'a pas de couteau, ce qui chez les Mongols est un signe chronique d'oisiveté. Il demande celui de Yann, un beau Laguiole au manche de corne. Manifestement, mon Opinel ne peut rivaliser ! De la bête, nous ne gar-

dons que le train arrière, sans que je comprenne bien la raison d'un tel gaspillage. Mangke se contente de dire que nous n'avons pas besoin du reste, mais j'ai le souvenir de sociétés, de l'Asie Centrale à l'Afrique Noire, où le moindre des abats du mouton est consommé. L'acte de tuer la bête qu'on s'apprête à manger se pratique de moins en moins dans nos sociétés développées et c'est regrettable. Il y a en effet une dimension sacrée dans le fait de supprimer une vie pour en sustenter une autre. Il en naît un respect particulier pour l'animal. C'est un lien qui passe souvent inaperçu au consommateur de poisson pané.

Chacun contribue à la préparation du déjeuner. Je découpe les gigots en cubes et les fais mariner dans l'huile et l'ail; Mangke fait bouillir le reste de la viande et Yann pétrit de la pâte à pain. Au début de l'après-midi nous nous offrons le plus succulent des repas : des galettes cuites à même le wok que nous plions en deux sur la viande bouillie trempée dans un mélange de vinaigre et d'ail. C'est tellement bon que je me promets de réitérer l'expérience à la maison, même s'il me sera difficile de trouver de la viande aussi fraîche. Nous réservons les brochettes de gigot pour le dîner, mais elles seront très décevantes, leur viande s'avérant totalement insipide. Yann a pourtant apporté de Suisse deux tubes de Cénovis, un condiment universel qui rehaussera plus d'un dîner et dont il loue avec chauvinisme les incomparables mérites. Le soleil a percé derrière un voile de nuages alors que j'avais les mains dans l'huile et le torse nu. Ici, la lumière intense d'altitude donne des coups de soleil sur le dos en un rien de temps et j'en souffrirai pendant les trois prochaines nuits.

Au sud, face au camp, de l'autre côté de la rivière, s'élèvent les premières dunes d'un fantastique désert de sable. Dans la luminosité crue de l'altitude, le jeu du soleil et des nuages en fait un spectacle fascinant, rendu vivant par l'apparition et le lent déplacement de petites tornades. Elles strient le paysage de leur mouvement de toupies, mais heureusement elles n'atteindront pas nos tentes. Alors que nous partageons le thé, Mangke est soudain effrayé par une tarentule qui passe entre ses jambes. C'est du moins ainsi que Yann nomme ce qui pour moi n'est qu'une araignée et qui ne mesure guère plus de cinq à six centimètres toutes pattes dehors. Mangke n'est pas rassuré de l'avoir vue disparaître dans un trou du sol avant qu'il ne puisse l'écraser. Il piétine le trou et nous dit craindre de la voir réapparaître ailleurs. Mais qui croire ? Mangke est certainement un poltron, mais il doit connaître les dangers de la région. Yann affirme que les tarentules sont inoffensives... Pour notre tranquillité à tous, la bête ne réapparaîtra pas.

Auprès du feu qui nous rassemble pour le dîner, Yann évoque son parcours personnel. Il prouve qu'on peut construire sa vie sans pour autant savoir où l'on veut aller.

Avant de faire métier de la photographie, il a passé des années au Nicaragua où il s'occupait d'enfants déshérités. Dans les bidonvilles de la capitale, puis au milieu d'une nature hostile, il a appris à ne compter que sur lui-même et à montrer un caractère égal au milieu de "sauvageons" sans repères. Comme tous ceux qui ont vécu dans un pays étranger en se tenant à l'écart du microcosme des expatriés, il en a tiré une capacité à se sentir aussi à l'aise dans la solitude que dans la compagnie de gens pour qui il incarnait "l'autre".

Petit à petit, presque par hasard, il s'est découvert une passion et un talent pour la photographie. Dans une activité que le monde entier pratique en amateur, il a laissé éclore un style propre. Au format désuet du 6x6, et à la focale unique de cinquante millimètres, il sait valoriser les détails significatifs d'une scène, révéler la finesse d'un visage sous les traits apparemment grossiers de personnages ordinaires.

Lorsque nous marchons, il semble généralement absent à lui-même, dans un état de réceptivité passive, qui est au fond une attitude d'ouverture et de disponibilité. En bon artiste, il est prêt à s'étonner de tout, à accepter le monde tel qu'il est. Pour ma part, je suis plutôt enclin à chercher des explications, des théories, des modèles. L'environnement dans lequel nous sommes plongés offre autant de satisfaction à l'un et à l'autre.

Ce soir, Mangke partage de nouveau sa tente avec un visiteur mongol, venu seul avec son troupeau. Il nous dit à quel point son ami est à plaindre : il n'est pas marié, n'a pas d'enfant, et son frère alcoolique n'est pas venu l'aider alors qu'il était attendu... Une situation qui devrait pourtant lui évoquer quelque chose !

Devant le feu de bois où grésillent les rameaux et les racines d'arbustes qui n'ont jamais connu que la sécheresse, Mangke et son ami chantent des airs mongols. Des étincelles s'élèvent vers le ciel où elles rejoignent les étoiles. Mangke évoque Teng Ge'er, le plus célèbre des chanteurs de la Mongolie chinoise, qui occupe dans son panthéon un honorable strapontin, à la droite de Genghis Khan. Alors que les Chinois placent en leur nation les espoirs qu'ils ne peuvent satisfaire individuelle-

ment, les minorités opprimées, qui ont perdu jusqu'à leur nation, n'ont plus que leurs héros mythiques à célébrer. Dans la nuit de l'Altyn Tagh se dégage le suave parfum d'une paisible nostalgie.

13 juillet

Je me lève peu après le jour et je cuis du pain avec les restes de la pâte d'hier. Yann me rejoint pour le petit-déjeuner, mais Mangke a discuté avec son comparse toute la nuit et il tarde à se lever. Alors que nous sommes presque prêts, il émerge de sa tente en dissimulant tant bien que mal son envie de rester couché. Il doit encore aller chercher son cheval, le seller, retrouver les chameaux partis brouter Dieu sait où, les bâter, vider et plier sa tente... Je m'en veux de l'avoir laissé dormir. D'autant plus que nous voulons faire une longue étape aujourd'hui. Nous ne partons finalement qu'après dix heures.

Rapidement, nous dépassons un tertre surmonté de trois tas de pierres, qui surplombe la rivière. Je ne m'approche pas mais, plus tard dans la journée, je m'apercevrai rétrospectivement qu'il s'agissait du lieu de l'étape de Maillart et Fleming qu'ils décrivaient comme un "château" et je regretterai de ne pas avoir fait le détour. Ce sont des sépultures musulmanes et nous en verrons quelques autres sur le bord de notre route. Puis nous traversons une zone semi-aride, parsemée de petits cailloux et de sable couleur de corail, que je baptise naturellement le "désert rose". On y trouve aussi en abondance des champignons rouges, comme de petits cactus, qui sortent de dix centimètres de la terre. Mangke indique que ces « SouYan » se vendent soixante-dix Yuan le kilo au XinJiang. Mais il ne prend pas la peine d'en cueillir. Ou bien il ne croit pas à son histoire, ou alors - et c'est plus ennuyeux - il n'envisage pas un instant que nous puissions atteindre le XinJiang !

La marche est comme la "porteuse" d'un signal radio, qui est l'onde de base fixe autour de laquelle les modulations déterminent le contenu audible. Ainsi la régularité du mouvement sert de support à la pensée en lui imposant un rythme simple, installé dans la durée et qui peut se suffire à lui-même. Elle excuse et justifie les silences. En musique, c'est la partie de basse qui joue ce rôle. Elle limite la créativité, tout en rendant possible l'improvisation. Le virtuose peut s'en dispenser et garder la mesure, mais elle constitue un refuge toujours disponible. Penser et discuter en marchant ressemble à ces sessions où chacun tour à tour occupe le devant de la scène, puis s'efface sous le couvert du rythme des pas sur le sol. Progressivement, au fur et à mesure que la journée s'étire, la musique devient répétitive et la

marche hypnotique, comme une transe dans laquelle se dissolvent les pensées et qui anesthésie la souffrance naissante.

Bien que l'esprit y vagabonde librement, ces longues journées de marche ne sont pas nécessairement des couveuses à idées nouvelles que le voyageur rapporterait à la maison comme des spécimens minéraux ou des photos exotiques. Si la marche est propice à la réflexion, elle consiste souvent à ressasser des idées anciennes qui sont fréquemment le fruit de nos préoccupations ou de nos lectures favorites. Pour l'instant, en ce début de voyage, Yann et moi abordons naturellement les sujets qui nous sont familiers et chers. Parmi ceux-ci la gastronomie occupe une place de choix. Des semaines de vie semi-nomade nous ont aiguisé l'appétit. Faute de sujet plus intéressant, nous prenons plaisir à énumérer recettes, souvenirs et bonnes adresses.

A proximité de la piste, nous apercevons un présage annonciateur de la faune sauvage qu'on nous a annoncée : une grande corne desséchée de quatre-vingt centimètres de long dont Mangke confirme qu'elle a orné le crâne d'un yack sauvage. Dorénavant, nous ouvrons les yeux et scrutons l'horizon pour tenter de surprendre les véritables seigneurs de ces parages.

Au milieu du désert de dunes de sables qui s'étend de l'autre côté du Naryn Gol débouche un affluent dont je ne vois pas s'il est en eau. Mangke est monté là-haut trois étés durant avec ses moutons. Plus loin, dans la même direction, plein sud, un feston de neige orne le haut des cimes culminant mille mètres au-dessus de nous. Nous sommes maintenant à trois mille cinq cents mètres d'altitude et notre piste est toujours aussi plate. C'est tout à fait déconcertant. A la pause de midi, Yann me fait remarquer de minuscules taches brillantes dans le cours de la rivière où nous trempions nos pieds fatigués. C'est de l'or, mais en quantité si infime qu'il est impossible d'en isoler la moindre paillette.

Les « no see'em » sont désormais partout. Le pire, c'est quand ils entrent dans les oreilles. Je mets, sans musique, mes écouteurs de baladeur pour me protéger. A sept heures du soir nous apercevons une tente au loin. "Gas, Food & Lodging" est la trilogie des étapes des freeway de l'Ouest américain, annonciatrice d'une pause bienvenue. Ici, cela devient "Grass, Yurt & Camping" et c'est tout aussi agréable. Les quelques Mongols installés là nous indiquent qu'ils se sont arrêtés pour se reposer en route et que leur camp du soir est encore dix kilomètres plus haut. Ils y passeront

l'été et ils ont hâte d'y arriver. Ils n'ont monté une tente que pour s'abriter du vent et de la pluie. Ils nous offrent du thé et des momos recouverts d'une fine couche de moisissure verdâtre : le roquefort mongol, probablement.

Nous avons parcouru aujourd'hui plus de trente-trois kilomètres à vol d'oiseau, sans compter que la piste nous a obligés à faire de fréquents détours. Il a fait beau toute la journée, mais maintenant le vent souffle de l'est, dans notre dos. Nous évitons de peu une tempête de sable qui passe juste de l'autre côté de la rivière. Le spectacle est saisissant et spectaculaire. Un mur gris-jaune obscurcit l'horizon et se rapproche dangereusement de nous, absorbant progressivement chacun des plans du paysage. Nous n'avons pas trop de temps pour monter la tente qui claque au vent, en surveillant d'un œil ce « bouran » qu'ont décrit tous les voyageurs des déserts d'Asie, et qui ne manquera pas de nous frapper un jour ou l'autre.

Une bonne soupe agrémentée de champignons et autres condiments constitue un dîner rapide. De France, j'ai apporté une fiole de vinaigre balsamique, dont j'ai appris à apprécier l'efficacité gustative dans les voyages où le régime alimentaire est peu varié. Une seule goutte suffit à relever la saveur d'un plein bol de soupe ou de nouilles. Mangke n'est pas très friand de ces préparations occidentales et préfère solliciter ses réserves personnelles. Il a apporté un sac d'un kilo de tsampa, contenant des miettes de fromage sec. C'est une assurance vie que sa famille lui a fait souscrire, inquiète de le voir contraint pendant un mois à s'alimenter seul, ou pire encore à devoir faire confiance à deux extra-terrestres pour sa subsistance.

Après le dîner, Yann et Mangke prennent plaisir à partager des tasses de thé et à fumer des cigarettes au coin du feu en observant les étoiles se lever. Ils en viennent par nécessité à s'apprendre mutuellement quelques mots de vocabulaire. Yann fait l'économie du Chinois et de sa prononciation délicate en s'attaquant d'emblée au Mongol : "murren" cheval, "temen" chameau... Pas en reste, Mangke n'a que faire de l'anglais et note sur son carnet quelques mots de français.

Sous la tente, j'inspecte les cartes et espère trouver de l'herbe à une petite trentaine de kilomètres en amont. C'est du moins ce que je crois discerner sur mes photos satellite. Puis je compare nos expériences à celles de nos prédécesseurs. Ella Maillart dit voir à mi-hauteur du Boron Kol des tombes musulmanes et un four à pain. Mêmes si les « turkis » qu'elle décrit ne fréquentaient plus la vallée à cause des troubles politiques de l'époque, cela laisse entendre que la région leur appartenait. Mais nos Mongols disent que leurs parents y sont toujours montés ! Au dîner,

Mangke m'a indiqué que les Mongols ne sont pas enterrés. Comme au Tibet, on pratique ici les "funérailles célestes" où le cadavre est dépecé, puis offert aux oiseaux ou aux bêtes. Autre détail surprenant, Maillart et Fleming aperçoivent de multiples hardes d'antilopes à longues cornes. Les nôtres ne seront visibles que plus haut, seules ou en groupes de deux ou trois spécimens.

14 juillet

Yann a eu l'excellente idée d'apporter une cafetière individuelle à expresso. En préparant ma dose sur le réchaud sans sortir de la tente, j'espère que l'odeur du café, cet hommage rituel de l'homme occidental au jour qui commence, contribuera à le mettre en appétit et à le réveiller. Puis je démarre le feu et prépare le petit-déjeuner de porridge et de thé. Mangke peine à ramener l'un des chameaux qui s'est éloigné et nous ne commençons à bâter qu'à neuf heures et demie.

"Regarde !" me dit Yann, fidèle à son habitude de prêter attention aux détails visuels et pointant du doigt le flanc droit de notre premier chameau.

A hauteur de la bosse avant, juste sous le bât, apparaît le renflement caractéristique d'un hématome. Notre diagnostic est vite confirmé quand je tâte du plat de la main la consistance de la blessure et que la bête expectore un jet de bave verdâtre en direction de Mangke, qui l'évite de justesse. Après réflexion, nous décidons de le charger aussi peu que possible et de faire une journée de pause demain pour lui permettre de guérir. La précarité de notre situation nous apparaît soudain de façon manifeste. Loin de la civilisation, on ne fait que ce que la nature permet. Ici, l'homme doit s'adapter à l'environnement et laisser inassouvie son obsession de le façonner conformément à ses besoins. Notre progression est à la merci de la moindre défaillance de l'une de nos bêtes et nous n'y pouvons pas grand chose.

Nous sommes finalement en route à onze heures. Il fait beau, bien que le ciel soit voilé. A notre droite seulement, on distingue les crêtes. Partout ailleurs tout est gris, mais la lumière est superbe. A midi, nous rejoignons les Mongols d'hier à qui Mangke emprunte une seringue pour tenter de ponctionner le sang du chameau. Je préfère ne pas savoir à quoi ils l'emploient d'habitude car elle a une taille bien plus adaptée à un usage humain qu'animal. Alors que nous débâtons la bête pour la saigner, nos amis mongols manifestent beaucoup de curiosité, mais ils ne nous aident guère. Je commence à douter de la compétence de la collectivité en matière de soins aux bêtes. La médecine naturelle s'est perdue avec le "progrès". C'est d'autant plus décevant que Lattimore m'avait fait imaginer des ressources surprenantes de techniques thérapeutiques chez les caravaniers et j'avais hâte de les voir mises en œuvre.

Par pur acquis de conscience, je stérilise l'aiguille au briquet. J'aide Mangke, notre vétérinaire improvisé, en tenant la bête. Malheureusement, le chameau refuse obstinément de comprendre que nous tentons de prendre soin de lui. Il se retourne soudain pendant que je le tiens assis et il me crache au visage. Beeuurkk. C'est immonde : une bave verdâtre, projetée en un cône de grumeaux comme une bombe bactériologique à fragmentation.

"Attends, dit Yann, je vais chercher mon appareil photo.

- Trop tard, réponds-je en sortant de ma poche un mouchoir pour m'essuyer. Un bon photo-reporter n'aurait pas manqué la scène."

Mangke persévère, mais nous devons nous rendre à l'évidence : l'aiguille est trop fine et nous ne ferons rien sortir. On pourrait essayer de saigner la plaie au couteau, mais Mangke préfère laisser la situation en l'état. Je ne contredis pas le professionnel, mais je regrette de ne pas voir appliquer des méthodes plus expéditives. Puisque nous sommes arrêtés et que le chameau semble avoir été traumatisé, je propose une pause jusqu'à quinze heures, puis une marche d'une dizaine de kilomètres pour écourter l'étape du lendemain.

Cette expérience avec nos bêtes rappelle celle de Claude Lévi-Strauss traversant le Mato Grosso brésilien : "Ce n'était pas moi qui dirigeais l'expédition : c'étaient les bœufs. Ces bêtes pesantes se transformaient en autant de duchesses dont il fallait surveiller les vapeurs, les sautes d'humeur et les mouvements de lassitude. Un bœuf ne prévient pas s'il est fatigué ou si sa charge est trop lourde : il continue d'avancer puis tout à coup il s'effondre, mort ou exténué au point qu'il lui faudrait six mois de repos pour se refaire." N'est-ce pas là une correspondance structurale entre les bêtes de bât de l'ancien et du nouveau monde, que je suggère en clin d'œil à l'auteur de *Tristes tropiques*, l'un des meilleurs récits de voyage de notre siècle, improprement ouvert par une épigraphe fallacieuse : "Je hais les voyages et les explorateurs".

A l'heure dite, je vais chercher Mangke chez les Mongols. Il y a là un homme qui vit toute l'année dans les montagnes. Presque borgne, l'œil torve, le visage boucané, il fait peur à voir, mais il est sympathique et discute de bon gré avec moi. Il m'indique que nous trouverons des zones d'herbe en amont, jusqu'à l'endroit où la rivière fait un coude vers le sud. Je suis circonspect mais, à tout prendre, c'est une

bonne nouvelle. Il me confirme aussi la présence de loups et d'ours, plus fréquents en été qu'en hiver (après tout, les ours n'ont-ils pas le droit d'hiberner ici comme ailleurs ?) Il annonce aussi des yacks, des ânes et des chèvres sauvages. Cette dernière catégorie semble très large et inclut sans doute les antilopes. Mangke prend du bon temps avec ses nouveaux amis et use de tous les arguments possibles pour prolonger la pause jusqu'au lendemain. Cette situation serait comique si elle n'était pas aussi prévisible :

"Bouna, le chameau ira mieux demain" (ça, c'est incontestable)

"Il va pleuvoir dans deux heures" (quelques nuages inoffensifs à l'horizon)

"Là-haut, il y a de l'herbe à chevaux, mais pas pour les chameaux" (les plus désespérés sont les arguments les plus beaux).

Je suis franchement sceptique, mais je cède. Le chameau blessé n'est pas en forme. Il semble ruminer de mauvaises pensées. Nous n'aurons fait que cinq kilomètres aujourd'hui. En contrepartie, j'impose un départ matinal pour permettre des pauses si le chameau va mal. A cinq heures, Yann et moi allons ramasser du bois pendant que Mangke, assis tranquillement sur le seuil de sa tente, préfère s'arracher quelques poils de barbe face à son miroir et se parfumer les cheveux. Il est compétent pour retrouver les bêtes le matin et pour charger les chameaux mais, à la manière de Peter Fleming, il semble considérer que les tâches plus prosaïques du camp ne sont pas de son ressort – un travail de femme, sans doute. Malgré mes tentatives de persuasion, il ne fait que ce que je lui impose de faire.

Au coin du feu, Mangke raconte à Yann, par gestes et dessins sur le sable, que sa femme l'a quitté il y a deux ans car il était trop porté sur la bière et les alcools chinois. Elle vit maintenant chez sa sœur à Golmud. C'est lui qui a obtenu la garde des enfants, ce qui est une triste manifestation de la tendance de toutes les sociétés traditionnelles à favoriser les hommes au détriment des femmes et des enfants. C'était son droit et son "honneur" que de les garder dans la famille.

Durant la nuit, mon inconscient me rappelle que notre régime alimentaire manque de variété et n'a pas la qualité à laquelle il est si facile de s'habituer en Europe. Je rêve que je suis admis, par l'entremise d'un ami, à un club de gastronomes chargés d'évaluer des mets préparés par de grands chefs. Assis autour d'une table, nous nous faisons servir une gargantuesque quantité de plats que nous devons goû-

ter et noter. Mais l'angoisse peut sourdre au cœur même des instants de plaisirs. Le rêve se termine en cauchemar quand suis exclu du club car les plats passent tellement vite que je n'ai pas le temps de les goûter.

15 juillet

Comme pour compenser notre attente forcée d'hier, tout le monde est debout à sept heures. Mangke plie sa tente, mais s'assoit ensuite pour boire son thé en pétulant et en discutant tranquillement avec le nomade mongol de passage. Heureusement les chameaux sont là, et cela nous fera au moins gagner un peu de temps. Yann, accaparé par le feu qu'il alimente sans relâche, constitue une vivante illustration de la psychologie évolutionniste, cette théorie qui explique nos attitudes d'aujourd'hui à la lumière du mode de vie de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs. L'esprit humain aurait trouvé sa forme actuelle en s'adaptant à l'environnement de l'époque. Ainsi s'expliqueraient non seulement notre fascination pour le feu de bois, mais aussi notre phobie des serpents, ou encore nos comportements sociaux et nombre de différences entre hommes et femmes.

Au moment du bâtage Mangke confond poids et volume et équilibre mal la charge des chameaux. Nos quatre bidons de cinquante litres contenant la nourriture ne sont pas très lourds. Mais leur volume imposant et leur couleur blanche les rendent visuellement saillants. L'un en particulier ne contient que des nouilles instantanées et ne pèse pas cinq kilos. La solution est ridiculement simple : je lesterai subrepticement les bidons au détriment des sacs d'expédition. Mangke n'y verra que du feu et nos charges seront mieux réparties.

Nous traversons la rivière à gué car le terrain semble plus praticable sur la rive opposée. Le Naryn Gol coule sur un large lit de cailloux. Dans le bras principal, ses eaux fraîches atteignent les cuisses. Yann préfère passer sur le cheval pendant que je prends un bain de pieds. Peu après, le soleil perce pour nous sécher et nous réchauffer. Notre chameau blessé, une fois qu'on a réussi à grand-peine à le bâter, avance normalement. Avant midi, nous atteignons un lieu paradisiaque : au bord de la rivière, dans une herbe grasse entre le rebord du canyon et le cours d'eau paisible et clair, vingt-deux chevaux paissent tranquillement. Un peu plus loin, une tente semble nous attendre. On traverse de nouveau la rivière à gué et une famille nous accueille.

Un couple et leur fils vivent là tout l'été. Ils passent l'hiver plus haut dans la montagne. Encore une fois, leurs coutumes sont à l'opposé des nôtres. Le temps est trop sec ici en hiver et une vallée dans la montagne offre un meilleur refuge contre le froid. Momos et thé, paix et sérénité. La femme, d'environ cinquante ans,

montre un caractère très doux. Je remarque ses pommettes rouges et lui trouve une physionomie familière. De fait, ils sont tibétains, issus d'un pays qui commence au delà des monts KunLun, dont nous apercevons les contreforts à quelques dizaines de kilomètres au sud. Mais cette région du Tibet est trop inhospitalière pour être habitée et nos hôtes ne viennent pas de là. Ils sont originaires des environs du temple de Kumbum, près de XiNing. Mongols et Tibétains semblent vivre en bonne intelligence. Ne partagent-ils pas une même religion, même si les Mongols du Tsaïdam ne semblent quasiment plus s'y intéresser ? Envers les musulmans du XinJiang, ce n'est pas pareil : quand on gratte la surface politiquement correcte, l'antagonisme et la défiance apparaissent vite.

Nous sommes ici au lieu-dit Nutsuken et l'objectif de ce soir est encore à vingt kilomètres. C'est Ulan Baishin (qui signifie, me dit-on, "Maisons Rouges"). Yann me fait remarquer un camion à proximité de la tente. Nous croyons pourtant être complètement coupés de la civilisation. En fait, les véhicules tous-terrains (catégorie qui, en raison du mauvais état général des routes, inclut en Chine les camions), parviennent jusqu'ici à partir de Urt Moron en un jour ou deux, quand le temps le permet. Ils ne peuvent bien sûr pas franchir les gorges du Naryn Gol, mais entre nos camps 1 et 3, il existe un passage à travers la montagne. La piste longe ensuite le pied des versants en évitant les canyons. C'est ainsi que la laine est acheminée vers Golmud une fois l'an. Nous repartons après une heure de pause, en suivant les ornières de la route. C'est une impression bizarre que de retrouver une piste après une semaine de désert.

A cinq heures, nous atteignons une tente où Mangke est accueilli à bras ouverts par une de ses connaissances.

"Bouna ! Les chameaux sont fatigués. On devrait camper ici."

Je ne suis pas dupe et j'aimerais aller plus loin. Je pense que Ulan Baishin est encore un peu plus haut mais Mangke affirme que nous y sommes. Je crains la collusion avec son ami, mais nous apprendrons plus tard que nous sommes effectivement arrivés. Les maisons qui ont donné son nom au lieu-dit ont disparu depuis des lustres. La raison semble être que la région est de plus en plus aride. L'herbe se fait rare et les dunes de sable progressent. Leurs formes galbées sont visibles sur la rive sud de la rivière, adossées aux montagnes. Pour moi, cela n'explique pas l'absence de ruines, mais une fois de plus, je ne parviendrai pas à obtenir le fin mot de l'histoire. La femme de l'ami de Mangke a un joli sourire et le tempérament moqueur.

Nous passons un moment agréable à nous reposer en mangeant des « ManTou » tout frais sortis de son grand faitout où ils cuisent à la vapeur. La femme se moque de mon accent chinois et provoque des éclats de rire en répétant chacune de mes phrases. C'est un instant de tranquillité et de partage. Après toutes les péripéties de notre mise en route, nous apprécions cette simplicité et cette liberté inhérentes à la vie nomade.

Plus tard, une demi-douzaine de personnes arrivent à pied, surgissant de nulle part. C'est tout le voisinage nomade qui est convié à partager pour le dîner un ragoût de tripes de mouton sous la tente. Il semble qu'il y ait finalement assez peu d'habitants à Urt Moron, car nous connaissons plus de la moitié des gens que nous rencontrons. Nous les avons tous déjà vus sur la route ou au village. Je reconnais notamment la femme qui voulait me vendre son cheval de treize ans pour quatre mille Yuan. L'heure a sonné pour de gentilles représailles. Alors que toute la compagnie visite notre tente, je la traite avec froideur quand elle s'approche. Elle sera contrainte de rester à distance, malgré sa curiosité. Après tout, elle n'était pas gênée à l'idée de nous laisser partir avec sa haridelle, que nous aurions certainement dû abandonner un jour dans la montagne, comme cela arriva en leur temps à Ella et Peter.

Est également présent un homme souriant et sympathique qui sert d'écrivain public. D'une belle écriture mongole traditionnelle, sur l'intérieur de cartons de cartouches de cigarettes, il rédige le courrier qui descendra la vallée demain. Trois missives seront ainsi confiées au prochain qui partira. J'apprécie le spectacle de cette solidarité entre Mongols, mais je regrette qu'elle ne s'étende pas à nous. On nous offre thé et momos, on vient avec curiosité inspecter notre équipement, mais il n'est pas question de nous escorter ou de nous vendre un cheval ou un chameau. Je sais que ce n'est pas par peur ou timidité car on me pose nombre de questions : les traditionnelles "qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je", plus leur sempiternel complément chinois : "Combien ça coûte ?"

L'habitude de vivre entre soi, en un petit groupe autonome, a peut-être institué une forme de xénophobie. Et l'étranger, pour ces minorités perdues, c'est d'abord le Chinois devant qui on doit montrer une déférence de façade qui voile mal une défiance profonde, ancestrale, et dramatiquement justifiée par la brutalité imposée à tous par les seigneurs de la guerre puis par les communistes tout au long du XXème siècle. Lattimore décrit longuement l'oppression et la colonisation des Mongols par les Chinois. Ella Maillart l'observa avec tristesse à Urt Moron : "Ainsi, jusqu'au fond

de l'Asie où je croyais joindre enfin des hommes pauvres mais libres, je trouve un esclavage économique et un antagonisme national aussi âpre qu'en quelque partie que ce soit du monde d'aujourd'hui."

Une autre piste d'explication me sera fournie plus tard par la lecture de l'étrange récit d'Hisao Kimura : Aventures d'un espion japonais au Tibet. Contraint d'attendre pendant plus d'une année dans un campement mongol la caravane qui le conduira à Lhasa, il décrit comment, au début des années quarante, les musulmans Kazakhs du XinJiang se sont rebellés et ont terrorisé et mis à sac le Tsaïdam avec une extrême sauvagerie : " Ils sont cruels. Ca ne leur suffit pas de voler le bétail, ils ont l'air d'éprouver un vrai plaisir à tuer." Au risque de raviver de vieilles blessures, j'aurais aimé me faire raconter ces navrants souvenirs.

* * *

Nous passons la soirée au milieu de ce microcosme mongol. Sous la tente, à l'abri du froid et du vent, on cause, on fume, on crache sur les pieds du voisin, là où il a posé son bol de tripes. A cette altitude, il faut rivaliser avec le poêle pour distiller sa ration d'oxygène, mais on finit par s'habituer à l'atmosphère enfumée. Comme des anthropologues en herbe, nous pouvons tout à loisir observer et partager les activités et comportement sociaux qui se présentent. D'autant plus que nous sommes rapidement ignorés, comme si nous connaissions tout juste quelques mots de vocabulaire mais pas la grammaire sociale, et que notre compagnie devînt vite ennuyeuse. J'ai appris à apprécier ces soirées où je ne comprends rien à ce qui se dit autour de moi. Point n'est besoin de la parole pour observer la diversité des caractères. Je retrouve ici l'extraverti, le curieux, le consciencieux, l'émotif, le gentil. Tout ce bestiaire des sentiments humains qui prouve que toutes les cultures sont cousines, issues d'une même famille. La nuit tout juste tombée, alors que je suis parti me coucher, Yann prend part à des joutes sportives mongoles : lutte, courses, port de grosses pierres. A l'instar des traits de caractère, le jeu et la compétition font partie des universaux culturels des sociétés humaines.

Un dilemme se présente à tout voyageur et en particulier au dilettante qui ne connaît pas les us et coutumes du nouveau milieu dans lequel il évolue. N'ayant que ses expériences passées pour comprendre ce qu'il observe, il appréhende ce nouveau

monde par le petit bout d'une lorgnette qui occulte les faits importants et discriminants. Au retour, pour partager son expérience, il est amené à décrire ce monde à la semblance du sien, comme une image apparaît déformée par un grossier miroir : "voici ce que j'ai alors ressenti..." Ou bien il nape son récit d'une dose exagérée de mystère, transmettant à son interlocuteur la tâche de la compréhension, dans une interprétation au deuxième degré encore plus éloignée de la réalité.

Dans tous les cas, le résultat est une sorte d'anachronisme étendu aux domaines spatial et culturel, qui ne sortira qu'amplifié par les éventuels talents de conteur ou d'écrivain qu'il saura apporter. A cela s'ajoute le constat que nous avons tous déjà élaboré nos théories sur le monde. Dans les expériences de la vie, nous cherchons à retrouver des motifs, des "patterns" particuliers qui confirment ces théories, et sur lesquels nous sommes prompts à construire des interprétations dont la plausibilité tient lieu de démonstration. Chaque confirmation accidentelle de nos théories suffit à effacer d'un trait de plume des démentis qui nous auraient sauté aux yeux si nous les avions cherchés. C'est ainsi que nous renforçons nos préjugés, souvent à notre insu. Il n'y a pas de serment d'Hippocrate pour les journalistes, les écrivains et les photographes qui les contraindrait à une éthique professionnelle pré-définie. Chacun en élabore sa propre définition. La carte de presse ne donne que des droits et aucune obligation. C'est sans doute mieux ainsi, sous réserve que l'on n'oublie pas que la probité ne se décrète pas, ni chez les autres, ni surtout chez soi-même.

Demain, Mangke entre dans l'inconnu et je perçois une réelle nervosité dans les questions qu'il me pose sous la tente. C'est l'inquiétude du local, pour qui l'inconnu commence à dix kilomètres. Notre civilisation de loisirs a démystifié l'"ailleurs" et nous a appris à cesser de le craindre. Nous valorisons la nouveauté, même quand elle n'est qu'un masque grossier de notre ignorance. Pour qui ne sait pas où il va, chaque pas est prétexte à découverte. Et pour Mangke, l'ignorance de tout rend l'inconnu très vaste : aller à Issyk-Pakté, notre prochaine étape, ou à Tombouctou semble également aventureux. Même si "I.P.", comme Yann et moi l'appelons, dispose d'un nom mongol et que les ancêtres des habitants actuels d'Urt Moron s'y rendaient, c'est devenu un lieu littéralement mythique.

16 juillet

Il a gelé durant la nuit sous un ciel clair. A sept heures du matin, il fait un vivifiant trois degrés sous la tente. Yann et Mangke trouvent refuge chez les Mongols où ils fument, boivent du thé et discutent. Puis on attend que chauffe l'eau du petit déjeuner, et enfin Mangke peut s'occuper d'aller chercher les chameaux. A l'étape, quand les conditions le permettent, nous les entravons peu serrés et ils passent la nuit à dériver, comme des bateaux sur l'océan, à la recherche d'îlots de verdure. Le matin, pour les retrouver, Mangke hume le vent et détermine le cap, sans jamais se tromper de direction. Alors qu'il vient de partir et que je suis occupé à lire, Yann entreprend de préparer quelques sacs et me demande de l'aider. Je lui dis que je lis et que ça peut attendre le retour de Mangke.

"Je me lance, dit-il, parce que si personne ne bouge, on est encore là dans une heure."

Cette prise de conscience est de bon augure pour la suite de notre aventure. C'est en effet une nécessité pour toute caravane itinérante de se mettre en route tôt le matin, pour de multiples raisons qui découlent toutes de l'incertitude inhérente à ce mode de vie. Le moindre contretemps dû à la météo, à l'orientation ou à une déficience du matériel ou des bêtes peut occasionner des heures de délai et l'obligation d'établir le camp du soir dans l'obscurité. En partant suffisamment tôt, on se permet d'avoir le temps de résoudre les problèmes dans la sérénité, ou de s'offrir une fin d'après midi tranquille en récompense d'une journée sans incident.

Mangke est nerveux. Il a encore très peu dormi car il a discuté avec ses amis toute la nuit. Ce matin, pour la première fois, il me demande les cartes, mais ses manœuvres dilatoires ne réussissent pas à cacher son incapacité à les lire. Comme l'ivrogne pour le réverbère, il en attend plus un soutien qu'un éclairage. Il me demande où nous sommes, confond déserts et montagnes, refuse de reconnaître ses erreurs. Il bâte un chameau de travers, et il faut tout recommencer. Puis il me montre que le chameau sain a maigri et me demande sur un ton que je n'apprécie guère :

"Bouna ! C'est avec ça que tu veux aller au XinJiang ?"

Yann en rajoute en livrant une réflexion qui résume bien notre préoccupation du moment :

"A Issyk-Pakté, il faudra faire le bilan pour les bêtes."

De mauvaise humeur, je réponds qu'on fera autant de bilans qu'il voudra, mais qu'il est temps de se mettre en route. Alors qu'il selle enfin son cheval, Mangke nous montre une des deux sous-ventrières qui va bientôt céder.

"Bouna, je ne peux pas monter comme ça, c'est trop dangereux !"

Il veut prendre un morceau de cuir pour réparer, mais nos bagages sont déjà rangés et arrimés depuis longtemps. Nous sommes arrivés hier après-midi, et c'est seulement maintenant qu'il veut s'occuper du harnachement de son cheval. Quel jean-foutre ! Je lui dis qu'on ne réparera pas avant ce soir, et gare à lui s'il casse la sangle. Nous partons enfin, mais c'est regrettable de ne pas être capables de démarrer plus tôt.

En route, la végétation change en s'adaptant à l'altitude et je déplore mon ignorance de la botanique. Sur des épineux poussent de belles fleurs violettes en forme de boutons d'or. On trouve aussi des oignons sauvages que nous cueillons pour un usage culinaire. En poursuivant pas à pas notre route, nous atteignons bientôt une tente où nous accueillent... quatre chinois Han. Que peuvent-ils être venus faire ici ? Ils expliquent qu'ils font partie d'une mission de prospection minière. Leur chef est là : c'est l'ingénieur Chen, qui semble trouver en nous les premiers interlocuteurs dignes d'une conversation depuis des semaines. Je fais de mon mieux pour le satisfaire en lui posant des questions aussi techniques que mon Chinois le permet. Chen m'apprend que l'équipe est arrivée en mai et redescendra fin août. Ils explorent cette partie des monts KunLun, à la recherche d'or, d'argent, de cuivre, de plomb. Mais il prétend que leurs efforts ne sont pas très fructueux. En mon for intérieur, je m'en réjouis et j'espère qu'il ne bluffe pas, de crainte d'attirer des prospecteurs pirates. L'exploitation de mines sonnerait la fin de l'isolement pour la région. La nouvelle route qui ne manquerait pas d'être construite amènerait braconniers, commerçants et colons.

Fait remarquable, nous ne sommes qu'à cinq kilomètres de notre camp précédent et personne ne nous a mentionné la présence de ces Chinois. Le message semble signifier : "Nous sommes tous compatriotes, tous communistes, mais on se regarde en chiens de faïence". D'ailleurs, peu après nous être mis en route, Mangke m'a notifié que ses amis l'ont mis en garde contre les Ouïghours. A les en croire ce

sont tous des voleurs, des menteurs et des vauriens. J'avais moi-même posé hier soir la question des relations avec les Ouïghours. La réponse officielle m'avait été donnée : "On se rencontre peu mais on s'aime bien".

Nous nous remettons en route, mon sac lesté d'une petite pièce de minerai. Je regrette de ne pas avoir établi notre camp d'hier près de chez eux, car nous aurions pu partager un bon dîner : en bons bricoleurs, nos ingénieurs ont creusé un réfrigérateur naturel dans le sol et il est plein de légumes. Mais nous partons avec le genre de bonne nouvelle qui alimente de puériles mais agréables pensées pour la marche : au tournant vers le sud du Naryn Gol, à soixante kilomètres d'ici, se trouve un camp avancé de leur équipe. J'espère y camper demain soir et partager un dîner où les légumes frais seront portés sur la note de l'université de XiNing.

Plus tard, alors que j'ai pris un peu d'avance en restant au niveau de la rivière pour éviter les canyons, je constate que Yann et Mangke sont arrêtés. De loin, pendant une demi-heure, je les observe rebâter un chameau et je profite du site. Le paysage en face de moi, au sud, est splendide. Sous un ciel sans nuages, je surplombe la rivière qui coule dix mètres en contrebas. Puis s'étend une zone aride évoquant l'Arizona. Pas de cactus, mais des touffes éparses de petites plantes grasses. Ensuite, les contreforts minéraux jaunes, rouges, verts et noirs d'une première ligne de crêtes étalent leurs textures comme autant de tissus lamés, drapés, satinés, moirés... Enfin, formant une deuxième ligne, les reliefs des KunLun sont couverts de neige. Mes cartes indiquent que le sommet visible au sud-ouest est à cinq mille quatre cents mètres. Je rêve de gravir son arête, mais ce sera pour un autre voyage... Lorsque nous repartons, un vent fort souffle du nord-ouest, face à nous, à trente kilomètres à l'heure, soulevant des tourbillons de sable. Notre progression devient soudain plus pénible et chacun garde l'esprit rivé sur ses pensées.

A deux heures, nous apercevons une tente mongole de l'autre côté de la rivière, à cinq cents mètres en amont d'un petit affluent. Nous ne pouvons pas traverser facilement à gué car le cours est trop rapide et profond. Mangke passera donc avec le cheval et ira se renseigner tandis que nous ferons une pause. Nous n'avons toujours pas vu de bêtes sauvages, mais les Mongols prétendent repérer régulièrement ours, loups, yacks, antilopes et ânes. Yann et moi sommes impatients et nous ne pouvons réprimer une touche de pessimisme. Nous avons bien vu une tête de yack, puis un corps desséché qui n'était pas là depuis plus de quelques mois. Nous

trouvons aussi de plus en plus le fameux argol dont parlent tous les explorateurs du Tibet, cette bouse de yack qui sert de combustible, pas encore complètement sec. Mais toujours pas d'animaux vivants. Pour les Européens que nous sommes, l'impression est étrange : plus nous montons, plus la région est vivante. L'herbe, les fleurs, les traces d'animaux sauvages sont de plus en plus fréquentes. Nous sommes pourtant à trois mille huit cents mètres d'altitude.

Mangke revient après plus de deux heures, juste au moment où je commençais à envisager des sanctions. Il bien effronté de nous faire attendre ainsi, mais au moins il revient avec des informations sur l'itinéraire à suivre. On verra plus tard à quel point les locaux connaissent les frontières de leur région car les indications qu'a retenues Mangke sont des plus floues, bien qu'il semble s'en contenter. Comme dit le philosophe Peirce, "Il est facile d'avoir des certitudes : il suffit d'être suffisamment vague." Les deux occupants de la tente étaient des connaissances de Urt Moron. J'aurais imaginé que le mode de vie de Mangke le rendrait peu fréquentable, mais la répulsion que peut exercer un perpétuel poivrot semble s'effacer devant la soif de nouvelles fraîches du village. Lorsqu'il n'y a pas la moindre bouteille à moins de deux cents kilomètres, le moment est propice pour discuter avec Mangke. Quant à lui, cette dernière entrevue avec des proches avant d'affronter l'inconnu devait avoir la saveur de la cigarette du condamné.

Nous repartons et rencontrons quelques kilomètres plus loin une femme montée sur un âne, la tête couverte d'un foulard, et gardant seule un grand troupeau. Nous avons aperçu sa tente à courte distance de l'autre. Comme elle était apparemment vide, nous n'y sommes pas passés. C'est bien regrettable, car cette "bergère du bout du monde" nous apprend qu'elle y garde un jeune loup attaché par la patte. Quand il aura atteint la taille adulte, elle en vendra la peau. Elle nous prévient que la région en est infestée et que nous devons faire attention à nos bêtes ce soir. Yann et moi n'espérons pas de meilleure nouvelle. Nous veillerons s'il le faut pour alimenter un feu, mais nous ne voulons pas manquer cette occasion. Si mon ami Nima avait pu venir, il aurait été terrorisé.

Nos rencontres fortuites de la journée pourraient laisser penser que la région est assez peuplée. Il n'en est rien. A l'exception des géologues, nous n'avons croisé que trois nomades, qui ne montent ici que deux à trois mois par an et qui sont les seuls êtres humains sur un territoire qui couvre des milliers de kilomètres carrés. Nous savons que nous approchons du domaine des espèces sauvages.

Enfin elles se manifestent. Un peu plus haut sur notre route, voici nos premières bêtes vivantes : une sorte de chèvre sauvage au cul blanc, puis des antilopes mâles et femelles, à deux ou trois cents mètres et enfin un âne sauvage solitaire, également appelé kiang ou koulan.

Nous posons notre camp dans un lieu enchanteur. A trois mille neuf cents mètres d'altitude, face à des montagnes enneigées, un herbage s'étend près de la rivière qui coule sur un lit de graviers. Il y a des buissons pour les chameaux et une mare où pousse une herbe grasse pour le cheval. A proximité, les yacks sauvages nous ont laissé une abondante provision de bouses séchées, que nous ramassons pour le feu du soir. J'en confectionne avec soin un monticule qui devient mon "Château d'Argol", hommage douteux à Julien Gracq.

Au menu du dîner, riz à l'ail et aux pousses d'oignons sauvages, avec une goutte de vinaigre balsamique et un peu de yack séché sorti d'un sachet acheté à Golmud. A défaut de voir le yack dans la montagne, nous l'aurons dans l'assiette !

Malheureusement, nous ne verrons pas de loup cette nuit.

L'histoire de Lo-Tsen

La présence féminine de la "bergère du bout du monde" me remémore une histoire locale : Lo-Tsen est une belle et jeune princesse mandchoue de la cour impériale de Pékin. En 1884, au tendre âge de dix-huit ans, elle est promise en mariage à un prince du Turkestan. Elle fait route en palanquin depuis Pékin vers Kachgar, aux limites occidentales de la sphère chinoise. Seuls quelques détails de son aventure nous sont parvenus.

Arrivée dans une contrée inhabitée, fréquentée seulement par quelques nomades et des bandes itinérantes de brigands tangoutes, sa caravane se perd dans la montagne. Heureusement, de mystérieux et providentiels sauveteurs l'escortent en lieu sûr. Ils la conduisent vers une vallée quasiment inaccessible, au pied d'une montagne de vingt-cinq mille pieds, d'une majesté incomparable. Les locaux l'appellent Karakal, un mot qui signifie "Lune Bleue" dans le dialecte local, car c'est la teinte que prend son sommet lors des nuits claires de pleine lune. Au pied de la montagne, suspendu à un versant abrupt, un monastère a été érigé. La vallée se trouve un mile en contrebas, et sa situation la dote d'un climat exceptionnellement tempéré.

Est-ce en raison de son caractère réservé et placide ? Est-ce l'appréhension à l'idée de reprendre son voyage vers une destination aussi inconnue que l'existence qu'elle devra désormais y mener ? Lo-Tsen semble peu pressée de quitter ce lieu où la vie semble si facile. Là, elle peut donner libre cours à son penchant pour la musique. La cour de Pékin commençait à s'ouvrir aux influences occidentales et un professeur de musique l'avait initiée au clavecin. Elle y avait appris à jouer les compositeurs classiques européens. Et comble de surprise, dans ce monastère des confins du monde, on lui avait procuré un instrument sur lequel elle pouvait jouer sa partition favorite : une gavotte de Rameau.

C'est tout ce que nous savons de Lo-Tsen. Mais c'est bien dans les montagnes de l'Altyn-Tagh qu'il faut chercher sa trace. Comment puis-je être sûr que c'est près d'ici qu'elle s'est perdue ? La route de Pékin à Kachgar a emprunté de tous temps la "Voie Impériale" qui conduit d'abord à l'ancienne capitale XiAn, puis, entre Gobi et montagnes, vers LanZhou sur les rives du Fleuve Jaune, DunHuang et ses grottes des Mille Bouddhas puis la rive nord du désert du Taklamakan. Mais une route alternative passe plus au sud : celle justement qu'empruntèrent Ella Maillart et Peter

Fleming, sur laquelle nous cheminons. Rien d'étonnant donc à ce que Lo-Tsen traverse le Tsaidam, puis suive notre route et s'y perde.

La vallée du monastère providentiel n'est autre que Shangri-La, le paradis perdu imaginé par James Hilton dans son roman *Lost Horizon* publié en 1933. Lo-Tsen est un personnage du roman. Elle n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur, et dans le souvenir perpétué par des milliers de lecteurs.

La renommée de Shangri-La a largement dépassé les ambitions littéraires de Hilton, et on a naturellement cherché à localiser ce lieu merveilleux. La tradition tibétaine ne mentionne-t-elle pas Shambala, un lieu de félicité situé dans les lointains territoires du nord du terrible Chang Thang, le plateau désolé qui marque les confins du Tibet ? Outre une luxueuse chaîne hôtelière asiatique, des résidences de nos stations de sports d'hiver, "Shangri-La" est aussi le nom du magazine distribué aux voyageurs sur Royal Air Nepal. Mais c'est aux autorités chinoises que revient l'utilisation la plus audacieuse du nom de la vallée mythique : soucieuses de faire bénéfique touristique de tout bois, elles décidèrent, dans les années 80, de rebaptiser "Shangri-La" la bourgade de ZhongDian, située dans la province du YunNan, au sud-est du Tibet. Sans vergogne et malgré l'incompatibilité des dates, les brochures touristiques annoncent que : "Selon les archives historiques, un avion américain s'est effectivement écrasé dans la région de ZhongDian en 1944. Une enquête soignée de ces archives a révélé que le magnifique "Shangri-La" décrit dans le roman de James Hilton était bien la région de ZhongDian." Le site est exceptionnel, et James Hilton serait honoré qu'on ait pensé à lui pour renommer ce lieu. Le Kawa-Karpo, l'une des montagnes les plus sacrées des Tibétains, domine majestueusement l'étroite plaine du Mékong. Depuis le flanc opposé de la vallée, et dans les rares instants où la météo le permet, la vue est saisissante. Mais la description de Hilton est sans équivoque. Shangri-La est bien plus au nord, près de la chaîne de montagnes des KunLun. D'ailleurs, comment Lo-Tsen aurait-elle pu passer par le YunNan pour se rendre de Pékin à Kachgar ?

On peut donc conclure, en faisant de James Hilton un visionnaire, que sont mont Karakal est l'Ulugh Muztagh, la plus haute montagne de la région où nous nous trouvons, et que c'est sur son flanc nord, creusée dans le plateau Tibétain, que la vallée de Shangri-La reste à découvrir. Je guetterai les indices, dont le premier n'est-il pas la présence, à proximité de l'Ulugh Muztagh, du col de Kara-Miran qui

ouvre vers le Tibet. Nous sommes à la charnière de deux peuples, tous deux bouddhistes. Les termes employés par Hilton sont turco-mongols.

Le roman de Hilton connut un succès retentissant qui alla bien au-delà de la notoriété de Shangri-La et que ne justifiaient peut-être pas la qualité et la vraisemblance de son intrigue. Mais l'époque de sa parution était troublée et exigeait des exutoires. *Lost Horizon* est marqué, en toile de fond, par la première guerre mondiale et la crise de 1929. Une certaine angoisse est perceptible de façon prémonitrice dans le roman. On n'est donc pas surpris que Hilton cherche à nous faire croire à l'existence d'un paradis terrestre qui s'est développé en marge des désordres du monde et qui saura résister aux cataclysmes à venir.

Lost Horizon est également empreint de philosophie orientale. A travers ses expériences de vie en Asie, le protagoniste, Hugh Conway a acquis un détachement qui renforce son flegme britannique : "Conway aimait se comporter en spectateur, même si ce n'était pas là tout son caractère. Dans le pire des cas, c'était une forme d'indolence, une incapacité à interrompre son propre intérêt d'observateur de tout ce qui se passait autour de lui." C'est une description qui conviendrait bien au Peter Fleming de 1935.

17 juillet

Après une nuit fraîche et un départ sans histoire, nous entamons une belle marche rapide sur une piste étale. Il n'y a pas un nuage dans le ciel. Une antilope femelle se montre sur une crête, puis un âne sauvage nous nargue tranquillement à moins de deux cents mètres, de sa démarche nonchalante et élégante. A l'ouest, un massif montagneux situé au-delà du coude de la rivière marque la frontière naturelle qui sépare le QingHai du XinJiang. Après une semaine de marche au bord de l'eau, ce sera un changement bienvenu que d'y chercher un passage.

En fin de matinée, nous apercevons au loin le camp des minéralogistes chinois. Notre rêve de dîner partagé doit être remplacé par l'espoir ténu d'un déjeuner : l'équipe est sans doute au travail dans les montagnes et il est peu probable que la marmite soit sur le feu. Nous ne trouvons que deux plantons qui gardent le camp, et nous nous contentons de quelques tasses de thé et de nos nouilles instantanées. Puis il prend à Yann l'envie d'un café.

"Mangke, tu sais faire le café ?

- Bien sûr !", répond-il avec vantardise devant les deux Chinois.

"Alors montre-nous..."

Dépité de s'être fait piéger si simplement, Mangke sort comme un prince pour aller chercher le nécessaire. Mais il revient tout de suite pour nous prévenir que l'un des chameaux a cassé son perce-nez et s'est éloigné. Après avoir demandé une fois de plus le Laguiole, il sort de la tente alors que Yann me demande de lui proposer de couper un morceau de cuir dans la pièce qui est dans nos bagages. C'est déjà trop tard. D'un coup de couteau, Mangke a sectionné une sangle de son harnachement. La selle qu'il utilise est celle pour laquelle Yann avait confectionné des étriers suffisamment longs pour ses deux mètres. Mangke s'était contenté de faire un nœud à chaque sangle pour les raccourcir. Maintenant, il n'y aura plus qu'un nœud sur deux, et Yann ne pourra plus monter. Il est furieux, mais son caractère indulgent ne lui fera faire que de légères réprimandes à Mangke.

Dans l'après-midi, nos découvertes zoologiques continuent : nous apercevons des canards sauvages et de grosses corneilles en couples, un aigle royal (dixit Yann –

qui les identifie à leurs bandes blanches au bout des ailes noires, leur corps brun et leur vol sans un battement d'aile). Partout courent de petits rongeurs, probablement les lemmings du Tibet. Le terrain est ici trop sec pour les marmottes et je suis surpris que Fleming affirme les avoir vues en quantité.

A six heures, nous trouvons un emplacement idéal pour le camp. Face à nous, une grande dune de sable ne masque que partiellement les vastes pentes enneigées qui débordent de part et d'autre. Mes cartes indiquent une altitude de cinq mille neuf cents mètres pour le sommet. Je me satisfais de rêver de ski de randonnée en contemplant les larges versants que la distance fait apparaître comme parfaitement réguliers.

Devant ce paysage grandiose, la respiration gagne en profondeur et en volume. Comme ces boules de thé chinois qui gonflent au contact de l'eau, puis s'épanouissent et dévoilent la corolle d'une fleur en même temps qu'elles libèrent leur arôme, l'esprit s'élargit devant une nature qui le dépasse et embrasse l'espace tout entier. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Jusqu'à une période récente, les montagnes ont suscité un sentiment d'effroi, comme l'atteste par exemple le missionnaire italien Ippolito Desideri arrivant en 1716 devant le mont Kailash, le centre du monde des Tibétains et des Hindouistes, au sud-ouest du haut plateau : "A l'entour s'élève une montagne de hauteur démesurée et de large circonférence, lieu horrible, désolé, escarpé et affreusement froid."

Pour le voyageur contemporain, la forme des dunes de sable évoque des qualificatifs anthropomorphiques : elles sont élégantes, galbées, majestueuses... Lorsque nous appréhendons le monde qui nous entoure, nos expériences sensorielles se résument au bout du compte à deux principes : nous ramenons tout à notre échelle humaine, et nous décrivons le monde par des métaphores élémentaires, correspondant à nos expériences les plus simples et les plus immédiates. Puis les mots prennent le relais, agissant tantôt comme des loupes grossissant tel ou tel détail, tantôt comme des voiles suscitant la confusion.

A nos pieds, l'eau du Naryn Gol est enfin limpide. Les bêtes peuvent brouter à proximité leur nourriture favorite. Comble de confort, en allant chercher un argol abondant, Mangke trouve de nouvelles tiges d'oignons sauvages avec lesquelles Yann nous confectionne un succulent pesto. Le manque d'huile d'olive dans les pâtes est largement compensé par la bonne aubaine et par le cadre.

Pendant que Yann prépare le dîner, j'étudie les cartes pour déterminer notre itinéraire de demain. Devant nous, le Naryn Gol amorce son coude vers le sud, en contournant une colline. C'est là que nous devons le quitter, et piquer tout droit vers l'ouest. Une chaîne de montagnes barre notre route, mais à sa droite doit se trouver le col qui conduit à la province autonome du XinJiang et qu'Ella et Peter ont emprunté avant nous. Je ne suis pas certain de sa localisation, cependant leurs récits laissent peu de marge pour le doute. Derrière le col, mes cartes récentes indiquent deux petits lacs, qui ne sont mentionnés ni par Maillart ou Fleming, ni sur les cartes anciennes. Cette absence est surprenante, mais je repère sans peine les deux tâches bleues sur ma photo satellite, qui constitue décidément mon recours lorsque j'ai la moindre incertitude. Le premier lac n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'ici, et nous n'éprouvons pas le besoin de prendre de précautions particulières pour demain.

Rétrospectivement, en relisant ces lignes dans mon journal, cet optimisme semble surprenant. Non seulement nous nous apprêtons à quitter le confortable cours de la rivière qui depuis une semaine nous avait garanti jour après jour l'eau et l'herbe, mais nous devions passer un col auquel Ella Maillart attribuait une altitude de près de cinq mille mètres. Peter Fleming, transposant au domaine orographique son sens britannique de la réserve, proposait le chiffre de quatorze à quinze mille pieds, soit moins de quatre mille six cents mètres. Il était clair pour moi que ce chiffre était plus réaliste. Mais où se situerait notre col ? Il était difficile de s'en faire une idée. La question de l'eau aurait également dû nous préoccuper davantage : un col délimite la frontière entre deux bassins hydrographiques et la présence de l'eau d'un côté n'offre aucune garantie en ce qui concerne l'autre versant. Et puis le Russe Borodichine qui guidait Ella et Peter n'avait-il pas erré avec leur accompagnateur mongol à la recherche d'une source perdue qu'il prétendait pourtant connaître ?

Je mentionne à Yann que c'est la nouvelle lune et qu'il n'y a pas un nuage en vue. A quatre mille cent mètres d'altitude, la pureté du ciel nous promet un spectacle magnifique. Nous décidons l'un et l'autre de dormir à la belle étoile. Il fera jusqu'à moins cinq degrés dans la nuit, ce qui apportera un peu de givre et une couche de glace sur nos récipients d'eau, mais nous avons l'un et l'autre des duvets de qualité et nous n'aurons pas froid.

Au milieu de la nuit, je me réveille. Je suis allongé sur un tapis de fins cailloux, par une nuit sans lune, à la belle étoile. Pourquoi ce singulier ? Est-ce pour

signifier ma bonne étoile ? Mais où peut-elle être dans cette immensité ? Yann et Mangke sont endormis. Je sais qu'à des centaines de kilomètres à la ronde il n'y a quasiment personne. Je suis seul au monde. J'éprouve à travers mon matelas minéral comme une vibration de la terre, une énergie tellurique. Je sens cette sphère sous moi. C'est une impression cosmique que je n'ai jamais ressentie auparavant avec une telle force.

Ainsi, en approchant en totale liberté une réalité dépourvue de tout artifice et rendue incontournable par la nécessité, on touche au fond des choses, et le monde nous paraît soudain étrange. Mais n'est ce pas là sa vraie nature, sa réalité ? Cette nuit, j'ai l'impression de comprendre pour la première fois cet aphorisme du Gai Savoir de Nietzsche : "L'esprit véridique... tel que le présuppose la croyance en la science, affirme par là même un autre monde que celui de la vie, de la nature, de l'histoire, et pour autant qu'il affirme cet 'autre monde', eh bien, ne doit-il pas nier son contraire, ce monde-ci, notre monde !" Peut-être est-ce là une clef de ce voyage.

Je n'ai jamais rien appris sur la nature que dans les livres. Je ne sais reconnaître ni les étoiles, ni les arbres ni les fleurs, ni les oiseaux. J'ai étudié la physique, puis je me suis intéressé aux sciences de la vie et j'ai cru qu'en comprenant le monde je le connaîtrais. Je sais maintenant combien je me trompais. J'ai souhaité que cela change. Moi qui ai reçu la plus traditionnelle des éducations dans les bonnes écoles de Versailles, j'ai sur le tard appris à découvrir la nature, en m'imposant d'ouvrir plus et mieux les yeux sur le monde. En voulant nous faire accepter le miracle, la tradition chrétienne nous détourne de l'expérience sensorielle. "Heureux, dit Jean, celui qui croit sans avoir vu." Quel intérêt alors pour cette réalité que révélerent les sens si elle s'avère trompeuse et inutile ?

18 juillet

"Le désert, c'est aussi l'apprentissage de la soustraction. Deux litres et demi d'eau par personne et par jour, une nourriture frugale, quelques livres, peu de paroles. Les veillées du soir sont consacrées aux légendes, aux contes, au rire. Le reste appartient à la méditation, au spirituel. Le cerveau met le cap en avant. Nous sommes enfin débarrassés des futilités, des inutilités, des bavardages. L'homme, cette étincelle entre deux gouffres, trace ici un chemin qui s'effacera après son passage."

Théodore Monod

C'est encore un départ tardif. Cette tension qui se développe chaque matin est désagréable. Pourquoi ne pouvons-nous pas trouver un modus vivendi où chacun joue son rôle et où nous pourrions nous épargner ces ressentiments inutiles ? Yann ne se rend pas compte qu'il est très lent. Il partage avec Mangke le goût des grasses matinées. Sous couvert d'alimenter le feu, il reste assis pendant une heure. Comme seul Mangke sait faire un feu d'argol, cette heure produit à peine une tasse de thé. Je m'impatiente et je lui demande à quelle heure il veut partir.

"Vers dix heures", dit-il.

- Dans ce cas, il faut commencer à bâter les chameaux à neuf heures, et il faut faire l'eau chaude du petit déjeuner maintenant.

- On est en vacances, sois cool.

- Je ne suis pas sûr que tu veuilles vraiment partir à dix heures...

- On verra bien quand on sera prêts !"

Finalement, je ferai chauffer l'eau au gaz. Sur l'heure de nos départs comme dans les autres circonstances de la vie, je préfère me battre uniquement lorsque je suis raisonnablement sûr de gagner. Mais au jeu de la nonchalance matinale, je ne

peux lutter contre Yann et Mangke. Après quelques escarmouches infructueuses, je finirai par abandonner le terrain et tenter de le cultiver différemment.

En haut de la rivière, ni Ella ni Peter ne mentionnent les dunes de sable. Pour Ella, la route consiste seulement à traverser "un gobi de soixante li", c'est à dire une zone désertique de trente kilomètres. Borodichine pourtant était déjà passé deux fois par cette piste et aurait dû en connaître les caractéristiques. Il faut donc qu'il ait fait une météo particulièrement épouvantable en cette fin du mois de mai 1935 pour qu'un tel panorama n'ait pas impressionné les voyageurs.

D'ailleurs, d'autres détails montrent que les informations dont ils disposaient étaient pour le moins partielles : Ella Maillart place la frontière entre Tsaidam et XinJiang au Toruksai, une vallée que nous n'atteindrons que dans près de deux cents kilomètres. Le campement d'Issyk-Pakté et le lac Ayakkum sont pour elle au Tsaidam. Peter Fleming place lui Issyk-Pakté au XinJiang, tout en étant administrativement rattaché au Tsaidam. Et pour embrouiller encore plus une situation passablement compliquée, on me dira un jour qu'avant la "libération", la zone était dans le Tibet, ce que confirme la carte publiée en 2001 par l'institut Amnye Machen, présentant les vues officielles du gouvernement tibétain en exil en Inde, à Dharamsala. C'est dire dans quels confins des empires nous nous trouvons.

Pour éviter de contourner la boucle du Naryn Gol qui oblique au sud en amont de notre camp, Yann et Mangke, partis légèrement devant, passent la rivière à gué sans me demander mon avis. Je me trouve à cent mètres derrière eux quand Yann manque de trébucher en traversant. Il a de l'eau jusqu'en haut des cuisses et je le vois tenir son boitier photo Mamiya à bout de bras, comme un prêtre le Saint-Sacrement. Je préfère longer la boucle de la rivière par la droite. Il y a là une petite dune que je pense contourner par l'arrière. Contrairement à ce que laissent présager mes cartes, je ne trouve pas d'affluent partant vers le nord. La dune se prolonge le long de l'eau. Comme Yann et Mangke sont loin en face, hors de ma vue, nous ne pouvons que poursuivre dans nos chemins respectifs.

Je fraye mon passage sur la rive, dans les cailloux. A ma droite s'élève un désert de sable. A ma gauche, de l'autre côté de la rivière, un peu d'herbe. Vers midi j'aperçois mes compagnons, au-delà du cours d'eau. Eux me voient aussi. Yann se

tient en haut d'une crête d'où il domine le paysage d'une cinquantaine de mètres. Mangke descend à la rivière, puis bascule d'un côté à l'autre en choisissant le meilleur passage pour les bêtes.

Ce n'est qu'à quatorze heures que nous atteignons l'extrémité de la dune de sable et que nous opérons notre jonction. Au-delà de la dune, un ruisseau débouche d'une belle vallée. Il nous semble naturel de la remonter pour contourner le désert de sable. Alors que Yann traverse prudemment la rivière pour nous rejoindre, je fais avec Mangke une provision de quinze litres d'eau dans notre petit bidon.

La vallée que nous remontons maintenant nous offre la vision d'un paradis biblique, où les bêtes sauvages semblent vivre en parfaite harmonie. Partout on aperçoit des ânes, des antilopes, des lièvres, quelques renards, beaucoup de canards. Mangke nous signale un loup dans le lointain, mais nous ne réussissons ni Yann ni moi à l'apercevoir distinctement. Les animaux sont ici chez eux, dans une nature qui nous apparaît plus sauvage que jamais. Ils restent à distance, mais ne semblent pas nous craindre, comme s'ils n'avaient jamais vu d'humains. Plus tard, là où le sol sera plus humide, nous verrons nos premiers spécimens isolés de yacks sauvages. Malgré mes tentatives prudentes, ils ne se laisseront guère approcher à moins de deux ou trois cents mètres.

Au cours de toute la semaine passée, notre sens de l'orientation s'est assoupi. Nous disposons d'un guide, et il suffisait de remonter le cours rectiligne du Naryn Gol, qui constituait pour nous comme un cordon ombilical nous reliant à Urt Moron. La simplicité de notre itinéraire nous avait donné une confiance excessive dans notre capacité à aller où nous voulions, quand nous le voulions. Mais nous sommes dorénavant parvenus à la lisière d'un territoire que seuls quelques audacieux explorateurs se sont risqués à affronter. Aucune indication claire n'existe sur la route à suivre. Nous devons tenter de lire notre itinéraire dans un paysage incongru aux caractéristiques hermétiques et mystérieuses.

Alors que nous remontons la vallée, mon inquiétude grandit encore quant à l'itinéraire. A la boussole, la direction de notre camp prévisionnel pointe vers les dunes du désert et aucun passage ne se signale pour le contourner. Après avoir franchi un modeste col, puis longé le flanc d'un coteau, nous arrivons dans une magnifique deuxième vallée d'une dizaine de kilomètres de long. Je la baptise sur le champ la "vallée heureuse", en souvenir de la "happy valley" que Clarmont Percival

Skrine, consul britannique à Kachgar dans les années vingt, avait découverte dans les KunLun occidentales. Le fond en est plat et vert. A gauche, de petits vallons latéraux où paissent des yacks conduisent vers de beaux sommets couverts de neige. A droite, le désert de sable dresse ses dunes comme une barrière de cent à deux cents mètres de haut. Au fond, désert et montagne se rejoignent, puis semblent se poursuivre au loin, côte à côte. Dans la vallée, les animaux sont partout. Les kiangs profitent de cette unique occasion pour assouvir leur naturelle curiosité : ils maintiennent toujours une distance de sécurité de cent mètres, mais ils avancent avec nous. Si Peter Fleming avait été là, nous aurions eu un cuissot d'âne pour le dîner !

A seize heures, après bientôt six heures de marche ininterrompue, nous nous octroyons une pause. Je sors mes cartes et confirme sans plus aucun doute que nous avons fait fausse route. Soit nous faisons demi-tour, et nous devons redescendre presque jusqu'à notre camp de ce matin pour contourner la dune par l'autre côté, soit nous traversons le désert. Yann et moi avons par principe horreur de revenir sur nos pas - un trait de caractère commun chez les voyageurs. Le désert constitue ici la frontière entre le QingHai et le XinJiang et sa largeur ne dépasse pas quinze kilomètres à vol d'oiseau. L'envie est forte de forcer le passage mais nous devons évaluer les risques et nos chances de réussite. Je propose de partir en reconnaissance pendant une heure pour faire l'ascension d'une haute dune et me faire une opinion.

Le décor est sublime. Je peine à escalader une dune, puis une autre, et encore une autre, mais ce que je vois me donne confiance. Ces dunes sont massives, plus hautes que celles du Taklamakan. Il y aura plusieurs barrières à passer, mais la voie semble praticable, tant pour nous que pour les bêtes. Par-delà les lignes de dunes du désert que nous devons franchir, j'aperçois à trente ou quarante kilomètres de distance une autre ligne de crêtes, plus hautes et enneigées. Entre notre désert et ces crêtes neigeuses se trouve sans aucun doute la vallée que nous aurions dû atteindre si nous ne nous étions pas égarés. Ainsi, je comprends que nous n'aurons pas à grimper trop haut ; sinon, les neiges au loin seraient restées masquées derrière le rideau des dunes de sable.

Je reviens et propose que nous tentions de passer. Yann est enthousiaste, mais Mangke est très anxieux. Je ne suis pas surpris de l'entendre tenir un discours où

des bribes de justifications plausibles se mêlent à l'expression plus directe de sa couardise :

"Bouna ! Les bêtes ne pourront pas passer. Les chameaux ne sont jamais allés dans les dunes de sable. Les sabots du cheval sont trop étroits. La bergère a dit que sous ce désert il y a de l'eau, et que partout se trouvent des sables mouvants qui vont nous engloutir. C'est l'année du Singe de Bois et l'horoscope dit qu'elle est fatale aux entreprises téméraires. Personne ne l'a jamais traversé. Des gens sont entrés et jamais ressortis..."

Je connais mon bonhomme et sais faire la part de la peur et celle de l'information. Il semble y avoir un fond sérieux dans ses allégations. Nous serons prudents mais nous irons. Et un repli sera toujours possible. En revenant de ma reconnaissance, j'ai aperçu un petit lac qui termine notre vallée heureuse. Nous pourrions toujours nous replier et y camper.

Nous envoyons Mangke faire boire les bêtes dans une mare et nous partons peu après dix-sept heures. Sur le sable meuble, il s'entête à monter son cheval qui s'enfonce de la hauteur des sabots, montrant que son caractère obstiné s'exprime aussi dans l'adversité. Malgré nos récriminations, il n'en fait qu'à sa tête, prétendant connaître les bêtes mieux que nous. Il a sans doute raison en théorie, mais je pense maintenant le connaître assez pour savoir que son attitude a plus à voir avec sa paresse qu'avec le souci de la fatigue des bêtes. Dès que le sol redevient un peu plus ferme, il remonte en selle et nous devons le surveiller en permanence.

Yann et moi guidons la caravane : nous alternons les reconnaissances en escadant péniblement les hautes dunes pour déterminer les meilleurs passages. De loin, par de grands signes de bras, nous indiquons la route. Notre tâche est épuisante mais exaltante. Les dunes sont raides et il faut souvent faire trois pas en avant pour avancer d'un seul. Sur les crêtes exposées, le vent soulève une fine couche de sable et donne l'impression de marcher sur un nuage. A cette altitude de plus de quatre mille mètres, l'air raréfié et sec est parfaitement cristallin. Dans le ciel sans nuages, le soleil de l'après-midi crée une lumière intense qui accentue dans un subtil jeu d'ombres les divers niveaux des ondulations du paysage, comme un fractal reproduit à différentes échelles les mêmes motifs géométriques : forme générale du désert, contour des dunes, ondulations des lignes crêtes, stries de surface.

Parfois, on aperçoit des traces d'animaux qui ont cherché un refuge incertain. Ici ou là poussent quelques rares plantes et des rhizomes que le vent a découverts et

le soleil calcinés. Mangke me fait goûter les plants d'une variété locale de rhubarbe. La tige est courte mais épaisse. Sous une peau rouge qu'on épluche, on suce la tige pour en exprimer un délicieux jus sucré sans nulle trace d'acidité. Un pur régal. Au fond de quelques vallons profonds, on trouve même parfois des plaques d'herbe dont je découvrirai plus tard la surprenante origine : dans ces déserts d'altitude surgissent des "sources des sables". Dues sans doute à la proximité des cimes neigeuses, des résurgences se produisent et l'eau peut apparaître aux endroits les plus improbables.

Mangke nous demande des pauses après chaque obstacle. Il prétend être fatigué, et que sa santé n'est pas bonne. Je ne le contredirai pas sur ce point. A trente-six ans, il est déjà presque une épave. Dès qu'on s'arrête cinq minutes, il s'endort. Il ne prétend même plus nous demander ces pauses dans l'intérêt des bêtes. Peut-être est-ce par atavisme, mais je suis déçu de voir progressivement les chameaux renâcler, se fatiguer, s'asseoir. Ils semblent hériter du caractère de leur maître. Le cheval, en revanche, se joue des difficultés. Pour la première fois depuis le début du voyage, il manifeste un véritable caractère en affrontant courageusement les obstacles.

Nous atteignons un col, flanqué à droite d'un pic de pierres noires qui émerge du sable, sur lequel j'ai plaisir à faire un peu d'escalade sur une vingtaine de mètres. A 4.460 mètres, l'altitude du sommet du Cervin, ce sera le point le plus élevé de tout notre périple. De mon promontoire, je peux évaluer ce qui nous attend encore : ce ne sont que détours, montées et descentes avant d'atteindre une ligne de crêtes qui pourrait être la dernière. Elle est à peu près à ma hauteur, mais je ne vois aucun passage évident pour la franchir.

Arrivés péniblement au tiers de la traversée du désert, il est déjà huit heures, et nous craignons de devoir faire demi-tour, car un grand cirque de dunes nous barre maintenant le passage. J'en suis persuadé moi aussi, les chameaux ne pourront pas traverser ici. Nous tentons en vain plusieurs passages, puis nous sommes obligés de faire un grand détour pour contourner l'obstacle.

Les chameaux ne sont pas du tout coopératifs et sont trop lourds pour qu'on puisse les contraindre. En tirant sur leur corde, on obtient des crachats pour seule réaction. Ils se laisseraient arracher le nez plutôt que de faire un effort dont ils peuvent pourtant se rendre compte qu'il est à leur portée. Je me souviens de photos et de gravures de Prjevalski, Hedin ou Bonvalot montrant des chameaux débâtés et tirés par des cordes attachées à leurs membres pour passer ce genre d'obstacle.

Devrons-nous en arriver là ? Ou devrons-nous renoncer ? Ce serait trop frustrant ! Dans *The Millenium Man*, Isaac Asimov énonce ses fameuses trois lois du robot que je transpose aux chameaux :

- Un chameau ne doit pas blesser un humain.
- Un chameau doit obéir aux humains sauf conflit avec la loi numéro un.
- Un chameau doit protéger son existence sauf conflit avec les deux autres lois.

Si seulement c'était aussi simple.

Mangke aussi devient de plus en plus difficile au fur et à mesure que les chameaux renâclent à la tâche. Ils sont sans doute fatigués, mais ils devraient être ici comme des poissons dans l'eau. Ils portent peu, et ont de larges pattes que les manuels de zoologie présentent comme une adaptation au désert. Lorsque la pente est trop raide ou trop en dévers, ils s'assoient et refusent d'avancer. Il faut alors faire une pause de cinq minutes et réessayer ou chercher un itinéraire de contournement.

Le temps passe et nous ne progressons que très lentement. Mais nous sommes bientôt à mi-chemin, notre point de non-retour, bien qu'il nous reste une haute et difficile ligne de crêtes à passer et que nous n'ayons pas d'itinéraire certain. Yann et moi jubilons dans la difficulté. Voilà le genre de péripétie dont nous rêvions l'un et l'autre en entreprenant ce voyage.

Le jour décline alors que nous apercevons le bout de nos peines. Nous avons atteint la ligne de crête et nous voyons clairement devant nous, quelques centaines de mètres d'altitude en contrebas, que la vallée est constituée d'une vaste plaine de plusieurs kilomètres de largeur, tout juste couverte de petites dunes de sable de vingt à trente mètres de haut. Entre les dunes, ce qui reste de lumière fait briller des étendues plates, qui ne peuvent qu'être autant de petits étangs, séparant chaque dune de ses voisines. Ils forment un paysage surréel. C'est l'alliance morganatique, contre nature, du stérile désert de sable et de l'eau de la fertilité. Nul explorateur de la région n'a décrit ce phénomène magique.

"On dirait des gouilles ! dit Yann

- Des quoi ?

- Des gouilles. Vous ne dites pas ça en France ? C'est ainsi qu'on appelle les flaques d'eau, chez nous."

La "Plaine des Gouilles" : voici ainsi baptisée cette merveille de la nature. Mais nous ne l'atteindrons pas ce soir. Le corps asséché, le visage ridé par le soleil, les jambes lourdes d'avoir arpenté les dunes, nous n'avons pas la force de poursuivre. A dix heures passées, après douze heures de marche quasi-ininterrompue, nous préférons tirer avantage des dernières lueurs du crépuscule pour établir un bivouac de fortune. Faute de temps, et faute de trouver un emplacement plat pour monter les tentes, nous trouvons refuge à l'abri tout relatif d'une dune. Mais nous nous exposons ainsi à un cruel dilemme : pour nous protéger du vent qui se lève, il nous faut être derrière la crête, mais alors on en reçoit tout le sable. Chaque rafale apporte son lot qui envahit tout et qui crisse sous les dents.

A la pause de l'après-midi, Yann avait constaté que le bidon avait fui et qu'il ne restait que dix litres d'eau. Maintenant il n'en reste guère plus de quatre. Je me rends compte bien tard que nous avons été très imprudents. Comment avons nous pu négliger de faire une provision suffisante ? Si les gouilles et le lac que nous comptons atteindre demain matin sont salés, nous connaissons la soif.

Ce soir, nous sommes tous les trois exténués et nous n'avons pas faim. Nous nous contentons de quelques raisins secs et d'un verre d'eau chacun. Nous réservons le reste pour demain. Au matin, chacun boira un verre et nous partagerons le reste dans nos gourdes. Ensuite, adviennent ce qui pourra. En fulminant contre les bidons chinois qui ferment mal, nous ironisons sur les types de pas de vis : au pas de vis anglais inversé auquel nous trouvons une correspondance avec le sens de leur conduite automobile ("not on the right side of the road"), il faut ajouter le pas de vis chinois auquel il serait vain de chercher un sens particulier mais qui correspond tout autant à leur pratique de la circulation routière.

19 juillet

J'éprouve un grand plaisir, au réveil, à prendre progressivement conscience du lieu où nous sommes et à me remémorer les événements d'hier. Non ce n'est pas un rêve, et la magie continuera aujourd'hui. A la belle étoile, entre ciel et sables, la nuit a été fraîche mais pas froide. Le thermomètre n'est pas descendu en dessous de zéro degré. Dans les premières lueurs du jour, Yann ouvre l'œil et constate que les chameaux, bien qu'entravés, ont entrepris de grignoter la paille de l'un des bâts après en avoir déchiré le sac. Le cheval était entravé très serré et n'a pas cherché à bouger. Pauvre bête, qui a si bien travaillé hier et que nous avons remerciée en la forçant à dormir debout, les pattes dans le même sabot, sans rien manger ni boire.

Pendant que Yann et Mangke poursuivent leur récupération, je me lève et pars grimper deux dunes pour me faire une idée de ce qui nous attend aujourd'hui. En m'élevant au-dessus de la crête qui nous a abrités pour la nuit, j'anticipe la redécouverte du spectacle de la plaine des gouilles entrevue hier. Son souvenir a déjà la beauté floue des rêves, où des éléments de souvenirs visuels très précis se joignent à une imagination littéralement débridée pour contribuer à produire une impression étrange. Ai-je vraiment vu ce spectacle hier ? Ou n'était-ce qu'une hallucination que l'obscurité et les vents auront balayée ? La magie est plus belle lorsqu'on sait qu'il y a un "truc" qu'on essaie de comprendre. Eh oui, notre plaine des gouilles est toujours là. Elle m'apparaît soudain dans sa sublime, irréaliste, paradoxale, insolente beauté, rehaussée encore par la lumière radieuse et cristalline du matin.

Dans la direction prévue j'aperçois le lac dont nous devons atteindre la rive. Dans la distance, il se distingue à peine, mais il constitue une promesse que j'ai hâte de voir se réaliser. A nos pieds, sur la plaine, les gouilles sont-elles les sables mouvants annoncés par la bergère ? Elles apparaissent tellement chargées de mystère que ce serait bien possible. Nous devons être prudents, notamment avec les bêtes. Les explorateurs de la région mentionnent souvent ce type de sables. Hedin, par exemple, indique que les eaux du lac Gas, à une centaine de kilomètres au nord d'ici, ne sont accessibles que par une seule de ses rives. Je constate aussi que les abords du lac sont verts et pourraient bien être marécageux. Et même si nous pouvons atteindre le lac, pourrions nous traverser les marécages, ou devons nous faire vers l'est une grande boucle de contournement ? Quant à la rive nord, elle est probablement baignée par le désert et infranchissable.

J'aime à me poser ces questions. Mon inquiétude est mesurée car, si le risque est bien présent, il n'est probablement pas vital. Notre situation me rapproche des explorateurs qui nous ont précédés dans ce bout du monde. Même s'ils avaient la plupart du temps des guides, ils étaient fréquemment confrontés à ce type de choix. J'éprouve un sentiment de liberté à devoir prendre des décisions qui m'engagent vis-à-vis de moi-même et vis-à-vis d'autrui. La liberté, dit-on, c'est l'exercice d'un choix responsable. Autre question d'importance : l'eau des gouilles et du lac sera-t-elle saumâtre ? Après avoir négligé l'avis de Mangke, je ne voudrais pas finir comme ces explorateurs de l'Australie morts de soif dans le désert après avoir combattu les aborigènes qui seuls connaissaient les points d'eau. Prudence et rationnement s'imposent.

Je laisse les deux dormeurs à leur activité matinale favorite et ne les réveille qu'à neuf heures quand le soleil passe au-dessus du petit raidillon qui nous abrite. Pendant ce temps, j'examine mes cartes et place des points de repère sur mon GPS. Puis j'explique mon plan à Mangke qui part grimper la première dune avec une paire de jumelles. Il revient et acquiesce. Nous irons au lac et évaluerons là-bas la possibilité de traverser le terrain marécageux qui le borde. Si ce n'est pas possible, nous reviendrons en arrière par une grande boucle autour des gouilles. J'insiste sur le fait que l'eau des gouilles et du lac est peut être salée et que nous devons garder des réserves pour la journée.

En quittant le camp, nous descendons les dunes sans difficulté majeure jusqu'à la première gouille, dont l'eau stagnante semble assez claire, et laisse paraître un fond sablonneux. Les animaux s'en approchent, penchent la tête et... la boivent. Nous voilà rassurés : au besoin nous pourrions nous aussi la filtrer et la boire. Nous contournons une sorte d'avancée que forme le désert de dunes dans la plaine. Le passage de ce cap nous fait apercevoir puis finalement, dans l'après-midi, atteindre le lac, dont la rive peut être approchée par un terrain ferme. L'eau en est parfaitement claire et délicieuse, et le site est enchanteur. Derrière nous, le désert apparaît comme un mur que nous n'aurions certainement pas entrepris de traverser dans ce sens. Les animaux n'auraient jamais pu gravir ces pentes.

Quelle chance nous avons eue de nous tromper de route en quittant le Naryn Gol ! Les anglophones ont pour cela un joli mot, que nous pourrions adopter s'il ne sonnait si mal en français. "Serendipity" désigne le hasard heureux qui nous conduit à une découverte inattendue. Le mot a été inventé au dix-huitième siècle par l'écrivain Horace Walpole, d'après Serendip, un ancien nom de Sri Lanka qu'il avait lu

dans un conte persan, et dont les héros découvraient, "par accident et par leur sagacité, des choses qu'ils ne cherchaient pas". De surcroît, la prononciation du mot rappelle Sérinde, un nom ancien désignant l'Ouest de la Chine. Ainsi, alors que nous voulions suivre une route directe qui ne suscite pas la moindre observation chez nos deux prédécesseurs, nous avons découvert une vallée paradisiaque, traversé le plus haut désert du monde et découvert l'un des lacs les plus bucoliques de la Chine. Nous avons fait un écart hier par rapport à notre itinéraire prévisionnel, mais nous n'en regrettons pas une minute. Demain, nous retrouverons la route de Maillart et Fleming derrière un massif rocheux qui borde à distance la rive nord du lac, derrière les dunes.

Sous le soleil que voilent parfois des passages nuageux, les jeux de lumière sur l'or des dunes et sur le lac d'un bleu intense sont féeriques. Ce lac est un mystère : il n'existe ni sur la carte utilisée par Maillart, ni sur celle de l'armée américaine. Or il est entouré de dunes de sable au sud, à l'ouest et au nord. Il n'y a guère que la partie est, en amont si j'ose dire, qui est couverte d'herbe et où des dunes de sable semblent s'inviter. Et cette herbe ne couvre qu'un ou deux kilomètres avant de céder la place au désert des gouilles. D'où vient l'eau ? Mystère. Peut être du sous-sol. Si le lac avait existé en 1935, Borodichine n'aurait pas manqué de le connaître. Leur guide d'alors prétendit d'ailleurs apercevoir un lac salé en montant sur un petit col... Quoi qu'il en soit, il fait nos délices.

D'un commun accord, nous faisons halte ici pour l'après-midi. Nous avons marché plus de quatre jours sans pause, notre bivouac d'hier n'était pas de tout repos et les bêtes ont besoin de récupérer. Mais avons-nous vraiment besoin d'une autre raison pour nous arrêter que le plaisir d'être là, loin de tout mais disposant à portée de main de tout ce dont nous pouvons rêver ? Je plante la tente à cinq mètres de l'eau, sur un beau carré d'herbe plat et sec. Le vent qui souffle de l'est me fait orienter l'ouverture principale et la grande abside face au lac. Seule ombre au tableau, le vent souffle fort tout l'après-midi et nous contraint à rester à l'abri.

Je vais néanmoins rendre visite à un troupeau de yacks sauvages qui paît, les pattes dans l'eau, dans une zone marécageuse au pied des dunes de sable. Arrivé à cent cinquante mètres, je m'arrête sous l'œil menaçant de quelques spécimens qui ne semblent pas apprécier l'originalité du spectacle de ma visite. C'est la première fois que je les vois d'aussi près. Je suis impressionné par leur taille, leur pelage très

long d'un noir de jais et leur queue ressemblant à un grand plumeau. Darwin au début de L'origine des espèces nous convie à observer que les animaux sauvages montrent beaucoup moins de variation que leurs cousins domestiques. J'en fais une nouvelle fois le constat. Je n'ai aucune chance de rencontrer ici le yack blanc.

Au loin, quelques ânes sauvages nous observent. Des couples de canards traversent le ciel. Il est trop tard dans la saison pour chercher des œufs, et nous n'avons pas de fusil. Même si je ne suis pas chasseur, j'aurais aimé en emporter un pour me sentir plus proche de Peter Fleming et tenter d'améliorer notre régime alimentaire. Mais la perspective d'être interceptés en possession d'une arme à feu par les autorités chinoises en un lieu où vivent des espèces protégées aura été rédhibitoire. Quant aux lance-pierres que Yann a bricolés à Urt Moron, nous avons abandonné l'idée de les utiliser pour la chasse.

Devant une tasse de thé, Mangke me raconte ce qu'il sait de la région : dans les années soixante-dix, les Mongols venaient encore jusqu'à Issyk-Pakté. Depuis, ce sont les Ouïghours qui montent ici depuis la lisière du Taklamakan. Avant la libération (c'est le terme officiel qui désigne la prise de pouvoir par les communistes en 1949, mais je ne peux jamais écrire le mot sans que ma plume grince sur la page, quand il est prononcé par un membre d'une minorité ethnique), à la fin des années trente donc, des musulmans Kazakhs vinrent s'établir dans la région de Teidjinar et jusqu'au Naryn Gol. Ils fuyaient la guerre civile qui faisait rage dans la vallée de l'Illi, aujourd'hui à la frontière entre Chine et Kazakhstan. Dans cette civilisation où l'on s'assoit par terre, on voulait les forcer à poser leur derrière entre les deux chaises aussi inconfortables que leur tendaient Staline et Mao. Finalement, après des années d'errance et de pillages, ils furent désarmés et contraints de se sédentariser. Certains restèrent au QingHai, mais un groupe connut un invraisemblable destin, relaté par Godfrey Lias dans Kazak Exodus : après une épique traversée du redoutable haut plateau du nord du Tibet, quelques centaines de survivants atteignirent Leh au Ladakh et furent transportés en Turquie, en 1951.

Le soir, le vent qui souffle en tempête nous empêche de faire un feu d'argol. Nous dînons sous la tente, dans la simplicité : un bol de nouilles instantanées nous rassasie sans parvenir à nous distraire du grand bonheur d'être là. Comme chaque soir, Mangke va chercher les bêtes pour les attacher plus serré. Alors qu'il est tout juste revenu, un yack sauvage s'approche à cinquante mètres, si près de notre camp que nous croyons un instant qu'il veut nous charger. Mais le yack est une espèce que Mangke a appris à côtoyer. Notre compagnon émet des sons gutturaux adaptés

à la situation et destinés à effrayer la bête. Il dispose d'un répertoire varié que nous avons découvert au fil des jours. Le yack passe en galopant et en soulevant la poussière. On ne peut que regretter qu'il n'existe pas de cri pour effrayer les araignées ou les moustiques.

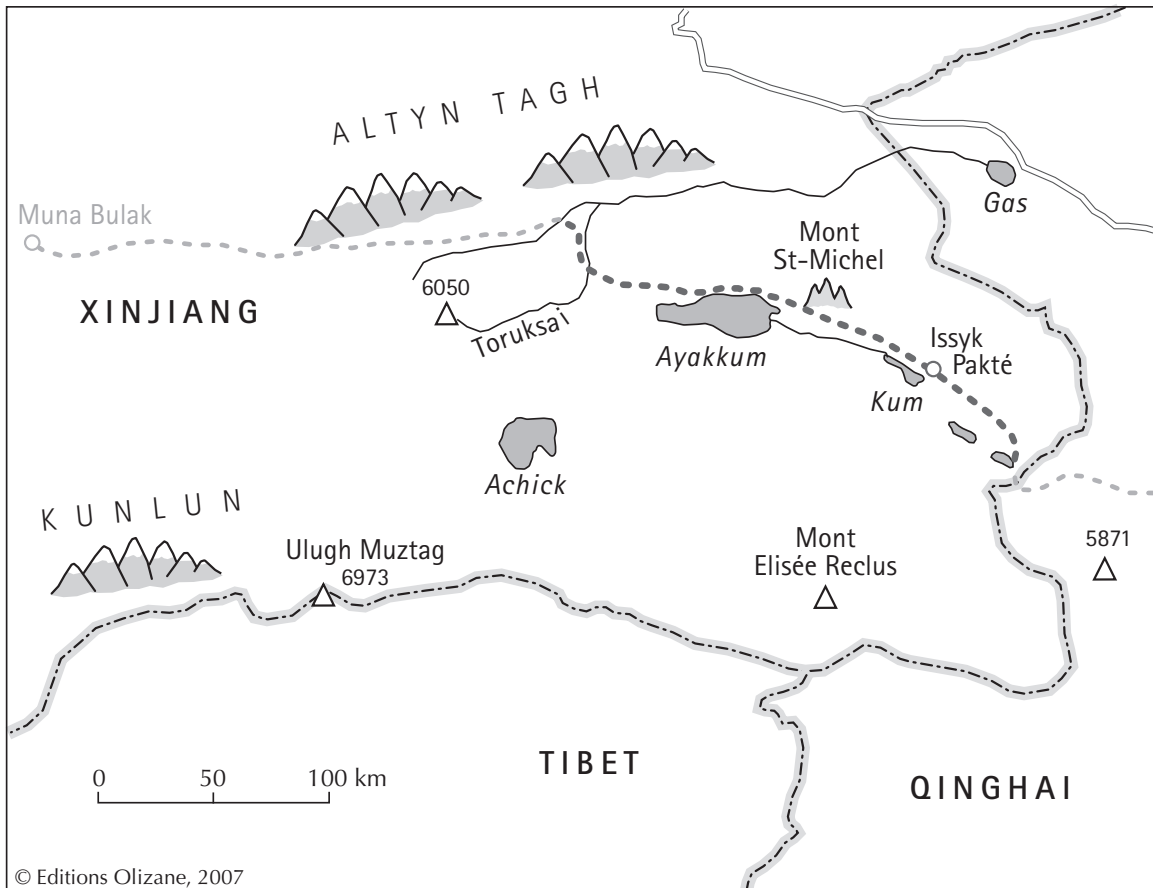
Une façon d'évaluer la difficulté des étapes et la fatigue est de constater que, dans mon journal, la part strictement descriptive devient prépondérante. Ce n'est que lorsque la facilité et la monotonie accompagnent le parcours qu'il vient au pèlerin ces pensées dont il pourrait s'enorgueillir et qui pourraient lui faire croire qu'il a atteint le statut vénérable d'écrivain voyageur. Mais cette prétention est sans doute exagérée. Le fait même de tenir un journal suffit à susciter ces remarques qui n'ont pas plus de profondeur au cœur de l'Asie Centrale que dans les embouteillages de nos villes, même si elles nous paraissent sur le coup plus chargées de sens. Dans les occasions uniques de nos vies, nous nous efforçons de ressentir plus intensément nos émotions et nous sommes plus complaisants et indulgents sur les mots pour les décrire. Inversement, à mesure que nous prenons du recul, les sensations et les souvenirs s'estompent et nous exigeons de nous-mêmes des évocations plus parlantes.

Rencontres dans le "No man's land"

*Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Courut le monde et l'admira.
Il fit ce que je voudrais faire
Si j'avais quatre dromadaires.*

Guillaume Apollinaire, *Le bestiaire*

(... nous n'avons que deux chameaux,
mais le bon compte de bosses !)



20 juillet

Notre vie ne se passe jamais comme nous aimerions la prévoir. J'ai très mal dormi alors que les conditions étaient idéales, malgré les grandes rafales de vent du début de la nuit que la tente a endurées vaillamment. C'est un modèle destiné aux expéditions en haute montagne, conçu pour affronter les pires blizzards et ses qualités ne sont pas superflues dans les hautes vallées de l'Altyn Tagh.

Je réveille Mangke et Yann à sept heures, mais ils attendent le troisième rappel pour sortir. Je ne voudrais pas voir s'instaurer entre eux une compétition d'oisiveté.

A présent, notre périple est bien entamé et il est facile de croire que nous avons trouvé notre rythme de croisière. Mais je crains que cela ne devienne un "faux rythme", comme disent les sportifs : oubliant l'objectif final, chacun s'abandonne à sa propre nature et le résultat est qu'en se fatiguant autant on produit une performance médiocre. Nous ne sommes certainement pas ici pour battre un record et un jour de plus ou de moins n'a aucune importance, mais la route est encore très longue et nos ressources limitées. Une certaine rigueur s'impose et c'est à moi qu'il incombe de la faire respecter. Mes compagnons peuvent à juste titre me reprocher mes tendances autoritaires, quand leur nature les pousserait plutôt à prendre la vie comme elle vient. Mais s'ils s'en remettent à moi pour prendre les décisions d'itinéraire et pour les amener à bon port à Cherchen, je dois traduire ces intentions en un programme quotidien et gagner leur adhésion.

Nous n'avons pas de combustible naturel et le vent qui s'était apaisé en fin de nuit se lève à nouveau. Ce vent imprévisible est une constante des hautes vallées. Tous les explorateurs en ont fait la rude expérience et je suis surpris d'avoir été jusqu'à présent relativement épargné. Nous cuisinons sommairement au gaz, sous l'abside de la tente. Yann me propose une nouvelle recette de porridge où le mélange de lait en poudre et d'une dose d'expresso rappelle le goût des meilleures glaces au café. Mais je suis réservé quant à mon objectivité gustative après bientôt un mois de régime sans légumes, ni fruits, ni viande.

En pliant sa tente, Mangke jette dans le lac ses consommables : emballages plastiques, sachets vides de nouilles instantanées, carton de cartouche de cigarettes, vieille paire de chaussettes. Achetées un Yuan et demi la paire chez l'aubergiste de Urt Moron, elles sont percées après une semaine d'usage et il serait illusoire de tenter de les laver. Après la sueur, le détergent achèverait de les dissoudre. Je réussis à persuader Mangke que notre lac est un lieu si exceptionnel qu'il convient de ne pas le souiller et il range temporairement ses ordures dans sa petite valise de représentant de commerce. Lorsqu'on est issu d'une civilisation de nomades où l'on jette peu et où tout est naturel, il est difficile d'assimiler l'idée que certains déchets pollueront l'environnement pour les siècles à venir. En outre, jeter sur le pas de sa porte des emballages de produits manufacturés est un signe de statut social : tout le monde n'a pas le privilège de consommer des nouilles instantanées.

La pluie commence à tomber. J'aime le beau temps, mais il nous endort dans un semblant de fausse facilité. Bien qu'avec quatre degrés il ne fasse pas froid, j'ai plaisir à sortir de mon sac ma veste en goretex, mes gants coupe-vent et mon bon-

net polaire. L'avantage du mauvais temps, c'est que personne ne traîne. Chacun s'active et après les trois quarts d'heure incompressibles pour bâter et charger les chameaux, nous sommes prêts pour un départ à neuf heures.

Pour poursuivre notre route, nous devons revenir vers le nord sur une dizaine de kilomètres et faire un détour pour contourner une petite chaîne de montagnes qui dresse sa ligne de crête sur le plateau comme les écailles sur le dos d'un stégosaure ou d'un iguane. "Petite chaîne" est un qualificatif bien incongru pour évoquer des sommets de près de cinq mille mètres, mais la démesure du lieu fait progressivement perdre le sens des proportions. Au-delà de cet obstacle, mes cartes indiquent une longue vallée qui descend vers les lacs Kum puis Ayakkum. Le terme "kum" signifie "sable" dans les langues turques, et je peux en conclure sans peine que la nature continuera dans les prochains jours de nous gratifier de son incomparable spectacle minéral.

C'est au lac Kum que se trouve l'emplacement présumé d'Issyk-Pakté, où nous espérons trouver quelques Ouïghours. Le grand lac Ayakkum (qui signifie "lac Kum inférieur", ou peut-être "lac au pied des sables"), est quant à lui situé à une altitude de trois mille neuf cents mètres, juste un peu plus bas que notre position actuelle. Il se situe pourtant à une centaine de kilomètres d'ici. J'en déduis que la descente dans la vallée sera imperceptible - c'est d'ailleurs ce qu'indique Peter Fleming - et que nous ne devrions pas y rencontrer d'obstacle particulier. Tout juste le risque d'absence d'eau nous impose d'en faire une provision pour deux jours avant de quitter le lac.

En marchant, je remarque dans le sol un trou de cinquante centimètres de large et d'un mètre de long environ, contenant des crottes d'animaux. Il est sans nul doute artificiel, mais sa présence dans cette région inhabitée appelle une explication. La réponse de Mangke est tellement sidérante que Yann et moi ne pouvons réprimer un fou rire : c'est un "toboggan à antilopes", qu'elles utilisent pour se débarrasser des insectes parasites. Très sérieux et presque vexé de notre incrédulité, il nous explique que les antilopes prennent leur élan et se jettent à plat ventre en glissant dans le trou pour s'épouiller ! Après tout, cette explication en vaut bien une autre, mais je regrette de ne pouvoir installer une caméra cachée. Passage garanti à Vidéo Gag !

A dix heures, Mangke nous fait signe. Comme le matelot depuis son poste de vigie, il pointe du doigt, à flanc de coteau, quelques kilomètres devant nous, les murs à peine visibles d'une bâtisse. C'est toujours lui qui a l'œil le plus vif, un attribut professionnel du gardien de moutons que des années de beuverie et de somnolence ne semblent pas avoir réussi à atténuer. Nous sommes sur nos gardes. La frontière du QingHai est toute proche, et nous venons de pénétrer dans la réserve naturelle de l'Altyn Tagh, dont l'accès est évidemment encore plus interdit que la région d'où nous arrivons, si cela peut avoir un sens dans des parages aussi inhospitaliers. Je connaissais ce risque, mais il n'était pas plus rédhibitoire que les autres et j'avais choisi de l'ignorer.

Il pourrait y avoir ici un poste de contrôle et je redoute la rencontre d'un jeune fonctionnaire tout frais émoulu de l'école professionnelle, du genre de Thierry Lhermitte dans Les Ripoux, et qui pourrait considérer notre arrestation comme une preuve de sa compétence. Le vieil inspecteur roublard joué par Philippe Noiret n'est pas à craindre, d'abord parce que la corruption en Chine ne concerne pas le fretin trop menu que sont les touristes, et parce qu'ici comme ailleurs est coupable celui qui apporte des nouvelles embarrassantes. Le fait de nous attraper ici prouverait la négligence de nous avoir laissés arriver jusqu'ici. Aux jumelles, je ne discerne aucun signe de vie, mais Mangke pense que la maison est habitée, et il a généralement raison sur ces sujets. Nous ne pouvons qu'avancer comme on va à Canossa.

Arrivés à moins d'un kilomètre, une vague piste se dirige vers la montagne en remontant un vallon. Comme elle part juste dans la bonne direction, c'est peut être un raccourci qui nous fera à la fois traverser la crête du stégosaure et éviter la maison. Nous nous y engageons, mais après vingt minutes de légère ascension, elle oblique franchement à gauche et retourne vers le lac. C'est bien dommage. Nous devons donc faire demi-tour et passer par la maison. Heureusement, elle s'avère vide et inhabitée. C'est une simple mesure de trois pièces dont une contient un grabat de cinq mètres de large, sur lequel peuvent dormir une dizaine de personnes. Je pense d'abord à une garnison militaire perdue ou à un poste frontière qui pourrait être occupé par quelques exilés, mais c'est plutôt notre première rencontre avec l'architecture ouïghoure traditionnelle. La preuve que nous avons, en traversant les sables, changé de civilisation.

Un peu plus loin, un col traverse l'extrémité de la chaîne de montagnes et nous pouvons enfin obliquer vers le nord-ouest, la direction de notre route. Passé le col, nous entamons la descente quand Mangke s'écrie :

- "Cachez-vous, cachez-vous !"

Yann et moi disparaissions instantanément à quatre pattes derrière un groupe de rochers, et Mangke nous rejoint vite. Qu'est-ce qu'il a bien pu voir ? un yack ? des loups ? un ours ?

"Bouna, il y a une voiture qui vient !

- Je ne vois rien du tout...

- Elle vient vers nous ! "

Mangke nous donne la direction et aux jumelles apparaît une jeep, en contrebas sur la plaine à quelques kilomètres. Comment fait-il pour voir à l'œil nu ce minuscule panache de poussière ? Etant donné la distance et notre position, nous n'avons sans doute pas été remarqués. C'est une vieille Beijing Jeep déginguée, que nous laissons passer en contrebas à deux ou trois kilomètres. En accord avec Mangke, nous statuons que ce sont des autochtones, car les officiels se déplacent toujours dans de puissants Land Cruiser. Ils ne nous ont pas vus. De toutes façons nous n'avons pas d'autre choix que de descendre dans la vallée et de compter sur Mangke pour faire le guet.

Le lac Kum est maintenant à cinquante kilomètres, droit devant nous, au fond de la vallée. Les comptes-rendus de Sven Hedin, au début du vingtième siècle, me garantissent d'y trouver de l'eau douce. Ce sera pour demain soir. C'est aussi le lieu où j'espère vérifier l'existence d'Issyk-Pakté et de ses quelques bergers. Mais qui sait, la création de la réserve naturelle s'est peut-être accompagnée du retrait forcé des nomades de toute la région. Comment expliquer sinon l'absence de toute trace d'occupation près de notre superbe lac émeraude d'hier ? Bref, nous sommes anxieux d'atteindre ce fameux lieu-dit, sans pour autant savoir ni où il se trouve ni s'il est habité. Pour les Mongols, Issyk-Pakté est comme le "Pôle Ouest", leur Finistère. C'est le lieu depuis lequel tout est à l'est. Un point mythique dans leur géographie mentale, où peu sont allés et dont on parle en manifestant son respect par des hochements de tête entendus, comme on devait parler de l'Alsace et de la Lorraine en France après 1870. Issyk-Pakté porte un nom ouïghour, mais on dit ici que le lieu a été mongol, ou aurait pu l'être. Certains l'appellent Muktchin.

C'est ici que nous foulons pour la première fois l'itinéraire de Sven Hedin. Ses notes, consignées dans *Central Asia & Tibet* sont remarquables de précision. Il arrive ici le 26 juillet 1900, en ligne droite depuis le lac Gas à une bonne centaine de kilomètres de solitudes inhabitées vers le nord, en traversant quatre "petites" chaînes de montagnes qui constituent les marches du Tibet, au propre comme au figuré : les chaînes, et les vallées qui les séparent, sont de plus en plus élevées. Lorsqu'il passe le dernier col, dans la chaîne qu'il appelle Akha-Tagh et que nous longeons sur notre droite, il décrit un panorama extraordinaire : "Là, une perspective d'une splendeur et d'une amplitude sublimes s'ouvrait à nos yeux vers le sud. Ce n'était plus une unique chaîne de montagnes, mais un monde de reliefs qu'il me faudrait des mois pour explorer".

En longeant comme nous la vallée, Hedin est importuné le jour par les moustiques, les mouches et les tiques; la nuit, des loups ravissent neuf moutons à sa caravane sans que les chiens puissent rien y faire. Il attrape deux kiangs (que sa manie de la mesure de toutes choses évalue au quart de pouce) et un jeune loup délaissé par sa mère. Avant de traverser le lac Kum sur la barque qu'il transportait à dos de chameau (profondeur maximale douze pieds et quart), il observe comme nous les magnifiques dunes de sable qui bordent l'autre flanc de la vallée, donnant son nom au lac : "Elles étaient de la même teinte jaune que celles du Taklamakan, et tout aussi développées. Ainsi, les conditions prévalant pour la formation d'un "océan de sable" tel que celui qui se trouvait en contrebas s'appliquait également ici, à une altitude de douze à quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer". Cependant, Hedin finira par trouver la vallée "extrêmement monotone", avant de s'empêtrer dans les terrains très difficiles qui entravent toute tentative de passage vers le nord inhabité du plateau tibétain à travers les grandioses et impressionnantes montagnes de l'Arka Tagh.

En tentant de retarder le moment où la monotonie du lieu s'imposera à nous, nous dépassons ici ou là des cadavres de kiangs dévorés par les loups, aux différents stades de décomposition, depuis la bête complète jusqu'aux os blanchis. Qui court le plus vite, du kiang ou de la meute de loups ? A moins que ce ne soient les bêtes malades, ou trop jeunes, ou trop âgées qui se fassent prendre.

Le temps se dégrade progressivement au cours de l'après-midi. Nous ne pouvons voir distinctement ni les montagnes à notre droite, cachées dans les nuages, ni

à gauche le désert de dunes qui a maintenant supplanté la crête montagneuse. Sous nos pas, le sol sablonneux n'accuse pas la moindre déclivité, et est tout juste couvert ça et là de quelques touffes d'une herbe éparse. Il n'y a aucune trace d'eau. Les cartes n'en mentionnent pas et le cours d'eau qu'indique ma carte GPS se matérialise finalement en une ridicule rigole de vingt centimètres de fond, couverte d'une boue séchée et craquelée. Un filet d'eau a pu couler ici il y a quelques mois, mais nous devons compter sur notre unique et dérisoire bidon pour un bon moment encore.

Notre marche vaine dans cette vallée venteuse et désespérante, entre dunes et montagnes, aurait pu inspirer le poème de Paul Klee :

*"Zwei Berge gibt es auf denen es hell ist und klar,
den Berg der Tiere und den Berg der Götter.
Dazwischen aber liegt das dämmerige Tal der Menschen.
..."²*

Autant j'apprécie l'originalité de la métaphore, autant je réproûve le fond pessimiste. Plutôt qu'au fond de cette "sombre vallée des hommes" enserrée entre les "deux montagnes sur lesquelles le temps est clair et dégagé", celle des bêtes inconscientes de leur ignorance et celle des Dieux omniscients, je préfère transposer la scène : j'imagine l'homme sur la crête étroite de la raison, entre les deux abîmes également insondables de l'ignorance et de la crédulité.

La vallée s'est élargie et présente maintenant un profil inexorablement... isotrope (c'est le seul mot qui me vient à l'esprit) : dans toutes les directions, son aspect est identique. Nous avons marché le long d'une vague piste sur laquelle les véhicules tous-terrains, manifestement très rares, peuvent éviter de se perdre par mauvais temps, en suivant comme un fil d'Ariane les traces presque invisibles de leurs lointains prédécesseurs. C'est une impression bizarre que de n'avoir aucun lieu particulier à choisir pour poser le camp. Il suffit de s'arrêter de marcher et de dire : "C'est ici !" Le site vaudra bien n'importe quel autre. A cinq heures et demie, au terme des habituels trente-cinq kilomètres de vol de notre virtuel oiseau compagnon, nous nous arrêtons pour la nuit. Le maudit vent des hauts plateaux a forci et a ren-

² "Là se dressent deux montagnes, sur lesquelles le temps est beau et clair, La montagne des bêtes, et la montagne des dieux. Mais entre elles s'étend la sombre vallée des hommes."

du pénible notre progression, au point que nous nous laissons tomber de fatigue, assis à même le sol, sans avoir la force ni le courage de décharger les bêtes et de préparer le camp. Il reste trente kilomètres pour atteindre le lac Kum. Ce sera l'affaire de notre étape de demain.

Une pluie fine et froide commence à tomber. Elle nous contraint à monter les tentes à la hâte. Ici, nous nous rendons compte à quel point nos camps du Naryn Gol étaient civilisés. Ils étaient au moins situés au bord de l'eau, sur des carrés d'herbe garantissant l'alimentation et le confort des bêtes, à proximité d'un combustible abondant de saxaoul ou d'argol. Ces quatre derniers jours, nous n'avons pas rencontré âme qui vive depuis la bergère du bout du monde. Aujourd'hui, même les bêtes sauvages désertent le voisinage. Tout juste quelques antilopes et kiangs se laissent apercevoir, toujours assez loin de nous. Je croyais pourtant la fréquence des bêtes sauvages en proportion inverse de celle des humains. Certains lieux sont si désolés que ni hommes ni bêtes n'y élisent domicile. Si notre moral n'était pas au plus haut et nos sens en éveil à l'idée de rejoindre nos premiers Ouïghours, ce camp serait d'une infinie tristesse. Et la platitude du terrain en avant de nous ne laisse présager aucune distraction sur la route qui nous attend. Dans la brume, le désert et les montagnes ne se laissent même plus deviner. Nous n'avons que quelques litres d'eau et devons économiser le gaz. Depuis plusieurs jours, nous ne mangeons que des nouilles instantanées. Chaudes le soir, froides à midi, et une poignée de raisins secs dans la poche pour unique coupe-faim. Mais je suis heureux et Yann aussi. Je ne voudrais à aucun prix être ailleurs. Mangke, resté le cul sur la selle toute la journée, est d'assez bonne humeur pourvu qu'on l'alimente et que je paraisse assez sûr de moi quant à l'itinéraire.

Pendant que nous préparons le dîner, un coup de théâtre survient : de l'est, la direction d'où nous sommes arrivés, apparaît au loin une voiture. Nous venons de finir de monter le camp. Avec nos animaux et la tache jaune vif de ma tente conçue pour être visible par mauvais temps dans les montagnes, nous n'avons pas plus de chance de passer inaperçus qu'un accroc sur une table de billard. C'est la Jeep de ce matin. Parvenue à notre hauteur, elle s'arrête et trois hommes en sortent, en qui je reconnais immédiatement les traits de musulmans ouïghours. Ouf ! Mieux vaut ne croiser aucun Chinois dans cette zone interdite.

"Salam Aleykum", dis-je en tendant la main au chauffeur, un homme souriant d'une quarantaine années, accompagné de deux compagnons beaucoup plus réservés. Seul Hassan parle mandarin. C'est un véritable Sherlock Holmes : il a remarqué sur la piste les traces de deux chameaux, un cheval et deux marcheurs probablement étrangers car ils ont de grands pieds et des chaussures à grosses semelles !

"Avez-vous besoin d'aide ? demande-t-il.

- Merci, tout va bien, nous sommes équipés pour le mauvais temps, et nous avons de l'eau pour ce soir et demain matin."

Mohammed, l'un des deux autres Ouïghours, habite à une quinzaine de kilomètres d'ici, sur notre itinéraire. Il nous invite à passer chez lui demain midi. Nous ne risquons pas de manquer sa maison, posée au milieu de la vallée, à proximité d'un puits. Au-delà, près du lac Kum, il y aura encore quelques habitants, nous dit Hassan. Tous gardent des moutons. Nous lui expliquons d'où nous venons et je lui raconte l'histoire de Maillart et Fleming.

"J'ai entendu cette histoire. Elle date d'avant la 'libération'.

Pour confirmer, je lui demande des précisions.

- Il y avait un homme et une femme, répond-il spontanément, des 'MeiGuoRen'."

Le mot signifie américains, mais c'est un terme quasi-générique pour désigner les étrangers chez les Chinois peu éduqués. Encore un pont avec le passé qui apparaît à l'endroit le plus inattendu.

Nous parlons des points d'eau sur la route et de nos réserves de nourriture et je confie innocemment que j'aime beaucoup les plats de l'Asie Centrale : nan, laghman, plov, ragoût de mouton... Mais la meilleure nouvelle qu'ils nous apportent dans cette conversation impromptue est que nous n'aurons pas à craindre de contrôle administratif. Notre passage devrait continuer d'être sûr pour un moment. On se promet de se revoir le lendemain, et ils repartent dans la brume, nous laissant de nouveau seuls, comme si leur apparition et leur départ subits étaient le fruit d'une hallucination.

Pour le dîner, la pluie nous a regroupés tous les trois sous la tente. Le menu suit l'exercice imposé désormais classique des nouilles instantanées, tout juste rendu plus goûteuses par nos rêves pavloviens de pain cuit au four et de chachliks, ces succulentes brochettes de mouton qui constituent la base alimentaire du monde turc, des plaines anatoliennes aux confins de l'Asie. Peut-être pourrons-nous acheter un mouton demain et comparer les variétés ouïghoures et mongoles. Pour fêter la désormais probable absence de contrôle, je suggère à Mangke d'aller chercher l'une des deux bouteilles d'alcool que j'avais achetées pour soudoyer d'éventuels officiels qui nous barreraient le chemin. Ma proposition le tire de sa léthargie. Ses yeux pétillent. Sous la pluie, il part chercher tout droit dans le bidon approprié une bouteille de "Petit Lion" achetée vingt-cinq Yuan à Golmud. Je n'apprécie guère les alcools chinois, et celui-ci est un médiocre tord-boyaux de sorgho distillé dans la lointaine province du GuiZhou et qui titre cinquante degrés d'alcool.

Il nous apporte cependant à chacun une satisfaction mémorable. Mangke apprécie cette parenthèse éthylique au milieu de son abstinence forcée, comme une plante trop longtemps privée d'eau. Yann et moi trouvons nos délices dans la lecture de l'emballage où se trouve imprimé un paragraphe du meilleur "chinglish", ce langage incongru qui résulte de la traduction - mot à mot, au dictionnaire et par quelqu'un qui ne connaît pas l'anglais - d'un texte généralement pompeux et hermétique. Le résultat est intraduisible, même probablement en chinois, et je crains que ma transcription française ne fasse qu'ajouter à la confusion. Sous un titre prometteur et cryptique : "The pass loves the 'Small Lion' and share the great universe" (La passe aime le 'Petit Lion' et partagez l'univers majestueux), s'étale un texte qui dépasse les attentes les plus surréalistes. Dans une police de caractères aux espacements déréglés qui ajoute une étrangeté visuelle aux déraillements sémantiques du texte, on peut lire :

"It is happiness to great the peaceful times, give a lion dance to praise the peace. Animal and person is the cosmos's numerator, mutually in peace and harmony, share the nature, and hold the ecosystem. Love animal, love nature, is love human home. The lion is king of the wild beasts, 'Small Lion liquor' of exactly dithyramb person environmental protection love the heart dedicate wish. Fine world permanence ! Green nature permanence !"

(C'est joie de consacrer le temps paisible, donner une danse de lion pour glorifier la paix. L'animal et l'humain est le numérateur du cosmos, en paix et harmonie mutuelle, partagez la nature, et soutenez l'écosystème. Amour d'animal, amour de

nature c'est la maison d'amour humain. Le lion est roi des bêtes sauvages, la liqueur 'Petit Lion' d'exacte personnalité dithyrambique protection environnementale aime le coeur d'un souhait dédicacé. Permanence du monde plaisant ! Permanence de la nature verte !)

Une relecture s'impose pour tenter de trouver un sens caché, mais elle ne peut que compliquer l'interprétation. Je trempe juste les lèvres. C'est du kérosène. Yann, pour qui c'est une première, est un peu plus curieux. Mangke s'offre GanBei sur GanBei, ces culs-secs chinois. Il ne tarde pas à se sentir le "numérateur du Cosmos" et nous propose de chanter des chansons mongoles. Il nous explique que Genghis Khan est maintenant un dragon dans le ciel, et qu'il reviendra bientôt sur terre sauver son peuple. Au détour de la conversation, il confie être inquiet :

"Je suis dans ma trente-sixième année et l'an prochain est mon 'année idiote' !"

Je me réjouis de l'avoir connu avant ce cap fatidique, tout en le trouvant assez bien préparé à affronter les épreuves de l'année à venir. Mais je me rends vite compte que j'ai été mauvaise langue, en confondant deux mots dont la prononciation diffère seulement par le ton. C'est un problème courant pour qui ne parle pas bien le chinois, et je m'en excuse vite auprès de Mangke. Il voulait seulement dire qu'il aura complété son troisième cycle de douze ans de l'horoscope chinois. Heureusement, il a bon caractère, et préfère en rire avec nous.

Je propose qu'on se couche avant de terminer le "Small Lion" et Yann refuse gentiment que Mangke emporte la bouteille sous sa tente. Une semaine d'abstinence ne l'a pas encore amené à prendre de bonnes résolutions.

Honni soit qui mal y pense

Quelles qu'aient pu être les intentions des Britanniques au Tibet, elles conduisirent irrésistiblement à l'entrée à Lhasa par la force du colonel Younghusband et de ses troupes en août 1904. Ce n'était ni la première ni la dernière profanation de la cité sacrée par des troupes étrangères. Les Chinois firent en effet des démonstrations de force au XVIII^{ème} siècle, puis en 1910, dans ce qui fut la dernière opération militaire de la dynastie mandchoue des Qing, quelques mois avant sa chute. Kipling aura mal auguré du siècle à venir en écrivant de Lhasa qu'elle contrôlerait son destin :

*"The gates are mine to open
And the gates are mine to close,
And I set my house in order,
Said our Lady of the Snows."³*

L'exploration systématique du Tibet par les Anglais, à partir du milieu du XIX^{ème} siècle, fut rendue nécessaire par les avancées russes en Asie Centrale, menaçant la frontière nord de leur empire des Indes. Cette gigantesque partie d'espionnage sur les terres les plus hautes et les plus reculées de l'Asie fut baptisée "Le Grand Jeu", et elle conditionna toute l'histoire géopolitique récente de la Chine de l'Ouest.

La première carte du Tibet fut réalisée par les Chinois dès 1717, mais les Anglais ne pouvaient s'en contenter. L'accès au territoire leur étant interdit, ils imaginèrent comme stratagème de recourir à des espions indiens, désormais connus sous le terme de "pundits", déguisés en pèlerins bouddhistes. Mesurant les distances à l'aune de leurs pas et cachant leurs notes dans le double-fond de leur moulin à prière, ils ne furent presque jamais suspectés. Ainsi Nain Singh put-il fournir une première carte en 1866, au terme d'un invraisemblable périple. Bien d'autres voyages suivront, et la lecture de leurs détails est une incomparable source d'information sur le Tibet du dix-neuvième siècle.

³ "Nul autre que moi n'ouvre les portes,
Et nul autre ne les ferme.
Je suis maîtresse de ma Maison,
Nous dit Notre Dame des Neiges."

Suite aux avancées de l'explorateur russe Prjevalski dans les années 1870 et 80, il devenait nécessaire de mieux connaître les frontières nord du Tibet. C'est dans ce cadre que s'inscrit la formidable expédition de Carey & Dalgleish en 1885-87.

Partis de Leh au Ladakh, ils rejoignent le désert du Taklamakan dont ils font le tour jusqu'aux oasis de Korla, puis "Chaklick" (aujourd'hui RuoQiang, près de Cherchen) en mars 1886. C'est alors un village de soixante-dix maisons de terre, qui compte cinq cents habitants, présentés comme simples d'esprit et totalement isolés du monde. De là, l'expédition fait route vers le sud-est pour déboucher à onze miles à l'est du lac Ayakkum le 23 mai 1886.

Carey et Dalgleish ont réalisé en sens inverse la première partie de notre itinéraire. Nous pouvons retrouver, dans leur narration, la trace de leur passage en des lieux qui nous sont dorénavant familiers, ainsi que des informations sur leur mode de voyage. Il est saisissant de constater que dans la période de plus de cent ans qui s'est écoulée depuis lors, cette partie du monde n'a pas connu le moindre développement. Les très rares aventuriers qui s'y sont hasardés n'ont pu que confirmer l'un après l'autre sa définitive inutilité.

Le 16 juin, Carey et Dalgleish atteignent le cours supérieur du Naryn Gol, après deux jours sans bois, ni herbe, ni argol. Dans un geste éminemment "british", ils se résolvent à brûler le piquet du faite de leur tente pour préparer une tasse de thé. Le 24, ils sont au lieu-dit Bokalik, qui doit être près de notre Ulan Baishin, en descendant la rivière sur sa rive droite, en face de notre route. Ils y signalent de l'or et une piste fréquentée par les Turcs de Khotan et de Chaklik. "Ils arrivent début juillet et travaillent jusqu'à mi-août, quand le froid les oblige à rentrer à la maison. Ils transportent leurs effets et leur butin sur des ânes."

En descendant la rivière, ils croisent notre affluent Ulan Usu qui colore le Naryn Gol, puis campent à "Bulantai", au coude bas de la rivière. Le nom restera sur toutes les cartes étrangères, même s'il n'évoque rien pour les habitants actuels d'Urt Moron.

Au matin du 30 juin, leur camp est presque submergé par la crue soudaine d'un torrent. Ils partent en reconnaissance. Dalgleish considère que la piste qui pointe vers le nord (notre itinéraire) est impraticable en cette saison. "Il apprend par la suite qu'elle conduit à Hajjar (l'oasis de Teidjinar), et n'est viable pour des animaux de bât qu'entre octobre et avril." Le lendemain, Carey revient au camp et

indique que la route qui traverse les montagnes vers le sud semble bonne, malgré les moustiques.

Ils sortiront des montagnes près de Golmud, puis repartiront vers l'ouest pour atteindre Teidjinar et Urt Moron début octobre : "Nous avons croisé le cours du Nairin-gol, puis celui du Otto Mairin-gol (Utu-murren-gol) avant d'atteindre notre camp. Les nomades de Hajjar, au nombre d'une bonne centaine de tentes, sont à environ deux miles de notre camp."

Dalgleish finira tristement ses jours, assassiné dans le Karakorum. Aussi étonnant que cela puisse paraître, son meurtrier sera retrouvé en 1889 par l'expédition du Lieutenant Bower, un autre Anglais qui découvrira le premier manuscrit bouddhiste ancien du XinJiang, et lancera ainsi une nouvelle ruée vers ces régions perdues, dont les protagonistes seront les archéologues Aurel Stein, un britannique d'adoption, et le Français Paul Pelliot. Le récit de cette deuxième vague d'expéditions est relaté avec talent par Peter Hopkirk dans son *Foreign devils on the Silk Road* dont le titre français *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie* est pour le moins approximatif.

Le troisième épisode de la conquête de l'ouest est maintenant bien engagé. Il a pour objet l'or noir trouvé sous les sables du XinJiang et la colonisation par des Chinois ethniques Han des oasis du désert. C'est une manière peu scrupuleuse de diluer les cultures traditionnelles et d'ancrer le XinJiang et le Tibet au territoire national en promettant à des ruraux des provinces pauvres un rapide ascenseur social vers la classe convoitée des petits commerçants.

Pour compléter le tableau, il faut mentionner qu'en 2003, une gigantesque nappe phréatique de trente-six milliards de mètres cubes d'eau a été découverte sous le Taklamakan. Un projet titanesque, comme seuls les Chinois en entreprennent encore, verra sans doute bientôt le jour et accélérera l'effacement de la coutume par le développement économique.

21 juillet

Il a plu toute la nuit et on y trouverait volontiers prétexte pour rester au chaud. Mais une fois que nous sommes tous trois dehors, le départ est accéléré par le mauvais temps. Nous nous mettons en route sous un crachin persistant mais les premières heures de marche de la journée sont faciles. L'esprit est frais et le corps reposé. Peu après midi, nous arrivons à une maison où nous reconnaissons notre rencontre d'hier soir, Mohammed, qui vit là avec sa femme Nenessa. Le couple est arrivé il y a trois ans de RuoQiang, la ville la plus proche, accessible en deux jours par une piste exécrationnelle. La bâtisse est constituée d'une pièce unique, séparée en deux parties. Au fond, une grande banquette qui sert de lit la nuit et sur laquelle on s'assoit les jambes croisées pour manger et palabrer dans la journée. La partie avant, au milieu de laquelle se trouve le poêle, sert d'entrée, de cuisine, de rangement. Au plafond une ouverture carrée apporte la lumière et l'eau de pluie. Sur les murs un tissu imprimé posé comme un papier peint masque le torchis.

Nenessa est une jeune femme aux formes opulentes et au visage également rond, habillée d'une jupe et d'un corsage noir orné de broderies dorées. Elle porte un foulard coloré sur le haut de la tête. Elle nous concocte un mémorable déjeuner, dans la plus pure tradition d'hospitalité ouïghoure. Après nous avoir fait asseoir et servi un thé légèrement sucré (comme pour nous prouver qu'en arrivant au XinJiang nous avons changé de monde et abandonné le thé salé des Tibétains et des Mongols), elle déplie une serviette contenant les caractéristiques galettes de pain non levé et cuit au four, qu'on appelle "nan" dans une bonne partie de l'Asie centrale et jusqu'en Inde. Rond et plat, fin au centre mais épais comme une couronne sur rebord, il peut être préparé nature, ou bien recouvert de sésame, de cumin ou de d'oignons coupés pour agrémenter son goût. Séchant très vite, il ne moisit jamais, et est souvent conservé pendant des semaines quand il est emporté en sacs pour la transhumance.

Puis Nenessa prépare les laghman, la version centre-asiatique des « LaMian » chinoises, littéralement les "nouilles tirées". Ce sont des spaghettis qu'on prépare en étirant un long cordon de pâte enroulé autour des bras. Préparés juste avant d'être bouillis "al dente", puis recouverts de légumes cuits au wok et de petits morceaux d'agneau, ils n'ont rien à envier à leurs cousins chinois. Avant de nous servir, Nenessa nous propose de nous laver les mains sous un filet d'eau qu'elle verse depuis un

pot métallique à la forme traditionnelle et caractéristique : la base évasée est ornée d'un motif en frise, le dessus légèrement bombé et surmonté d'un col également évasé.

Enfin, après un deuxième bol de laghman, elle dépose sous nos yeux ébahis un plat de mouton bouilli. C'est non seulement la première fois depuis notre départ que nous mangeons des légumes, du pain et de la viande, mais c'est notre premier vrai repas depuis plus d'une semaine. Ella Maillart et Peter Fleming connaîtront la même extase au sortir du haut plateau. C'est le bonheur, et - les crimes collectifs n'engageant personne - nous en oublions toute notion de retenue. Après tout, le mouton a été tué avant que nous n'arrivions et il faudra bien qu'il soit mangé. Sa tête repose sur le sol dans un coin de la pièce, avec un regard triste qui semble nous demander si notre plaisir méritait vraiment ce sacrifice. Rétrospectivement, je regrette d'avoir annoncé hier soir que j'aimais le mouton et de ne pas avoir anticipé que Mohammed pourrait me prendre au mot.

Nous ne savons comment remercier nos hôtes, et le bol de raisins de Turfan que Yann va chercher dans nos bagages n'offre qu'une maigre compensation à une générosité à laquelle nous ne sommes plus jamais confrontés dans nos espaces surpeuplés et anonymes. En mon for intérieur, je pense à la "Chanson pour l'Auvergnat" de Brassens, que je dédie secrètement à Nenessa et que je chanterai en boucle en marchant cet après-midi. Voici un pays où l'on donne, même à ceux qui ne savent plus recevoir.

Lorsque nous nous remettons en route, le paysage est toujours aussi morne. Il ne pleut plus, mais le ciel est couvert. Il nous reste une quinzaine de kilomètres à faire pour atteindre le lac Kum, où pourrait se trouver le lieu-dit Issyk-Pakté, décrit par Maillart et Fleming, mais absent de nos cartes. Par une négligence que je n'ai pas pu réparer avant le départ, je n'ai pas apporté la carte chinoise officielle et récente du XinJiang. La carte de la province voisine du QingHai montre un point, près du lac, qui pourrait être habité. Est-ce Issyk-Pakté ? Impossible de le savoir avant d'y arriver. Après tout, le dernier lieu-dit mentionné sur la carte, derrière les montagnes que nous avons dû contourner hier matin, était inexistant. Au moins, au bord du lac, sommes-nous sûrs de trouver de l'eau fraîche et de l'herbe.

Soudain, alors que je marche à l'écart de la piste, à la poursuite d'un kiang que je tente de photographier, je vois Mangke s'arrêter et regarder fixement en arrière. D'abord je ne distingue rien. Puis, soulevant un nuage de poussière, un camion orange arrive dans le lointain. Ce n'est pas un DongFeng, l'omniprésent "Vent d'Est", nécessitant des réparations quotidiennes et utilisé pour les besognes des classes populaires, mais un robuste camion bâché aux grosses roues, d'un genre qui semble étudié pour ne pas tomber en panne au milieu du désert. Alors que je suis encore à cent mètres de distance, il s'arrête au niveau de Mangke et trois personnes en descendent, qui fournissent un spectacle bien étonnant. Ils portent des vestes en gore-tex de couleurs vives. L'un tient sur l'épaule une imposante camera vidéo, un autre un bel appareil photo reflex. D'où peuvent-ils bien sortir ? Je pense d'abord à des touristes fortunés venus de Hong Kong, de Taiwan ou du Japon, comme on en trouve au Tibet, et qui se seraient égarés ici depuis RuoQiang. Mais la caméra paraît trop grosse pour un amateur et je réalise avec stupeur que ce sont des journalistes chinois. Alors que je les rejoins, c'est à mon tour être photographié, filmé, interviewé. Le monde soudain bascule. Nous sommes censés être ici les observateurs et nous sommes pris par eux comme une partie du spectacle ! On n'entre jamais pas hasard sur une scène de théâtre. C'est pourtant l'impression que donne cette rencontre, où chaque groupe, pour l'autre, surgit de l'envers du décor.

Dans la demi-heure qui suit, trois gros 4x4 japonais nous rejoignent un par un. Il en sort une demi-douzaine de photographes, deux cameras vidéo, et des journalistes arborant le carnet de notes à spirale. Il y a là CCTV (la télévision d'état de la Chine), une télévision du XinJiang et une du Tibet, une équipe complète de l'édition chinoise de National Geographic et quelques autres à l'affiliation obscure. Ils se montrent tous d'une parfaite et sympathique amabilité et me prient de leur raconter dans mon meilleur mandarin d'où nous venons, et pourquoi nous sommes ici. Le nom de l'explorateur Sven Hedin leur est connu, sans pour autant qu'ils soient instruits des détails de ses expéditions. Mais aucun ne connaît l'histoire de Maillart et Fleming. Quelques mois plus tard, sur le site Internet de l'un d'entre eux, je trouverai cette description flatteuse de notre rencontre que je me ferai traduire :

"Dans ce vide immense, j'aperçois tout à coup trois individus, et les photographes deviennent extrêmement curieux. Ce sont deux LaoWai (étrangers), un Français et un Suisse, accompagnés d'un Mongol, venus traverser le parc national. Ils sont admirables. De leurs pas ils mesurent la terre et, malgré la fatigue, ils ne

sont jamais montés sur leurs bêtes. Ce soir, on campe ensemble. Un officiel du parc les a interrogés et a établi un rapport, puis nous les avons invités à boire; et nous leur avons montré comme les hommes chinois sont forts, au moins pour s'imbiber d'alcool sur les hauts plateaux."

Pour expliquer notre route, je sors mes cartes et compare notre itinéraire au leur. Ils sont arrivés de RuoQiang, la principale voie d'accès au parc, à trois cents kilomètres au nord-ouest.

"Nous sommes ici..." dis-je en pointant sur la carte;

"Non, non, c'est là !" répond l'un d'entre eux;

"Sûrement pas. Là, c'est le lac où nous avons campé avant-hier."

"Mais non, le lac, il est dans cette direction."

La discussion est stérile et je flaire l'opportunité :

"Je te parie une bière que nous sommes là !

- Pari tenu..."

Les photographes de National Geographic ne sont que de gentils touristes qu'on a embarqués à bord de 4x4 pour une destination improbable au-delà des lisières de leur monde. Ils ne savent pas où ils sont et ils se satisfont d'être mis en face d'une scène qui leur semble digne de leur art. Yann est impressionné par leur équipement qui ne cadre pas avec l'image d'une Chine sous-développée. Nikon et Canon, bien sûr, mais aussi des grands formats Mamiya et un Hasselblad panoramique. Un vrai salon de la photo.

Malheureusement, avec les sympathiques journalistes sont arrivés des visiteurs que j'aurais moins souhaité rencontrer. Je vois Yann répondre en anglais à un jeune homme que je pense être un officier de liaison, quand bientôt vient vers moi un homme qui me signifie que nous sommes dans une réserve nationale, la plus interdite de Chine. Il me demande de présenter nos autorisations. Je feins l'ignorance. Je lui dis que le parc n'est pas mentionné sur mes cartes. Nous sommes de simples marcheurs, et nous ne faisons de mal à personne. D'ailleurs, il n'y a personne.

Comme un bon avocat, je suis moins préoccupé par la vérité que par le gain de notre cause et je place temporairement la rhétorique au-dessus de l'honnêteté.

"Soit, dit l'homme, mais l'accès du parc est interdit.

- Chez nous, dis-je, les parcs nationaux sont en accès libre, et pour seule contrainte, ils édictent un simple règlement intérieur."

Mon interlocuteur se montre aimable mais ferme. Il me demande de me présenter ce soir, à notre arrivée au campement où ils ont prévu de passer la nuit, un peu plus loin sur la route.

"Si vous ne venez pas, on viendra vous chercher..."

Sur ce, il s'éloigne, tandis que le subalterne auquel parlait Yann claque des talons en nous saluant pour se donner une allure martiale devant son supérieur.

J'étudie la possibilité de fuir, mais c'est sans espoir. Pour partir au sud, il faudrait marcher trente kilomètres en arrière pour contourner les dunes de sables dans lesquelles même un loup ne réussirait pas à se cacher. Derrière nous, nous avons marché dans la même vallée plate depuis deux jours. Vers le nord, la montagne présente quelques vallées latérales, mais elles sont toutes sèches et nous n'avons plus d'eau. Devant, à une dizaine de kilomètres, c'est Issyk-Pakté.

Nous sommes virtuellement en état d'arrestation. Yann avance quelques plans sur la comète, puis conclut par un impuissant "Inch-Allah !" Bien que nous soyons entrés en terre d'Islam, je n'aime pas cette expression de résignation. Nous sommes acteurs de notre vie, pas des spectateurs impuissants, et nous devons nous préparer à jouer une partie délicate pour poursuivre notre périple. Tous nos prédécesseurs ont connu une telle situation à un moment ou l'autre de leur voyage. Je considère comme un défi personnel de m'en sortir aussi bien qu'eux.

Somme toute, que risquons-nous ? Payer un droit de visite pour notre entrée illicite dans la réserve naturelle ? Je suis prêt à négocier. Devoir faire demi-tour ? Ce serait étonnant. Si nous devons sortir de la réserve, qu'ils nous laissent au moins choisir notre itinéraire. En fait, le risque le plus grand serait qu'ils nous accompagnent dehors. La sortie la plus proche est celle par laquelle ils sont arrivés, vers RuoQiang. Mais que faire de nos bêtes ? Nous contraindront-ils à accepter un officier de liaison pour nous éconduire ? Demanderont-ils un paiement ?

Nous arrivons à Issyk-Pakté, à sept heures passées, exténués. Nous n'avons pas fait de pause depuis le passage des journalistes car je ne voulais pas susciter de doute chez les officiels. Je me suis tout juste arrêté pour cacher mes cartes satellites. Certaines technologies accessibles aujourd'hui dans le domaine public évoquent inmanquablement la profession d'espion : cartes trop précises, GPS, etc. Cette hypothèse est absurde, mais elle vient toujours à l'esprit. Il ne ferait pas bon être arrêté en Chine pour espionnage. En arrivant vite, je veux aussi prouver que nous sommes de bons marcheurs et que nous savons nous débrouiller pour trouver notre chemin. Nous avons su parvenir jusqu'ici et nous saurons tout aussi bien poursuivre notre route. Nous apercevons bientôt, au loin et à gauche de la piste, un groupe de maisons. "Ce n'est pas IP, je ne vois pas le camion !", dit Yann sans penser qu'il ne peut y avoir plus d'un hameau dans ces parages déserts. J'y vais sans rien dire, mais il me suit, apparemment sans plus d'hésitation. En arrivant, nous retrouvons tout le monde et l'accueil est particulièrement chaleureux. Reste à gérer le risque administratif !

Il est surprenant de constater à quel point notre jugement est biaisé par nos expériences, comment nos déductions sont ancrées à nos sensations immédiates. L'habitude, depuis que nous avons quitté Urt Moron, de voir au plus deux ou trois tentes isolées nous fait promouvoir quelques tristes et pitoyables constructions perdues au bout du monde au rang d'un sympathique village. Séparé du lac Kum par cinq cents mètres de pâturages marécageux, Issyk-Pakté ne compte que deux rangées d'édifices, divisées par un large espace servant d'allée centrale et incidemment de décharge publique. Sur la gauche, l'amas compact de quelques maisons d'habitations traditionnelles aux murs de torchis semble à moitié abandonné et abrite probablement quelques Ouïghours qui constituent le peuplement permanent du lieu, l'un des plus isolés de la Chine et du monde.

A droite se dressent les restes d'un prétentieux bâtiment de béton, érigé il y a une vingtaine d'années pour abriter l'administration du parc et héberger ses rares visiteurs. Son état de délabrement ne laisse aucun doute sur l'erreur d'appréciation de ses concepteurs quant à son utilité réelle. A l'intérieur, sous le regard défraîchi de deux fresques représentant l'une un yack sauvage sur fond de montagne et l'autre un envol d'oiseaux au dessus d'un lac, la grande pièce centrale ne contient plus qu'une table de ping-pong au filet déchiré et quelques chaises sur lesquelles les journalistes ont étendu pour les faire sécher leurs tentes de camping. Les quatre pièces attenantes ont été reconverties en cellules de prison, modèle chinois standard, do-

tées de l'option lits superposés. Au-delà du bâtiment, au bout de l'allée et ouvrant sur le vide, quelques murs de brique protègent des cours où rouillent les débris de véhicules divers venus terminer en ces confins une triste existence. C'est tout.

Pendant que nous libérons les chameaux de leur charge, Yann me demande ce que je pense de l'idée de rester ici demain. Ce ne serait certainement pas désagréable de profiter du lieu, mais nous sommes dans la gueule du loup. Ne devrions nous pas plutôt nous tenir prêts à partir au plus vite ?

"Dans ce cas, je voudrais faire des photos maintenant. C'est 'photographiquement très intéressant' et je voudrais faire des 'photos d'architecture'"

Je me félicite que notre équipage compte un artiste, qui m'ouvre les yeux sur ce qu'autrement j'aurais considéré comme une façon pompeuse d'aller mettre en boîte des baraques croulantes. J'essaie maladroitement de me mettre au diapason en reprenant une de ses expressions favorites :

"Si tu penses qu'il y a 'une de ces lumières'..."

L'un des officiels de la réserve naturelle vient me voir. Avant tout, nous devons d'une façon ou d'une autre régulariser notre situation. Il me prie donc de remplir le cahier des visiteurs du parc qu'il arbore fièrement. Face au numéro "00001", j'indique mon nom et mon numéro de passeport. Yann et Mangke seront respectivement numéros "00002" et "00003". Ce sera probablement tout pour la saison, et les années à venir mais au moins le cahier aura-t-il servi. "En Chine, les papiers n'ont de valeur qu'aux endroits où ils ne sont pas nécessaires", écrit l'explorateur Gabriel Bonvalot qui appelle "mandarinades" ces inévitables tracasseries administratives. C'est ainsi que Fleming et Maillart furent retenus à XiNing pour une vérification de passeport. "Une réponse était attendue de Nankin le lendemain, le lendemain ou le jour suivant", note Peter, résigné.

J'apprends dans la foulée qu'aucun garde du parc ne réside ici de façon permanente. C'est une excellente nouvelle car notre situation devra être régularisée rapidement, avant que les officiels ne repartent avec les journalistes. Le vice-directeur du parc est le plus sérieux et celui que je crains le plus : c'est lui qui nous menaçait calmement de venir nous chercher si nous tentions de nous dérober. Sous le jaune vif de sa veste, il n'a pas osé se départir des tons gris-sombre qui constituent l'apanage des cadres zélés du parti. Il m'informe qu'il va appeler par téléphone satellite

le bureau de la réserve à Korla, la ville qui sert de chef-lieu pour toute la région, pour savoir que faire de nous. Il me convoquera plus tard, dès qu'il aura des nouvelles.

Alors que je pense pouvoir m'occuper de trouver un logement, c'est ensuite le directeur du parc qui vient me voir. Je n'avais pas soupçonné la fonction de monsieur Zhu quand, à notre arrivée, il insistait pour être photographié avec chacun de nous, puis avec les chameaux, puis à cheval... Il est fasciné par notre aventure et par les histoires de ceux qui nous ont précédés ici. Je lui raconte l'épopée de Maillart et Fleming, puis je sors mes cartes pour lui montrer les itinéraires de Gabriel Bonvalot et de Sven Hedin. Le relevé que Hedin a fait de la région et inclus dans la publication de ses récits l'intéresse tout particulièrement. J'en avais fait une photocopie et Zhu entreprend de la décalquer minutieusement, me demandant de lui expliquer le détail des itinéraires, les dates de passage, ses découvertes... Je pensais qu'il pourrait me fournir des informations sur le parc et c'est moi qui le renseigne. Quelle frustration ! Il ne dispose d'aucune carte, d'aucune documentation sur l'histoire, la faune, la flore... C'est dire comme est relative ici la notion de "réserve naturelle". On a tracé à la diable un périmètre englobant la "Terra Incognita" et on en a assigné la surveillance à une équipe de fonctionnaires qui pourraient tout autant garder un camp du "LaoGai" ou une colonie de vacances.

Avec les Chinois, il faut savoir se montrer respectueux et déférent, mais parfois aussi simple, direct et enjoué, voire moqueur. Zhu se montre très réceptif à cette attitude que j'adopte. Ce n'est qu'après plus d'une heure que je peux me libérer. C'est une bonne chose que nous soyons devenus copains. J'espère qu'ainsi il considérera notre sort avec plus de mansuétude. Il me reste à organiser notre séjour ici et à trouver des informations sur notre route. Je déniche un logement au fond du hameau, dans une sorte d'auberge abandonnée, gérée par un habitant du village. Il y a là, donnant sur une cour, une chambre avec quatre lits de fer, qu'il nous propose d'occuper sans vouloir accepter de paiement, malgré mon insistance. Après deux semaines de camping, c'est pour nous un palace, d'autant que nos tentes sont encore trempées de la pluie de la nuit. La porte voisine porte l'inscription incongrue "Magasin", mais il serait naïf de croire qu'on puisse y acheter quoi que ce soit. Fermée par un cadenas, la pièce est aussi vide que le désert avoisinant, comme je le constate par la fenêtre brisée.

Mangke étant introuvable, je transporte les sacs dans la chambre. Je fais sécher la tente sur une grille car nous en aurons sans doute besoin dès demain. Je veux en effet annoncer que nous devons partir demain matin. Feuille de route à respecter, encore beaucoup de chemin à faire, vivres insuffisants... j'invoquerai sans vergogne toutes les raisons qui me passeront par la tête. En fait, je crains de rester à Issyk-Pakté car nous y sommes faciles à trouver. Une fois partis, ce sera plus difficile de nous arrêter. Pour cela, j'ai besoin d'avoir autant d'informations que possible sur les étapes qui viennent et qui sont à priori les plus difficiles de notre parcours. Je n'ai pas de carte précise du XinJiang et j'espère en trouver une auprès des photographes.

Je fais la tournée des gens du parc et des journalistes, mais aucun n'a apporté la moindre carte. C'est littéralement inconcevable, mais l'équipe de National Geographic Chine ne sait même pas où elle se trouve ! Ils ont encore beaucoup à apprendre de leurs confrères américains. Quant à l'équipe d'administration du parc, elle fait avec ses modestes moyens. J'apprends d'ailleurs que le téléphone satellite ne fonctionne pas. En fait je soupçonne qu'il n'y a personne au bout du fil : qui pourraient-ils bien appeler, si les deux patrons sont avec nous et qu'il est vingt heures passées ?

"Nous rappellerons demain matin," me disent-ils, d'un ton faussement anodin.

Ma confiance dans la situation s'accroît à mesure que la technologie et l'organisation chinoises peinent à masquer leurs faiblesses structurelles. Je ne veux pas les sous-estimer ou les mépriser, comme j'ai vu le faire ces touristes adultes qui prétendent à l'entrée d'un musée obtenir un tarif étudiant en montrant avec condescendance leur permis de conduire. Je connais ma Chine, et je sais quels risques réels j'encours.

Il me reste à aller voir les autochtones et à leur poser des questions d'orientation à partir de mes cartes. C'est à ce moment que je croise Yann qui me cherchait. Nous sommes invités à manger par les Ouïghours et ils ont déjà commencé sans moi, avec Mangke. Il pleut quelques gouttes, et Yann me demande de l'aider à bâcher nos bagages. Je dis que ça peut attendre car j'ai déjà rangé dans notre chambre les sacs importants. Je lui demande où on mange.

- "Je te le dirai si on bâche d'abord..."

Le ton monte - c'est la seule fois du voyage, et c'est sans doute dû à ma fatigue et à son incapacité à comprendre que je n'ai pas cessé de m'affairer depuis notre arrivée. J'ai faim et je suis épuisé. Je cède et bâche avec lui pour ne pas entendre ses remarques, puis il m'emmène.

Après avoir débâté, Mangke s'est occupé d'aller faire manger les bêtes, puis il est allé voir les Ouïghours. Il s'est découvert une relation commune avec l'un d'entre eux qu'il appelle désormais son grand ami. Il est maintenant entré dans le club très fermé des Mongols qui ont atteint Issyk-Pakté, le "Pôle Ouest". Sa fierté est à la mesure du sentiment de sécurité qu'il éprouve ici après avoir affronté déserts et pénuries.

Le rituel du déjeuner chez Nenessa se réitère : comment remercier nos hôtes pour cet accueil inconcevable chez nous ? Assis sur la plate-forme au fond de la grande salle, on nous sert le thé et le pain sur le torchon traditionnel. Un mélange de surprise et de gourmandise laisse Yann observer sans rien dire un de nos hôtes lui servir trois gros cubes de sucre dans sa petite tasse. Puis on se lave les mains au filet d'eau qui coule d'un pot que nous tend une femme au-dessus d'une cuvette. On partage alors le mouton juste tué et bouilli avec force gousses d'ail. La viande grasse longtemps bouillie se détache sous les doigts et fond sur la langue. Enfin, nous partageons les tranches juteuses et délicieusement rafraîchissantes d'un melon de HaMi, une oasis de la Route de la Soie aussi réputée en Chine que Cavillon en France. Nous ne pouvions rêver mieux.

Pendant le dîner, l'ambiance est à la fête. On s'apostrophe, on se remercie, on s'encourage à manger sans retenue, on loue la qualité des mets, on vante les mérites de la région. Bientôt, on chante et on rit. Les femmes sont assises à part, mais elles participent à la conversation, sourient et plaisantent. Nos hôtes semblent aussi enchantés de l'honneur conféré à leur hameau par cette visite d'étrangers du bout du monde que nous le sommes de trouver ce refuge inespéré au milieu du désert.

Je tente régulièrement de lancer la conversation sur notre itinéraire, mais je n'obtiens qu'avec difficulté des bribes d'informations. Non par manque de bonne volonté de mes interlocuteurs, mais parce que nous sommes interrompus en permanence par les nécessités de la fête, et parce que mes cartes sont désespérément contradictoires. Nous nous perdons dans la toponymie, entre les noms ouïghours, mongols et chinois et parmi les diverses translittérations utilisées avec désinvolture par les cartographes.

Le dîner terminé, nous acceptons en présent un melon à emporter. Je décide d'aller étudier mes cartes dans la chambre, laissant mes compagnons avec la famille. Mais peu après, Yann revient me chercher, car nous sommes invités par les responsables du parc à les rejoindre. Est-ce une procédure administrative, ou pour boire un verre ? Il ne le sait pas.

* * *

Dans une pièce mal éclairée, une dizaine de personnes entourent une table sur laquelle un opulent repas chinois est servi, entouré de trop nombreuses bouteilles d'alcool. C'est le "potlatch" local : il faut dépenser de façon ostentatoire et inutile pour montrer qu'on est riche et puissant. Les toasts commencent et, en qualité de chef présumé de notre expédition, je suis particulièrement sollicité. Je n'apprécie guère ces rituels, mais la politesse et la nécessité de m'allier ces officiels m'impose une participation active. Bien que je n'aie plus faim du tout après notre festin d'agneau, je m'impose de manger, car je crains les effets de ces mauvais alcools mélangés. Heureusement, je trouve un plat de foie de mouton absolument délicieux, dans lequel je pioche entre chaque toast. Je pratique aussi une méthode plus discrète et moins avouable : la salle est éclairée par une faible ampoule d'une douzaine de watts qui pend piteusement du plafond au bout de son cordon, la table est haute, le sol est en terre battue, les gobelets sont en carton opaque, et l'assemblée est toute à sa joie. Chaque fois que je le peux, je vide discrètement mon verre à mes pieds avant de me lever pour feindre de boire puis, selon la coutume, je peux à deux mains montrer mon verre vide en soufflant pour simuler la brûlure de l'alcool dans la gorge. Je ne suis pas très fier de tricher ainsi, mais l'alternative est de passer une nuit délicate, allongé sur le dos, la tête lourde, à maudire les producteurs de sorgho de la Chine tout entière.

A côté de moi, Yann est moins chanceux. Il s'est naturellement assis à côté du seul Chinois qui parle un peu l'anglais, celui-là même avec qui il avait fait connaissance lors de notre interception et qui se donnait de faux airs militaires. Malheureusement, son nouvel ami a déjà profité sans retenue de l'alcool offert à profusion et ne tarde pas à l'entraîner sur sa pente glissante. Une alerte survient quand le Chinois vient vers moi et me dit, sur un ton menaçant :

"Je pense que vous avez des cartes que vous ne voulez pas nous montrer."

Je feins de ne pas comprendre, mais je suggère à Yann de rester avec lui et d'enquêter discrètement. Nous n'avons aucune idée sur ce qu'il a en tête, mais son attitude ne présage rien de bon, même s'il est déjà bien éméché. L'un des officiels est géographe, spécialiste des montagnes environnantes. J'aimerais pouvoir prendre le temps de parler avec lui, mais le devoir s'impose. A côté de moi, je surveille du coin de l'œil Yann en discussion avec son nouvel ami. Il semble accepter toutes les invitations à boire, mais il vient bientôt vers moi avec des nouvelles rassurantes : l'autre ne parlait que de nos photos.

L'un des journalistes est maintenant ivre et je profite de l'occasion de son effondrement pour aider l'un de ses camarades à le porter jusqu'à son lit. Je crois ainsi pouvoir m'éclipser une demi-heure pour souffler un peu et faire une petite promenade nocturne, mais au lieu de cela, je tombe de Charybde en Scylla. Un autre groupe m'emmène boire dans une pièce voisine. Là, non seulement je dois boire avec eux, mais ils me passent une cigarette fraîchement roulée dans laquelle je soupçonne qu'ils n'ont pas mis que du tabac. Au point où j'en suis, je cède de bonne grâce à cette coutume qui entérine mon entrée dans la province du XinJiang.

Lorsque je reviens vers mon premier groupe, il est presque deux heures du matin et l'un des photographes me dit que Yann est malade. C'est sa première expérience de "banquet chinois" et il s'est laissé piéger. J'aurais dû le prévenir. Il est accroupi derrière la maison et me dit que le pire est passé. Quant à Mangke, il était très inquiet de se retrouver au milieu des gardiens du parc. Être intercepté en compagnie d'étrangers dans un lieu interdit est assurément angoissant. Il n'est quasiment jamais sorti de Urt Moron et ne sait pas à quel Bodhisattva se vouer. En plus, il a emprunté la carte d'identité de son frère avant de partir car il avait perdu la sienne et craignait d'être contrôlé. Mais il a pris confiance au cours de la soirée, au fur et à mesure que les journalistes lui ont posé des questions et qu'il a pu se faire passer pour un véritable guide. Il échange ses coordonnées et son téléphone (en fait celui de l'aubergiste de Urt Moron) contre des cartes de visite de photographes et journalistes du National Geographic. Vers minuit, alors qu'il a encore peu bu - c'est dire dans quel embarras il se trouvait - il entonne des chansons mongoles devant un public conquis par sa belle voix. Plus tard, il cèdera à sa confiance retrouvée et à son incontrôlable addiction et boira avec moins de retenue.

Notre avenir est toujours incertain. Les officiels me manifestent l'un après l'autre leur sympathie et leur admiration pour notre expédition, mais ils ne manquent pas de me rappeler que notre sort sera décidé à Korla dès que le téléphone fonctionnera. Demain matin sans doute...

Ce n'est que vers trois heures du matin que s'achève cette journée mémorable. J'attendrai demain pour étudier mes cartes.

La réserve de l'Altyn Tagh

"Sa localisation continentale, les conditions naturelles éprouvantes des régions qui l'entourent, l'isolement dû à son altitude extraordinaire et à ses hauts sommets et profondes vallées, tout concourt à faire de la réserve une région inexplorée et l'un des rares blancs géographiques de la carte de la terre."

"Au cours du siècle passé, quelques rares explorateurs étrangers endurèrent d'inconcevables tourments et de considérables difficultés pour explorer cette région."

The Altun Mountain National Nature Reserve,
publié en 1988 par China Environmental Science Press

La mort de Mao en 1976 permit à la Chine de tourner une page de son histoire et de considérer son territoire non plus comme un laboratoire d'expérimentations politiques et sociales, mais comme une partie de la planète. L'idée d'espace naturel perdit sa connotation bourgeoise et réactionnaire. Un inventaire des richesses naturelles s'imposa. Les propositions de collaborations étrangères furent acceptées avec une humilité tout juste compensée par les opportunités financières qu'offraient les missions scientifiques occidentales. C'est dans ce contexte que l'américain George Schaller aida à établir une réserve naturelle dans le Chang Thang, le vaste plateau inaccessible du nord du Tibet, et que John Hare trouva les derniers chameaux sauvages juste au nord de notre itinéraire, dans le redoutable désert du Lop, qui servit de site d'expérimentation nucléaire jusqu'à une période récente. Les Chinois ne furent pas en reste, et ils entreprirent leurs propres missions. Ainsi eut lieu, durant l'été 1982, la première exploration du territoire qui obtint dès 1983 le statut de réserve régionale de l'Altyn-Tagh, devenue nationale en 1985. Avec ses quarante-cinq mille kilomètres carrés, elle prétendait même être la plus vaste du monde. La réserve voisine du Chang Thang couvre maintenant près de trois cent mille kilomètres carrés et n'est dépassée en taille que par le Groenland.

Les missions d'exploration successives découvrirent des silex taillés prouvant une occupation ou au moins un passage humain datant du néolithique. Des inscriptions lithographiques tibétaines et des traces d'occupation mongoles témoignent

d'une activité plus récente. Enfin, au milieu du XXème siècle, des Kazakhs y trouvèrent un sanctuaire et laissèrent des tombes manifestant leurs pratiques musulmanes.

La réserve se distingue par ses uniques particularités géographiques résultant de la combinaison de l'altitude et de l'aridité. Ainsi s'expliquent les dunes de sable, les sources du désert, les gouilles, constituant un habitat singulier qui en fait le dernier refuge d'espèces endémiques, rares ou menacées.

Parmi les deux cent cinquante espèces de "petites bêtes", le non-spécialiste ne note que quelques papillons dont les noms évoquent parfois les circonstances de leur découverte : *Parnassius przwalski leei* et *Synchlæ kozlovi* (Kozlov était un des lieutenants de Prjevalski). L'ornithologue aura la patience de compter jusqu'à trente-quatre espèces d'oiseaux, mais peu d'entre eux se montrent au profane. Tout juste peut-on apercevoir quelques rapaces planant dans le ciel, et des mouettes en saison sur les rives des lacs.

Les princes de la réserve sont assurément les mammifères. Le lynx et le léopard des neiges sont trop peu nombreux ou trop farouches pour se laisser voir. Le loup, le renard et l'ours ont appris à se méfier des hommes et se tiennent intelligemment à distance du passant occasionnel. Ils laissent le terrain libre, au moins durant le jour, à trois populations qui cohabitent avec élégance et tranquillité : antilopes, ânes et yacks sauvages.

Les antilopes et les gazelles ne se laissent guère approcher à moins de deux cents mètres. Lorsqu'on les surprend au détour d'une ondulation de terrain, le temps de sortir les jumelles ou l'appareil photo, elles ont tôt fait de tourner les talons. La plus commune est l'antilope tibétaine (*Pantholops hodgsoni*), également nommée chiru ou ZangLingYang en mandarin. On identifie les mâles à leurs longues cornes droites. George Schaller, dans *Wildlife of the Tibetan steppe*, évalue que le parc en compterait dix à quinze mille. L'espèce fait l'objet d'une protection toute particulière sur le plateau tibétain car les braconniers la chassent pour sa laine "shahtoosh", la plus fine au monde. Ces efforts de conservation sont rendus difficiles par des pratiques migratoires complexes : mâles et femelles vivent la majeure partie du temps en troupeaux séparés, et leurs mouvements sont mal connus. La gazelle tibétaine (*Procapra picticaudata*), reconnaissable à sa queue courte et aux cornes à double inflexion des mâles, n'apprécie guère les régions trop arides. Elle évolue en hardes d'une dizaine de bêtes, et pratique également la ségrégation sexuelle.

Plus typique de la région, car ses cousins sauvages ont quasiment disparu ailleurs en Asie, est l'âne sauvage - koulan pour les turcophones, kiang pour les Tibétains et également connu comme hémione, djighetai ou onagre. Son nom savant est "Asinus hemionus" ou "Equus hemionus kiang". La robe est brune, blanche sous le ventre, et barrée d'une bande sombre le long de l'échine. Malgré sa tête disproportionnée qui alourdit un corps gracile, il dégage une impression d'élégance nonchalante. Officiellement, le parc en compte quarante mille, mais comme nous en avons vu des centaines, je soupçonne que le nombre en soit plus élevé. En été, on le trouve en petits groupes composés d'un mâle, de son harem et de sa progéniture. Quand vient l'hiver, il vit en hardes dont la population peut atteindre cinq cents individus. On dit que sous un abord docile, il cache un tempérament agressif. Nous n'avons jamais eu l'opportunité de le constater.

L'âne sauvage fascina Camille Saint-Saëns qui l'inclut en 1886 dans son "Carnaval des animaux" sous le titre "Hémiones, animaux véloces", en trente secondes d'arpèges endiablées. Le compositeur avait été inspiré par le récit remarquablement détaillé du père Évariste Huc, qui se rendit à Lhasa à travers le Tibet de 1844 à 1846.

Si l'antilope et l'âne font la joie du voyageur, rien n'égale le yack sauvage en majesté. Malgré son nom anodin de *Bos mutus*, il compte parmi les animaux les plus impressionnants qu'on puisse avoir la chance d'observer. Pour George Schaller, généralement avare de superlatifs dans ses descriptions, "ils manifestent puissance et mystère, et évoquent les rangées de statues totémiques de l'Ile de Pâques". Leur habitat traditionnel couvrait autrefois tout le plateau tibétain, mais leur domestication et la qualité alimentaire de leur viande les ont depuis longtemps confinés aux régions isolées et inhospitalières du nord du Tibet. Après une brève mention par Huc, c'est tout naturellement Prjevalski qui les a décrits le premier, en 1876. Ses relations de chasses sont à la mesure de la bête. Dix cartouches suffisent à peine à l'immobiliser.

Le yack sauvage arbore un pelage toujours noir, long, épais et touffu qui pend presque jusqu'à terre. Son museau porte généralement une tache blanche. Le mâle peut peser près d'une tonne et mesurer deux mètres au garrot alors que la femelle atteint au maximum quatre cents kilos. A ces dimensions imposantes, il faut ajouter une paire de cornes formant un arc de cercle de près d'un mètre de diamètre, qui apparaissent comme une redoutable arme dissuasive pour qui voudrait approcher la bête de près. On dit que sa vue est faible, mais qu'elle est compensée par un odorat

et une ouïe très fins. En été, les mâles sont solitaires et errent sur les pentes des montagnes jusqu'à des altitudes supérieures à six mille mètres. Des groupes de femelles gardent les petits. En hiver, des troupeaux se forment pour parcourir de grandes distances à la recherche de pâturages.

Le yack domestique, que les tibétains nomment "drong" (*Bos mutus grunniens*), bien que beaucoup plus petit que son ancêtre, a rendu depuis des millénaires des services considérables aux habitants de toutes les régions élevées d'Asie Centrale, du Népal à l'Altaï et du Kham au Ladakh, au point que certains anthropologues ont pu parler de "civilisation du yack". On l'utilise comme animal de charge et de trait, comme source de viande, de lait, de laine et... de combustible. Sa robe est noire ou brune, parfois blanche.

En point d'orgue à ce chapitre sur la grande faune locale, il faut mentionner deux espèces qui ont autrefois vécu dans ces parages : le chameau sauvage est presque éteint, mais il en survit quelques exemplaires dans le désert qui borde le nord de l'Altyn-Tagh. Une réserve a été établie, et on ne peut qu'espérer qu'elle parviendra in extremis à sauver l'espèce. Le cheval sauvage (cheval de Prjevalski) était présent jusqu'au début du siècle dans un vaste habitat s'étendant jusqu'à la Mongolie. Il ne subsiste aujourd'hui que dans les zoos et quelques réserves mais l'espoir renaît avec la belle initiative de Claudia Feh. Après avoir élevé un troupeau en France, cette suisse a réintroduit en septembre 2004 un groupe de douze bêtes dans leur habitat naturel dans l'ouest de la Mongolie.

22 juillet

Je me lève tôt pour aller aux nouvelles. Les journalistes s'activent à fourbir leur matériel et préparer le camion. Leur feuille de route les conduira vers le lac Ayakkum, d'où ils contourneront la région de la rivière du Toruksai par une grande boucle vers le nord et l'ouest, puis se rendront au sud vers le lac Achik-Kul (le "lac aux eaux légères"). Ils tenteront d'y observer à distance le mystérieux mont Ulugh Muztagh, avant de rentrer vers RuoQiang par le même itinéraire qui les a vus venir. Je partage avec eux un petit déjeuner de "plov" préparé par les Ouïghours. C'est ce que nous appelons pilaf : un riz cuit avec des carottes dans la graisse de mouton. Celui-ci n'est pas inoubliable, mais c'est le premier de ce voyage, et il me rappelle de bons souvenirs. J'offre de l'expresso aux journalistes et photographes du National Geographic, et certains l'acceptent avec plaisir. On trouve maintenant des cafés Starbucks à Pékin et les Chinois peuvent être excusés de croire que ce sont les Américains qui ont inventé le café ! Autour de cette table du bout du monde, nous sommes tous passionnés par la découverte des beautés cachées des zones reculées de la Chine. Je me fais des amis en révélant ma connaissance pourtant bien incomplète du pays. Je raconte en détails l'expédition Maillart-Fleming à une journaliste intéressée et lui montre toutes mes cartes. Elle me promet avec enthousiasme d'en faire mention dans son article.

Yann paraît, errant à la recherche de son portefeuille qu'il a perdu hier soir. Il y a quelque chose de profondément absurde à chercher ainsi ses papiers et son argent dans un des lieux au monde où ils sont les plus inutiles, mais Yann ne partage pas mon amusement. Il retrouvera peu après son viatique dans son sac à dos, en blâmant les effets secondaires des alcools chinois.

Le photographe Wang vient à ma rencontre. Il m'annonce une surprise et nous invite à le suivre dehors. C'est avec lui que j'avais fait un pari sur notre localisation et il a concédé hier soir s'être trompé. Il fait partie de ces gens trop peu nombreux qui savent dire merci quand on leur montre poliment qu'ils ont tort. Mon pressentiment se confirme lorsqu'il me fait asseoir devant quatre cannettes de bière qu'il s'empresse de décapsuler, face aux objectifs d'un cameraman et de deux photographes qui immortalisent l'instant. Inutile de protester. Yann a un haut le cœur après sa cuite d'hier soir, mais il participe stoïquement. Quant à Mangke, je ne l'imagine pas refuser une goutte de son breuvage favori, quelles que soient les cir-

constances. La Chine n'a pas tardé à adopter nos pratiques de marketing : l'étiquette de la "TianShan" (Monts Célestes) annonce fièrement qu'elle est brassée au XinJiang, à l'eau de fonte des glaciers du Khan Tengri. A cette heure matinale, son goût évoque la neige fraîche et nous prenons le temps de l'apprécier.

C'est l'heure du départ de l'expédition. Zhu, le chef de la réserve, m'informe que notre sort est décidé. Je frémis. Il prétend que son téléphone ne fonctionne toujours pas, mais que tous les officiels doivent accompagner le groupe. Ils décident donc de nous laisser partir à notre gré, contre la promesse que je passerai les voir à leur bureau de Korla une fois que nous aurons terminé notre pérégrination. L'absence de solution a fini par régler le problème. Je promets, sachant bien que c'est une façon pour eux de sauver la face et que je ne dois pas me sentir engagé. Mais ils ont été sympathiques et je pense pouvoir trouver à leur bureau des informations utiles. De plus, j'ai le projet de tenter de revenir un jour dans la région de l'Ulugh Muztagh pour franchir le Karamiran ShanKou, le "col des eaux noires" et j'aurai alors probablement besoin de leur aide.

Je tiendrai ma promesse quelques semaines plus tard, confirmant au passage qu'il n'y avait pas grand chose à craindre du coup de téléphone à Korla : tout le comité de direction du parc avait choisi d'accompagner l'expédition de National Geographic. Il ne restait plus guère au bureau qu'un factotum, gardien d'un espace plus étriqué mais tout aussi vide que la réserve naturelle. Lors de mon passage, lorsque je demanderai une carte du parc, on ne trouvera à grand peine qu'une pâle photocopie dont j'obtiendrai le droit d'aller faire moi-même une nouvelle copie dans un magasin voisin. On me montrera également un livre (épuisé), en anglais et chinois, ainsi que quelques photos.

Ultérieurement, lors de mon retour à Hong Kong, Je ferai aussi l'improbable rencontre d'un des photographes de l'expédition dans un aéroport du centre de la Chine. Il est peu commun de croiser ainsi deux fois par hasard la même personne, d'abord au milieu d'un désert absolu, puis dans un lieu surpeuplé !

Nous regardons les véhicules s'éloigner. Soudain, Issyk-Pakté retrouve sa torpeur habituelle et ressemble aux descriptions qu'en donnent Maillart et Fleming : "quelques yourtes plantées sur un îlot de terre au milieu de fondrières marécageuses". Il y avait alors une quinzaine d'habitants "turkmènes" et leur nombre n'a guère varié depuis, comme si c'était le maximum que cette terre stérile et oubliée

pouvait accommoder. En 1935, ils étaient coupés du monde depuis un an et se nourrissaient exclusivement de viande, car la guerre civile rendait périlleux le voyage vers RuoQiang. Cependant nos prédécesseurs purent s'y attacher les services d'une escorte pour les étapes suivantes, une sécurité qui n'est plus accessible aujourd'hui.

Nous décidons de partir dès l'après-midi pour nous rendre les plus discrets possible. Je ne voudrais pas que les officiels changent d'avis et reviennent nous cueillir ici. Cette demi-journée de repos dans un lieu d'habitation "en dur" est bienvenue. Les tâches les plus élémentaires prennent une résonance de luxe : toilette, rasage, rangement, chargement des batteries aux prises électriques alimentées par des panneaux solaires, inventaire de la nourriture. J'envoie Mangke en mission pour trouver du pain frais et des légumes, pendant que Yann et moi vaquons à nos occupations favorites : repos, lecture, balade, photo, les mêmes en somme que celles d'Ella et Peter. Mangke ne réapparaîtra pas de toute la journée.

En bordure du hameau, un édifice rongé par le vent et l'oubli attire mon attention. J'y reconnais une mosquée, à l'alcôve qui orne le mur du fond. En cette époque où la compréhension du monde impose un intérêt pour la culture islamique, j'ai appris que le mur est le Qibla et la niche tournée vers la Mecque le Mihrab. C'est une simple pièce nue de cinq mètres de profondeur et huit mètres de large. Face au Mihrab, le mur est percé d'une porte et de deux ouvertures formant fenêtres. Devant le bâtiment se trouve un enclos de mêmes dimensions, dont l'ouverture est barée à hauteur de genoux d'une pièce de bois qui empêche que les moutons ne viennent profaner le lieu. La présence de cette barre de bois est incongrue en cette région où l'herbe et les buissons de saxaoul constituent la seule végétation. La branche a dû être apportée de RuoQiang par un habitant dévot.

Le temps est toujours nuageux, mais le soleil parvient à percer. Au sud, les dunes sont de plus en plus hautes à mesure qu'on regarde vers l'ouest. Au-delà, je n'aperçois que ciel et nuages. Verrai-je l'Arka Tagh, qui marque dorénavant la frontière du Tibet ? Et verrai-je le cône parfait du Mont Elisée Reclus, ainsi nommé par le voyageur Gabriel Bonvalot en l'honneur du géographe français ? Au nord, la chaîne traversée par Sven Hedin il y a cent quatre ans jour pour jour est plus visible qu'hier et avant hier, mais nous ne pouvons toujours pas en distinguer les sommets. Nous sommes à trois mille neuf cents mètres d'altitude et elle culmine à cinq mille cinq. Hedin explique que sur l'autre versant de la chaîne les vallées sont moins élevées et

que les sommets apparaissent beaucoup plus impressionnants. Nous sommes dans les contreforts du plateau tibétain et la montée se fait "en terrasses" au fur et à mesure qu'on passe les chaînes orientées est-ouest. C'est une des rares instances où Hedin semble exagérer, car la montée est de moins de mille mètres depuis son point de départ au lac Gas, à moins de deux cents kilomètres au nord-ouest.

Vues d'ici, bien qu'elles soient partiellement cachées, les montagnes de cette chaîne offrent néanmoins un spectacle grandiose. Elles s'élèvent en plis successifs depuis le fond plat de la vallée. Dénudées, les couches présentent un surprenant dégradé de couleurs. De bas en haut, les roches sont noires, puis d'un gris de plomb, puis on observe de multiples teintes de beige, et enfin le blanc de la neige sur les crêtes. Puisque nous voyons le versant sud, plus aride car exposé au soleil, on n'aperçoit sur les crêtes intermédiaires qu'une fine ligne de neige qui laisse présager, sur le flanc opposé, de vastes étendues blanches.

Je souhaitais partir vers seize heures, mais c'est l'heure à laquelle Mangke réapparaît, bien sûr sans pain ni légumes, qu'il prétend avoir oublié de demander. Il a passé la journée en compagnie de son nouvel et désormais inséparable ami ouïghour. En conséquence, le temps d'aller chercher et seller le cheval puis de retrouver les chameaux partis au loin comme d'habitude, il est cinq heures et demie quand nous sommes prêts. Mangke a proposé que nous mangions un bol de nouilles avant de partir, ce qui est somme toute une bonne idée. C'était une proposition de l'aubergiste philanthrope et nous nous présentons rapidement chez lui. Le jeune homme de trente-cinq ans est venu s'établir ici il y a quelques années en compagnie de sa femme, une grande et jolie fille dont on devine la nostalgie de la vie citadine au fait qu'elle se maquille encore après ces années d'isolement. L'homme allume le feu pendant que sa femme coupe les légumes. Il nous faudra attendre encore un peu avant que les nouilles soient prêtes ! Par boutade, Yann suggère qu'il leur reste encore à pétrir la farine puis à faire les laghman. Il ne croyait pas si bien dire, et nous devons nous résoudre à trouver dans la fraîcheur des pâtes un palliatif à notre départ si tardif.

Nous voudrions bien acheter à manger mais il n'y a rien à vendre. Seul un vieux camion vient de RuoQiang tous les deux mois pour assurer le ravitaillement. N'attendant jamais de visite, les autochtones gardent pour eux le peu qu'ils approvisionnent. Avant les nouilles, la jeune femme nous sert une salade de concombres,

notre première salade fraîche depuis un mois. Jamais je ne l'ai autant appréciée. Le patron nous manifeste sa sympathie en allant chercher une bouteille de vin du Xin-Jiang. C'est un jus de raisin tout juste légèrement fermenté, mais dont le goût est agréable. Surpris que ce ne soit pas du vin, Yann trouve spontanément dans son répertoire suisse l'expression appropriée :

"Je suis déçu en bien !" conclut-il avec le plus grand sérieux, provoquant mon hilarité. L'expression s'applique à toute circonstance inattendue mais agréable.

Suivent deux bols de délicieuses pâtes et un épisode navrant. Mangke s'est fait offrir une bouteille d'alcool par son nouvel ami et il nous propose de la boire. Personne ne souhaite l'accompagner, et surtout pas Yann qui se souvient de ses expérimentations malencontreuses de la veille. Le voyant ingurgiter des lampées cul sec, je demande à Mangke de modérer sa consommation et je le surveille.

"Bouna, pas de problème, je bois juste un peu, et puis j'ai l'habitude !

- Je sais bien que tu en as l'habitude, mais au moindre problème, gare aux conséquences !" lui dis-je.

Connaissant son penchant naturel, l'inquiétude est de mise. Alors que nous mangeons nos nouilles, nous nous apercevons soudain qu'il a déjà vidé la moitié de la bouteille, et qu'il commence à parler de façon intempestive et décousue. Je lui interdis sur-le-champ de continuer mais c'est déjà trop tard. Il devient prostré et avale à peine un petit bol de nouilles. Il est maintenant sept heures et quart, et je veux partir au plus vite, car nous pourrions faire tout au plus une dizaine de kilomètres avant la nuit noire. Mais Mangke refuse de se lever. Je le tance vertement (ainsi dit-on poliment), mais lui ne se rend pas compte de la situation.

"Je reste ici ce soir, je ne me sens pas très bien", dit-il imprudemment.

Ma colère éclate, et Yann en profite pour aller vider dans la cour le reste de la bouteille. Je traite Mangke de tous les noms, et quand mon Chinois ne suffit pas, je mets indistinctement à contribution l'argot et le slang. Bien sûr, nous pourrions différer notre départ, mais ce serait imprudent de rester ici ce soir. En plus, ce serait céder devant Mangke et c'est la dernière chose que je veux faire en ce moment.

Yann l'empoigne et nous le traînons vers les chameaux sur lesquels il reste à arrimer quelques bagages. Mangke pose un sac et tire sur une sangle, de façon si brusque et mal dirigée que le chameau bascule sur le flanc. Yann le saisit et se re-

tient tout juste de le frapper, pendant que je vais chercher une bassine d'eau et que je le force à s'y plonger la tête. Yann et moi finissons de bâter et nous nous mettons en route, en interdisant à Mangke de monter son cheval. Yann tire les bêtes et je pousse l'ivrogne qui titube et marmonne sans conviction :

"Bouna ! Je ne peux pas avancer. Ma santé est mauvaise. Rentrons à Issyk-Pakté, on partira demain !"

Après un kilomètre, je comprends que nous n'irons pas loin à ce rythme. Mangke a un air totalement hébété, comme s'il était en convalescence après une lobotomie. Je lui demande de monter en selle. Croyant que j'ai pitié, il me remercie en pleurant. Puis il se répand en pitoyables tentatives d'excuses qui ne font qu'illustrer la naïveté de l'ivrogne qui l'amène à croire les promesses qu'on lui fait, et au premier rang celles qu'il se fait à lui-même, dont pourtant il devrait se méfier tout particulièrement. Je le force au silence et lui impose de rester derrière le deuxième chameau. Yann, devant, tire les bêtes. Je ferme la marche. A neuf heures et demie, nous ne pouvons que nous résigner à poser le camp, à huit kilomètres d'Issyk-Pakté. Mangke est prié d'aller dormir ailleurs. Quelques secondes lui suffisent pour commencer à ronfler, la tête renversée sur l'oreiller rêche d'un bât de chameau.

23 juillet

Malgré nos déconvenues d'hier soir, nous avons bien dormi. Nous avons certes besoin de récupérer des excès de la nuit précédente. Entre la contrariété provoquée par le comportement de Mangke et la satisfaction de nous être sortis indemnes des rets administratifs chinois, notre mémoire a préféré comme toujours enregistrer le meilleur souvenir.

En l'absence de combustible naturel, la cuisine au gaz présente les avantages et inconvénients de la modernité : simplicité et rapidité d'une part, mais absence de plaisir dans la préparation du thé et du porridge. Pour éviter qu'ils ne soient tentés de retourner à Issyk-Pakté où l'herbe est grasse et le travail léger, les animaux ont été entravés serrés et n'ont pas bougé pendant la nuit. Dès lors, nous sommes en route à neuf heures. Mangke n'a pas un mot d'excuse pour ses errements d'hier, mais il se fait oublier en travaillant consciencieusement.

L'opération de bâtage, pour violente qu'elle soit, est supportée avec stoïcisme par la bête. Le chameau est un animal généralement calme mais il lui arrive d'éprouver des sautes d'humeur et de se relever soudainement, au risque de faire basculer tout ce qui dans le chargement n'a pas encore été arrimé. Notre chameau malade semble maintenant guéri. Comme l'autre, il a maigri, mais ils ne nous posent plus de souci depuis la traversée du désert.

Il existe un vocabulaire technique du chameau : "baraquer" pour le faire asseoir, "blatérer" quand il émet son cri, et d'autres mots encore que je laisse aux amateurs de jargon spécialisé et de jardins zoologiques. Le seul mot qui nous est d'un usage régulier s'adresse à la bête elle-même lorsqu'on veut la faire asseoir. Prononcé "Tsseeuu", le mot semble déborder des frontières linguistiques et ressemble à l'impératif chinois "Zuò" qui signifie s'asseoir, auquel son quatrième ton "descendant" confère à la fois une métaphore mnémotechnique et une connotation comminatoire tout à fait appropriée. Comme cette injonction est toujours accompagnée d'une traction ferme sur la longe qui perce le naseau, il est difficile de déterminer son utilité réelle. La conjonction répétée du geste et de la parole finit généralement par aboutir à l'effet escompté. Si ce n'est pas le cas, soit parce que le sol est trop rugueux, soit parce que le mauvais caractère du chameau prend le dessus, on peut compléter la manœuvre en utilisant l'extrémité libre de la corde comme un fouet pour battre les pattes avant. Le chameau s'assoit alors en quatre temps : il

pose à terre les genoux avant puis arrière, et fait glisser vers l'avant ses tibias jusqu'à ce que son ventre touche terre. C'est ce glissement qui est désagréable à effectuer sur un sol caillouteux. Par la semelle élastique de ses pattes, le chameau pressent le degré d'inconfort qu'il ressentira.

Chez nos prédécesseurs (tant Maillart et Fleming que Lattimore, Hedin et d'autres encore), les chameaux ne sont presque jamais débâtés. Mangke dit que c'est seulement en hiver qu'on laisse le bât en place après avoir déchargé les bagages. En été, pour éviter que la bête n'ait trop chaud, on l'allège. Le bâtage des chameaux est une tâche technique qui doit être méticuleusement exécutée, sous peine de devoir la réitérer toutes les heures. L'arrimage est très serré et la charge doit être parfaitement équilibrée. Le bât lui-même est constitué de deux montants de bois d'un mètre soixante de long et de huit centimètres de diamètre, fixés chacun à un épais matelas de toile rempli de paille. Par deux cordes passant sous le ventre, on retient chacun de ces matelas sur un flanc de la bête. Puis, à l'aide de cordelettes, les montants sont attachés l'un à l'autre devant et derrière les bosses, dont ils dépassent d'une vingtaine de centimètres. On serre fort la cordelette à une extrémité, puis à l'autre en prenant du pied appui sur les montants qui fléchissent sous la pression, mais le chameau ne semble pas éprouver la moindre souffrance à avoir ainsi ses attributs fortement comprimés. Le bât une fois en place, les bagages sont arrimés par des sangles. On s'arrange pour les poser à califourchon, en chargeant plus les flancs que le haut. Les bagages plus légers peuvent ensuite être chargés sur cette sorte de plate-forme. Le maître mot est que l'arrimage doit être aussi serré que possible pour que rien ne puisse faire jeu sous les mouvements erratiques de l'animal.

Lorsque le chargement est approximatif, les deux risques les plus fréquents sont les conséquences, comme sur mer, du roulis et du tangage, le chameau méritant bien dans ce registre son appellation de vaisseau du désert. Le roulis produit un déséquilibre latéral qui impose un rebâtage complet du chargement avant qu'il ne verse. Le tangage quant à lui déplace vers l'avant ou l'arrière un bat insuffisamment serré. Le remède consiste à faire asseoir le chameau, à se placer dans l'axe du montant de bois qui a ripé et à le remettre en place par de grands coups de semelle en ahanant ce qui doit être la traduction en Mongol de "Tiens, prends ça, salaud". Après une demi-douzaine de percussions sur chaque pièce, le bât est de nouveau en bonne position. On peut au besoin le resserrer. Si le tangage n'est pas détecté à temps, la corde frotte sur la bosse et blesse le chameau.

Après deux semaines de route, nos bagages sont maintenant bien répartis. Sur le premier chameau, nos quatre bidons de cinquante litres contenant la nourriture. Un premier pour le petit déjeuner : porridge, lait en poudre, sucre, fruits secs, thé, café. Le deuxième contient la farine et le riz, plus les ustensiles de cuisine; le troisième les condiments : soupes, ail, épices, bouillon, algues, champignons, huile, vinaigre, et le dernier les nouilles sous leurs deux espèces, instantanées et à cuire. Surmontant le tout, le bidon de vingt-cinq litres pour l'eau et un sac de bois et d'argol. Sur le deuxième chameau, notre matériel de camping (tente de montagne, matelas gonflables, deux petites tentes chinoises, sacs de couchage), deux sacs d'expédition pour nos effets personnels, plus nos sacs de jour (veste, appareils photo, gourdes, gants, lampe frontale, déjeuner) ... ainsi que la valise de Mangke.

Ce matin, une demi-heure après le départ, nous apercevons une dernière maison. Ruzi (trente cinq ans) y vit avec Espere (dix neuf ans), et ils semblent heureux ici comme les bergers d'Arcadie. Il prétend que c'est son fils, mais comme il parle à peine chinois, je ne suis pas sûr de devoir le prendre à la lettre. Par pudeur, je préfère ne pas demander quelles circonstances familiales ou quelle inclination particulière les ont décidés à venir habiter seuls ici. Ils sont arrivés il y a dix-huit ans et se rendent trois fois l'an à RuoQiang, leur "LaoJia", c'est-à-dire la résidence de leurs ancêtres. Pour tondre les onze cents bêtes du troupeau, il leur faut trois semaines de travail à raison de soixante moutons par jour.

Vers l'ouest, la direction que nous suivons, Ruzi nous prévient qu'il n'y a plus personne jusqu'à Bash Malgun, à des centaines de kilomètres d'ici. Il n'y est jamais allé. La route promet d'être longue mais gratifiante. Après le lac Ayakkum, nous devons atteindre la vallée du Toruksai, puis la sinistre "Vallée des Vents" au bout de laquelle se situe Bash Malgun, à travers des espaces inviolés.

Toute la journée, nous marchons sur une piste monotone. Aucune pente, aucune déclivité ne vient rompre le rythme soporifique de nos pas sur le sol. Seule la pause de midi est l'occasion d'un repos espéré. Le déjeuner est frugal mais mémorable : au pain sec ouïghour s'ajoute le melon offert à Issyk-Pakté.

Au nord, la belle chaîne que Hedin appelle Kalta Alagan culmine à cinq mille cinq cents mètres. D'ici, elle ne paraît pas très haute, mais la vallée qui la sépare, au nord, des monts Qiman Tagh est nettement plus basse que la nôtre. Nous apercevons de la neige sur les sommets et sur les crêtes. Devant nous, rien. Nous sa-

vons que le lac Ayakkum est à trente kilomètres de notre camp, mais le relief est inexistant ou invisible. Sous nos pieds crisse un sol sablonneux et stérile. A notre gauche, vers le sud, coule la rivière joignant les lacs Kum et Ayakkum, bordée de maigres herbages. Au-delà, à quelques kilomètres, sur un sol également plat, des dunes de sable forment un cordon parallèle à la rivière. Puis il n'y a plus rien qu'un horizon infini qui se perd dans la brume et les nuages. Nous ne voyons que peu d'animaux : quasiment pas d'oiseaux, et tout juste quelques kiangs solitaires. Dans l'après-midi tout de même, deux hardes d'environ vingt bêtes chacune regardent passer notre train omnibus en restant à deux cents mètres. Les koulans, "cool ânes", ont un nom bien approprié.

Vers le soir, nous voyons émerger de la brume, loin devant nous, dans l'exacte direction de notre cap, un mont isolé dont la forme pyramidale évoque parfaitement les contours élancés du Mont Saint-Michel. Ce spectacle inattendu me remémore cette magnifique phrase de Malcolm Lowry décrivant "... cette première fois où seul, marchant dans les pâquis au sortir de Saint-Près où il logeait, le somnolent village français d'eaux encloses et de biefs et de gris moulins hors d'usage, il avait vu s'élever lentement et merveilleusement et dans une infinie beauté au-dessus des chaumes semés de fleurs sauvages, s'élever lentement au soleil, comme des siècles auparavant les pèlerins errant dans ces mêmes champs les avaient regardées s'élever, les deux flèches jumelles de la cathédrale de Chartres". Proust et Péguy réunis sous la plume d'un romancier américain.

Quand vient le soir, nous avons parcouru trente kilomètres à vol d'oiseau, sous une météo variable, sans pour autant avoir atteint le Mont Saint-Michel, encore voilé par la brume. Cette journée résume l'instabilité climatique de la région : nous aurons connu un ciel très nuageux le matin, des nuages épars et un soleil puissant à midi, puis un roboratif vent arrière dans l'après-midi. Le vent forçit en fin de journée, juste au moment de monter les tentes et de nous évertuer à faire prendre un feu de broussailles. Vers vingt heures, la pluie commence à tomber. L'orage gronde à quelques kilomètres au sud et nous ne serons épargnés que de justesse.

Toute la journée, Mangke est resté d'une discrétion gênée. Ce soir au camp, il travaille avec cœur : il va chercher du bois, prépare le feu, se montre aimable tout en restant silencieux. Pour rompre ce climat pesant, je l'interroge sur la religion de

son peuple. Le ton de sa voix devient détaché, comme dans un rêve éveillé, mais j'y décèle une pointe de nostalgie ou de dépit. Les Mongols d'Urt Moron, dit-il, sont bouddhistes et ont un Lama qui vit à Golmud. Bien que Mongol, il porte le nom tibétain de Gyaltsso. Il y a quelques années, il est allé rendre visite au Dalai Lama en Inde, dans son exil de Dharamsala. Mais il est maintenant très âgé et malade : il a plus de soixante-dix ans et ne sera sans doute pas remplacé après sa mort. Tous les ans, il trouve encore la force de visiter les cinq anciennes "bannières" ou principautés du Tsaïdam, dont Teidjinar est la plus isolée.

Mangke semble désespéré. A la lueur vacillante du feu, son visage m'apparaît comme je ne l'ai jamais vu. Ce n'est plus la face rouge du nomade ou de l'ivrogne, mais un étrange masque que les reflets des flammes animent de rictus énigmatiques. Il ne sait pas me dire s'il est croyant. Croit-il seulement même que l'on puisse croire ? Dans sa solitude morale, il me semble emblématique des Mongols du Tsaïdam : une tribu perdue aux marges de la Haute-Asie, une fin de race qui n'est plus que l'ombre des nobles hordes qui un temps dominèrent le monde.

Extrêmes touristes

J'éprouve beaucoup de respect et d'admiration pour Gabriel Bonvalot, qui entreprit durant l'hiver 1889-90 une audacieuse traversée du Tibet suivant un axe nord-sud. Il avait obtenu ses lettres de créance de voyageur en organisant pour le compte du ministère de l'instruction publique trois expéditions dans les nouveaux territoires russes de l'Asie Centrale, en 1880, 82 et 86-87, qui lui valurent distinctions et honneurs. Comme son talent résidait dans ses capacités d'organisation, il délégua à des spécialistes le travail scientifique, et pouvait en route apprécier sans contrainte les charmes du voyage.

Pour son périple de 1889 dans les contrées que nous traversons, il dédaigna encombrer sa caravane des adeptes de l'herbier et du marteau de géologue. Il ne prit pour compagnon que le jeune prince Henri d'Orléans qui espérait trouver là un remède à l'ennui en cette période de république. En arrivant en Chine depuis ce qui est de nos jours le Kazakhstan, leur groupe s'augmenta d'un ecclésiastique belge, le père de Deken.

L'expédition avait Lhasa pour objectif, mais les Tibétains lui refusèrent l'accès à la ville sainte. Elle dut infléchir sa route vers l'est pour se diriger vers le Tonkin via le YunNan. L'équipée à travers les solitudes tibétaines n'en reste pas moins spectaculaire. Bonvalot mériterait bien en France le titre de saint patron de cette nouvelle engeance de voyageurs qui se fixent pour but d'aller là où personne ne va et d'en revenir avec un livre. Lui, avec une modestie et une lucidité qui l'honorent, même si elles sont légèrement teintées de fumisterie, avoue avoir écrit son livre pour tenir la parole donnée à son éditeur "de lui fournir à bref délai le manuscrit où je conterai à la diable un voyage que j'ai fait avec plaisir et qu'il est beaucoup moins amusant de mettre sur le papier". Rentré en France à trente-sept ans, Bonvalot ne mettra plus jamais les pieds en Asie. Il consacra le reste de sa longue existence à la colonisation de l'Algérie et à des tentatives infructueuses d'entrée en politique dans les rangs de l'extrême-droite de l'époque.

Thomas Holdich, qui deviendra plus tard directeur de la Royal Geographic Society, confirme cette modestie auto-proclamée dans *Tibet the mysterious* écrit en 1906, avec l'art tout britannique de l'understatement. "Le voyage pressé de Bonvalot n'apporta aucun ajout satisfaisant à la carte du Tibet", même s'il était accompagné du Prince Henry (sic) d'Orléans, "ce distingué anglophobe". Plus récemment,

Bonvalot n'est même pas cité dans le livre que Philippe Forêt consacre à la cartographie du Tibet.

Même sans atteindre Lhasa, l'expédition fut une réussite, notamment en étant la première à s'en approcher d'aussi près que le lac Namtso, à un peu plus de cent kilomètres de la ville sainte. Elle subit cependant des dommages collatéraux qui seraient difficiles à justifier aujourd'hui : "Nous emportons même sept cents petites bottes de foin, afin de soutenir les forces de nos chevaux, condamnés à mourir les premiers."

Comme Bonvalot, le britannique George Littledale se fixait pour objectif d'atteindre Lhasa coûte que coûte. Son cynisme ironique ne laisse aucun doute sur la méthode : "Mon plan consistait à ne négliger aucun moyen pour atteindre le Tibet, et si possible Lhasa, avec une très large quantité de vivres et d'animaux pour les transporter. La plupart des autres expéditions ont échoué pour être arrivées à un état de dénuement dans lequel les Tibétains pouvaient leur imposer leurs propres conditions. Nous comptions aussi sur la corruption, et nous partîmes bien pourvus du nerf de la guerre pour distribuer nos libéralités à grande échelle."

Il avait déjà parcouru le Tsaïdam l'année précédente et il essaya de ne pas perdre de temps en préparatifs. Arrivés à Cherchen mi-mars 1895, il achète vingt-cinq mille livres de maïs indien et six mois de provisions. Sa caravane de deux cent cinquante animaux se met en route après un mois en raison des "habitudes dilatoires des natifs". Comme Bonvalot, Littledale voit des volcans, traverse l'Arka Tagh, approche de Lhasa mais doit finalement renoncer sous la menace des Tibétains armés et pour ménager la santé de son épouse devenue souffrante.

Si Bonvalot et Littledale méritent des succès, mon prix d'excellence du touriste extrême revient au comte de Lesdain qui quitte Pékin en 1904 en compagnie de sa jeune épouse en écrivant : "Nous avons pris la résolution de vivre des ressources des contrées que nous allons traverser et quelques bouteilles de champagne, destinées à célébrer les grandes circonstances, formaient la partie la plus importante de nos provisions." Le couple traverse des régions peu connues de la Mongolie chinoise, et atteint le Tsaïdam d'où il compte se rendre au Tibet. Les impressions de Lesdain sont en phase avec celles des autres visiteurs de la région : "Les gens du Tadjinar ne

sont pas plus hospitaliers qu'ils sont riches, et nous ne pûmes, même à l'aide d'éloquentes prières, nous faire vendre un morceau de viande."

Le récit prend un tour quasi-surréaliste lorsque la caravane traverse le Tibet comme si elle partait en excursion de Paris à Fontainebleau. Deux des serviteurs décèdent d'épuisement, mais la comtesse reste imperturbable. Ainsi lorsqu'un yack sauvage charge la caravane : "J'épaulai ma manlicher, ne voulant rien laisser au hasard dans une circonstance aussi grave, et appuyai l'extrémité de son canon sur l'épaule de ma femme, qui ne fit pas le plus léger mouvement."

Après plus d'une année de pérégrination, le couple atteint Shigatze et Gyantze où ils sont accueillis par le capitaine O'Connor, agent politique anglais, qui les dissuade d'aller à Lhasa. Le passage de l'Himalaya vers le Sikkim et le retour au pays sont trop banals pour susciter le moindre commentaire du comte.

24 juillet

Quand nous ravivons au matin le feu de la veille, mes deux compères sont capables de rester devant la théière durant des heures, persuadés que la présence continue d'un succédané de Vestale est rendue indispensable par la sporadique nécessité d'ajouter ou de déplacer une racine ou un morceau d'argol. Ce matin, par pure malice, j'allume le feu et me plante devant jusqu'à ce que le petit déjeuner soit prêt. Peine perdue. Après avoir partagé le café, le thé et le riz réchauffé d'hier soir, vient le temps des cigarettes.

Mon stratagème a néanmoins fonctionné et nous sommes en route à neuf heures. A part le bâtage des chameaux, une tâche délicate pour laquelle Yann a à cœur d'aider Mangke, c'est moi qui fais la majeure partie du travail du matin. Je ne leur en tiens pas rigueur, car je préfère me lever tôt et m'occuper au camp que de rester au lit, mais je préférerais un peu plus de soutien quand je le sollicite. Cette lente et insidieuse dégradation de nos relations matinales semble inévitable après deux mois de vie commune, mais elle est pénible à vivre. La promiscuité forcée accentue les qualités et les défauts de chacun, mais on s'accommode beaucoup plus naturellement des premières que des seconds. Et puis nous savons que, dès que nous ne serons plus contraints de tout partager à longueur de jours et de nuits, seuls les bons souvenirs subsisteront.

Avant de partir, je propose un rapide briefing où je mentionne que nous devons faire provision d'eau à la rivière au dernier endroit propice avant le lac salé. Je demande à Yann et Mangke que nous naviguions de conserve pour pouvoir communiquer. Je resterai près de la rivière pour vérifier la présence d'herbe et d'eau potable pendant que Yann pourra faire des photos en longeant la montagne, en direction du "Mont Saint-Michel" qui est toujours masqué par une brume tenace. A treize heures, nous nous retrouvons au pied du magnifique Mont. Nous ne goûterons pas sa fameuse omelette, mais pourquoi pas, à proximité du lac saumâtre Ayakkum, un mouton de pré-salé ? Le rêve est le propre de l'homme.

Ce qui apparaît à prime abord comme issu d'un rêve, ce sont les formes fantastiques des rochers sculptés par le vent et les éléments. Pour reprendre la description de Sven Hedin : "On aurait dit des tables et des chaises, on aurait dit des tasses, des cous et des têtes. A certains endroits, là où le pouvoir d'érosion du vent atteignait son maximum, les sections les plus fines étaient entièrement évidées".

Il reste encore une quinzaine de kilomètres pour arriver jusqu'au lac. J'ai localisé de l'eau trouble mais fraîche dans la rivière tout juste trois kilomètres avant notre pause déjeuner. Mangke est particulièrement aimable ce matin. Il s'est même spontanément arrêté pour faire une provision de bois à midi. Sur le Mont Saint-Michel, je fais un peu d'escalade pour gagner une position plus élevée. Rien de bien difficile, mais sans assurance et loin de tout, mieux vaut ne pas glisser. Je m'élève de quarante mètres jusqu'à un éperon d'où je ne peux même pas voir le lac, caché dans une brume propice au mystère. La rivière, elle, semble tranquillement poursuivre son cours vers l'ouest.

En redescendant, il est près de quatorze heures. Tous trois, nous apprécions le charme de cet instant où notre voyage prendrait presque une tournure quasi-touristique. Nous ne sommes pas pressés de bouger. Nous partons une petite heure plus tard. Je donne la direction générale et demande à Yann, qui souhaite longer le pied des montagnes pour y faire des photos, de rester à vue et de vérifier notre position car nous ne sommes pas sûrs de trouver de l'eau et de l'herbe. Je me dirige vers le lac à travers un désert rose où quelques touffes de plantes vertes et grasses tentent de survivre. Ici ou là pointent également des blocs de pierre aux formes arrondies ou en amandes. C'est une nouvelle "Plaine de Dali", comme est nommée un site de l'Altiplano bolivien où la surface nue du sol caillouteux est parsemée de blocs isolés, évoquant certains tableaux du maître. Les montagnes forment un arrière-plan somptueux sous le soleil de plus en plus présent.

Je voudrais descendre vers la rivière mais Mangke, qui dort sur son cheval, reste indifférent à mes signes. Je parviens finalement à attirer son attention et à le faire obliquer vers moi. Cependant le sentiment d'avoir obéi à mon injonction lui confère un nouveau crédit de sieste et son cheval reprend tranquillement la direction du lac, maintenant visible à une dizaine de kilomètres. Ce n'est encore qu'une ligne bleu-turquoise et adamantine qui brille sous le soleil et j'attribue cette teinte inhabituelle à ses eaux salées. C'est un spectacle d'autant plus émouvant que je l'ai attendu depuis des années et qu'il dépasse mes espérances. J'ai hâte de m'en approcher, de m'asseoir sur la grève et de m'abandonner à une rêverie où je me remémorerais les années de préparation de mon voyage et évoquerais le souvenir de la poignée d'Européens qui ont foulé ces parages avant moi.

Pour l'heure, je suis inquiet. L'eau qui se trouve à un kilomètre au sud au-delà d'une zone d'herbes très vertes est de la même couleur que le lac. Est-elle salée, elle aussi ? Emergeant de sa sieste, Mangke s'approche enfin et nous nous dirigeons

ensemble tout droit vers l'eau. Arrivés à l'herbe, le cheval et les chameaux s'en montrent friands. Mangke marche cent mètres de plus pour atteindre la rive, se penche, goûte et se retourne : sa moue de dégoût est sans équivoque. Je le rejoins et goûte. L'eau est stagnante et très salée. Nous n'y ferions même pas cuire les nouilles. En avant, vers le lac, il n'y a aucun espoir. La rivière est devenue un Styx qui roule des eaux denses et saumâtres. Nous sommes allés trop loin. Nous devons faire demi-tour et revenir en arrière jusqu'au premier point d'eau potable.

J'envoie Mangke chercher Yann qui est invisible d'ici, tout entier absorbé par son art. Je trouve cette attitude plus prudente car Yann a jusqu'à présent manifesté très peu d'intérêt pour l'orientation. Je le sais capable d'aller jusqu'au lac s'il le trouve photogénique sous la lumière rasante du soir. Je me mets en route après avoir marqué mon point au GPS. Je sais qu'au pire je devrai retourner jusqu'au point enregistré à midi, lorsque j'ai attendu Mangke qui ramassait du bois. C'est juste un peu au-delà du Mont Saint-Michel.

Je tire les chameaux et tente de faire route près de l'eau, mais elle est stagnante et bordée d'un terrain boueux où les bêtes enfoncent de toute la hauteur de leurs pieds. Elles ont comme un sixième sens qui les fait s'arrêter devant les passages scabreux, tâter la consistance du sol, puis choisir ou non d'avancer sur mes traces. L'explorateur Wilfred Thesiger écrit qu'à un tiers de sa hauteur dans les sables, le chameau est perdu. Ce serait fâcheux. Plus loin, je constate que la rivière a repris le flux boueux et rapide qui caractérise son cours potable. Mais mes tentatives d'approche sont infructueuses. Tout juste réussis-je, en entravant les chameaux, à atteindre seul le cours à un endroit où les marécages sont plus étroits, mais ce serait trop dangereux de faire approcher les bêtes. Nous devons emporter cent litres d'eau de réserve pour les prochains jours, et la manœuvre de chargement serait trop délicate ici. Partout dans ce terrain boueux se sont formées des flaques où la saumure séchée forme des plaques de sel du plus bel effet. Au nord, le soleil joue avec les montagnes et produit un spectacle lumineux fantasmagorique. La beauté et le danger font souvent bon ménage.

De proche en proche, je reviens à la hauteur du Mont Saint-Michel, et ce n'est qu'après six heures et à cinq cents mètres de mon point d'arrêt de ce matin que je trouve enfin un emplacement satisfaisant pour le camp. J'aurai fait huit kilomètres en arrière dans les fondrières, et ce sera autant de plus pour notre prochaine étape. Le lieu étant splendide et notre itinéraire à venir comportant plus de cent kilomètres sans eau potable, je décrète unilatéralement une journée de repos pour demain.

Une heure plus tard, je ne vois toujours personne à l'horizon. J'en veux à Mangke de ne pas être venu m'aider après avoir contacté Yann et je redoute une remarque maladroite de Yann du style "Tu t'es bien trompé !" Je crois tout simplement avoir manqué de chance. Les informations que j'avais glanées étaient contradictoires et les cartes ne laissaient rien présager.

Après avoir encore vainement attendu, j'entreprends de débâter. Alors que je termine le déchargement du deuxième chameau, Mangke arrive, l'air innocent et fatigué. Il prétend avoir mis deux heures à trouver Yann. C'est bien bizarre dans ce désert. Il n'y a pas si longtemps, il pérorait, prétendait tout savoir. A présent, pour se dédouaner, il préfère mettre en avant son ignorance des lieux.

L'intéressé arrive peu après. Il est furieux d'avoir dû marcher dix kilomètres en arrière et ne comprend pas pourquoi je n'ai pas établi un camp plus avancé, quitte à aller chercher les cent litres d'eau fraîche tout seul. C'est ce qu'il aurait fait, prétend-il. Il se calme quand je lui fais comprendre que j'ai passé l'après-midi à chercher de l'eau douce en tirant des chameaux récalcitrants à travers les marigots. Je lui rappelle que je lui ai demandé deux fois aujourd'hui de ne pas perdre de vue les chameaux et qu'il n'en a rien fait. Il dit qu'il m'a vu arrêté avec Mangke près de la rivière. Il s'est reposé et ne nous voyant plus, il s'est remis à marcher au pied des montagnes en direction du lac. Quant à Mangke, je ne peux comprendre comment, avec un cheval, il n'a pas su retrouver les traces de Yann. Soucieux de ne pas attiser ces ressentiments inutiles, nous n'insistons pas. Yann nous réconcilie en annonçant son intention de pétrir du pain. Nous avons cueilli des oignons sauvages au pied du Mont Saint-Michel et le pain, agrémenté d'un peu d'ail, est excellent. Notre technique s'améliore au cours du temps : en utilisant une gourde comme rouleau à pâtisserie et un couvercle de boîte en plastique comme plan de travail, nous parvenons à confectionner des galettes à la forme régulière. S'il passait des clients ici, nous pourrions ouvrir boutique.

Au cours de l'après-midi, le temps s'est encore amélioré et la lumière sur les montagnes a été extraordinaire jusqu'au crépuscule. Notre camp est dans une zone d'herbes hautes et dorées qui brillent dans le soleil couchant. Les montagnes et la rivière prennent également des teintes de cartes postales. Yann annonce qu'il va dormir à la belle étoile mais, suivant une inclination velléitaire, se ravise. Demain on se repose, et il fera plutôt la grasse matinée sous la tente.

Du triomphe au désastre

*"If you can meet with triumph and disaster
And treat those two imposters just the same"⁴*

Rudyard Kipling, *If*

Voici un paradoxe qui mérite l'attention : à une époque où le Tibet est la destination rêvée de tous les touristes et aventuriers, où des films à gros budget nous le présentent comme un pays de cocagne, où son "Dieu vivant" inspire le respect de tous et la dévotion de beaucoup, le grand public a totalement oublié l'homme qui a le mieux incarné l'exploration et la popularisation de ce vaste territoire. Parmi les dizaines de livres publiés par l'explorateur suédois Sven Hedin, seul est aujourd'hui disponible en français un court récit : Trois ans de lutte dans les déserts de l'Asie 1894-1897, qui relate sa première expédition en Chine, principalement centrée sur le désert du Taklamakan et les oasis qui le bordent, mais qui inclut aussi un compte-rendu de sa première traversée du Nord du Tibet. Bien que de nombreux titres aient été traduits en français au moment de leur publication, plus rien n'est disponible sur ses deux plus importantes expéditions tibétaines, de 1899 à 1902, puis de 1905 à 1908. Durant toutes ces années, été comme hiver, dans des conditions météorologiques extrêmes et dans un isolement total, Sven Hedin a mené sa caravane à travers les hauts plateaux. Seul occidental de ses expéditions, accompagné d'assistants et de serviteurs locaux, il a infatigablement arpenté, mesuré, cartographié, dessiné, peint, photographié, sondé, inventorié, herborisé, décrit tout ce que ses multiples talents et son courage physique lui permirent d'observer.

Dans le monde anglophone, la situation n'est guère meilleure : deux titres sont disponibles, dont une autobiographie sélective : Ma vie d'explorateur. Seule l'Allemagne est mieux dotée avec sept ouvrages, ce qui illustre la pérennité de certaines accointances intellectuelles, bien au-delà de leur date de péremption. L'explication tient au tragique et Peter Hopkirk, qui a popularisé l'histoire récente de l'Asie Centrale, l'a abordée avec tact en séparant ses commentaires sur Ma vie d'explorateur

⁴ "Si tu peux confronter triomphe et désastre
Et traiter pareillement ces deux imposteurs."

en une préface élogieuse et une postface qui donne la clé de la disgrâce qui frappa l'auteur. Ainsi, rien n'empêche le lecteur d'être ébloui par le récit des exploits du personnage avant de porter un jugement sur le fiasco de la fin de sa vie.

Le jeune Sven Hedin découvre sa vocation en assistant à treize ans au retour triomphal au port de Stockholm de l'explorateur Nordenskiöld après sa découverte du Passage du Nord-Est. Il a bientôt l'opportunité de visiter l'Asie Mineure en obtenant un poste de précepteur à Bakou. Il en profite pour ajouter le persan et le turc à sa palette linguistique européenne, qu'il complétera plus tard avec le mongol et le tibétain. Sa vocation affermie, il s'empresse d'obtenir le doctorat de géographie susceptible de garantir sa crédibilité, sous la houlette de von Richthofen, le grand géographe qui inventa le terme "Route de la Soie".

Il peut ainsi obtenir les financements nécessaires à sa première expédition. Plus tard, la détermination, le talent, et un indéniable opportunisme social lui permirent, au cours de sa longue carrière, de collecter les importants fonds indispensables à ses projets exploratoires et éditoriaux.

De 1890 à 1910, Hedin monte cinq expéditions majeures en Asie Centrale, s'étendant chacune sur plusieurs années. Elles donnent lieu à des découvertes de première importance, tant géographiques qu'archéologiques. Il explore, comprend et documente mieux que quiconque le système des fleuves et rivières entourant le désert du Taklamakan, où il frôle la mort de soif en tentant une audacieuse traversée. Il élucide le mystère du Lop Nor, ce lac protéiforme et mouvant qui tenait en haleine les géographes. Il traverse et cartographie de vastes territoires inexplorés. Il découvre les ruines de LouLan et d'autres cités du désert, abandonnées depuis des siècles. Elles constitueront jusqu'à ce jour le fonds de commerce de générations d'archéologues.

Chaque voyage donne lieu à des publications et récits destinés à des lectorats divers, mettant à contribution les membres de sa famille qui tapent à la machine ses manuscrits. Ainsi, Hedin devient rapidement l'un des explorateurs et écrivains les plus populaires de son temps, ce qui lui permet de justifier et de financer ses prochaines expéditions. Il mène en Europe une vie frénétique : d'une main, il accepte les honneurs et les médailles de toutes les sociétés de géographie, de l'autre il signe des engagements pour des conférences où il n'hésite pas à recycler ses vieux souve-

nirs sur des sujets aussi racoleurs que La marche de la mort dans le désert du Taklamakan.

Cet acharnement au travail ne cessera jamais : à quatre-vingts ans, il demandera à son avocat combien de temps il pourra vivre des revenus de ses oeuvres. Lorsqu'une estimation de cinq ans lui est fournie, il décide de se remettre à l'ouvrage. Il publiera encore en cinq livres des milliers de pages sur des sujets divers, sans compter un abondant journal personnel.

Le succès et la fréquentation assidue des milieux politiques et diplomatiques conduisent naturellement Sven Hedin à développer des idées géostratégiques. Malgré ses liens personnels avec la Russie, il ne peut s'empêcher de la considérer comme une menace permanente pour la Suède, qui doit être contrebalancée par un rapprochement avec l'Allemagne. C'est ainsi qu'il se lie aux milieux conservateurs suédois et apporte un soutien sans condition à l'Allemagne, sa "seconde patrie", durant la première guerre mondiale. La Royal Geographic Society de Londres le radie. Il doit rendre à la France sa médaille de la Légion d'Honneur, mais il n'en a cure. Il continue de travailler et de publier. En 1925, il est consulté par un industriel allemand qui souhaite établir une liaison aérienne entre l'Europe et la Chine. Le projet donne naissance à "l'expédition sino-suédoise" qui, de 1926 à 1935, effectue de nombreuses observations scientifiques dans le Nord et l'Ouest de la Chine. La ligne aérienne ne verra jamais le jour, mais l'expédition parviendra, dans un contexte politique chinois devenu très difficile, à accumuler une manne scientifique de premier ordre.

A son retour en Europe, et malgré ses soixante-dix ans, Sven Hedin donne une centaine de conférences en Allemagne, n'hésite pas à rencontrer Hitler et à prononcer un discours lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Berlin. Il émet bien quelques réserves sur l'attitude des Nazis envers les scientifiques et les Juifs, mais ne reniera jamais son attachement à l'Allemagne hitlérienne.

Cet impardonnable entêtement d'un homme âgé mais parfaitement lucide obscurcit encore aujourd'hui ses incomparables mérites d'explorateur.

25 juillet

Je commence cette journée de repos par mon exercice favori de réconciliation cartographique. Pour les jours qui viennent, mes cartes m'apparaissent comme autant de travaux pratiques de fiction géographique. "The map is not the territory", écrit Alfred Korzybski. Je me rends compte que cette observation à caractère linguistique peut aussi bien être entendue au premier degré. Nous croisons dans cette région plusieurs routes d'explorateurs, dont celle des anglais Carey et Dalglish, avant qu'ils ne se dirigent vers la rivière Naryn Gol. En sortant de la montagne à onze miles du lac Ayakkum, ils appellent le lieu de leur camp Manar Dhong, et c'est certainement notre Mont Saint-Michel. Ils remontent ensuite vers le lac Kum, aux lieux dits Kokkan Tagh et Kalla Ottlak, qui doivent être situés près de notre Issyk-Pakté. Il est remarquable que ces noms de lieux soient aujourd'hui perdus, et que celui d'I.P. leur soit inconnu. Ils traversent la rivière à l'est du lac Kum, se reposent quelques jours, et entament une boucle au sud avant de rejoindre notre Naryn Gol près de sa source.

Sur la carte de leur expédition, seules figurent les descriptions fragmentaires établies par Prjevalski : l'Ayakkum ("Unfreezing Lake", le lac qui ne gèle jamais, en raison de sa forte salinité) n'a pas sa forme exacte, et toute la zone au sud-ouest est "Terra Incognita", à l'exception d'une chaîne de montagnes incomplète partant de l'est et qu'ils appellent le "Prjevalski range" (aujourd'hui l'Arka Tagh). Pas de lac Achik-Kul au sud-ouest, pas de mont Ulugh Muztagh ni de col de Karamiran. La chaîne au nord des deux lacs Kum est nommée "Columbus", la montagne vers laquelle je pointe en descendant vers le Toruksai est le "Mont Kremlin", dans le "Mosco range". Même la rivière de Cherchen n'est pas évoquée, et il n'est fait mention dans ses parages que de la "Vallée des Vents". Manifestement, les informations glanées auprès des rares nomades ne permettaient guère d'augmenter ces maigres connaissances.

Hedin est passé à Issyk-Pakté en juillet 1900, en route vers le Tibet, mais n'y mentionne aucun habitant. Demain, juste avant d'atteindre l'Ayakkum, nous apercevrons le col par lequel il est arrivé, suivant les pas de Bonvalot. Enfin, au delà du lac, vers le col "Kum Buyun" que nous devons emprunter, sont passés Roborovski en 1890 et Bergmann en 1920. C'est bien peu pour un territoire aussi vaste.

Le soleil chauffe les tentes et fait sortir Yann et Mangke de leur grasse matinée peu avant onze heures, arborant l'air surpris de marmottes terminant leur hibernation. Face au petit miroir qu'il a sorti de sa valise, Mangke fait sa toilette personnelle en arrachant quelques poils inélégants à l'aide d'un coupe-ongles. Puis il commence sa lessive.

"Moi aussi, je devrais la faire", dit Yann devant moi, comme si l'indolence autorisée par cette journée de repos avait besoin d'un témoin pour être exorcisée. Le café pris, il use le gaz en préparant du thé, qu'il boit seul sous la tente. Quand je lui fais remarquer que nous risquons la pénurie, il répond candidement : "On finira à la Thesiger !" Je lui ai donné à lire *Le Désert des Déserts*, le récit des extraordinaires voyages en Arabie de l'explorateur anglais Wilfred Thesiger, qui part en expédition avec pour toute réserve un demi-litre d'eau par jour et par personne, et il a été impressionné. Plutôt que de lui en vouloir, je préfère invoquer des circonstances atténuantes : la fatigue du voyage, une naturelle tension nerveuse, ou pourquoi pas les premiers symptômes du mal de l'altitude, qui prendrait ici des formes nouvelles.

Je m'affaire à vider, nettoyer et remplir les bidons pour faire décanter l'eau. Elle est d'un jaune dense et n'abandonne son dépôt au fond des récipients qu'après plusieurs heures de repos. Deux des bidons sont déjà percés. Les autres ont les côtes enfoncées. Je ne suis pas optimiste sur leur espérance de vie et nous avons devant nous les étapes les plus sèches de notre voyage. Dans le pire des cas, il peut se passer une semaine avant que nous ne retrouvions de l'eau. Mais à quoi bon se lamenter ? Aucune des idées de bricolage qui nous viennent à l'esprit n'est applicable ici, et en dresser la liste ne fait que nous confronter à notre incompetence. Mes compagnons, assis devant le feu, rivalisent de paresse. Yann avait suggéré de filtrer l'eau avec un tissu. L'idée, bonne au demeurant, est tombée victime d'une activité trop intense. Quant à Mangke, lorsque je lui ai demandé d'aller chercher du bois, il m'a répondu qu'il irait plus tard. En préparation du déjeuner, je propose à Yann de demander à Mangke, assis à côté de lui, de curer la casserole.

"Tu lui fais assumer les conséquences de tes conneries", dit-il en sous-entendant que les pollueurs doivent être les payeurs, car c'est moi qui ai fait la cuisine hier soir. Il a raison, mais Mangke montre une fâcheuse propension à ne pas faire sa part de travail commun. Je préférerais que Yann le lui fasse remarquer de temps en temps.

"Je n'attends pas grand chose de lui aujourd'hui !" répons-je d'un ton ironique qui passe inaperçu. "Mais toi aussi, tu m'as l'air d'avoir une aversion pour la vaisselle.

- Non, non, chez moi je la fais tout de suite. Là, ça fait longtemps que j'ai arrêté de me battre", ajoute-t-il. Ce n'est pas la meilleure réponse qu'il pouvait me donner.

Ces frictions sont l'un des secrets les mieux gardés de la littérature de voyage. Ella et Peter n'en furent pas exempts, même s'ils choisirent de les masquer dans leurs récits. "Quelle qu'ait pu être leur attitude sur le terrain, la coutume exige que, sur le papier, les membres d'une expédition se couvrent mutuellement de fleurs", écrit Peter. Ils avaient estimé l'un et l'autre que les chances de réussite de leur entreprise seraient accrues par la collaboration, mais ils s'engageaient dans ce voyage pour des raisons bien différentes. Ella souhaitait prendre le temps nécessaire à la satisfaction de sa curiosité ethnologique. Peter venait s'enquérir de la situation en Asie Centrale pour en informer les lecteurs du Times. Le rythme de la caravane lui en fournirait amplement le temps. Point n'était besoin pour lui de s'arrêter en chemin.

Trois quarts de siècle plus tard, nous vivons une expérience parallèle. La promiscuité et des préoccupations divergentes forment un terreau favorable aux anicroches, comme dans une famille désunie. Pour autant, notre but commun nous impose des réconciliations rapides. Ce mouvement de balancier prend malheureusement une amplitude croissante, et nous devons être vigilants pour ne pas atteindre un point de rupture qui nous laisserait dans une situation aussi ridicule qu'ingérable.

Une éclaircie vers le sud dans le ciel du soir me laisse entrevoir la chaîne de montagnes de l'Arka Tagh dans ce qui, depuis deux jours, n'était qu'un horizon brumeux. A cent vingt kilomètres du camp apparaissent les pentes douces, régulières et enneigées d'un sommet de 5.810 mètres d'altitude que Bonvalot baptisa le mont Elisée Reclus - choix judicieux pour un géographe d'un prénom et d'un nom qui évoquent respectivement majesté et isolement. Bonvalot y voit un volcan, eu égard à sa forme et aux laves qu'il décrit dans son voisinage. Cette observation ne manque pas de surprendre dans une Chine où le répertoire de diversité géographique épuise le catalogue, à l'exception notoire des volcans. L'information mériterait donc d'être vérifiée sur place, d'autant qu'une source géographique (Himalaya-

Tibet, le choc des continents, publié par le CNRS) mentionne un volcanisme ancien sur le plateau tibétain.

A l'heure du dîner, je vais chercher Mangke dans sa tente. Il m'invite à y entrer, mais lorsque je m'agenouille devant l'entrée, je bondis en arrière. Depuis notre départ, il utilise comme matelas les couvertures que nous disposons chaque jour sous les bâts des chameaux pour éviter de les blesser. Elles sont imprégnées de leur odeur infecte. Je le trouve bien stoïque de supporter cela sans se plaindre. A moins que la difficulté de maintenir une hygiène correcte ait diminué l'acuité de ses sens, comme une adaptation darwinienne établit des défenses naturelles contre les périls de l'environnement. Dans ce type de voyage, l'hygiène est selon les jours un luxe inaccessible ou une corvée désagréable. Parfois seulement c'est une récompense qui vient couronner la journée, lorsqu'une météo clémente et un cours d'eau sont disponibles.

Ce soir, à l'écart du camp, assis face à l'ouest, je m'imprègne du spectacle du coucher de soleil. Le temps est doux. Une grande paix émane de la nature. Les couleurs magiques de l'herbe, les formes fantomatiques du Mont Saint-Michel sculptées par le vent, la noire montagne qui domine le nord, l'absence de toute vie à des dizaines de lieues à la ronde donnent une sensation paradoxale de rudesse, mais aussi de permanence et de sécurité.

26 juillet

"Personne n'a fait le feu ce matin !", constate Yann dans son style à l'innocence caractéristique, en sortant le nez de la tente.

Pendant qu'il prépare son café, je tente de susciter une franche discussion sur la répartition des tâches et sur l'organisation de nos départs. Mais sa réponse dilatoire montre que nous en sommes venus à nous faire chacun une idée très différente de notre périple. Pour Yann, nous sommes en vacances, même s'il se prend à dire parfois qu'il doit "travailler" en allant faire des photos. Il prend les événements comme ils viennent, dans le présent, laissant le spectacle du monde se dérouler sous ses yeux. Notre marche quotidienne s'insère dans ce spectacle, comme chaque jour de notre vie se lie aux autres pour constituer un parcours, auquel on ne pourra trouver de sens que rétrospectivement. Et le présent que nous vivons ici légitime pleinement cette attitude. Même si nous vivons au rythme nonchalant de la caravane, nous accumulons des impressions et des souvenirs qui nous accompagneront pour la vie. Pourquoi ne pas leur laisser le temps de s'imprégner dans notre mémoire ? Pour ma part, dans ma vie comme dans ce voyage, mon inclination me pousse plutôt à regarder vers l'avant, à construire ce qui devient mon quotidien. Peut-être parce que je préfère ne pas compter sur autrui pour fournir la trame de ma vie : j'aime l'imprévu, certes, mais pas la dépendance. Je comprends que Yann puisse trouver excessif et inutile cet activisme forcé.

Au bout du compte, cet antagonisme de caractère entre Yann et moi est probablement plus facile à gérer que les conflits que susciterait l'opposition de deux volontés. Un voyage d'exploration est semblable à un bien en indivision dont les codétenteurs sont contraints à s'entendre. Après bientôt deux mois de vie commune où nous partageons jusqu'à la tente, ces incidents sont inévitables et nous nous efforçons l'un et l'autre de faire en sorte qu'ils soient sans conséquences.

Ce matin, plutôt que de longer la rivière jusqu'au lac, je choisis de faire un détour par le pied de la montagne. Après avoir passé le Mont Saint-Michel, une nouvelle forme caractéristique et familière apparaît devant moi. Dressé sur le glaciaire caillouteux, entouré de ces canyons que les géologues appellent rills, une pyramide de roche évoque une réplique en taille réduite du sommet du Cervin.

Au flanc des parois, quelques dérisoires trous de mines n'atteignant pas un mètre ou deux de fond attestent des espoirs déçus de prospecteurs malheureux. Ils sont venus, probablement vers 1900, à une époque où les filons d'or du proche Toruksai devaient commencer à tarir. L'écho de la ruée vers l'or du Klondike avait peut-être ravivé chez eux la perspective de fortunes offertes à ceux qui seraient assez intrépides pour braver un climat hostile. Ils durent vite déchanter car les traces de leur passage ont disparu encore plus vite de la mémoire des hommes que de celle de la montagne.

C'est ici que débouche le col principal qui traverse la chaîne du Kalta Alagan, le chaînon de l'Altyn Tagh par lequel sont arrivés Bonvalot puis Hedin, et sans doute personne depuis. J'aimerais prendre le temps de m'enfoncer dans ces montagnes et d'en découvrir le versant opposé. Nous marchons toujours à plat, et pour un amateur de montagnes, il est particulièrement frustrant de longer des chaînes sans jamais pouvoir y pénétrer. Je suis comme un affamé condamné au lèche-vitrines devant des boutiques fermées.

Sven Hedin est arrivé ici le 17 novembre 1900. Il a établi son camp un peu plus bas, en direction du lac. En illustration de son livre *Through Asia*, il a inclus deux clichés représentant le camp sur un fond de montagnes. J'ai dans mes bagages les photocopies des chapitres où nous croisons ses expéditions et j'ai pris soin ce matin d'emporter avec moi les deux photos. En descendant parmi les sables roses sur lesquels émergent timidement quelques touffes vertes et délicieusement odorantes, je me retourne de temps à autre pour tenter de reconnaître le profil des montagnes et localiser le camp. Il n'est plus temps ici de regretter la mauvaise qualité de mes photocopies, mais après bon nombre de zigzags je finis par retrouver l'angle précis où chaque crête, chaque sommet, chaque massif est à la place exacte qu'il occupe sur les photos. A mes pieds, un espace relativement plat et nu du glaciaire constitue un emplacement naturel pour une étape à la sortie des montagnes. Je ne peux m'empêcher de jeter un regard circulaire en m'imaginant trouver quelque signe, quelque relief de cette visite préalable. A plus de cent ans de distance, cela semble ridiculement impossible, mais je sais pourtant que selon toute vraisemblance, personne, absolument personne, n'est passé ici entre-temps. L'exploration de la région a montré que le col ne relie plus rien à rien dans ces terres perdues et totalement stériles. Les quelques individus qui comme nous sont venus au lac depuis Issyk-Pakté n'ont aucune raison de passer à mi-hauteur de ce pli de terrain. Je me

console en pensant que Hedin était un écologiste avant l'heure, tant par conviction que par nécessité. Qu'aurait-il pu jeter ici ?

Ce voyage de Sven Hedin au lac Ayakkum illustre à merveille son dévouement à la cause de l'exploration minutieuse de la région. S'il avait été animé par la seule curiosité, il aurait profité de son expédition de l'été précédent pour venir ici, soit à l'aller où il est passé au lac Kum, soit au retour, en descendant la vallée du Toruksai que nous espérons rejoindre dans quelques jours. Mais il savait alors qu'il se donnerait le temps et la peine de revenir. Il n'était pas homme à se laisser rebuter par les intempéries. De cette expédition spéciale vers l'Ayakkum au départ de sa base du lac Gas il écrit, comme pour résumer sa personnalité :

"J'entreprenais cette expédition, qui durerait environ un mois, sans la moindre attente de plaisir, vu que je m'y engageai au début d'un hiver extrêmement froid; mais le travail devait être fait, et le mieux était bien sûr de m'y mettre sans tarder."

Arrivé au lac, il ne manqua pas de le traverser deux fois en barque et de le sonder malgré la tempête et des températures polaires (profondeur maximale : soixante dix-huit pieds trois quarts). Le lac étant salé, la glace ne parvient jamais à le recouvrir entièrement même au plus fort de l'hiver, comme l'avait noté Prjevalski.

Après ce moment de communion avec mon illustre prédécesseur, il est temps pour moi de rejoindre le lac. Nous nous sommes donné rendez-vous en face d'une petite île proche du rivage, que Yann a aperçue avant-hier. En contrebas, le lac brille de reflets intenses dans de multiples teintes de turquoise et d'émeraude, dont j'attribue la pureté à l'altitude et la palette à la salinité variable de ses eaux. Le delta marécageux de la rivière charrie une eau d'un jaune trouble. Les mélanges qui s'en suivent contribuent à la magie visuelle.

En arrivant à la berge, je me remémore l'émotion ressentie par Prjevalski lorsque pour la première fois il atteignit le Kokonor, le lac mythique des Tibétains, près de mille kilomètres à l'ouest d'ici :

"Rêve de ma vie, te voilà donc réalisé ! Le but si longtemps désiré de l'expédition a été atteint ! Sans doute, c'est au prix de bien des épreuves; mais aujourd'hui elles sont oubliées, et, pleins de joie, moi et mes compagnons nous nous arrêtons au

bord du grand lac, nous buvons à longs traits son eau glacée et contemplons les vagues mystérieuses qui font frissonner sa surface azurée."

Pour moi aussi, c'est un rêve qui se réalise. Le lac Ayakkum qui est maintenant à mes pieds en était venu à matérialiser mon objectif d'exploration du centre de l'Asie et par là même à représenter le cœur même du continent. Le fait que ce centre soit vide est un paradoxe qui sied bien à la mentalité asiatique où la fusion des contraires est élevée au rang de principe fondamental. Alors que je m'agenouille pour goûter l'eau, modérément salée, un oiseau me survole. C'est une mouette du Tibet, reconnaissable aux taches blanches de ses rémiges. Elle se reproduit ici, sur les berges des lacs d'altitude, avant d'hiverner le long des côtes du sud de l'Asie. Je l'imagine alcyon, cet oiseau marin fabuleux dont la rencontre était un présage de calme et de paix.

Je rejoins bientôt mes compagnons arrêtés pour le déjeuner en face de l'île. L'après-midi nous offre l'occasion d'une inoubliable balade près du lac. Le terme de "balade" peut sembler incongru dans ces hautes terres perdues que ne fréquenterait pas même l'ombre d'un avion, mais nous éprouvons tous trois un plaisir simple et naturel à longer la rive d'un pas tranquille, en profitant de la vue et de l'air frais et doux.

A distance de l'embouchure de la rivière, l'eau est devenue très salée, mais cela n'a pas empêché quelques animaux de venir laisser des traces près du rivage, en particulier quelques ours et des loups. L'explication ne tarde pas : sur la grève, à seulement quelques mètres du rivage, nous apercevons un trou d'eau fraîche. Elle est fétide et nous sommes soulagés de ne pas devoir y remplir nos bidons. Le cheval boit. Quant aux chameaux, ils ont fait le plein ce matin. Comme les automobiles, ils n'ont pas besoin d'être abreuvés tant que leur jauge n'atteint pas la cote d'alerte.

Il est incompréhensible que Maillart et Fleming n'aient pas un mot pour décrire la majesté du lieu. Les problèmes avec les animaux et les intempéries leur auront fermé les yeux. Tout l'après-midi, nous longeons la rive le long d'une terrasse surélevée à travers laquelle des canyons drainent les rares eaux de pluie et charrient alors des racines desséchées. La terrasse s'élève d'abord à cinq mètres au-dessus du rivage, puis s'abaisse progressivement. Au bord de l'eau, sur une grève de quelques mètres de large, au point le plus haut atteint par les vagues et sur plusieurs kilomètres de long, un ruban d'une matière plus légère que le sable et les gra-

viers attire mon attention. Ce sont des myriades de larves d'insectes qui attendent l'heure d'éclore. Malgré la proximité de l'eau, elles sont sèches et comme mortes. Je préfère ne pas passer ici au moment où des nuées d'insectes doivent se partager les rares protéines de passage.

Nous établissons notre camp sur le rebord de la terrasse, qui en cet endroit s'élève à un mètre à peine au-dessus du rivage. Comme d'habitude, le vent se lève au moment où nous montons la tente. Nous devons abriter le feu derrière un assemblage de pierres. Nos dîners sont des moments de partage et de réconciliation où le plaisir de l'alimentation et la satisfaction d'avoir réalisé l'étape de la journée créent une bonne entente autour du feu. Chacun s'efforce de collaborer, en montrant une attitude amicale. Ce soir, faute d'herbe, nous avons proposé à notre cheval le fond d'une bassine de grain. Il a accepté d'y goûter et c'est rassurant : quand il aura vraiment faim, il mangera. Il a déjà beaucoup maigri, mais c'est une très bonne bête. Nous sommes déterminés à l'emmener jusqu'à Cherchen.

Sous la tente, Yann lit la Lettre au Greco de Kazantzakis, que je ne connais pas. Je suis surpris par la permanence des thèmes de souffrance. Si chaque homme porte sa croix, la mienne en ce moment est légère et est source de bonheur.

27 juillet

Le vent a soufflé du nord en rafales jusqu'à trois heures du matin, faisant claquer les tentes et nous empêchant d'entendre la berceuse du clapotis. Mais nous avons arrimé les sardines de la tente avec de grosses pierres. A défaut de trouver le sommeil, nous avons pu jouir de ce sentiment de sécurité qu'on éprouve dans un lieu protégé au milieu de la tourmente.

Au lever, le vent a cessé et c'est une matinée magnifique qui s'annonce. Nous partageons le porridge et le café dans la bonne humeur, les pieds dans l'eau. Nous partons avant dix heures, sous le soleil. Le fond de l'air un peu frais rend le temps idéal pour marcher. A l'écart, je longe la rive du lac durant trois bonnes heures jusqu'à l'endroit où nous devons quitter le bord de l'eau pour obliquer à l'ouest, vers un épaulement rocheux. C'est un passage obligé. Je prends plaisir à évoquer le souvenir lointain de mes deux prédécesseurs de 1935, dont je suis les traces. Loin devant eux, leurs deux guides turkmènes d'Issyk-Pakté conduisent les chameaux d'un pas rapide : le vieux et rusé Assa Khan, doyen du campement, est accompagné d'un jeune homme de vingt ans, Tokta Ahun, qui n'aura de cesse de dilapider les réserves de nourriture de la caravane. A Issyk-Pakté, Peter a dû échanger son cheval Greys contre une laide petite jument qu'il nomme Cynara. Slalom, le cheval d'Ella, fait preuve d'un sursaut de vaillance. Dans ces parages où la chasse est impossible et où la neige et le vent redoublent d'intensité, j'imagine les deux aventuriers chevauchant sans parler, le col de leur manteau relevé, absorbés par leurs pensées et préoccupés par la santé des bêtes. Déjà, au bord du lac, un vieux chameau s'est effondré d'épuisement et a dû être abandonné. Bientôt, la caravane se réduira encore, en singulière concordance de temps avec l'armée des insurgés communistes qui connaît, à quelques centaines de kilomètres de distance, les épisodes les plus éprouvants de la "Longue Marche".

En cette matinée de fin juillet, la météo est étonnamment clémente. C'est presque décevant de ne pouvoir partager de façon plus intime l'expérience d'Ella et Peter. L'horizon apparaît masqué derrière une légère brume de chaleur qui ne laisse rien deviner. Mais qui sait ? Le temps en montagne change vite. Il suffit que le vent se lève pour que notre progression devienne soudain pénible.

Je m'arrête une demi-heure sur une terrasse qui surplombe le lac de quelques mètres. C'est un lieu idéal pour une pause et ce serait un parfait plongeur si l'eau

était plus profonde et si l'érosion ne menaçait le dernier mètre de s'écrouler à tout moment. Yann s'arrête à ma hauteur, à trois cents mètres de la rive. Quand je vois arriver les chameaux, je suis pris d'inquiétude. Mangke a modifié l'agencement des bidons depuis ce matin et je redoute quelque problème. Il confirme bientôt mes pires craintes en expliquant, les yeux baissés, que les deux chameaux sont entrés en collision. Dans un espace aussi vaste et vide, ce serait franchement comique à imaginer s'ils n'étaient pas attachés l'un à l'autre. La deuxième bête a fait un écart vers l'avant. Le montant de son bât a percuté, déchiré et complètement vidé l'un de nos gros bidons. Dans la confusion qui a suivi, un deuxième bidon a été percé et a perdu la moitié de son eau.

Ces bidons étaient le maillon faible de notre équipement, une épée de Damoclès qui planait au dessus de notre entreprise et que nous nous étions résignés à traiter par un attentif mépris. Ce n'est qu'une piètre consolation de penser que nous ne pouvions mieux faire à Golmud pour nous équiper.

Nous avons perdu au bas mot quarante litres d'eau. Il doit en rester tout juste une trentaine. Retourner en arrière ne servirait à rien : nous n'avons pas vu un récipient décent depuis Golmud et chaque jour qui passe détériore un peu plus ceux qui nous restent. Nous sommes condamnés à aller de l'avant et à nous rationner. Si mes calculs sont exacts, nous sommes à soixante-dix kilomètres de la vallée du Toruksai où j'espère trouver une rivière. Nous pouvons nous octroyer un litre chacun le soir pour un bol de nouilles et deux verres de thé, un demi-litre le matin pour le thé et le porridge, et une gourde d'un litre pour la route. En ajoutant de quoi garder le cheval sur ses quatre sabots, cela fait une quinzaine de litres par jour, soit deux journées d'autonomie. Mais si la rivière qui traverse le Toruksai est à sec, nous devons continuer, de jour en jour, vers Bash Malgun, en espérant trouver de l'eau en route. C'est à une bonne semaine de marche d'ici.

Ainsi, je tente contre toute raison de me convaincre que la situation n'est pas si dramatique. En comptant juste, nos réserves constituent le strict nécessaire, sans aucune marge de sécurité. Yann bien sûr est confiant, sinon dans mes calculs, du moins dans sa capacité à avancer le gosier sec.

"Combien d'eau avait Thesiger par jour ?

- Un demi-litre.

- A ce train-là, on va jusqu'à Cherchen."

Un autre risque bien présent serait que je ne trouve pas facilement le chemin. Nous nous sommes déjà égarés une fois et cette section que nous entamons demain est la plus délicate de notre voyage en termes de navigation. Jusqu'ici, nous avons des points de repères très visibles : le Naryn Gol, le petit lac derrière le désert, la grande vallée descendant vers les lacs Kum et Ayakkum. Dorénavant les cartes sont plus imprécises et contradictoires que jamais. Il nous faut trouver un col vers la vallée du Toruksai, puis atteindre encore une autre vallée que nous remonterons, dans des contrées où Ella et Peter se sont presque perdus, malgré la présence et l'expérience de leurs guides. Je vais devoir combiner mes mesures GPS avec les données des satellites et de la cartographie, faire des interpolations et des "règles de trois", et tenter de retrouver dans le paysage des signes distinctifs.

En dépit de mon inquiétude, j'apprécie cette situation nouvelle qui me responsabilise davantage. Elle requiert attention, réflexion et peut être plus de discipline que Yann et Mangke n'en ont montré jusqu'à présent. Le manque d'eau n'est qu'une complication additionnelle, un paramètre supplémentaire dans le système d'équations que je dois m'efforcer de résoudre chaque jour.

A droite, nous approchons de l'extrémité du Kalta Alagan marquée par quelques derniers sommets enneigés. A gauche le lac Ayakkum brille sous le soleil d'un turquoise incandescent. Nous devons quitter la rive pour contourner un massif de rochers. Peter Fleming, dans son style caractéristique, qualifie le lac de "vulgaire" en évoquant sa teinte de carte postale.

Dans l'après-midi, le temps se détériore progressivement. Le ciel se voile ainsi que l'horizon, puis un vent frais se lève. Enfin, une pluie froide et fine se met à tomber. Mais sur ce substrat caillouteux et sec, il faudrait être dans une situation désespérée pour chercher à en récupérer l'eau. Je sors ma veste en goretex, toujours accessible dans mon petit sac à dos attaché à l'aide d'un mousqueton sur le dessus du chargement d'un chameau. Chacun avance tête baissée, les mains rentrées dans les manches. Je ne suis pas mécontent de cette situation qui nous mobilise plus que les jours précédents. La pluie, si j'ose dire, s'épaissit en un mélange de grêle et de neige mouillée, que Dante décrit au Chant six de *L'Enfer* :

*"Je suis au troisième cercle, à celui de la pluie
éternelle, maudite, froide et lourde;
règle et nature n'en sont jamais nouvelles.
Grosse grêle, eau sombre et neige
s'y déversent par l'air ténébreux;
et la terre qui les recueille a une odeur infecte."*

En cet instant, la marche serait pénible si elle ne faisait pas partie d'un plan que nous avons librement accepté. Le monde apparaît brut, sans interprète. Nos expériences ne sont diluées par aucune possibilité de distraction. C'est le moment où le promeneur du dimanche s'abrite sous un arbre ou profite de la chaleur de l'auberge. Pour nous, la seule option est de baisser la tête et de continuer notre sinistre progression. Nous parvenons à un canyon au fond duquel, à notre surprise, pousse une herbe éparse, la première depuis le Mont Saint-Michel dans cette région parfaitement désertique. Les bêtes apprécient cette collation inattendue, mais le cheval gratte rapidement du sabot le lit asséché du torrent, à la recherche d'un filet d'eau. Peine perdue. Il devra attendre ce soir que nous lui donnions sa maigre demi-ration. Les chameaux jettent un regard condescendant sur son comportement de maniaque compulsif.

"On s'arrête ici pour la nuit ? propose Yann.

- Mais il pleut.

- Comme ça, on essaiera de collecter l'eau de pluie.

- Bonne idée. On pourrait laisser nos chaussettes dehors, et demain matin on les essore dans le café.

- Pas mal, mais j'ai mieux : on étale les double-toits des tentes.

- Ca aussi, c'est une bonne idée, mais si on est trempés pendant la nuit, est-ce que tu auras encore soif demain matin ?

- Si je fais du thé, je pense que tu en boiras."

Yann m'impressionne toujours par son enthousiasme pour les idées de boy-scouts. D'expérience, je sais que la mise en pratique de ces méthodes de survie est généralement aussi peu efficace qu'elle est prétexte à de bons fou rires, au moins quand le risque n'est pas vital. Je suis tenté de relever le défi mais ma carte GPS

indique un deuxième "cours d'eau" un peu plus important à cinq kilomètres vers l'ouest. Cette carte est vraiment surprenante. Elle a été réalisée automatiquement à partir de données satellite et mentionne parfois de simples petits ravins asséchés dont on se demande comment ils ont pu être identifiés. Tout compte fait, puisqu'il ne fait pas beau, autant marcher. Ce sera toujours ça de pris sur l'étape de demain. Bien que les canyons aient systématiquement été à sec jusqu'à présent, je propose que nous fassions ces cinq kilomètres supplémentaires ce soir, autant par acquit de conscience que pour décrémenter le compteur de ces kilomètres que nous égrenons comme un interminable collier de perles, si semblables en apparence, mais auxquelles l'œil du spécialiste sait reconnaître des différences subtiles qui en déterminent l'unicité et la valeur.

Un léger renflement de terrain me cache ce qui se trouve devant nous. Subitement, à travers les verres mouillés de mes lunettes, je découvre un grand canyon qui barre notre chemin juste vingt mètres devant moi. Quelques pas encore. J'aperçois de l'herbe en contrebas, puis un filet argenté qui serpente au fond du canyon. Est-ce de l'eau, ou bien une nappe de sel ? Non, pas de doute, c'est un ruisseau d'eau claire qui coule au fond. Quel soudain revirement de situation ! Il y a quelques minutes à peine, nous étions prostrés sous cette pluie froide, nos bidons contenant un strict minimum d'eau encore si trouble qu'on la buvait plus par nécessité physiologique que pour le plaisir de s'en désaltérer. Juste au-dessus du ruisseau, une terrasse plate, protégée du vent, accueillera notre camp.

Les minutes et les heures qui suivent sont un enchantement : la pluie et le vent cessent, le soleil perce. Les animaux prennent plaisir à boire et brouter, nous montons le camp dans un cadre magique. En amont du canyon se dessinent les cimes blanches d'où nous arrive cette eau providentielle. En contrebas, une belle vue s'ouvre sur le lac. L'eau du ruisseau est un délice : la première eau pure et claire qu'il nous soit donné de boire depuis le début de notre voyage. Je m'imagine en Moïse frappant le rocher pour en faire surgir la source. D'un coup de GPS, l'eau est apparue au milieu du désert. Deux jours avant et deux jours après, il n'y aura rien, et là coule un clair ruisseau ! On se laisserait volontiers aller à penser que c'est un don divin.

Yann prépare un nouveau pesto que nous mangeons goulûment avec du riz. Les racines sont abondantes et nous nous offrons un grand feu de joie. Cette jour-

née aura été marquée du signe de l'eau : réveil par le balancement des vagues sur le rivage, marche au bord du lac, bidon percé, pluie et neige, puis ruisseau salvateur. Notre camp numéro dix-sept (j'en conserve la liste sur mon GPS) restera l'une des meilleures surprises de ce voyage.

28 juillet

Pour commencer la journée, Yann me gratifie d'une de ses interventions matinales que j'ai choisi de prendre avec le sourire. Cette fois, c'est un vouvoiement inattendu qui me réjouit :

"Aujourd'hui, je vous laisse faire le petit dej !"

Comme si Mangke, d'ailleurs encore endormi, pouvait s'intéresser à la préparation du porridge ou du riz au lait.

Le paysage est parfaitement représentatif de la Haute-Asie. En contrebas, le lac étale ses six cents kilomètres carrés de reflets bleus. A droite de notre route s'élèvent des montagnes sèches, l'autre versant couvert de champs de neige dont on n'aperçoit qu'une ligne. Toute la journée souffle un vent de face dont le harcèlement permanent ralentit notre progression, déjà freinée par la traversée d'innombrables petits canyons. Lorsque nous pouvons suivre sur quelques centaines de mètres l'étroite piste formée par le passage récurrent au cours des années d'animaux sauvages, le sol régulier et débarrassé de ses cailloux permet d'avancer un peu plus vite. J'ai mal à une jambe, mais c'est le moindre des problèmes auxquels je pouvais m'attendre. Nous marchons depuis des semaines, et ces petits soucis sont inévitables. Le plus difficile est de s'efforcer de les oublier. Mangke, l'esprit peu encombré par les exigences de la pensée, laisse sa tête dodeliner jusqu'à ce qu'elle trouve une position d'équilibre précaire, le menton posé sur la poitrine, les yeux fermés, avec juste ce qu'il faut de conscience pour réagir à un pas irrégulier de son cheval, annonciateur d'une difficulté de parcours ou de la tension soudaine de la cordelette tirant les chameaux.

Nous ne voyons pas plus d'animaux qu'hier, comme si la chaîne alimentaire était ici enrayée. Nous nous élevons lentement vers l'ouest, parallèlement à l'axe du lac. Au loin, sur la droite, un épaulement rocheux marque le passage que nous devons contourner. Tandis que nous nous éloignons progressivement de la rive, je constate que ma carte GPS est ici exacte alors que la carte américaine est décalée de dix minutes vers l'ouest, soit une quinzaine de kilomètres. Si c'est son seul défaut, je calcule qu'il nous suffira de parcourir huit minutes d'arc vers l'ouest et trois minutes vers le nord à partir d'ici pour arriver au col qui est notre prochain objectif, le

"Kum Buyun Davan", puis à peu près autant pour atteindre le Toruksai. Nous le saurons demain.

Au dernier moment, alors qu'il va disparaître, je me retourne une dernière fois vers ce lac qui constituait un but personnel et secret de mon voyage. Dans cet instant éphémère, mais qui touche à l'éternel, je récite à voix haute, dans le vent, les tout derniers vers du poème de Milton, évoquant un autre Paradis Perdu :

*"They, looking back, all the eastern side beheld
Of Paradise, so late their happy seat,
...
Some natural tears they dropped, but wiped them soon;
The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide:
They, hand in hand, with wandering steps and slow,
Through Eden took their solitary way."⁵*

Mangke et les chameaux, qui assistent à la scène, en rient peut-être encore. Au même endroit, Peter Fleming masque ses sentiments derrière un détachement peu crédible, lui qui n'ignore pas que les étapes à venir sont les plus délicates du voyage : "Je dois dire que nous ne regrettons guère d'en finir avec cette interminable nappe d'eau azurée."

En arrivant au contournement de l'éperon, j'éprouve le plaisir de l'inconnu. Chaque pas peut apporter une surprise, bonne ou mauvaise. En général, il ne fait que justifier la nécessité de parcourir les mètres suivants pour se faire une opinion. Ainsi en va-t-il du voyage à pied lorsqu'il est pratiqué dans un environnement approprié. L'attente de la nouveauté garde l'esprit en alerte, mais le changement ne peut être que graduel. C'est pour cette raison qu'à chaque itinéraire correspond son moyen de transport idéal, imposé par des contraintes externes : marche à pied ou à cheval, vélo, moto, voiture... Trop lent, l'ennui guette. Trop rapide, les regrets s'accumulent. Il existe un niveau idéal d'éveil correspondant à des stimulus dont la variation est à mesure humaine.

⁵ "Ils se retournèrent, et virent toute la partie orientale du Paradis, naguère leur fortuné séjour.. A ce spectacle, la nature remplit leurs yeux de larmes, qu'ils essuyèrent promptement. Ils avaient toute la terre devant eux, une demeure à leur choix, et la providence pour guide. Tous deux, portant au hasard un pas indécis et lent, prirent, en se tenant par la main, leur route solitaire à travers les campagnes d'Éden."

Après avoir dépassé l'épaule rocheux, une grande vallée plate s'ouvre vers l'est, derrière le Kalta Alagan qu'elle semble séparer du massif suivant, le Qiman Tagh. Au nord-ouest, une chaîne plus basse, à dix kilomètres de distance environ, nous sépare de ce que je pense être le Toruksai. Devant nous, un renflement de terrain constitue, je l'espère, notre fameux "Kum Buyun Davan", le col que nous passerons demain.

En début d'après-midi, alors que nous profitons d'une pause de part et d'autre d'un large lit de rivière asséché entre deux groupes de rochers, un kiang hésite à passer entre nous. Je suis assis sur une rive, Yann et Mangke sur l'autre. L'âne s'approche jusqu'à cinquante mètres de moi, fait demi-tour, revient. Puis il tente de passer plus près de mes comparses et se ravise. La scène se répète et dure cinq bonnes minutes jusqu'à ce que Mangke, stupidement, pousse un cri et fasse fuir le kiang.

Nous marchons sous un ciel bas et gris, dans un paysage sinistre. Ici, aucun végétal n'a pris la peine d'essayer de pousser. Nous montons la terre à cru, sur son écorce nue, matière première de la création. Sous nos pieds tout est minéral jusqu'au noyau de la terre, un corps mort en motion inutile dans l'espace intersidéral. Pour supporter la marche, on se réfugie dans sa mémoire. On ressasse des souvenirs en tentant de faire remonter à la surface des détails enfouis. Et la mémoire se joue de nous. Tantôt on ne parvient pas à rappeler un nom, un visage, une date et tantôt surgit un souvenir qu'on voudrait effacer pour toujours et qui s'invite de nulle part, chargeant chaque apparition de détails qui le rendent encore plus désagréable.

Parfois, l'esprit s'endort dans une léthargie, une absence de conscience de son environnement analogue à ce que l'on ressent en conduisant sa voiture sur un trajet connu. On s'aperçoit soudain qu'on a roulé pendant des minutes ou des kilomètres sans en avoir gardé le moindre souvenir. On sait rétrospectivement qu'on a dû s'arrêter à des feux rouges, changer de direction, doubler ou laisser passer d'autres véhicules, mais il n'en reste rien dans notre mémoire (c'est sûrement moins dangereux quand on va à dos de cheval ou de chameau). Pourtant, ces périodes où la conscience semble endormie comptent parmi nos plus créatives. Il nous vient à l'esprit des pensées analogues aux rêves et des éclairs d'idées qui nous apportent un contentement immédiat. Comment se fait-il que notre esprit fournisse les plus nobles manifestations de ses capacités justement lorsque nous ne le sollicitons que dans un mode "dégradé" ? Peut-être parce qu'il est alors libre de créer des associa-

tions entre des domaines éloignés, associations qu'une conscience plus focalisée "tuerait dans l'œuf". Et ces associations sont la nature même de la créativité.

"Prendre plaisir à chaque pas !" est une maxime utile aux montagnards, que les circonstances voulues ou subies mettent parfois à rude épreuve. L'air est léger, les jambes lourdes. Quand vient la fatigue de la fin de l'après-midi et que l'on consulte trop souvent la montre ou le GPS, il faut se rappeler pourquoi on est là. A la joie de la marche et de la découverte, il faut substituer le plaisir mental d'être en train de réaliser un rêve longtemps attendu. La marche devient alors un acte mécanique dont on perd conscience, comme pour Albert, ce "Fou voyageur" dont le philosophe Ian Hacking raconte l'histoire, et qui arpentait les chemins de France et d'Europe pendant des mois sans en enregistrer le moindre souvenir.

Lorsque nous avons parcouru notre quota de kilomètres, et faute d'apercevoir un lieu plus propice, nous posons le camp sur le plateau désertique, dans le lit d'un cours d'eau qui n'a pas vu couler une goutte depuis la fin du déluge. La berge nous protégera un peu du vent et le sol sablonneux constituera un confortable matelas. Il y a ça et là quelques rares touffes de plantes sèches, mais même les chameaux ne veulent pas y toucher. Au loin, au sud-ouest, une chaîne enneigée nous fait rêver à un frais ruisseau. L'ambiance désolée et stérile, le sol minéral et gris me conduisent à baptiser ce lieu le "camp de la lune".

Je dois malheureusement faire une nouvelle fois preuve d'autorité pour que mes deux compères modèrent leur consommation d'eau, dont nous ne pouvons plus désormais transporter que trente litres. Je me plains devant Yann du comportement de Mangke, mais c'est attaquer l'un pour atteindre l'autre. Cependant Yann montre aussi son bon côté : il est en train de virer à la monomanie culinaire, pour ma plus grande satisfaction. Il refait de la pâte à pain, pour ce soir et demain matin. Mangke n'apprécie pas ce pain pourtant excellent. Il préfère manger un sachet de nouilles instantanées, en se plaignant toutefois d'être insuffisamment nourri. Il me montre comment il a déjà resserré sa ceinture de trois crans. Il en va sans doute de même pour Yann et moi, mais nous ne nous en soucions pas.

Un père spirituel

Jusqu'au XIX^{ème} siècle, les Russes avaient assez à faire avec l'exploration de la Sibérie et l'expansion de leur empire pour ne pas s'embarrasser de conquérir le monde. Nikolaï Prjevalski fait ainsi figure d'exception en étant le précurseur des explorations scientifiques européennes en Asie Centrale et au Tibet. Sa mémoire est vivace en Russie, où tout un chacun connaît son nom même si ses récits tardent à y être réédités. Le géographe Philippe Forêt est bien injuste avec lui quand il n'évoque sommairement que ses "chevauchées". Ses informations géographiques sont certes notoirement incomplètes, et on sent chez le Russe une passion pour la chasse qui ne trouvera écho que cinquante années plus tard chez Peter Fleming.

De surcroît, Prjevalski montre un mépris systématique et heureusement anachronique pour toutes les populations locales. Chinois, Tibétains et Mongols sont décrits dans des termes interchangeables, qui mettent mal à l'aise notre sensibilité postcoloniale. C'est avec son fusil qu'il semble toujours le mieux disposé à traiter avec eux. Des Mongols du Kokonor, il écrit : "En somme, toutes ces populations sont misérables, et les pires représentants de la race mongole". Pour autant, il n'hésite pas à mettre à contribution l'avis de ces mêmes Mongols sur leurs voisins : "De tous les nomades que nous avons rencontrés, les Tibétains sont les pires au point de vue moral. On nous a assurés que les habitants de Lhasa valent moins encore. Ils peuvent rivaliser pour l'astuce et la rapacité avec les plus dangereux filous des grandes villes européennes. 'Leur âme est noire comme la suie', nous disaient les Mongols. Tromper, voler, surtout un étranger, passe par une prouesse dans la capitale du Dalai Lama. Ajoutez que leur paresse dépasse toutes les bornes."

Le manque de considération que Prjevalski manifeste pour ces autochtones, à qui il n'avait certainement pas demandé un droit de passage, est typique de la mentalité coloniale du XIX^{ème} siècle. Il ne doit pourtant pas être interprété hâtivement comme un défaut total de sentimentalité : à la mort de son chien Faust dans les chaieurs du désert, lui et son groupe de cosaques ne peuvent se retenir de "pleurer comme des enfants" et de perdre l'appétit.

Pour autant, sa connaissance et son signalement systématique des espèces animales et végétales sont inégalées dans l'histoire des explorations des hauts plateaux. Les pages de ses livres et comptes-rendus d'expéditions, peu prolixes en détails pratiques et géographiques, sont truffées de descriptions animales. Prjevalski

sera le premier à identifier d'innombrables espèces, dont le dernier cheval sauvage (*Equus przewalskii*), mais aussi l'ancêtre sauvage du chameau domestique.

Comme Sven Hedin, Prjevalski se découvre très jeune une passion : la géographie, et un terrain de jeux : l'Asie Centrale. Fils de militaire et descendant à la neuvième génération d'un Cosaque anobli pour faits d'armes par le roi de Pologne, il n'aura de cesse d'être envoyé en Sibérie. Il en revient à vingt-cinq ans avec un opuscule de Statistiques militaires de la région de l'Amour qui lui ouvrent les portes de la Société de Géographie et d'un financement pour une expédition dans la région extrême-orientale de l'Oussouri.

L'année suivante, en 1870, il organise sa première expédition en Asie Centrale, où il est le premier explorateur du Gobi, du Kokonor et du Tsaidam, puis sur le cours supérieur des fleuves Jaune et Bleu. Déjà, il fait cette remarque que reprendront à l'unisson tous ses successeurs, jusqu'à ce jour : "Nous évitâmes toute promiscuité avec les Chinois, dont la présence augmente toutes les difficultés." Cette expédition de trois ans sera un succès total qui assurera tant sa célébrité que le financement des suivantes. On peut mesurer la nature de ce succès en comparaison de l'"échec" de la mission suivante qui ne permit de rapporter que... deux mille reptiles, cinq cents oiseaux et vingt-cinq peaux de mammifères dont trois chameaux sauvages qui n'existaient dans aucun musée du monde. Sans compter la redécouverte du Lop Nor, cet étrange lac mouvant connu seulement à l'époque par de vieux textes chinois.

La quatrième mission affermira la volonté d'atteindre Lhasa, et de multiplier les observations. En janvier 1880, Prjevalski est le premier à faire halte à "Outo-Mouren" (notre Urt Moron) où habitent les "mongols kalmouks de Tadjinar". Malheureusement, son souvenir s'y est perdu. Bien que ses trois tonnes et demie de bagages contiennent des instruments aussi indispensables qu'un "hypsomètre" et un "psychromètre", le but ne sera pas atteint. Au final, vingt et un chameaux sur trente quatre seront perdus, dans "cette excursion qui ne nous laissait que des souvenirs désagréables", mais qui fut néanmoins suivie après deux ans d'une exploration du Taklamakan et de ses environs qui donna lieu à la découverte de la "Haute Vallée des Vents" et du lac Ayakkum.

Comme celle de Peter Fleming, la mort de Prjevalski est liée à une partie de chasse. La sixième expédition, approuvée et financée par la Société Impériale de Géographie de Saint-Petersbourg, devait être dédiée au Tibet et conduire tout droit à

Lhasa, rêve d'une vie et objectif qui lui avait déjà fait subir quatre frustrants échecs. Connaissant ses méthodes et sa détermination, on peut conjecturer qu'il n'aurait pas rechigné à user de la force pour y parvenir, quinze ans avant Younghusband. Sa préparation à Karakol en 1888, dans l'actuel Kirghizstan, incluait inévitablement un entraînement à la chasse et l'amena à boire dans un village une eau contaminée par le typhus. Il fut emporté en quelques jours. L'expédition avorta, mais ses lieutenants continuèrent le travail d'exploration dans les années 1890, sans aller toutefois plus au sud que la chaîne de montagnes des KunLun.

Le personnage de Prjevalski a acquis une dimension mythique dans l'imaginaire russe, au point que Vladimir Nabokov s'en inspira dans *Le Don*, pour camper le père du protagoniste. Celui-ci est présenté comme un fils spirituel de l'explorateur, qui allait se recueillir sur sa tombe, comme je le ferai moi aussi un jour. Le trait de caractère qui les unit le plus est sans nul doute leur commune misanthropie, décrite par Nabokov en des termes qui s'appliquent parfaitement à Prjevalski : "en général (sic), il se tenait sur la réserve, il était sévère et résolu à l'extrême dans ses contacts avec les indigènes, ne montrant aucune indulgence pour les mandarins et les lamas... Il se désintéressait entièrement de l'ethnographie."

29 juillet

La nuit a été claire et le thermomètre est descendu à moins un degré sous la tente. Par prudence, j'attends le soleil pour réveiller le camp. En faisant les bagages chaque matin, nous avons trouvé un usage pratique pour nos déchets encombrants. A la moindre occasion les chameaux grignotent la paille de leurs bâts qui ne sont plus maintenant que des poches à moitié vides. Nous les remplissons de tout ce qui peut les rembourrer, de sorte qu'ils constituent petit à petit un témoignage original de notre mode de vie. C'est certainement mieux que d'échouer nos ordures sur le gobi.

Nous nous dirigeons vers le Kum Buyun Davan, le col qui constitue notre objectif immédiat, en empruntant des terrasses successives séparées par des lits asséchés. Chaque terrasse n'est guère qu'une vingtaine de mètres plus élevée que la précédente, mais masque l'horizon, à quelques kilomètres de distance. Finalement, nous atteignons le col à une altitude de 4.380 mètres. Sans altimètre, on le passerait sans s'en apercevoir, car en l'absence d'une eau vive, il est impossible de déterminer la direction de la pente. Ce lieu est un point important de notre route. Il marque la fin de la deuxième partie de notre périple - en termes géographiques tout au moins. Le bassin du grand lac Ayakkum est derrière nous. Nous descendons à présent vers le Toruksai, la vallée des chercheurs d'or. Le modeste lit de rivière asséché qui coule derrière le col nous guidera. Il forme bientôt une gorge à peine plus haute que nous et dont nous suivons le fond. On rencontre d'abord quelques plaques d'herbe, puis un sol humide, signe que l'eau n'est plus très loin. Nous avons l'impression de revenir à la vie. Les animaux se montrent enfin : des kiangs, des antilopes, une chèvre sauvage, et même un yack au loin. Soudain, alors que j'ai quitté le lit de la rivière, un lièvre détalait littéralement entre mes jambes. Je regrette de ne pas avoir eu le temps de l'assommer. Nous n'avons pas mangé de viande depuis une semaine et un râble eût été le bienvenu.

A la pause de midi, nous sortons sans enthousiasme nos désormais traditionnels sachets de nouilles instantanées froides - encore plus instantanées ainsi. Ce n'est pas pour rien que les Chinois les appellent "nouilles pratiques". On voit maintenant miroiter ça et là de minuscules flaques d'eau où nos bêtes ont l'illusion de pouvoir enfin se désaltérer. En léchant longtemps cette surface trompeuse elles finissent par se lasser, mais nous ne savons si c'est par satiété ou par dépit. Nos ré-

erves d'eau s'en trouvent augmentées d'autant. Alors que nous continuons notre lente descente du lit de rivière, un inutilisable filet d'eau se forme de temps à autre, qui disparaît vite dans le sol caillouteux. Ce n'est qu'une question de temps avant que nous puissions boire cette eau nouvelle. Enfin, vers seize heures, je peux creuser une cavité dans le sable sous le minuscule cours et me laver les mains et le visage. Quel plaisir ! L'épicurisme est la satisfaction des désirs nécessaires. Nous avons ici une mémorable illustration du fait que c'est une notion bien relative. J'éprouve rarement la même satisfaction à Paris face à un lavabo.

Dans ces contrées à la topographie ingrate, nous sommes totalement dépendants du GPS et de l'interprétation que je fais de la taille et de la direction des lits de rivière, pour lesquels les cartes sont plus que jamais contradictoires. Je ne parviens pas à réconcilier mes observations avec les maigres indications données par Maillart et Fleming, et je ne dispose d'aucune autre description. Que ferons-nous si nous rencontrons des ravins ou des gorges infranchissables ? Pour me préparer à cette éventualité j'ai apporté dans mes bagages une corde et un baudrier. Mais je me rends compte à quel point ces précautions semblent dérisoires face à ces immensités sauvages. Yann affiche un détachement et un optimisme surprenants qui ne peuvent s'expliquer par la seule confiance qu'il accorde à mon goût pour la cartographie. Il semble disposé à affronter n'importe quelle difficulté. J'imagine que sa curiosité y trouvera matière à satisfaction avant même qu'il ne se demande quelle solution trouver. Quant à Mangke, depuis que je l'ai guidé hors du désert d'où il craignait de ne jamais sortir, il respecte mes capacités d'orientation, comme si je lui avais sauvé la vie. Comme un Bonaventure dont le consentement aurait été quelque peu forcé, Mangke oscille entre la résistance inconsciente du serviteur et la fierté du guide. Dans ces conditions, il m'est souvent difficile de lui prodiguer à parts égales encouragements et critiques.

Finalement, après des heures d'efforts, en contournant une saillie rocheuse, nous atteignons la large vallée du Toruksai et sa belle et puissante rivière. La vallée est vide mais nous y trouvons des traces d'habitations abandonnées. Autour des emplacements de quelques tentes sont échoués les habituels déchets chinois : tessons de bouteilles de bière et d'alcool, plastique, vêtements usagés, vieilles chaussures. "Plus que les galères et les barques, ce sont les débris qui règnent sur la mer" dit Albusius. Et le désert partout dans le monde est comme une mer. Cependant aucune présence humaine n'est perceptible.

Après une pause le long du courant, nous le traversons l'un après l'autre à cheval pour gagner du temps. Le cours n'est guère profond de plus d'un mètre, mais c'est plus rapide que de se déchausser et de le passer à gué, puis de se sécher. Yann s'engage d'abord, puis me renvoie le cheval. En l'enfourchant, un étrier casse net. C'est une pièce de fonte de près d'un kilo, mais la base et l'arceau ont été soudés "à la chinoise", c'est à dire avec pour seul souci une apparence d'efficacité. Mangke ne s'en inquiète pas. Dorénavant, il posera le pied sur la boucle de la lanière de cuir. Nous longeons le courant dans une vallée bientôt étroite et tortueuse, peuplée de nombreuses marmottes. Chaque fois qu'elles sifflent, je pense être appelé par Yann ou Mangke et je lève les yeux vers eux. Fidèles au comportement de l'espèce, elles se montrent aussi farouches qu'elles sont curieuses. Dès que nous tentons d'approcher, elles plongent dans leur terrier.

Par trois fois, nous devons négocier un méandre au ras de l'eau en escaladant les cailloux et en nous retenant à la falaise par les mains car l'eau attaque la rive et forme une gorge. Ces difficultés de parcours sont autant de distractions bienvenues qui rompent le rythme monotone de la marche. Et gare au ridicule pour celui qui tombera à la renverse ! Puis le cours s'infléchit vers l'ouest, et nous posons le camp sur une terrasse au bord de l'eau, orienté de telle sorte que si le temps est beau demain matin, nous serons réveillés par les rayons du soleil sur la tente. Nous votons sans débat préalable un jour de congé pour demain. Nous avons marché quatre jours d'affilée dans une totale solitude et il en reste au moins autant pour atteindre Bash Malgun, notre prochaine étape présumée habitée.

Cette journée résume le meilleur du voyage d'aventure. Commencée dans l'incertitude, elle se termine en bonnes nouvelles, confirmant nos attentes, ménageant d'heureuses surprises et promettant de nouvelles satisfactions. Le soir, épuisés par cette longue marche, nous nous contentons d'un régime minimal : une bonne soupe et au lit.

30 juillet

"I'm John Kerry and I'm reporting for duty"⁶. La déclaration grésille sur ma radio à ondes courtes comme un lointain écho de la civilisation. C'est aujourd'hui la fin de la convention démocrate à Boston et les Américains se donnent un triste choix : un chef de guerre auto-proclamé contre un vétéran qui ressort ses galons pour s'acheter une crédibilité.

Comme je n'ai pas le tempérament contemplatif, j'ai dû apprendre à meubler les nombreux moments d'oisiveté forcée que créent ces voyages où l'on doit accepter de bonne grâce les coutumes indolentes de peuples qui vivent à un rythme différent du nôtre. J'ai ainsi constitué dans mes bagages une "boîte à outils" où j'ai tant bien que mal équilibré les exigences contradictoires de l'utilité et du poids. Lorsque ma route me conduit loin de la civilisation, je n'oublie jamais ma radio à ondes courtes. Comme l'ubiquité grandissante d'Internet lui promet une prochaine retraite, je lui permets d'émettre, ou plutôt de recevoir, dans les endroits les plus incongrus, les notes hésitantes de son chant du cygne babélien. Ainsi, je ne me suis jamais lassé du plaisir pervers que procure l'écoute accidentelle des programmes de propagande de la Corée du Nord. Ce n'est pas une forme de "Schadenfreude" qui me ferait prendre plaisir aux malheurs d'autrui, mais plutôt la triste constatation que la pire des besognes peut être réalisée avec beaucoup d'application et de talent. Le pire, dit-on, c'est de bien faire ce qui n'aurait jamais dû être fait.

Je suis plutôt à la recherche de programmes d'actualités, qui ont moins pour vocation de m'informer que de confirmer que le monde continue de tourner. Le "World Service" de la BBC est assez facile à capter partout dans le monde, mais il est devenu ces derniers temps assez décevant en répétant tous les quarts d'heure les mêmes bulletins succincts. "Voice of America", d'ailleurs souvent difficile à accrocher, assume quant à elle sa vocation de propagande au service de l'administration américaine, et est vite lassante. Je leur préfère RFI, "Radio France Internationale", qui mêle en un divertissant patchwork la politique et le football africains, la météo française et la musique antillaise. Même si les nouvelles sont toujours les mêmes, la radio constitue un support à la pensée. Elle ouvre l'esprit et rassure. On y trouve ce que l'on cherche : la même routine, mais à chaque fois différente. Et c'est une voix

⁶ "Je suis John Kerry, et je me présente pour le service."

qui, pour le temps qu'elle dure, nous donne le plaisant sentiment d'être proche de chez nous.

En savourant mon café, je fais le point sur notre itinéraire et sur les souvenirs de nos prédécesseurs. Après quelques calculs, je pense savoir où nous sommes sur la carte satellite, particulièrement délicate à lire dans cette zone à la géographie tourmentée. La journée qui a conduit ici Maillart et Fleming fut aussi pénible pour eux qu'elle fut agréable pour nous. Ils durent tirer et pousser Slalom, l'attachant petit cheval d'Ella, en suivant péniblement la trace laissée par leurs soi-disant guides turkis partis en éclaireurs. Ils n'arrivèrent qu'à la nuit tombée, à bout de forces et presque perdus, après avoir contraint leurs bêtes exténuées à franchir un dernier col. Ce col, je pense l'apercevoir au sud-est de notre camp et je comprends à présent que leurs guides avaient choisi de prendre un raccourci. Plutôt que de descendre facilement la rivière asséchée jusqu'au Toruksai, ils ont préféré couper à travers la montagne et ont dû établir leur camp juste de l'autre côté de la rive par rapport à notre position actuelle. Au vu des conditions des bêtes (ils venaient également de perdre deux chameaux), c'était un comportement tout à fait irresponsable, causant sans nul doute des dommages irréparables à leur caravane. Pis, l'étude détaillée des textes de Maillart et Fleming conduit à penser que leurs guides réitéreront cette attitude répréhensible à l'étape suivante. Il nous faudra donc choisir avec discernement notre itinéraire pour éviter de trop fatiguer nos bêtes. Dans un épisode émouvant, Slalom sera finalement abandonné au bord de la rivière, forçant les deux voyageurs à partager le cheval de Fleming pour le reste de leur périple :

"Ce n'était plus qu'un fantôme de cheval... Kini (le surnom que Peter donne à Ella) resta quelques instants en arrière, auprès de son malheureux compagnon. Pour la première fois depuis des années, je m'aperçus que je pleurais."

Sven Hedin a descendu le Toruksai en octobre 1900 et son compte rendu en est passionnant. Pas plus que nous il n'a vu de chercheurs d'or. Il décrit d'anciens pictographes qu'il a observés sur le flanc de la vallée, alors qu'il s'était écarté de sa caravane. Il a probablement campé tout près d'ici le dix octobre, mais le bel "obo" qu'il a photographié a disparu. Nous n'aurions pas manqué de le voir, à moins qu'il ne soit encore en contrebas. Lors de son quatrième passage en juin 1901, en route vers le Tibet, il ne donne en revanche aucun détail identifiable sur cette section de

notre route. Fidèle à ses habitudes, sa première description d'un lieu doit être définitive.

Pendant que Yann et Mangke dorment encore, j'effectue une reconnaissance pour déterminer si une vallée latérale peut être le passage que leurs guides firent emprunter à Maillart et Fleming. Mais ce n'est pas convaincant : la vallée rétrécit en s'élevant et la passe, si elle existe, me paraît difficile. A quelques kilomètres au nord, il semble qu'il y ait en revanche une très large ouverture vers l'ouest, notre direction. Nous passerons plutôt par là. C'est sans doute la "Haute Vallée des Vents", ainsi baptisée par Prjevalski en 1884. J'imagine que nous découvrirons bien assez tôt pourquoi. Pourtant habitué à la vie rude, Prjevalski en a décrit les conditions météorologiques hivernales en des termes qui font écho aux vers de Dante :

"En vérité je me trouvai sur le rebord
de la vallée d'abîme douloureuse
qui accueille un fracas de plaintes infinies."

Après sa découverte par Prjevalski, Carey et Dalgleish en 1886 puis Hedin en 1900 furent les visiteurs suivants de cette gigantesque vallée rectiligne qui balafre le massif de l'Altyn Tagh sur quatre cents kilomètres. Elle relie le Tsaïdam au Taklaman, depuis le lac de Gas jusqu'à la Cherchen Darya, la rivière qui engendre l'oasis de Cherchen. Les géologues contemporains ont troqué la poésie farouche de l'appellation de Prjevalski pour l'exactitude scientifique en reconnaissant là un élément majeur de la géographie de l'Asie Centrale qu'ils ont baptisée la faille de l'Altyn Tagh.

En fin de matinée, Yann lave son linge. La lessive en camping, c'est comme la vie sentimentale des célibataires. Chacun élabore sa propre technique et chacun est seul apte à juger au final de l'efficacité de ses méthodes. Pour s'autosatisfaire de son activité, alors que je lis sous la tente, il reprend une de mes expressions d'il y a quelques jours : "Vous êtes de vraies larves aujourd'hui !" Je lui réponds que j'ai repéré le terrain ce matin quand il dormait. Pour une fois, il manifeste un sincère intérêt pour notre route. Ensemble, nous interrogeons les cartes, à la recherche des indices qui permettent de reconstituer notre itinéraire.

Certaines tâches deviennent de plus en plus aisées au cours du voyage, mais ce n'est pas nécessairement réjouissant. Ainsi de l'inventaire. Nos quelques bidons

ne contiennent guère de vivres au-delà des quatre sacs bien entamés de riz, pâtes, tsampa et flocons d'avoine. La situation deviendra inquiétante si nous ne trouvons pas rapidement la piste de Bash Malgun, à cent soixante kilomètres. Là-bas je suis quasiment certain de trouver des humains et peut-être des vivres. Cent soixante kilomètres à pied, d'habitude, cela semble démesurément long. Ici, j'en déduis se-reinement un nombre de jours : à raison de trente-deux kilomètres par jour à vol d'oiseau, ce sera l'affaire de cinq jours. Une balade.

Il nous est facile de considérer que nous avons mérité cette journée de repos, même si nous n'avons fait que quatre jours de marche depuis la dernière. Mais ces étapes furent longues, incertaines, parfois pénibles. En conséquence, du déjeuner au dîner, nous ne quittons pas un périmètre de quelques dizaines de mètres autour du camp, alternant les siestes sous la tente et les tasses de thé autour du feu.

Nous avons épuisé hier soir notre provision de combustible en vidant le sac qui contenait encore quelques racines et de l'argol. Il n'y a pas de bois ici, et c'est donc tout naturellement que nous entreprenons cette "corvée" consistant à arpenter les alentours, les yeux rivés sur le sol, à la recherche des déjections des yacks et des kiangs. A des milliers de kilomètres, je me sens soudain solidaire des "moto-crottes" des trottoirs européens. Le père Huc avait conscience d'écrire une page d'anthologie coprologique en détaillant dans son récit de voyage comment les nomades "... ont établi quatre grandes divisions, auxquelles les générations futures n'auront, sans doute, à apporter aucune modification." On apprend vite à sonder d'un coup de pied les bouses de yack pour vérifier que les mouches ont fini leur travail et qu'elles sont bien sèches. Le crottin de kiang ressemble à des boulets de charbon. Sa qualité se reconnaît à sa couleur. Dans tous les cas, et malgré son nom évoquant les carburants de fusées, l'argol est un piètre combustible qu'il est difficile de faire brûler en plein air. Mangke ne risque pas de mettre le feu au camp à cause d'un mégot jeté avec négligence.

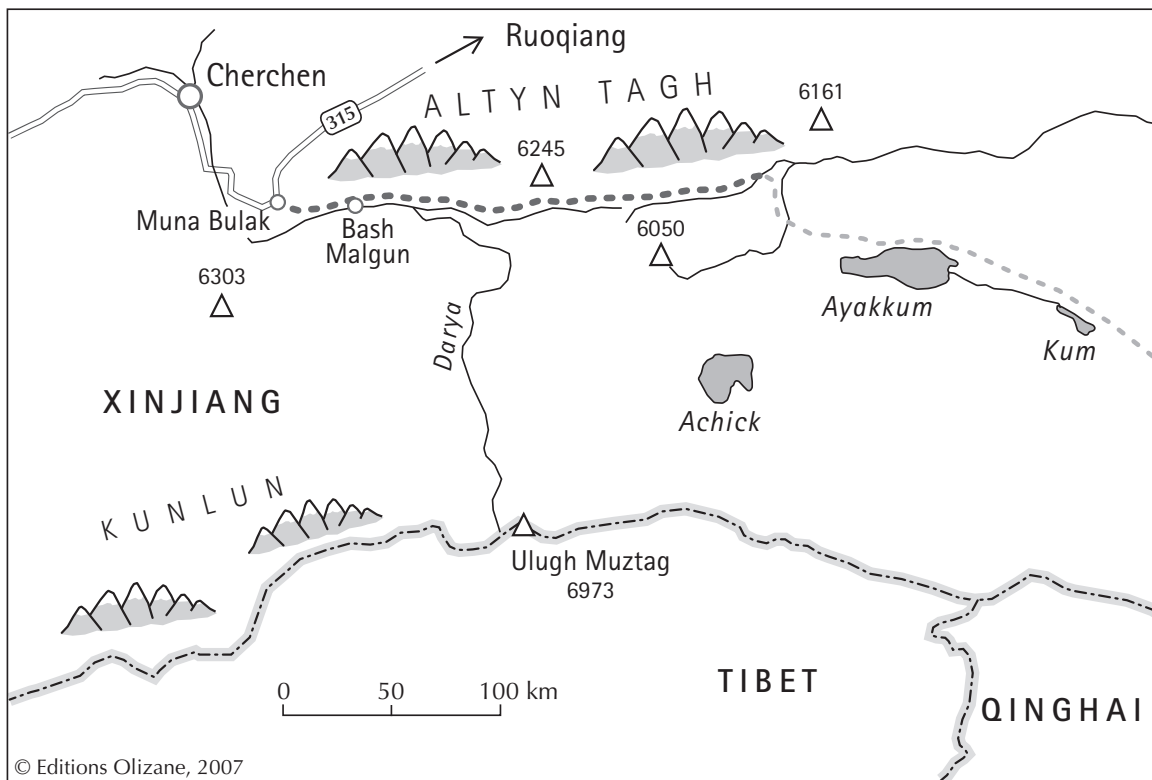
Après avoir ramassé l'argol, Mangke s'assoit sur une pierre et confectionne une ration de tsampa. La recette est la même qu'au Tibet : dans un bol contenant une bonne poignée de farine on verse du thé et on ajoute si possible une noix de beurre. En malaxant les ingrédients avec la main, on constitue une boulette au goût assez neutre, mais très nourrissante. Je me retiens de demander à Mangke si c'est pour se laver les mains après la corvée d'argol qu'il a pensé à se préparer de la tsampa.

Le soir, nous sommes les témoins d'un prodigieux spectacle : une harde de huit yacks sauvages court à flanc de coteau dans le soleil couchant, à quelques centaines de mètres de notre camp, soulevant un nuage de poussière. La scène rappelle les "Tatanga", les bisons du film Danse avec les Loups.

La Haute Vallée des Vents

*"O, montagnes de Guilboa !
Qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie,
ni champs qui donnent des prémices pour les offrandes."*

Samuel II, I-21



31 juillet

Ma montre indique 7:31. Surpris d'être encore couché, je me lève pour raviver le feu. Pourtant, il est à peine six heures... Demain, premier août, je croirai peut-être qu'il est 8:01.

Conformément à mon repérage d'hier, plutôt que de couper directement à travers la montagne en remontant le vallon qui s'ouvre à notre gauche, nous partons vers le nord pour quelques kilomètres, en suivant le cours du Toruksai. Je cherche encore en vain l'obo décrit par Hedin. Mais ce matin j'ai oublié d'en prendre avec moi la photo. Du coup, je fais en marchant une série de photos où j'espère retrouver plus tard le profil des montagnes; mais je crains que l'obo n'ait définitivement disparu. Sa présence au temps de Hedin est surprenante : un monument mongol dans ce

qui est à présent une région contrôlée par les Ouïghours. Voilà une nouvelle confirmation que nous sommes ici aux confins de multiples civilisations, dont les zones d'influence ont fluctué au cours de l'histoire.

A quelques kilomètres du camp, je propose d'obliquer vers l'ouest dans un vallon qui semble donner accès à un col servant de raccourci vers une plus grande vallée. Nous franchissons rapidement trois lignes de crêtes peu élevées. Soudain une large ouverture apparaît. Voici donc cette fameuse "Haute Vallée des Vents". Pour l'heure, la météo y semble clémente, mais j'imagine sans peine ses brusques colères. Nous devons la remonter pendant deux ou trois jours avant de basculer dans le bassin de la Cherchen Darya (la rivière de Cherchen) où se trouve Bash Malgun. Si j'en crois Ella et Peter, le mot basculer est exagéré : ils ne se sont même pas aperçus du passage du col tant la zone est plate, malgré son altitude de plus de quatre mille mètres. Je relève d'ailleurs un détail amusant dans la comparaison des récits de mes prédécesseurs : Peter voit beaucoup plus de cols qu'Ella ! On comprend par là qui est suisse et qui est anglais. En marchant, je me demande quel peut être le plus haut col d'Angleterre.

Daniel Schacter, grand spécialiste de la mémoire, explique clairement dans un de ses ouvrages comment les mêmes expériences produisent des souvenirs différents : "Imaginez que pour une certaine période de temps, deux individus sont liés de telle sorte que chacun ne pourrait voir qu'à travers les yeux de l'autre, ne lirait que ce que l'autre lit, n'apprendrait que ce que l'autre apprend, et n'aurait comme expérience émotionnelle que ce que l'autre a éprouvé. A moins que ces deux personnes aient la même identité et partagent un passé rigoureusement identique, leurs souvenirs de leur période de vie commune pourraient être tout à fait différents. Nos expériences du passé déterminent ce que nous retenons du présent. La mémoire n'est pas une réplique des événements eux-mêmes : ce qu'elle enregistre, c'est comment nous avons vécu les événements."

Oasis interdites et Courrier de Tartarie, les ouvrages d'Ella et Peter, constituent la plus claire illustration de cette observation.

La vallée mesure ici une trentaine de kilomètres de large et semble tout à fait désolée. En contemplant ce spectacle, je réalise avec inquiétude que nous n'avons pas fait provision d'eau en quittant le Toruksai. La rivière qui ne manque pas d'exister au milieu de la vallée est certainement tarie, disparue dans une bataille perdue

d'avance avec le désert et les cailloux. Devons-nous renvoyer en arrière Mangke avec un cheval et un chameau chercher un bidon d'eau pour la journée ? Je ne le pense pas. Sur mes repérages GPS, à moins de cinquante kilomètres sur le côté sud de notre vallée, s'élèvent des sommets neigeux dépassant les cinq mille mètres d'altitude. Comme nous longeons leur face nord, la plus humide (je devrais plutôt écrire "la moins sèche"), je suis persuadé que nous trouverons des cours d'eau. Mangke et Yann partagent mon point de vue et nous nous engageons dans la vallée, sans autre réserve que nos deux gourdes.

Mangke n'a plus de récipient à eau. En quittant la yourte de son frère, il avait emporté une bouteille en plastique. Dès le premier soir, il avait voulu nous montrer comment on peut y faire bouillir de l'eau sur le feu de bois, si l'on prend bien garde de ne pas y laisser la moindre bulle d'air. Cette expérience digne du Manuel des Castors Juniors s'était lamentablement soldée par l'explosion de la bouteille avant même qu'elle ait servi une première fois. Mangke, dépité, tenta de me convaincre que "Ça aurait dû marcher". Magnanime, et pour le remercier de cette bonne distraction, je lui avais confié ma seconde gourde, jusqu'à ce qu'il la perde en chemin, faute de l'avoir bien attachée à un chameau. Depuis, admettant humblement qu'il n'est pas plus doué pour transporter l'eau que pour la boire, il préfère compter sur notre générosité dans les moments de pénurie.

Le premier cours d'eau, derrière un promontoire rocheux, est à sec. Mais cinq à six kilomètres plus loin, nous faisons une halte le long d'un ruisseau limpide. C'est difficile de s'y faire, mais contrairement à chez nous, plus on monte, plus il y a d'eau ! Je suis maintenant sûr que nous pourrions nous approvisionner sans problème dans les prochains jours. La marche est facile mais monotone. Quelques kiangs passent ou paissent une herbe clairsemée. Cinq canards, quelques corneilles et de menus "piafs" traversent le ciel. Petit à petit, le temps se dégrade pour donner lieu à une pluie fine. A quatre heures et demie, nous atteignons un cours d'eau un peu plus profond qui descend des montagnes. Mangke arrive peu après et demande : "Avez-vous vu les moutons ?" Il a pour lui trois qualités qu'il faut savoir apprécier avant de porter un jugement sur sa personnalité : il a accepté (certes sous l'empire de l'alcool) de nous accompagner; il sait bâter les chameaux et retrouver les bêtes le matin; malgré ses paupières lourdes, il a un regard de lynx.

Nous traversons la rivière et serrons bientôt la main d'un jeune berger qui ne semble même pas surpris de nous trouver là.

"La prochaine fois, pour l'émouvoir, on se déguisera en clowns", propose Yann.

Après l'échange des traditionnels "Salam Aleykum", nous tentons de l'interroger. Il ne parle que quelques mots de chinois; juste assez pour nous dire qu'il habite sous une tente un peu plus haut dans la vallée. Depuis le vingt trois juillet au matin et notre visite à Ruzi et son fils présumé, nous n'avons pas rencontré âme qui vive. Ces huit journées d'isolement total sont loin des records de Hedin ou Bonvalot qui passèrent de longues semaines coupés du monde, mais nous nous faisons une fête de rencontrer des congénères et interprétons hâtivement la présence d'une simple tente comme un retour à la civilisation.

Nous marchons encore une demi-douzaine de kilomètres et pénétrons enfin sous une tente où le poêle crache sa fumée dans un ciel bas. Deux jeunes hommes sont là, qui ne parlent pas plus mandarin que leur ami berger. Il faut mettre à l'actif du gouvernement de Pékin d'avoir reconnu que la diversité des langues ne pouvait être éradiquée. Malgré son obsession centralisatrice et la généralisation du mandarin dans l'éducation secondaire, il autorisa l'usage des langues locales jusqu'à faire figurer cinq écritures différentes sur chaque billet de banque. Ce n'était certes pas une garantie de respect ni de préservation des us et coutumes de chaque peuple, mais à la même époque on considérait encore en France que les langues régionales étaient tout juste bonnes à parler au bétail.

Nos hôtes nous offrent gentiment le thé et du pain rassis. Un peu plus tard, alors que nous avons monté le camp à côté de leur tente, trois puis deux autres ouïghours arrivent. S'ensuit la traditionnelle séance de photos et la présentation de nos tentes et du matériel. Du fond de mes bagages, j'exhume mon guide de conversation ouïghour, et je suscite un fou-rire général avec ma prononciation approximative de : "Avez-vous un interprète ? ", "Où sont les toilettes ?" et "Je cherche un hôtel confortable à proximité."

La vue de troupeau devant la tente nous donne l'idée d'acheter une bête pour la partager au dîner. Les deux jeunes hésitent d'abord, puis demandent un prix qui nous semble excessif. Nous ne voulons pas dépenser plus de trois ou quatre cents Yuan pour une bête et nous attendrons donc demain ou après-demain. Les transactions doivent être rares dans ces parages reculés et les Ouïghours ne semblent pas plus disposés à négocier que les Mongols.

Mes deux compères n'ont plus de cigarettes depuis deux jours. Yann entretient l'idée qu'il a cessé de fumer. Il prétend qu'il achètera une pipe à son retour à Lau-

sanne pour perpétuer le plaisir de pétuner. Mais ce soir, dans la tente des Ouïghours, il n'hésite pas à s'en rouler quelques-unes de ce mélange sec et douteux du XinJiang que le papier journal rend plus âpre encore. Nous nous couchons à onze heures, ou neuf heures "heure du XinJiang", à laquelle j'ai réglé ma montre pour faire plaisir à la compagnie, bien que ce ne soit pas très pratique ici. Je préfère éviter de vivre à une heure qui me ferait tenter de réveiller Yann et Mangke à cinq heures du matin !

Il n'y a que des hommes ici et l'ambiance s'en ressent. Une certaine négligence prévaut dans l'agencement des tentes et dans la préparation du repas. Je me rends compte à cette occasion que les explorateurs menaient une vie solitaire : pas de femme pour Prjevalski, Bonvalot ou Stein dans leur vie européenne ou entre les lignes de leurs récits de voyages. Mais avant de transposer sur leur comportement notre anachronique psychologie populaire qui imposerait à ces solitaires des pulsions alternatives, il faut se remémorer, pour ceux qui ont fait l'expérience de la vie sauvage, la continence naturelle qui accompagne la fin d'une journée dont le vent, le soleil ou la pluie ont été les exclusifs compagnons de route. "Si je me marie, je n'accomplirai jamais mon destin," aurait affirmé Prjevalski, une pensée qu'il ne réservait peut-être pas à son seul cas personnel. Je n'imagine pas cependant que la douzaine d'officiers et de cosaques qui l'accompagnaient aient fait preuve d'une telle retenue et ne se soient pas livrés à des plaisanteries de corps de garde à la vue ou au souvenir des courtisanes qui peuplaient les oasis et les caravansérails. Quelques décennies plus tard, Lattimore sera un tout petit peu plus disert sur l'existence de ces bordels de campagne.

Et quid de Ella et Peter ? Elle avait trente-deux ans et lui vingt-huit. L'entretien qui termine l'édition Phébus du livre de Peter fait dire laconiquement à Ella : "As-tu déjà passé sept mois en compagnie d'un gars ... sept mois à dormir tous les soirs avec lui dans une tente de quatre mètres carrés ?" Nous n'en saurons jamais davantage, notamment parce que Peter était fiancé lors du voyage, et qu'il se maria sitôt rentré. Pour Ella, de toutes façons, Peter n'était pas "son genre d'homme".

Quant à Sven Hedin, la biographie que lui consacre George Kish mentionne au détour d'un paragraphe que, même s'il resta célibataire toute sa vie, il ne dédaignait pas la compagnie féminine dans ses épisodes de vie européenne et aimait danser en société. L'Américain Roy Chapman Andrews, qui sera le premier à découvrir des oeufs de dinosaures fossilisés en Mongolie, raconte son mode de vie à Pékin en 1931,

lui et Hedin occupant leurs journées et leurs nuits à écrire : "Vers trois heures du matin, j'appelais Hedin et nous nous rencontrions à l'Alcazar ou à l'International, des cafés de nuit à la douteuse réputation. Nous commandions des œufs brouillés et dansions avec les filles Russes, avant de rentrer à la maison."

La faille de l'Altyn-Tagh

En découvrant la Vallée des Vents, Prjevalski ne pouvait imaginer qu'il contemplant un objet géologique remarquable, l'une des clés de la compréhension du relief de la Haute-Asie. Cette vallée marque en effet la faille de l'Altyn Tagh, la plus importante de l'Ouest de la Chine avec la faille dite des KunLun, un peu plus au sud. Elle s'étend d'est en ouest sur une distance de mille cinq cents kilomètres. Les géologues pensent que ces deux grandes failles marquaient la limite de blocs de l'ancien continent asiatique et que la subduction de la plaque indienne sous l'Himalaya aurait pu les raviver. On y mesure aujourd'hui un déplacement latéral de près d'un centimètre par an, insuffisant pour provoquer des tremblements de terre assez fréquents pour que nous puissions les observer. Dans une région désertique où les habitants occasionnels sont une poignée de nomades vivant sous la tente, aucun dommage sérieux ne peut être provoqué. On pourrait sereinement sentir la terre se dérober sous nos pieds, comme ce 14 novembre 2001 où un séisme de magnitude huit a provoqué un cisaillement de vingt mètres à Kekexili, à quelques centaines de kilomètres d'ici.

La collision intervenue il y a cinquante-cinq millions d'années du sous-continent indien et de la plaque eurasiennne est maintenant expliquée par la théorie de la tectonique des plaques. Depuis cette lointaine période, l'Inde a pénétré l'Asie d'environ deux mille cinq cents kilomètres vers le nord, provoquant la création de l'Himalaya et probablement aussi le soulèvement de tout le plateau tibétain. Aujourd'hui encore, le déplacement de l'Inde vers le nord est de quatre centimètres par an.

Une coïncidence intéressante à constater lie la théorie de la dérive des continents et la région que nous parcourons : Alfred Wegener, publia sa théorie de l'origine des continents et des océans en 1912 à l'université de Marburg où il était météorologiste, là même où un certain Georg Wegener, probablement son père ou son oncle publia une Ébauche d'orographie des Kunlun en 1891.

Ces théories et recherches trouvent un nouveau champ d'application dans l'étude du réchauffement global de la planète : les changements climatiques du passé ouvrent des voies de compréhension des phénomènes observés aujourd'hui, et le soulèvement du plateau tibétain a eu des conséquences globales considérables. Il y a huit millions d'années, on constate un changement climatique majeur sur l'ensemble de la planète, et il pourrait être dû à l'influence du soulèvement du Tibet sur

le régime des moussons qui se trouvent alors soudain très augmentées. Le Tibet attire en effet les masses d'eau comme une gigantesque cheminée et l'érosion s'accélère significativement, comme l'atteste une sédimentation accrue dans le golfe du Bengale. En outre, le dioxyde de carbone de l'atmosphère est absorbé par les roches sédimentaires, ce qui provoque une diminution de l'effet de serre et un refroidissement global.

La géographie chinoise est très en retard sur ses consœurs occidentales, principalement en raison de la révolution culturelle qui a décimé une génération de chercheurs qui seraient aujourd'hui directeurs de laboratoires. Le rattrapage est rapide mais reste freiné par l'exode des étudiants qui reviennent rarement des universités étrangères où ils préparent leur doctorat. En conséquence, les théories majeures sur la géographie du Tibet sont développées dans les universités d'Europe et des États-Unis. Deux hypothèses principales sont proposées: le géographe français Paul Tapponnier propose un modèle dit d'extrusion qui postule que les blocs au nord du Tibet sont poussés vers l'extérieur. Pour l'Américain Peter Molnar, le bloc constituant le plateau tibétain s'épaissit sous l'action de forces de compression. Il flotte comme un iceberg, puis casse sous son propre poids. La partie immergée plonge dans les profondeurs de la terre, tandis que le reste, comme un bouchon soudain libéré, se soulève, expliquant ainsi l'existence d'un plateau.

Quant à l'aspect des grands plateaux du Chang Thang et du Tsaidam, il serait dû au soulèvement très rapide des chaînes de montagnes coupant les routes habituelles d'évacuation des produits de l'érosion. Ne pouvant être emmenés vers la mer, les débris remplissent les plaines, créant ces vastes étendues où l'on marche à plat pendant des dizaines de kilomètres, à quatre ou cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

1er août

C'est la fête nationale suisse aujourd'hui. Yann évoque les feux d'artifice sur le Léman et, comme sa compatriote Ella Maillart avant lui, peine à se souvenir de la date de la fondation de la confédération. Je croyais que les Suisses avaient de bonnes raisons d'être fiers de leur démocratie, mais leur histoire doit être plus compliquée ou plus obscure que l'histoire de France.

Ce matin comme hier, nos voisins d'un soir dégustent un margouillis de tripes de mouton avec Mangke. Ils ont été assez gentils, ou peut-être assez gourmands, pour comprendre que ce n'était pas notre plat favori, surtout au petit déjeuner. Je savoure cette chance, sachant que le voyageur est souvent amené à se choisir une conduite entre d'une part la politesse et l'appétit qui poussent à accepter, et d'autre part le dégoût et la perspective d'une digestion délicate qui prônent la retenue.

L'un des Ouïghours est intéressé par la selle superflue que nous transportons depuis Urt Moron et que nous voulons vendre. Pour trois cents Yuan, même en mettant dans la balance un ensemble hétéroclite d'objets devenus inutiles, il ne parvient pas à se décider. On pourra bien l'emmener encore un peu plus loin. Ce n'est pas ici le meilleur accueil que nous ayons reçu, mais nous n'avons aucune raison de nous montrer exigeants, en dépit de l'habitude prise d'être traités comme des hôtes de marque par des gens que nous ne verrons jamais plus.

"La prochaine fois, on ne s'arrête que s'il y a des femmes !" propose Yann. "C'est la seule garantie de propreté et de pain frais." Le souvenir de Nenessa est vivace...

Nous quittons nos hôtes à dix heures. Deux heures plus tard, nous distinguons au loin une nouvelle tente habitée par deux hommes, dans laquelle Yann et moi nous arrêtons pour attendre Mangke. Les tentes des Ouïghours reprennent l'ordonnement usuel des maisons. Faute de pouvoir aménager au fond de la pièce la traditionnelle banquette, on a inventé un dispositif équivalent, avec une créativité que j'admire. Sous l'espace rectangulaire que recouvre la bâche aux pans inclinés, on creuse dans le sol juste après l'entrée un trou à fond plat de la largeur de la tente et de cinquante centimètres de profondeur, qui crée et délimite un espace pour le poêle et la cuisine. Ainsi, la partie restante du sol au fond de la tente joue le rôle de la banquette. Le poêle est généralement réalisé à l'aide d'un vieux bidon métallique,

mais ici la tradition a perduré : à gauche de l'entrée, le trou creusé sous la tente n'atteint pas le bord et ménage un plan de travail servant pour moitié de cuisine et pour moitié de foyer. Des anneaux métalliques permettent d'ajuster la théière ou la marmite au-dessus d'un tunnel coudé, qu'on alimente par en bas de racines séchées ou d'argol. L'arrière débouche sur un tuyau de poêle à l'extérieur de la tente. C'est rustique mais parfaitement efficace.

En voyant Mangke nous rejoindre, je suis prêt à repartir après la cigarette d'usage. Or je n'ai pas remarqué qu'à l'extérieur un jeune homme a démarré un feu pour préparer le thé. Il nous faut maintenant attendre que l'eau ait bouilli. Une heure plus tard, ce n'est toujours pas le cas. Yann et Mangke ne semblent pas gênés le moins du monde, mais si nous voulons être à Bash Malgun en quatre jours, il nous reste encore cent trente kilomètres de marche. A ce rythme, l'après-midi sera long, si toutefois je réussis à faire repartir notre caravane. Tout le monde fume cette sorte de poudre de tabac du XinJiang. Comme elle est très sèche, il faut une technique particulière, que tous ici maîtrisent, pour la rouler dans le papier journal. Yann déplore que "ça lui troue l'estomac". De fait il n'en fume qu'une.

En attendant le thé, je discute avec lui du style de vie de ces nomades isolés de tout. Je soupçonne cette existence, rythmée par quelques tâches ménagères, pastorales et sociales de favoriser une indolence soporifique et stérile. Passant la majeure partie de leur temps seuls ou avec les mêmes compagnons, séparés de leur famille pendant la moitié de l'année, le risque est grand de fonctionner au ralenti, de végéter. Yann voit plutôt l'aspect contemplatif.

"Etre homme, dit-il, c'est manger, faire une famille et construire sa maison. Pourquoi chercher plus ?

- Mais quelle différence alors avec les animaux ?

- Soit, ajoutons la vie sociale. Mais à quoi bon courir après toujours plus, en sachant qu'on ne sera jamais satisfait ? Ici, on se contente de l'essentiel. Je suis bien d'accord avec Ella Maillart sur ce point. Tu peux me trouver naïf, mais toi tu es cynique.

- Lucide, plutôt. Moi, je me sens plus proche de Peter Fleming. C'est la culture qui transmet la connaissance humaine. A part le thé et le pain je ne vois pas beaucoup de signes de culture ouïghoure sous cette tente. Tout est chinois. Tout juste

les femmes de la région portent-elles un foulard et un chemisier brodé. Souviens-toi des Tibétains Goloks. Eux au moins avaient du style !

- C'est sûr. En tant que photographe, je l'ai bien remarqué. Mais nous ne faisons qu'arriver. Je suis certain que chaque jour passé ici nous apporterait des informations nouvelles sur leur mode de vie. Nous aurions bien des surprises.

- Ce qui nous fait humains, c'est notre culture et notre niveau de conscience. Ne crois-tu pas qu'ils sont chez nous plus complexes, ne serait-ce que parce que nous sommes soumis à une stimulation sensorielle intense et permanente ?

- On voit les dégâts que ça cause chez ceux qui ne peuvent pas suivre le rythme.

- Là n'est pas la question. Et je pense que le crédit qu'on accorde naturellement aux sociétés traditionnelles tient souvent plus à l'ancienneté qu'au mérite."

J'explique à Yann comment le philosophe Daniel Dennett montre que la conscience n'est pas une entité unique et indivisible. Elle vient en multiples paliers, depuis la simple sensibilité aux stimuli de l'environnement jusqu'aux formes les plus élevées de la conscience de soi.

"Tu dois avoir raison", dit Yann pour couper court à mes analyses de Parisien en voyage.

De guerre lasse, je vais vérifier où en est le feu. Le gamin semble s'entraîner pour un concours consistant à garder, avec un minimum de bois, le feu allumé le plus longtemps possible. Je ne peux me résigner à attendre plus longtemps. Je vais ramasser quelques racines, je souffle sur les braises et après dix minutes le thé est enfin prêt. Nous partons en début d'après-midi après deux tasses et quelques croûtons bienvenus.

Localement, la Vallée des Vents est connue comme "Al Sai". Ella Maillart et sa carte l'appellent la vallée de Gouldja. La marche y est longue et monotone. Bien qu'on essaie de se persuader du contraire, l'habitude obtient paiement de son insidieux tribut. Quand il n'y a plus guère d'émerveillement à attendre du paysage, il faut chercher d'autres sources de distractions. L'enfer est ici pavé, non pas de bonnes intentions, mais de cailloux et de sable. Sur ce sol inégal, la marche continue de mobiliser le cerveau reptilien : chaque pas nécessite un minimum d'attention.

On s'en rend compte le soir quand la fatigue nous fait trébucher plus qu'on s'en croirait capable. Mais il reste des capacités cognitives inoccupées, que la conversation sollicite parfois, quand nous ne sommes pas lassés de marcher ensemble ou d'aborder des sujets que nous croyions pourtant avoir depuis longtemps épuisés.

Dans ces semaines de marche largement solitaire où la quantité des kilomètres doit en constituer l'une des qualités, il faut tenter de stimuler son esprit par tous les moyens. L'ennui est un luxe qu'on n'ose pas s'offrir, car il ouvre la porte à des sentiments qu'on réprouve : on se découvre une douleur au pied ou au genou, on se demande pourquoi on est venu. Penser en marchant semble donc la solution la plus naturelle, mais penser à quoi ? A la chanson de Brassens par exemple : "Mourir pour des idées, c'est bien beau mais lesquelles ?" Et nous voilà revenus à notre point de départ !

Parfois, jouer avec les mots se révèle efficace. Voici par exemple une idée que n'aurait pas désavouée l'Oulipo : créer une phrase composée uniquement de formes verbales. On commence par se rendre compte que c'est possible ("Jeûner fait maigrir"), puis on cherche progressivement à la rendre aussi longue que possible. Je me suis arrêté à quinze verbes, mais je ne doute pas que quelques kilomètres de plus auraient pu améliorer ce nombre : "Avoir pu montrer avoir été impressionné eût été laisser paraître avoir accepté avoir été trompé." Puis on peut méditer sur la signification de la phrase.

Quand je ne trouve pas d'alternative, je récite en boucle ce poème de William Blake qui est devenu mon Mantra favori et finit toujours inopinément par m'apporter une porte de sortie vers d'autres idées :

*"To see a world in a grain of sand
And heaven in a wildflower
Hold infinity in the palm of your hand
And eternity in an hour"⁷*

En effet, si la mastication trop longtemps prolongée d'une pensée lui fait parfois perdre son goût, elle peut aussi la transfigurer, à la manière du croûton de pain auquel la salive finit par donner une délicieuse saveur sucrée. Platitudes et béatitudes sont parfois les deux faces d'une même idée.

⁷ Contempler le monde dans un grain de sable
Et le paradis dans une fleur sauvage
Tenir l'infini dans la paume de la main
Et le temps d'une heure, l'éternité.

Vers cinq heures, sous une pluie froide, la tente suivante offre l'occasion d'une nouvelle pause. Deux adolescents qui ne parlent quasiment pas Chinois nous offrent encore thé et momos. C'est un peu tard mais, en raison de notre arrêt inutile dans la tente précédente, nous n'avons pas déjeuné. Nous sortons trois paquets de nouilles instantanées que nous mangeons l'un après l'autre dans le seul bol disponible. Yann a la bonne idée d'aller en chercher deux de plus pour les offrir aux gamins.

Rejapi a le sourire espiègle de ses quatorze ans. Nous comprenons qu'il nous propose de nous accompagner à la maison de sa famille, à une dizaine de kilomètres. C'est à peu près la distance que nous souhaitons encore parcourir aujourd'hui et nous repartons ensemble. Il monte à cru sur son âne et tente de causer avec Mangke pendant que nous cheminons. Nous arrivons bientôt ensemble à un groupe de quatre tentes, qui dans cette région fait figure d'agglomération. C'est la plus grande concentration humaine depuis Issyk-Pakté ! Cette journée marque décidément notre retour à la terre des hommes. Même si c'est là toute la population du canton, c'est un changement significatif par rapport aux jours précédents. Avec une gentillesse qui nous fait presque fléchir, un homme insiste pour nous accueillir pour la nuit. Il s'appelle Tusun Barat. Devant notre insistance à repartir, il nous offre un melon pour la route. Pour ne pas être en reste, ses voisins Tushu et Ruzi ne nous laissent pas nous éloigner sans une pastèque. Nous repartons, confondus par un tel accueil, après avoir photographié tout le monde dans une bonne humeur partagée.

Arrivé à quelques kilomètres de sa maison, Rejapi fouette la croupe de son âne et part au galop dans un vallon. Il revient avec deux petits ânes. S'ensuit la demi-heure la plus déjantée du voyage. Faisant entorse à la règle que je m'impose de faire l'intégralité du parcours en marchant, j'accepte de bonne grâce de monter un âne. Yann a pris le plus grand des deux et ma monture est si courte sur pattes que mes pieds traînent dans l'herbe. D'une certaine façon, je peux ainsi considérer que je continue de marcher ! C'est sans doute ce qu'on appelle l'exception qui confirme la règle.

S'ensuit une course d'ânes à laquelle je n'ai aucune chance de gagner. Mangke retombe en enfance et rejoint l'âge mental de Rejapi. Ils jouent, rient, se bousculent. Mangke en oublie complètement le mal de tête dont il se plaignait il y a juste une heure.

En remontant le Naryn Gol, il y a déjà trois semaines, je lui avais confié mes jumelles, pensant qu'elles pourraient lui être utiles. Je lui ai promis qu'elles seraient à lui si nous arrivions ensemble à Cherchen. Mais les jumelles de Yann sont de meilleure qualité et lui plaisent mieux, bien qu'il n'ait aucune intention de les lui donner. Du coup, lorsque Rejapi s'intéresse à mes jumelles, Mangke sent une opportunité. Il laisse Rejapi jouer avec, puis vient me voir :

"Bouna, Rejapi voudrait bien les jumelles.

- Mais elles ne sont pas encore à toi !

- Est-ce que je peux les lui donner ?

- Et toi, tu n'en veux pas ?

- Si Bouna, mais il les veut aussi. Peut-être que Yann me donnera les siennes !

- J'en doute, mais fais comme tu veux."

Pendant ce temps, Rejapi profite de la diversion pour tenter de retirer la ceinture de Mangke, qui se laisse à moitié faire. Il s'empare de l'étui des jumelles qui y était attaché. Mangke doit maintenant tenir son pantalon d'une main, son âne de l'autre, et tenter de rattraper Rejapi qui est parti au galop !

Enfin, après avoir couru, joué et échangé nos montures deux ou trois fois encore, nous arrivons à la maison de Rejapi, au bord de la rivière. Montés sur nos ânes, devant la famille au grand complet, la scène est une sorte d'arrivée du Christ à Jérusalem, mais le côté burlesque de notre équipage évoque plutôt le tableau de James Ensor L'entrée du Christ à Bruxelles. Il y a là deux femmes, quatre gamins (Merdan, deux ans, jouera avec moi toute la soirée), deux adolescents et deux hommes. Arrivés à neuf heures du soir, nous avons juste le temps de nous asseoir pour une tasse de thé et un bol d'excellent « plov » avant de débâter et de monter le camp.

Des panneaux solaires permettent de charger une batterie de voiture qui alimente un lecteur de disques vidéo et une petite télévision. Pour témoigner de leur participation au monde dit civilisé, nos hôtes insistent pour nous montrer un film. Dans la famille Fleming, c'est ici le frère qu'on a choisi d'honorer. Pas de doute, c'est bien Sean Connery, puis les quatre notes connues. C'est un James Bond des années soixante, en anglais sous-titré en chinois. Personne ne comprend le moindre mot mais tout le monde apprécie. Et les quelques dialogues en français dans la première

scène ne peuvent que renforcer l'aspect cosmopolite de la situation. La séance est brutalement interrompue après vingt minutes. Disque rayé ! Combien de fois ont-ils regardé ces vingt minutes de James Bond, sachant exactement à quel moment ils ne pourraient plus que conjecturer la suite de l'histoire ?

Après avoir expliqué la plaisante ironie de la situation en leur racontant l'histoire de Peter Fleming, je vais chercher notre pastèque que nous partageons avec toute la famille. Les circonstances y sont certainement pour quelque chose, mais elle est à un goût sucré d'une infinie douceur.

En voyant démarrer le lecteur de vidéodisques, j'ai aperçu qu'il lit aussi le format MP3. Rapidement, dans mes bagages, je retrouve mon CD de chansons françaises. Devant la famille surprise, je démarre le disque. Album 2, piste 1. Aux premières notes, Yann comprend, et entonne avec moi un duo dont les voix sont aussi fausses qu'elles sont parfaitement sincères :

*"Elle est à toi cette chanson
Toi le Ouïghour qui sans façons
M'a donné quatre bouts de pain..."*

Notre effort est chaleureusement remercié et le disque suivant ouvre un bal improvisé aux sons d'une musique traditionnelle. A mon oreille et mes yeux peu avertis, les musiques traditionnelles des musulmans d'Asie centrale ont toutes un air de famille et leurs rythmes sont naturellement dansants. Les bras levés à l'horizontale, les coudes pliés, claquant des doigts en rythme, les hommes se font face, puis volte-face. C'est assez élégant, et heureusement pour nous, suffisamment simple en apparence pour que nous puissions participer sans nous sentir trop ridicules. Les enfants s'y mettent aussi, pendant que les femmes observent et commentent avec de bienveillants sarcasmes.

Nous nous couchons à minuit, après avoir accompagné Mangke jusqu'à sa tente. Il refusait de sortir seul, terrorisé par les chiens.

2 août

Nous sommes réveillés à sept heures et demie par les gamins qui ne peuvent résister plus longtemps à la tentation d'ouvrir la tente pour observer comment nous y sommes installés. Plus tard, ils m'aideront à la plier. Nous vendons finalement notre selle superflue pour les trois cents Yuan que nous souhaitions en obtenir. L'acheteur voudrait l'échanger contre un mouton. L'envie ne nous en manque pas, mais nous devons avancer et je ne nous vois pas parcourant l'étape du jour avec ce fil laineux à la patte ! La mère ne nous laisse pas partir sans avaler un bol de nouilles. L'arrêt aura été mémorable et les adieux sont à la mesure.

Nous faisons notre première pause à midi et demie pour partager le melon qu'on nous a offert hier et reconstituer notre provision d'eau. Nous atteindrons bientôt le col et le mince filet d'eau qui coule dans la vallée va disparaître. De l'autre côté, nous ne savons pas combien de temps il faudra marcher avant de retrouver un ruisseau.

Sur plusieurs kilomètres, l'altimètre oscille dans une bande étroite autour de quatre mille trois cents mètres. La position "officielle" du col est marquée par un obo constitué d'un crâne de yack sauvage surmontant quelques cailloux entassés. Sans cette indication, on serait bien en peine de le localiser tellement le chemin est plat. Ce point marque notre entrée dans le bassin de la Cherchen Darya, la rivière de Cherchen. C'est le début de la dernière section de notre voyage. Une goutte de pluie qui tombe ici coulera jusqu'à notre destination; un peu plus vite que nous sans doute et certainement avec moins d'effort, avant d'être happée par les dunes mouvantes du Taklamakan.

Une dizaine de kilomètres au-delà du col, nous apercevons une nouvelle tente. Deux jeunes filles nous y accueillent. Elles ont vingt-cinq et seize ans et gardent un jeune garçon. La tente est si propre et bien tenue que nous ne pouvons nous empêcher de louer les capacités ménagères féminines. Elle est dotée de la fosse usuelle à l'entrée, mais ses parois sont recouvertes d'herbe, et c'est du plus bel effet. Ah les femmes ! Le service n'est pas en reste : melon et thé à la cardamome, sucré par de gros cristaux transparents qu'on y fait fondre.

"Ils ont peut être des lacs sucrés ici !" dit Yann avec esprit, soulignant que la différence de culture entre Mongols et Ouïghours se niche jusque dans la façon d'ac-

commoder le thé. Montrant des difficultés à rouler le tabac local, il se voit offrir un paquet de cigarettes, pour lequel nos hôtesse refusent catégoriquement toute forme de paiement. Le mari et un autre jeune homme nous rejoignent peu après. Ils étaient partis s'occuper des moutons et partagent avec nous une nouvelle tasse de thé.

En présence des femmes, je n'ose demander s'ils pratiquent ici une technique que j'ai vu utiliser au Tibet pour faire "monter le lait" des femelles de yack avant de les traire. En se penchant derrière l'animal, on lui souffle de l'air dans la vulve, avant de se retourner pour cracher avec dégoût. Nos vaches européennes ne sont pas si exigeantes ! Yann apprécie l'anecdote. Pour me motiver à poser la question, me dit que si la réponse est positive, il essaiera.

Nous pensions qu'après le col, plus nous descendrions en suivant la vallée, plus nous rencontrerions d'habitants. Il n'en est rien. Les deux filles nous avaient avertis qu'à partir de chez elles il n'y aurait plus personne. De fait, le filet d'eau qui coulait près de leur tente est depuis longtemps tari. A mesure que nous avançons, l'environnement est de plus en plus morne. Devant nous, à une distance que nous ne parvenons pas à évaluer - probablement une bonne vingtaine de kilomètres - la vallée semble se fermer et ne laisser place qu'à une sorte de gorge. Il est peu probable que nous puissions y parvenir ce soir. Au-delà, Bash Malgun nous semble un pays de cocagne, le pays où l'on n'arrive jamais. Et la musicalité de son nom contribue au mystère. Chaque jour est censé nous en rapprocher mais, faute de preuve, le but reste hypothétique tant qu'il n'est pas atteint.

Pour les uns, la répétition a des vertus pédagogiques. Pour d'autres, qui se plaisent à annoncer prières ou mantras un chapelet à la main, elle est source d'expériences mystiques, les sens anesthésiés par les privations volontaires. Dans cette terre devenue chinoise, j'ai tout loisir de faire l'expérience de cette contradiction en occupant mes pas fatigués à méditer sur le sens des deux premiers vers du Dao De Jing, le texte fondateur de la philosophie taoïste :

*"Dao Ke Dao Fei Chang Dao
Ming Ke Ming Fei Chang Ming"*

Comme toute bonne poésie, c'est difficilement traduisible. Deux mille cinq cents ans d'exégèse n'en ont toujours pas épuisé le mystère. "La voie qui serait la voie n'est pas la voie éternelle. Le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel". A chacun de donner à ces vers le sens qui lui convient.

Ce n'est qu'en l'absence des humains que l'on acquiert la perception d'un univers parfait et harmonieux. N'est-ce pas un paradoxe que la nature nous apparaisse dans sa plus grande majesté lorsque nous n'y sommes pas. D'une ampleur qui nous dépasse, les forces cosmiques et telluriques ont une brutalité qui ne nous touche qu'occasionnellement, et que nous préférons oublier au quotidien. A l'autre bout du spectre, la lutte pour la vie de l'infiniment petit nous est invisible. Mais faites entrer l'homme, avec sa manie de tout vouloir contrôler et l'équilibre est rompu. L'espace doit être partagé, les rapports codifiés, le temps compté. Étrange condition humaine qui trouve dans la fréquentation d'autrui à la fois son bonheur et ses sources de ressentiment.

Repartis à sept heures, nous nous arrêtons juste avant la nuit, une nouvelle fois au milieu de nulle part, dans le lit mort de notre affluent de la Cherchen Darya. Ce sera notre camp "C22". Je note sur mon carnet que nous avons ce soir établi deux records. Nous avons parcouru plus de quarante deux kilomètres à vol d'oiseau dans la journée, soit sans doute plus de cinquante kilomètres de marche effective, une distance qui semblait au-delà de nos capacités physiques au début du voyage. Ensuite, sous l'effet de la fatigue et de l'heure tardive, en une demi-heure les chaumeaux sont débâtés, le camp est monté et l'eau du repas chauffe sur un foyer de racines sèches. Ce moment de détente constitue un rendez-vous quotidien que nous savourons pleinement. Le corps est fatigué mais l'esprit est libéré par le sentiment du travail bien fait et enrichi par les souvenirs du jour. Il ne reste que des plaisirs simples à vivre en complices. Manger, boire, causer, dormir.

C'était avant hier soir la pleine lune, mais le ciel était partiellement couvert et nous n'avons pas pu en profiter. Cette nuit, sous un ciel dégagé, Yann et moi nous allongeons à l'écart du feu, sans rien dire. Nous passons un long moment à regarder les étoiles, échangeant entre de longs silences les propos banals de deux vieillards assis sur un banc public et qui, depuis longtemps, n'ont plus rien à se dire. Nos nuits dans les montagnes d'or sont comptées, et nous voulons graver dans notre esprit ces moments qui nous marqueront pour la vie, comme ils marquèrent Ella Maillart, ainsi

que l'atteste Nicolas Bouvier dans son commentaire sur Oasis interdites : "Sur l'exemplaire qu'elle m'a donné, l'auteur a écrit : 'un voyage où il ne se passe rien, mais ce rien comblera toute ma vie!'"

3 août

Le soleil radieux du matin annonce une belle journée, et fait du petit déjeuner un moment d'agréable partage. Quand nous bâtons, nous montrons à Mangke que l'un des chameaux est blessé au ventre par la corde qui retient le bât. Il rechigne, crache et se relève de plus en plus souvent quand on le charge. Depuis une dizaine de jours que Yann a remarqué la blessure, nous demandons à Mangke d'agir avant que la situation n'empire. Il minimise le problème, et nous ne pouvons contester son autorité en matière d'entretien des bêtes. Il nous affirme que ce n'est pas grave et que le chameau pourra bien tenir jusqu'au bout du voyage. Comme s'il était absurde de se préoccuper de son confort et de le faire arriver en bonne forme à Cherchen !

Ce matin enfin, Mangke se résout à confectionner une gaine pour la corde avec un vieux morceau de tissu. Il aura fallu attendre que la bête saigne et qu'on se fasse copieusement cracher dessus. C'est toujours le même problème. Aucune prévention, et quand ça casse, on bricole une solution de fortune avec les dérisoires moyens du bord, puis on attend jusqu'à la prochaine fois. A part cet incident, les chameaux ne posent aucun problème depuis la traversée du désert. Il faut simplement les attacher la nuit pour les empêcher de fuir et de manger les bâts. Quant au cheval, il montre une endurance à toute épreuve. Le seul souci qu'il nous donne est qu'il lui arrive parfois de s'exciter pour un rien : au "camp de la lune" il y a quelques jours, la tente que j'avais tout juste arrimée par deux sardines s'était envolée dans une bourrasque de vent, et le cheval s'était effrayé. Il en avait même fendu l'armature de bois de sa selle en la piétinant. Parfois, lorsque claque au vent la bâche qui protège notre matériel pour la nuit, on le voit prendre peur.

En quittant le camp, Yann "échoue sur le gobi" une de ses vieilles paires de chaussettes. Il justifie son peu d'entrain pour l'écologie par cette remarque destinée à atténuer mes scrupules :

"C'est du coton, dans six mois il n'y aura plus rien !"

S'il les avait jetées à Bash Malgun, les six mois auraient été réduits à zéro et il aurait peut-être fait le bonheur d'un local. Peut-être voulait-il seulement imiter Peter Fleming qui "abandonne sur place l'horrible squelette de (sa) dernière paire de chaussettes".

Dans cette haute vallée, nous n'apercevons plus aucun animal sauvage. On comprend qu'ils évitent de s'aventurer en des parages où ils pourraient rencontrer des moutons et des bergers. Mais sur le plateau, entre quatre mille et trois mille mètres d'altitude, leur absence est surprenante. C'est assurément un signe avant-coureur de notre retour prochain à la civilisation. Pour nous qui cherchons l'eau, la présence des bêtes sauvages, même si elle en indique la proximité, ne doit de toute façon pas être prise pour une garantie de pouvoir nous abreuver. Elles connaissent les moindres points d'eau, et sont capables de parcourir de longues distances pour les atteindre.

A onze heures, nous foulons quelques touffes d'herbe qui tentent de pousser dans un large lit asséché. Quelques kilomètres plus loin, nous atteignons le point où la vallée se resserre. A droite se dresse un sommet de six mille mètres, sur le flanc duquel s'épand un imposant glacier exposé au sud. C'est la garantie d'une alimentation en eau sur la vallée voisine, qui se trouve derrière un rideau de collines dénudées. Notre vallée mesure ici moins d'un kilomètre de large et on a l'impression que dorénavant on va quitter le plateau pour plonger vers Cherchen. C'est d'ailleurs à cet endroit que nous passons sous la barre symbolique des quatre mille mètres d'altitude. Plus loin, deux menus affluents viennent enfin de part et d'autre de la vallée alimenter un filet d'eau qui se faisait désirer dans le lit principal.

La trace devient tortueuse et caillouteuse. Yann, qui souffre d'une jambe, s'offre une séance de "camélothérapie" qui consiste à se laisser secouer, chahuter, bringebaler, éreinter, ballotter sur le dos d'un chameau comme dans un rafiote perdu dans la tempête, pendant un temps suffisant pour avoir le mal de mer et l'arrière-train malmené, sans pour autant jamais parvenir à surfer sur cette vague insaisissable. Nous contournons de gros rochers, et la rivière écoule maintenant une eau abondante et rapide. Alors qu'elle s'engage dans une gorge où nous craignons que les chameaux ne puissent passer, nous sommes contraints à faire un détour. Comme Ella et Peter, nous nous élevons sur le flanc gauche vers une crête à quatre mille cent mètres.

Soudain, en parvenant au faite du monticule que constitue la crête, un panorama s'offre à la vue, comme dévoilé par un rideau de théâtre, mais qui serait inversé, découvrant le haut d'abord, puis le bas du décor. Et quel spectacle s'annonce ! Un cirque gigantesque emplit le champ de vision. Comme dans une ouverture d'opéra, une profusion de thèmes se trouvent brièvement exposés ou évoqués, annonçant et anticipant les plaisirs à venir. Au centre et en contrebas s'étend une vaste plaine

sur laquelle, à une vingtaine de kilomètres, comme la proverbiale cerise sur le gâteau que l'œil perçoit en premier, s'élève le double édifice constitué d'un mont de roche noire devant une vaste et haute dune de sable qui brille au soleil. En bas à gauche, perçant la plaine comme une saignée, la rivière coule dans un profond canyon aux larges méandres. Sur les côtés, les flancs dénudés et secs de petites montagnes délimitent un couloir s'évasant progressivement et faussant la perspective. Des plaques d'herbe verte cherchent à y imposer une présence végétale sur un substrat minéral gris, noir, rouge, ocre, jaune, comme des variétés adoucies de l'arc-en-ciel. Droit devant, la vallée se perd dans la brume sous le ciel bleu. Au fond, de part et d'autre, se dresse un deuxième rideau de sommets neigeux qui, à gauche, semblent former un mur, une paroi quasi-verticale de plusieurs dizaines de kilomètres de large. Ce sont de nouveau les puissantes KunLun, qui verrouillent la frontière nord du Tibet, et que les Russes appelaient autrefois immodestement... "la Chaîne Russe", semblant délimiter ainsi la frontière naturelle de leur empire.

Nous ne sommes pas très éloignés du sommet présumé des KunLun, l'Ulugh Muztagh, probablement la montagne la plus inaccessible de la planète, à tel point qu'il est encore aujourd'hui difficile d'en connaître l'altitude exacte. Qu'on ouvre un atlas ou qu'on consulte les cartes les plus récentes : s'ils sont assez détaillés, ils mentionneront une altitude de 7.723 mètres, qui en feraient l'une des plus hautes montagnes du monde - il n'existe sur terre que quatorze sommets de plus de huit mille mètres. De même, des sources d'information spécialisées en alpinisme ne savent pas si l'Ulugh a été déjà gravi et par qui. A supposer qu'il ne l'ait pas été, ce serait peut-être le plus haut sommet "vierge" de la planète. Sa réputation et son mystère n'en seraient que plus grands. Mais ce qui rend suspecte et probablement caduque cette altitude présumée, c'est qu'on peut en tracer la source. Littledale, en franchissant le col de Karamiran en 1895, l'évalue à 25.339 pieds, soit 7.723 mètres exactement. Toutes les sources postérieures reprennent péremptoirement cette altitude, faisant fi de l'évaluation plus réservée de l'expédition française de Dutreuil de Rhins et Grenard passée deux ans plus tôt au même endroit (7.360 mètres). Même le géographe Philippe Forêt reprend ce chiffre en 2004 dans un ouvrage spécialisé, ainsi qu'une altitude fantaisiste de 7.620 mètres pour le sommet présumé de l'Altyn Tagh.

Pour les habitants de la région de Cherchen et de RuoQiang, l'Ulugh Muztagh est source de fierté mais aussi de frustration. Comme l'Ararat des Arméniens, tout le monde le connaît et le revendique, mais personne ne peut y aller. Le fin mot de

l'histoire m'a été selon toute vraisemblance fourni à Korla, au bureau de l'administration de la réserve de l'Altyn Tagh dont dépend l'Ulugh Muztagh. La consultation de notes historiques par mon interlocuteur m'a fourni une hauteur de 6.973 mètres, certes un peu décevante, mais somme toute honorable et plus plausible que l'autre. La mémoire de deux expéditions y est conservée : en 1985, cinq Chinois seraient parvenus au sommet au prix acceptable pour une telle première de quatre amputations : un nez, deux oreilles et une jambe. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'expédition ait été sino-américaine et que les Chinois aient oublié de consigner ce détail comme certaines sources le laissent conjecturer. En 1989, cinq Japonais dont une femme auraient réitéré l'exploit et seraient redescendus entiers.

A droite, derrière le premier rideau, je devine la faille de l'Altyn Tagh. Au fond, je pressens, j'imagine le prodigieux désert du Taklamakan, le plus vaste d'Asie, vertigineusement situé trois mille mètres en contrebas. Comment Ella et Peter ont-ils pu passer ici sans être saisis par ce paysage grandiose ? Ni l'un ni l'autre ne le mentionnent. Est-ce en raison du mauvais temps, de la fatigue, de l'heure tardive ? C'est incompréhensible.

Nous nous engageons dans la vallée. Alors que Yann monte un chameau pour soulager la douleur à sa jambe, la bête s'assoit sans avoir donné de signe préalable de fatigue, nous remémorant le déplorable épisode de notre premier départ avorté d'Urt Moron où son cheval s'était comporté de la même manière. Mais nous sommes heureusement dans une situation toute différente. Nous avons consommé la majeure partie de nos vivres lourds et Bash Malgun n'est plus très loin. L'alerte s'avèrera sans gravité. Le bât du chameau est de guingois et doit être refait. Une fois d'aplomb, la bête marche de nouveau sans problème, Yann ayant prudemment décidé de la ménager et de poursuivre à pied.

Dans l'après-midi, le temps se couvre par le nord-ouest. La brume qui masquait le fond du paysage monte inexorablement vers nous et recouvre petit à petit, un à un, les plans qui constituent ce décor où aucun autre drame ne se joue que la symphonie de la nature. Je pense à ce commentaire de Gustav Mahler pour le premier mouvement de sa troisième symphonie : "Pan se réveille, l'été entre, ça résonne, ça chante, ça pousse de tout côté. Et entre tout cela, quelque chose d'infiniment mystérieux et douloureux comme la nature morte, attendant, dans une immobilité vague, la vie future."

Nous dépassons trois bergeries abandonnées. C'est à n'en point douter le lieu dit Dimnalik, où les guides d'Ella et de Peter leur avaient laissé miroiter la probabilité de trouver des habitants. Mais même en plein été, la saison a priori la plus favorable où l'herbe a la possibilité de pousser, la région est totalement désertique. Seule coule la rivière dont les eaux ne parviennent pas à fertiliser cette terre oubliée des hommes, rivière qui s'épuise, s'atrophie, se dénature en perdant sa limpidité et sa vigueur au profit d'un turbide courant. Il y a, dans la progressive disparition d'une rivière, la mélancolie que suscitent les occasions manquées et les rêves brisés, comme un fonctionnement à rebours du monde. Pour nous qui espérons trouver chez les bergers les plaisirs des pauses revigorantes au coin du poêle, où le thé, le pain et le melon nous seraient servis sur le torchon déplié, l'affaiblissement du cours sonne comme un glas l'inexorable évanouissement de nos espérances égoïstes.

Un peu plus tard, je m'approche de nouveau de la rivière pour vérifier si elle est encore en eau. D'ici peu il va falloir reconstituer notre réserve. Elle a déjà perdu les trois quarts de son débit. J'ai le plaisir d'apercevoir une antilope, sans doute la dernière de notre voyage. Puis, en un lieu où le fond du canyon est accessible, je fais venir Mangke et l'envoie, avec le cheval et un chameau, remplir le bidon dont nous aurons certainement encore besoin ce soir. Nous repartons et Yann reprend sa cure. A six heures passées, au milieu de la vallée, nous trouvons une piste qui se dirige tout droit vers un passage entre la montagne noire et la dune de sable que nous avons aperçue plus tôt. Elle suit un nouveau lit asséché de ruisseau, sur un sol très sablonneux où je progresse difficilement. Sur cette rivière de sable, la fatigue me gagne. J'ai tout loisir de méditer sur le fait que les kilomètres du soir sont assurément plus longs que ceux du matin. Arriverons-nous un jour à Bash Malgun ? J'ai une pensée émue pour ces tibétains qui se rendent en pèlerinage à Lhasa en s'allongeant à chaque pas dans un geste de prosternation. Leur voyage dure parfois plus d'un an.

Une pluie perçante s'est mise à tomber. Finalement, dans le jour déclinant, nous nous résignons à dresser le camp à l'abri du vent que nous fournit une colline. A part cette pluie improbable dans cette région désertique, il n'y a pas d'eau, mais nous sommes équipés et je ne suis pas inquiet pour demain. Sous la tente rapidement montée, nous nous serrons pour dîner d'une soupe et d'un bol de nouilles préparés sur notre réchaud à gaz. La pluie cesse. Mangke fait un feu et se prépare un thé. Pressentant qu'il ne lui viendra pas à l'esprit de nous en proposer, je cherche une compensation en pariant une bière à Yann que Mangke boira son thé tout seul.

Il est des paris qu'on regrette de gagner, mais il est trop tard pour changer le caractère de Mangke.

4 août

Le temps est couvert mais il ne pleut plus. A sept heures et demie, il fait déjà treize degrés sous la tente. Je fais mon café et commence à ranger les bagages et les bidons de provisions éparpillés sous la bâche. Sous la pluie qui tombait hier soir, nous nous sommes précipités pour monter le camp et mettre nos affaires à l'abri. Yann prépare son lait chaud devenu habituel, puis un bouillon (il n'y a désormais plus de porridge) et un thé pour Mangke.

Nous partons à dix heures et je marche seul devant. A onze heures, j'attends mes compagnons mais ne les vois pas venir car j'ai contourné une saillie rocheuse. Je comprends que Yann a sans doute obliqué vers le sud sans se poser de questions sur notre direction du jour et que Mangke l'a suivi aveuglément. Je me résouds à faire demi-tour et à marcher un bon kilomètre pour retrouver leurs traces derrière une colline. Je marche vite, et lorsque je peux le faire tout en restant visible de l'endroit où ils sont, je reprends tout droit vers la bonne direction. Eux continuent au sud sans sembler me voir. Combien de temps vont-ils avancer comme cela sans savoir où ils vont ? Une demi-heure plus tard, je les vois s'arrêter et se concerter. Ils ne peuvent pas ne pas me voir, et je tente de leur faire des signes, mais ils persistent à avancer plein sud. Est-ce une crise de rébellion ? Je ne veux pas jouer les petits chefs mais je suis le seul à savoir, grâce au GPS et aux cartes, dans quelle direction se situe Bash Malgun. J'essaie seulement de montrer le chemin. Yann, qui n'a pas lu une carte en un mois, ne semble pas vouloir l'accepter. Quant à Mangke, si Yann tournait en rond, il continuerait de le suivre, comme Dupont et Dupond dans le désert.

Je reprends mon cap à l'ouest vers Bash Malgun, en prenant soin de les garder dans mon champ de vision. Plus tard, de loin, je les vois enfin obliquer vers une meilleure direction. Je les attends, mais leur route passera bien plus au sud que la mienne. Quand ils arrivent à ma hauteur, je poursuis ma route, mais ils continuent à s'écarter. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je fais le détour pour les rejoindre. Arrivé près d'eux, je leur demande où ils vont de ce pas décidé.

"C'est du bon sens", dit Yann candidement. "J'ai suivi une trace, puis longé le lit sec de la rivière."

Quand ils m'ont aperçu, il a considéré que ma route était parallèle. Dans les deux heures suivantes ils ne m'ont plus vu.

La vertu du sens commun est largement surfaite. Je suis vexé par ce comportement désinvolte. Il est heureux que je ne me sois pas fait une entorse à ce moment-là en traversant un canyon. Yann n'a pas un mot d'excuse, mais seulement une manifestation teintée d'égoïsme : après des calculs douteux basés sur la distance restante dont il me demande une évaluation, il conclut - pour se reconforter - qu'il n'a pas fait un détour substantiel. J'y vois une illustration typique du phénomène que les psychologues nomment "dissonance cognitive" où, contre toute évidence, on réinterprète le passé et on se convainc qu'on a eu raison d'agir comme on l'a fait.

Depuis que nous avons quitté les collines, nous marchons dans un désert brumeux qui marque une pente douce montant vers l'avant et vers notre droite. Je ne peux me diriger qu'à la boussole car aucun repère n'est disponible sur cet horizon fuyant. C'est seulement dans les rêves que se produit cette impression de marche immobile, dans un paysage qui non seulement ne change pas, mais supprime, par l'absence de point fixe d'orientation, la sensation même de progresser. Enfin apparaît le premier signe d'une proche présence humaine : quinze chameaux non entravés qui broutent nonchalamment. Hier également, nous avons aperçu quelques ânes domestiques, mais personne alentour. De toute évidence, on ne craint pas ici de se faire voler ses bêtes.

Pendant notre pause du déjeuner, le cheval s'est échappé sans qu'aucun de nous ne s'en aperçoive et est parti à deux kilomètres de distance vers le lit de la rivière. Cette inattention s'avère utile. Nous descendons pour le rattraper et avons la bonne surprise de découvrir un peu d'eau sablonneuse et boueuse, où les bêtes s'abreuvent avec un ostensible plaisir. Nous reprenons plein ouest, et la fin de l'après-midi est bien longue, face à un fort vent debout qui nous transperce et rend la marche pénible. Il ne fait pas froid, mais le vent fatigue. Nous marchons dans le sable mou, en bordure du ruisseau ou bien dans les cailloux du désert qui nous tordent les chevilles.

L'horizon ne présage rien de bon. Nous progressons dans le canyon creusé par la rivière, très large en cet endroit et profond d'une vingtaine de mètres. Droit devant nous, il s'infléchit vers le nord. La bordure du plateau qui le surplombe forme

comme un cap que nous prenons pour point de repère. Mais une fois arrivés là, ce n'est guère mieux : toujours la même étendue vide à perte de vue alors que mes calculs indiquent qu'il ne devrait rester que huit kilomètres. Nous sommes comme des marins sur l'océan à la recherche de l'île qui n'est pas encore visible, mais qui peut se manifester à tout instant par des signes avant-coureurs : une nouvelle texture de nuages, des oiseaux, un objet à la dérive...

Progressivement, là où je voudrais trouver Bash Malgun, je vois apparaître au loin comme un monticule d'une dizaine de mètres de haut. Est-ce de la verdure qui le recouvre ? Ce serait étonnant au milieu d'un désert aussi stérile. Les montagnes de part et d'autre me semblent bien sèches et il n'y a pas de neige sur les crêtes, donc probablement pas d'apport d'eau. Y aurait-il là-bas une source ? Au fond, tout droit, la vallée semble se fermer, à l'instar de ce que nous avons connu il y a deux jours. Nous y avons trouvé de l'eau...

Enfin, alors que nous approchons, je distingue quelques constructions qui semblent abandonnées. Je peux être sûr à présent que nous arrivons à Bash Malgun mais, comme s'interrogeait Ella Maillart en y arrivant il y a soixante-dix ans : "Adam bar ?" ou "Adam djok ?" ("Y a-t-il ou non des hommes ?") Je crains un nouveau camp d'infortune ou nous partagerons tristement l'une de nos dernières rations, sans autre accompagnement que quelques gousses d'ail et un bol de bouillon insipide. Mais soudain apparaît, après avoir semblé être une vision, un mirage, ce qui se révèle être un rideau d'arbrisseaux surgi de nulle part. Dans le sol irrigué par une eau définitivement abondante, on a planté des saules. Bien que de taille réduite - trois mètres maximum - ce sont les premiers arbres que nous voyons depuis les rues de Golmud, il y a un mois et demi.

S'ensuit une expérience des plus étranges. Le rideau de saules s'ouvre sur une allée, large d'une dizaine de mètres, bordée elle aussi de saules, qui constitue sans aucun doute l'artère principale, et même unique, du hameau. Longue d'un petit kilomètre, elle apparaît comme une tranchée verte derrière laquelle on devine plus qu'on n'aperçoit l'existence de deux rangées de constructions, de cours, de masures. Mais il n'y a aucun signe de vie. Les maisons sont toutes, oui toutes, en ruines ! Ce village devrait être une célébration de la vie conquise sur le désert, mais il exsude le déclin et la mélancolie comme si les plaies bibliques s'étaient abattues sur lui. Nous sommes à n'en point douter dans une ville fantôme comme il peut en exister dans

l'Ouest américain, ou plus généralement là où la volonté des hommes s'est heurtée à la résistance farouche de la nature ou à l'épuisement de ses ressources, et a perdu le combat.

Le bruissement de l'eau dans les rigoles qui bordent l'allée évoque les "karez", ces canaux d'irrigation des oasis de l'Asie centrale. Nous n'avons rencontré personne depuis quatre jours. Touchant au but, nous avons l'impression d'arriver après l'explosion d'une bombe à neutrons, qui éteint toute vie mais laisse intactes les infrastructures. A gauche, derrière un portail, se dresse l'édifice décrépit d'une mosquée. Enfin, après avoir parcouru les trois quarts de la longueur de l'allée, le son nasillard d'une mauvaise radio nous annonce la fin probable de l'étape.

Derrière le rideau d'arbres et une porte ouverte, une famille assise autour du poêle nous ménage l'accueil devenu usuel. Nous saluons les vieux hommes d'un "salamalec" en leur serrant les deux mains. Un signe de tête aux femmes qu'on ne touche pas, puis thé et nan, en grandes et fines galettes, cuites du jour. Le grand-père parle un peu chinois, la grand-mère et les parents pas du tout. Il y a trois enfants. La plus vive, âgée de dix ans, va à l'école à Cherchen et y apprend le mandarin. C'est maintenant les grandes vacances et elle ne redescendra que fin août. La vieille génération (il a cinquante-huit ans), a subi la ferveur centralisatrice communiste. Les parents ont été laissés tranquilles après les excès révolutionnaires. Les jeunes sont de nouveau intégrés à la société chinoise.

Le père tient magasin dans la pièce attenante. C'est le premier commerce que nous visitons depuis celui de l'aubergiste d'Urt Moron. Décidément, les signes s'accumulent d'un retour à la civilisation. Ils sont très progressifs et encore peu convaincants, mais nous ne nous y trompons pas. Dans la boutique, nous sommes comme des enfants dans un magasin de jouets. La pièce est exigüe et la marchandise des plus hétéroclites. Le rayon alimentaire couvre le mur du fond, et nous sommes pris d'une frénésie d'achats. Pour un total de cent Yuan tout rond (une dizaine d'euros), nous repartons avec un véritable butin : miel, raisins et abricots secs, une pastèque, un melon, un sac de bonbons, du pain, une réserve de cigarettes, d'allumettes, de cacahouètes... Il ne manque que la bière, mais nous sommes en terre d'Islam et nous nous consolons en pensant que ça vaut mieux ainsi pour Mangke.

Le luxe n'est jamais une notion absolue. Dans la pratique, l'expérience du luxe est éprouvée à chaque fois qu'est satisfaite de façon inattendue, et au-delà de ce qu'on aurait pu attendre, un désir qu'on se découvre juste au dernier moment, là même où sa satisfaction est à portée de main. Il existe aussi un autre luxe, fruit de la consommation ostentatoire, qui requiert la présence d'autrui comme témoin, mais il m'est étranger. Je préfère vivre pour être, pas pour avoir. Ou bien pour avoir eu, mais pas pour avoir été.

Un homme entre dans la boutique. Il peut nous héberger dans le bâtiment officiel qui dispose d'une chambre pour les visiteurs, et nous aurons même un dîner ce soir. Pendant que nous nous installons, un camion et deux Jeeps arrivent de la direction opposée. C'est une équipe de géologues de Korla. Ils sont une demi-douzaine, ingénieurs pour la plupart. Même si aucun d'entre eux ne parle un meilleur anglais que mon chinois, ils nous apportent une compagnie sympathique et porteuse d'informations utiles. Le développement spectaculaire de l'économie chinoise a créé une pénurie de matières premières et tous les remèdes sont bons pour la pallier : on pactise avec les régimes les plus corrompus de la planète pour s'approvisionner en pétrole, en minerais ou en bois, et on prospecte à tout va dans les terres inhospitalières de l'Ouest du pays pour en extraire tout ce qui peut avoir la moindre valeur. C'est ainsi que les géologues préparent le terrain pour des armées de cantonniers puis de mineurs. Les jours de la "Piste Perdue" sont comptés.

Convoqués à neuf heures et demie sous la tente qui sert de restaurant improvisé, ce n'est qu'une heure plus tard que le « plov » est prêt. La recette en est originale : verser dans un wok une bonne rasade d'huile moteur 20W50 (usagée de préférence) et la faire chauffer sur un poêle alimenté par des crottes de mouton (qui à intervalles réguliers produisent une explosion du plus bel effet). Quand l'odeur et les fumées d'huile deviennent insupportables, y faire revenir le mouton débité en garantissant que chaque convive aura sa part de graisse, de cartilage et d'os à moelle. Ajouter des carottes coupées en julienne, couvrir d'eau, puis de riz. Faire attendre les convives jusqu'à ce qu'ils meurent de faim et servir dans des bols sales. L'usage de la cuillère est optionnel.

Même si ce plov pâlit devant celui de la mère de Rejapi et qu'on nous demande après coup la somme exorbitante de quinze Yuan (un Euro et demi) par personne, nous passons une sympathique soirée avec les géologues.

Lorsqu'on ne dort pas sous la tente, on a le plaisir de se coucher plus tard et c'est à minuit passé que nous rejoignons notre piaule qui elle aussi coûte relativement cher : je l'ai négociée à cent Yuan pour les deux nuits que nous comptons y passer. Apparemment nul n'a jamais payé moins de vingt-cinq à trente Yuan par personne et par nuit. Et j'ai même dû faire venir le chef du village pour obtenir ce prix. Des Japonais sont venus l'an dernier en route vers le Muztagh et au retour. Un Français il y a deux ans et quelques scientifiques américains en 1998. C'est à peu près tout.

5 août

Notre journée de repos à Bash Malgun s'ouvre par un petit déjeuner inhabituel : avec le pain tout juste sorti du four vient un excellent et inattendu yaourt de brebis au miel que m'apporte la femme qui joue ici le rôle de FuWuYuan, ces cerbères des hôtels chinois, chacune en charge d'un étage et qu'on entend brailler à toute heure du jour ou de la nuit. Le temps est beau et il n'y a pas un souffle de vent. Les géologues s'activent autour de leurs véhicules. Ils quitteront le hameau vers midi, en route pour leur expédition et l'inhabituelle animation du matin s'estompera. Dans la rue, j'identifie la mosquée. Elle arbore cette décrépitude qui passe parfois pour du charme. La porte est surmontée de trois croissants ornés chacun d'une étoile. Je traverse une courette et entre dans la salle. Elle est si mal entretenue qu'on l'imagine visitée uniquement lors des grandes occasions. Des hirondelles ont élu domicile dans le mihrab, flanqué de part et d'autre de rouleaux suspendus au mur, portant des inscriptions en caractères arabes en or sur fond noir. La décoration est réduite à trois tapis sales et à un cercueil vide qui semble indiquer la principale circonstance où l'on fréquente le lieu. C'est juste un brancard surmonté d'une grande feuille de contreplaqué arrondie en arceau et qui ressemble à un caisson hyperbare : une trouvaille judicieuse pour accompagner le corps dans le vide intersidéral. Et comme il y a très peu de bois ici, le modèle est réutilisable.

Ma promenade me fait reconnaître dans cet amas de ruines qui constitue le village les restes tristes d'une de ces communes populaires que la ferveur révolutionnaire de visionnaires pratiquant la religion de Lénine et Mao a cru pouvoir faire naître au milieu du désert. Leurs ruines hantent beaucoup de régions perdues de l'ex-URSS. En 1935, Maillart et Fleming n'ont croisé ici que quelques tentes. Ce n'est qu'en 1962 que tous les habitants de la région ont été priés de participer à l'expérience collectiviste en se regroupant pour constituer la "Ferme d'Elevage de Tula". Manifestement, l'expérience n'a pas produit les résultats escomptés. Durant l'été beaucoup préfèrent maintenant emmener leurs moutons en transhumance. Il ne reste alors au village que quelques dizaines d'habitants que nous avons sans doute tous croisés hier soir. En hiver, les bergers redescendent des montagnes et viennent augmenter ce nombre, jusqu'à quelques centaines. Je crois comprendre qu'un peu plus bas s'est développée, dans un cadre plus hospitalier, la nouvelle ville de Tula où nous ferons halte demain soir. Au total, on nous dit que le canton compte six cents habitants, tous Ouïghours.

Pour parachever ce triste tableau de ville fantôme, il reste à décrire l'équivalent des communes populaires de Mao pour cette Chine du troisième millénaire qui se construit sous nos yeux. Les objectifs ont changé, mais c'est toujours la même promesse de Paradis terrestre. Face à l'entrée de la cour du bâtiment officiel décrépît qui nous héberge, un monumental panneau peint a été érigé. Sous un titre élogieux et flatteur, il présente une vue plongeante sur ce qui ne peut être décrit avec justesse que comme le projet incongru de développement d'une marina, sur le rivage d'un paisible lac. L'image peinte est entourée de reproductions des bâtiments les plus caractéristiques : école, hôpital, maison des nationalités, siège du parti, Hotel (sic). La maison des nationalités est un bâtiment coupé en deux et disposant de deux entrées séparées, symbolisant involontairement l'incommunicabilité fondamentale entre Ouïghours et Chinois.

L'illustration centrale montre un lac où évoluent des véliplanchistes et des skieurs nautiques que le dessinateur a du reste oublié de faire tracter par des bateaux. Il y a une pagode, une base de loisirs, un parterre central en forme d'étoile rouge, des voitures de sport garées devant les bâtiments. Le texte d'accompagnement poursuit et amplifie le rêve, dans la plus belle des langues de bois (que je me suis fait traduire car elle dépasse largement mes modestes compétences linguistiques) : "Les seize grands (?) ont proposé de construire un environnement social prospère, car sans la prospérité des nomades des KunLun, nul ne peut parler de la prospérité du canton de QieMo (Cherchen)", "Il faut à tout prix utiliser un concept planifié pour garantir un bénéfice maximal". La liste des travaux est introduite par la formule cryptique : "Procédé conceptuel pour la planification d'une utilisation maximale". Ces locutions ampoulées sont d'autant plus ridicules que dans ce village perdu de pasteurs ouïghours, presque personne ne parle ou ne lit le moindre mot de chinois et sûrement pas de ce chinois là.

On m'informe que les travaux de la marina ont commencé en juillet 2003 et s'achèveront en 2006. Pour l'instant, quelques bâtiments auraient déjà été construits. Nous en saurons plus demain, car le site est situé à une dizaine de kilomètres en aval, sur notre route. Ce panneau est une belle illustration de l'habitude typiquement chinoise de représenter toujours non pas la réalité, mais l'image de ce qu'elle pourrait être dans le meilleur des mondes. Ainsi, dans un autre registre, lorsqu'on demande à quelle distance se trouve telle ou telle destination, la réponse ne tient aucun compte des circonstances particulières : route barrée ou en travaux,

pont effondré, etc. Tout ce qu'on peut en déduire, c'est que dans les conditions idéales qui ne se réalisent jamais, on pourrait faire la route dans les temps indiqués.

J'obtiens finalement une explication à l'abondance de l'eau. Plus qu'une opportunité dans cette vallée aride, c'est devenu un problème, et même un drame. A mesure que nous perdions de l'altitude, les rivières se sont étiolées dans le percolateur géant que constituent les déserts de sable et de cailloux. C'est à Bash Malgun que l'eau resurgit d'un lit souterrain en une nappe qui s'épand cinquante centimètres sous le sol. Ces dernières années, elle a gonflé comme une éponge. Inexorablement, elle sape les murs de pisé et fait fondre les maisons comme neige au soleil. A l'été 2002, la saison où les rivières sont les plus abondantes, la situation est devenue critique. Pour s'acheter un court répit, on a égayé et planté des allées de saules. Mais on ne peut que capituler devant la volonté de la nature de recycler prématurément la terre des maisons, le seul matériau de construction qu'elle offre ici. Avant que leur demeure ne s'écroule sur eux, les habitants sont contraints à l'exil. Le nomadisme ayant perdu son attrait, on a conçu le projet hâtif de relogement dans la marina.

C'est à Bash Malgun que nous croisons l'itinéraire qui conduit au mythique col de Karamiran, qui ne fut traversé que par l'expédition française de Dutreuil de Rhins et Grenard en septembre 1893 puis par Littledale au printemps 1895. Un an plus tard, guidé par son assistant Hamdan Bai qui avait déjà accompagné Littledale, Sven Hedin traverse aussi cette chaîne à quelques kilomètres du passage de l'Anglais, à une altitude de 5.540 mètres. Fait surprenant, Hedin ne mentionne que de façon anecdotique le point culminant de l'Arka Tagh, l'Ulugh Muztagh qui avait impressionné ses prédécesseurs : "C'était le double pic que nous avons aperçu entre nos camps IV et V... A présent, il était heureusement derrière nous."

Le voyageur suivant qui décrira ce haut lieu ne sera que l'Anglais William Holgate, près de cent ans plus tard, en 1990. Après avoir atteint le col avec les plus grandes difficultés, et contemplé l'immensité du vide du Tibet septentrional, il écourtera son programme sans l'ombre d'une hésitation et sera soulagé de s'en tirer à bon compte en faisant demi-tour et en rentrant sain et sauf à Bash Malgun.

Dans l'après-midi, nous voyons revenir l'équipe des géologues, un sourire embarrassé aux lèvres. A seulement quelques kilomètres d'ici, la transmission a cassé sur l'une de leurs Beijing Jeep, et ils n'ont pas réussi à la réparer sur place. Dès lors, ils ne savent ni quand ni comment ils vont pouvoir repartir. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils dînent en notre compagnie. En guise de dessert, je mange une poignée des raisins que nous avons achetés hier, et je m'en repentirai toute la nuit : les flatulences intempestives et le petit dérangement intestinal me rappelleront que la diversité alimentaire désormais à portée de main est aussi porteuse de risques.

Mourir au Tibet

L'exploration d'un territoire aussi inhospitalier que le Tibet produisit nécessairement son lot de tragédies et deux d'entre elles sont particulièrement touchantes. Celle de la famille Rijnhart montre une témérité qui ne peut trouver son inspiration que dans la foi la plus aveugle. Le couple de missionnaires (Petrus, hollandais; et Susie, canadienne) s'engage en 1898 en compagnie de leur enfant Charlie âgé de onze mois, en direction de Lhasa qu'ils se proposent en toute candeur d'évangéliser. Un soir, en arrivant à l'étape, à cinq mille mètres d'altitude, ils s'aperçoivent avec effroi que l'enfant est décédé. Sans pouvoir accorder le moindre instant à la douleur et au deuil, ils ne peuvent que l'enterrer sur place, et masquer l'emplacement pour éviter qu'il ne soit profané. Moins d'un mois plus tard, alors qu'on leur a barré l'accès à Lhasa, ils sont attaqués par des bandits. Petrus disparaît à son tour, assassiné. L'infortunée Susie endurera encore un long calvaire avant de rejoindre Pékin et de rentrer au pays. Comme pour prouver la solidité de sa foi, elle reviendra en Chine des années plus tard pour y poursuivre son ministère.

Dans un registre moins spirituel, l'expédition de Jules Dutreuil de Rhins et Fernand Grenard fut financée par l'état français qui souhaitait tenir son rang dans l'exploration de tous les continents et affirmer sa présence dans des territoires que Russes et Anglais considéraient comme leur chasse gardée. L'année 1892 fut consacrée aux KunLun occidentales et notamment à la découverte du col de Keriya, à ce jour encore le seul point de traversée possible du centre de la chaîne, à 5.600 mètres d'altitude. C'est à l'été 1893 que la caravane tente sa chance en direction de Lhasa et est interceptée comme les autres à proximité de la ville sainte. Les deux explorateurs se résolvent à emprunter une voie de sortie inédite, traversant le pays Golok infesté de brigands. Ce sera pour eux aussi un calvaire : Dutreuil est malade et ne peut avancer qu'avec difficulté dans les températures polaires de l'hiver tibétain. Bientôt leur interprète décède d'épuisement. Les autochtones refusent de les guider, puis leur volent deux chevaux. En cherchant à retrouver les coupables, ils sont attaqués par des villageois. Dutreuil reçoit une balle dans l'estomac, et meurt peu après. Son corps, jeté dans la rivière par les bandits, ne sera restitué que plus tard. Grenard est contraint à la fuite, muni des documents scientifiques de l'expédition. Pour faire bonne figure, les autorités chinoises exécuteront quatre présumés coupables, et

exposeront la tête de l'un d'entre eux au bout d'une pique à la porte de XiNing, la capitale locale.

Fernand Grenard est revenu de son périple avec le récit de la mort de Dutreuil, mais aussi avec l'expérience directe qui lui servira de matière première pour sa contribution à la Géographie Universelle en 15 volumes publiée par Armand Colin en 1929. La moitié du tome VIII est consacrée à la "Haute-Asie", divisée en trois parties : Mongolie, Turkestan chinois et Tibet. Le texte est entrecoupé d'illustrations magnifiques : des photos de Sven Hedin, Paul Pelliot ou du "Survey of India" ainsi que des esquisses géologiques et des cartes compilant toutes les sources disponibles. Grenard y mentionne déjà l'ancienne mer de Téthys et le "continent du Gondwana" constituant la plate-forme hindoue. S'inspirant probablement des travaux du Suisse Emile Argand, il montre que la thèse de Wegener sur la dérive des continents avait déjà cours à l'époque, même si elle ne fut généralement acceptée que dans les années mille neuf cent soixante : "La direction générale en latitude des plis de la Haute Asie est due à ce qu'ils sont essentiellement le produit de la compression de l'écorce entre les vieux continents de la Sibérie et de l'Inde."

La description de l'Altyn-Tagh, là-même où nous nous trouvons, est saisissante : "En montant du désert, on rencontre de larges ondulations de conglomérats et de grès rougeâtres, puis l'on rentre dans une région d'escarpements nus, sans arbres, à pans immenses, de gouffres sauvages et sombres, qui ont valu à l'Altyn Tagh occidental le surnom de "Monts des Ténèbres", Karanghou Tagh... Les forces de désintégration, exaltées par les variations extrêmes de température et par l'absence de couverture neigeuse, débitent les roches en grands quartiers qui s'accumulent sur les versants et dans les lits des torrents... Si l'Altyn-Tagh borde les établissements humains, agricoles ou pastoraux, les plus audacieuses entreprises des chercheurs d'or et des chasseurs du Turkestan s'arrêtent devant l'Arka Tagh".

Concernant la faune : "L'exaltation de l'Himalaya a isolé ce dernier pays (le Tibet), en a fait une véritable île biologique, asile des vaincus de la lutte pour la vie : vingt-quatre espèces de mammifères, quinze d'oiseaux sont particulières à la région comprise entre l'Altyn Tagh et le Tsangpo."

Sur le plateau tibétain Grenard s'épanche en un lyrisme légitime : "Région morte et sans bruit, point paralysé du corps planétaire. Le silence, qu'effleure à peine en été le murmure presque imperceptible des ruisseaux, est brutalement rom-

pu dans la matinée par le hurlement du vent d'ouest, qui se déchaîne comme un fleuve forcené dans le vide de l'espace; il croît en violence jusqu'aux premières heures de l'après-midi, puis il tourne au nord, s'apaise, et le soir tombe, muet et sinistre."

Comme Prjevalski avant lui, Grenard a pour les chiens une affection particulière qui lui fournit l'occasion, au détour de son carnet de voyage, d'une insolite observation psychologique "sur la valeur morale respective des chiens d'Europe et des chiens d'Asie". Alors qu'un chameau de sa caravane meurt dans une région particulièrement désolée, le chien de son assistant russe n'hésite pas un instant à suivre ses maîtres alors que le mastard local "réfléchit, en véritable asiatique qu'il était, qu'il y avait là pour longtemps une riche curée pour lui, qu'il n'était plus nécessaire de suivre ces fous qui allaient par monts et par vaux". "Tels hommes, tels chiens" conclut Grenard.

6 août

Dans notre petite chambre, Mangke a passé la nuit à grincer des dents d'une façon invraisemblable (mon dentiste le dirait "bruxomane"). La fréquentation des chevaux, chameaux et moutons sans doute. Pas étonnant qu'il rêve parfois qu'il perd ses dents et que cela annonce un drame à la maison, comme il nous l'a raconté, inquiet, il y a quelques jours.

Dans un accès de propreté typiquement helvétique, Yann me reproche de laisser un tas d'ordures dans le coin de la chambre.

"Tu ne ferais pas ça en France !"

Il a certainement raison, mais c'est une question sans réponse que de définir comment se comporter dans un contexte culturel différent du nôtre. Appliquer sans discernement ses propres critères, c'est se singulariser sans cesse aux yeux des autochtones. Adopter systématiquement les coutumes locales, c'est forcer sa propre nature. Ma règle est de m'efforcer d'agir avec naturel, sans rien faire que je puisse être amené à regretter.

Au moment où je vais prendre mon déjeuner, les géologues sortent de la tente. Ils n'ont pas encore décidé de l'avenir de leur expédition, préparée depuis un an et stoppée net par une panne mécanique dont je pense qu'elle était, sinon prévisible, du moins statistiquement inévitable avec ce type de véhicule. Ils ont consommé toutes les nouilles que la patronne avait préparées ce matin. Elle me propose de me confectionner un "kmesch", sorte de tourte ou de calzone à la viande, ou plutôt à la graisse de mouton. C'est bon, mais bien trop gras pour le petit déjeuner, d'autant plus qu'elle a versé dans le wok le reste du bidon d'huile moteur du plov d'avant-hier. En route, le kmesch me rappellera à son bon souvenir pendant toute la journée...

Nous partons à dix heures, sous le soleil. A treize heures, nous atteignons la marina. Il n'y a pas de lac - on aurait pu s'en douter - bien que les cartes anciennes en mentionnent un. L'école, le dispensaire et le bâtiment officiel sont déjà achevés, ainsi que dix maisons de quatre pièces chacune pouvant ainsi abriter vingt familles. Trois Chinois Han sont là, qui semblent garder le lieu et s'occuper de menus travaux. Les premiers habitants vont emménager dans trois semaines. L'école dispose de dix salles de classe, ce qui me semble optimiste. Pas de toilettes, Chine oblige, ni dans les maisons (personne n'en voudrait là), ni dehors. Il faudra que les nouveaux

habitants les construisent vite ! Les Han ne nous fournissent aucune information sur Tula qui semble devenir aussi mythique que Thulé. Ils ne sont pas de la région et sont incapables de nous renseigner.

Toute la journée, le sol reste plat à une altitude constante de trois mille cent mètres. La vallée mesure de nouveau plusieurs kilomètres de large. A gauche, au pied de montagnes, la Cherchen Darya a ressurgi et roule ses eaux rouges dans un lit large mais peu profond. Nous marchons à la lisière du désert qui borde notre piste. Les flancs des montagnes sont bruns et secs, même si l'on aperçoit quelques pics neigeux au sud. C'est encore un dérèglement surprenant de la nature, que l'eau ait échoué à fertiliser le sol au-delà du lit de la rivière. On perd espoir qu'elle puisse servir à l'homme. Pourtant, deux-mille mètres en contrebas, ce cours rectiligne et stérile gagne une dimension en s'épandant en une vaste oasis qui usurpe le désert, improbable et précaire comme une île basse au milieu de l'océan. A six heures, nous faisons halte près d'une bergerie cadennassée et inoccupée, bien que cette saison soit la seule qui tolère l'activité humaine. Juste à côté a été construit un four, qui semble en bon état.

Alors que nous approchons du terme du voyage, Mangke souhaite savoir ce que je pense de lui. Je lui demande en souriant s'il veut vraiment entendre la réponse; sinon, il vaut mieux ne pas poser la question. On ne cherche que ce qu'on a déjà trouvé. Je lui dis gentiment que s'il mettait à profit ses qualités, il pourrait mener une vie plus heureuse, mais qu'il est difficile d'échapper à sa nature profonde. Et lui, que pense-t-il de moi ? Maintenant que nous sommes presque au bout de notre effort, il me confie sa fierté d'être venu ici et il me remercie de l'avoir emmené, sans pour autant comprendre pourquoi je tenais tant à ce projet. Bien sûr, il me trouve un peu autoritaire, mais il ne m'en veut pas pour autant. "C'est ton travail !" analyse-t-il, "Mais tu es aussi assez distant. Yann aime être assis auprès du feu le soir, quand toi tu lis tes livres sous la tente." Il a certainement raison de me le reprocher, mais moi aussi, je suis ma nature...

J'apprécie ces conversations où je dois tenter de traduire des idées complexes dans mon chinois qui manque de vocabulaire spécialisé. J'essaie ainsi de me prouver qu'au contraire des rivières, des pensées peuvent tenter d'être profondes et claires à la fois.

Bientôt apparaissent le camion et la Jeep encore valide de nos géologues, sur le chemin du retour. Ils ont reçu l'ordre de reporter leur expédition à septembre et

ne semblent pas particulièrement gênés qu'on puisse disposer ainsi de leur emploi du temps. La flexibilité du travail est un attribut partagé par les économies tant libérales que dirigées, ce qui laisse bien peu de place à notre modèle européen ! Cette défaillance technologique chinoise va une nouvelle fois nous être favorable. Un homme monte sur le camion et appelle Yann, reconnaissant en lui le passionné de l'alimentation. Et ce sont des kilos de tomates, de haricots verts, de poivrons, de céleri qui changent de main. Nous arriverons à destination dans quelques jours et n'avons pas besoin de tout cela, mais ils ont gardé ces vivres pour nous et les jetteront sinon. Ce sera la fête ce soir autour du feu !

Il n'y aura pas de Tula. Malgré quelques mirages qui nous font prendre des buissons ou les contreforts de petits canyons pour les lanternes d'hospitalières habitations, nous finissons par nous faire une raison et établissons le camp au bord de la rivière à l'abri tout théorique d'un épaulement rocheux. Bien que l'eau soit rouge et crissante sous la dent, le moral est au plus haut car nous avons en tête la perspective d'un dîner de légumes frais. Je propose d'accommoder les "string beans" selon la recette chinoise dite "haricots des quatre saisons", ou plutôt suivant l'interprétation doublement réductrice imposée par mon incompetence et un chronique manque de moyens et d'ingrédients. C'est toutefois fort bon et Yann me propose d'en refaire une deuxième fois dans la foulée. Seul le wok, sur ce feu très vif de racines séchées de saxaoul, permet de griller les haricots sans qu'ils collent au pot.

Pendant que je m'active au fourneau, et sans rien demander à personne, Mangke lave une tasse, se sert un thé et attaque la provision de tomates et de poivrons avec le couteau de Yann. Après la conversation sincère que nous avons eue cet après-midi, c'est une déception que de le voir faire bande à part et oublier des principes élémentaires de courtoisie qui ont certainement cours chez les Mongols autant que chez nous. Je me permets de lui faire remarquer gentiment que le repas serait plus sympathique si nous le partagions à trois et que je ne cuisine pas pour mon seul appétit. Mais il se vexe, nous dit qu'il n'a plus faim, et s'en va se coucher sans rien avaler de plus, manifestant par là une attitude que n'aurait pas reniée un gamin de douze ans. Un mois de vie commune n'aura pas suffi à lui faire partager notre conception des exigences de la vie commune. S'il ramasse maintenant ses plastiques quand je n'ai pas le dos tourné, je comprends ce soir que c'est uniquement pour me faire plaisir, quand l'envie lui en prend.

7 août

*"... Je marcherai paisible vers les pays fameux
Où des gens s'en allaient aux horizons fumeux..."*

Apollinaire, *Les Poètes*

Pour la première fois depuis plusieurs jours, j'ai dormi d'un sommeil profond. Je me lève après les informations de RFI de huit heures et vaque aux travaux du camp. Mais lorsque nous sommes prêts, le cheval est introuvable. Il s'est détaché et éloigné à notre insu pendant que nous bâtons les chameaux. Mangke part le chercher et ne revient qu'à onze heures, exposant une fois encore la précarité de notre situation. Sans lui, la bête était perdue. A quelques dizaines de kilomètres du terme de notre voyage, il est temps de constater à quel point Mangke nous aura été utile dans des tâches qu'il accomplit avec autant de naturel et de simplicité qu'elles nous sont étrangères. Nous profitons de cette circonstance pour le remercier et montrer que nous ne lui tenons pas rigueur de son caprice d'hier soir.

Nous engrangeons les kilomètres comme on constitue une collection de timbres. Leur ressemblance les rendrait monotones si elle n'attirait parfois l'attention sur d'infimes variations qui les rendent chacun uniques, et qui récompensent l'effort de répétition. Et on garde toujours espoir de trouver la pièce unique qui justifie à elle seule toute l'entreprise.

A la pause de la mi-journée, nous partageons les restes du pain acheté à Bash Malgun. Dans l'après-midi, nous nous arrêtons près d'un cours d'eau limpide où je m'offre mon premier shampoing depuis un mois. L'eau, réchauffée par le soleil, croise la piste en formant une petite cascade. Alors que nous nous reposons là, une voiture arrive de la vallée en face de nous et s'arrête à ma hauteur. A l'exception des géologues, c'est le premier véhicule depuis bien longtemps, et c'est un signe. S'il choisit de s'arrêter ici, c'est certainement le premier point d'eau pour les voyageurs arrivant d'en bas, de Cherchen. Je me dirige vers eux et les salue. Le chauffeur se tourne immédiatement vers sa femme et lui dit quelques mots. Elle se baisse

et me tend... une pastèque ! Elle est à toi aussi, cette chanson que je fredonne souvent. Nous la mangerons avec délices à la pause suivante. Son goût sucré et frais évoque de bons souvenirs et c'est un cadeau reçu avec joie et reconnaissance.

A chaque pause depuis le début de notre périple, je prends quelques minutes pour écrire mon journal. C'est un modique loyer que je paie jour après jour en petite monnaie pour le plaisir être ici, et c'est une avance sur le plaisir de souvenirs futurs. En figeant ainsi des impressions fugaces, je me crée un trésor, une source de Jouvence à laquelle je puiserai sans fin lorsque la nostalgie de ce voyage exceptionnel se fera sentir.

La piste serpente entre rivière et montagne dans la vallée toujours rectiligne de la faille mais qui est maintenant devenue plus étroite. Depuis plusieurs jours et une certaine antilope, il n'y a plus d'animaux sauvages. C'est somme toute surprenant car personne ne vit ici et les bêtes ne seraient pas dérangées. Les montagnes sont peut être trop sèches, faute d'être assez hautes pour accrocher les nuages. Durant presque toute la journée, nous restons au-dessus de trois mille mètres d'altitude. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que nous passerons sous ce seuil. Et pour la première fois aujourd'hui, il y a un peu de trafic : outre la Jeep, nous sommes rejoints par un camion qui ramène vers Cherchen un groupe de trois orpailleurs. Ils reviennent du Toruksai et prétendent que leur campagne à été bonne, bien que la plate-forme soit vide.

La route est maintenant couverte d'une poussière extrêmement fine qui s'insinue partout et nous donne, en cinq minutes, l'impression d'être sales. C'est comme l'écume des vagues de sable du Taklamakan, qu'apporte chaque soir un vent de force trois ou quatre Beaufort.

Juste avant sept heures, je m'arrête et m'assoupis sur un rocher à l'écart du chemin, à un endroit où je pense être visible, pour attendre Yann et Mangke. Plus tard, ne voyant rien venir, je fais demi-tour et me rends compte, en voyant leurs traces, qu'ils sont déjà passés. Je suis ces traces pendant près d'une heure d'un pas rapide, et j'aperçois finalement les bêtes et Yann, arrêtés en un lieu où la vue dégagée en amont et en aval semble déterminer le genre de camp que nous apprécions. A mon arrivée, Yann m'informe sur un ton de reproche que Mangke me cherche et m'appelle dans les canyons des alentours. Lui ne semble pas avoir été très concerné par ma disparition - tout juste semble-t-il m'en vouloir de faire attendre le dîner.

Pour Yann, l'endroit est bon pour le camp. La vue lui plaît, mais le sol est couvert de gros cailloux acérés qui nous laboureront le dos au cours de la nuit. Je propose d'aller voir plus loin un lieu qui semble plus propice et j'y trouve un espace plat parsemé de plaques de boue séchée, idéales pour les tentes. Yann préférerait rester là où il est. Je suggère qu'il y revienne dormir à la belle étoile, idée qui lui convient, et nous allons à mon camp. Ce soir, Mangke travaille spontanément pour le groupe. Il lave les tasses, sert le thé, va chercher du bois, comme pour faire oublier son comportement d'hier. Yann a rêvé d'une salade de tomates et de poivrons toute la journée et annonce en conséquence qu'il va préparer le dîner - ou plutôt, devrais-je dire, la salade - pendant que nous montons le camp.

La rivière coule dans le canyon, cinquante mètres sous la terrasse où j'ai monté la tente. Mais ses eaux sont très rouges et peu appétissantes, et nous n'avons pas le courage de descendre. Notre seul bidon restant a perdu la moitié de son eau et ne contient plus que six litres environ. Il est temps d'arriver au terme de notre voyage !

Notre cuisine improvisée a aussi ses ratés, que nous acceptons avec stoïcisme, faute de pouvoir renvoyer les plats en cuisine. Ma préparation de riz cuit dans les tomates écrasées et un reste de champignons séchés qu'on appelle en Chine "oreilles d'arbres" est une catastrophe. Le riz n'a rien absorbé alors que les champignons sont gorgés d'eau. Mais la salade est un régal et la soirée se passe agréablement. Yann se couche à la belle étoile, à côté du feu, prétendant chauffer "un reste de thé" avec le peu d'eau qui nous reste.

Les pèlerins de la Route du Jade

Les monts KunLun jouent un rôle singulier dans la mythologie chinoise. Cherchen en est la porte secrète. L'éloignement de ces montagnes, leur altitude vertigineuse, le mystère qui les entourait, leur différence radicale avec le reste de la Chine en faisaient un "ailleurs" idéal, propice aux légendes. Ainsi, les KunLun sont reconnues comme le lieu de la sépulture de jade de Huang Di, le mythique Empereur Jaune qui aurait fondé la civilisation chinoise. Les Taoïstes en firent la résidence de quelques-uns de leurs "Immortels" ainsi que de XiWangMu, la Reine Mère de l'Ouest. La légende raconte en outre que l'Empereur Jaune aurait envoyé Ling Lung, son musicien officiel au lieu dit XieGu qui serait notre Cherchen. Là, il aurait trouvé le bambou idéal pour réaliser des instruments pour le palais royal. Et c'est ainsi que fut créée la gamme.

Aux confins flous de l'histoire et de la légende apparaît l'empereur Mu de la dynastie Zhou. Il nous est connu par des textes découverts au IIIe siècle, et aurait régné aux alentours de l'an moins mille. La description de son équipée vers l'Ouest et de ses parties de chasse dans les KunLun est le plus ancien récit de voyage chinois qui nous soit parvenu.

L'archéologie confirme que l'oasis de Cherchen était habitée il y a plus de sept mille ans et que le jade des KunLun a été prisé depuis presque aussi longtemps. On en a retrouvé jusqu'à Babylone. Depuis ces temps immémoriaux, la route sud du Taklamakan n'a jamais perdu son appellation de "Route du Jade". Même si le centre de la production est à HeTian (l'ancienne Khotan), Cherchen conserve comme trophée la plus massive pièce de jade jamais extraite : un bloc de 1.502 kilos découvert en 1995 au lieu-dit Tataliksu et fièrement exposé dans le hall de l'hôtel Muztagh. Le texte explicatif incite à la réserve quand il prétend qu'une équipe de soixante-treize personnes fut mobilisée pendant quatre vingt dix-huit jours et qu'une route de vingt et un kilomètres dut être spécialement construite pour l'acheminer. En 1995, un hélicoptère militaire eût probablement constitué une option moins coûteuse.

Sur la "Route du Jade" se sont succédés pèlerins, migrants et explorateurs. Les premiers allaient chercher en Inde les textes originaux du Bouddhisme, dont la transmission en Chine datait déjà de quelques siècles, mais de façon dénaturée.

Ainsi partit FaXian, en l'an 399, à l'âge de soixante ans. Son périple de quinze ans l'amena "par les déserts infestés de démons et de vents brûlants dont personne ne réchappe" vers Cherchen et Khotan où il resta plusieurs mois, puis à travers l'Asie Centrale et l'Inde jusqu'à Ceylan avant de revenir en Chine par voie de mer. Ainsi partit aussi en 630 XuanZang, le "prince des pèlerins", dont le voyage aller se fit à travers les royaumes alors bouddhistes des anciens Sogdiens, dans les actuels Ouzbékistan et Afghanistan. Il revint après quinze ans par la Route du Jade, chargé de reliques et de six cent cinquante sept documents originaux que portaient vingt chevaux. Cet extraordinaire périple est perpétué aujourd'hui dans la mémoire de tous les Chinois, grâce au grand classique de la littérature qu'il inspira au XVIème siècle : La Pérégrination vers l'Ouest. Nombre de pèlerins firent encore la route de l'Inde jusqu'à ce que la pratique du Bouddhisme soit proscrite en Chine au neuvième siècle, à la fin de la dynastie Tang.

Moins connue est l'histoire du chrétien nestorien Rabban Sauma qui quitta Pékin en 1278, et emprunta la Route du Jade pour se rendre à Bagdad, partout accueilli par les communautés de ses coreligionnaires. Il ne put se rendre en pèlerinage à Jérusalem, alors aux mains des musulmans, mais visita Rome et Paris en 1287.

Quoi qu'on puisse en dire, et en dépit de quelques audacieuses expéditions maritimes, les Chinois ne furent jamais de grands voyageurs ou explorateurs. FaXian et XuanZang font figure d'exceptions. La Chine n'a jamais eu son Marco Polo et l'interdiction de voyager édictée sous la dynastie Ming ne contribua pas à changer cet état de fait. Encore aujourd'hui, la situation a peu changé : la diaspora présente le paradoxe d'être à la fois loin de ses origines et étonnamment sédentaire.

XuanZang a des cousins dans d'autres civilisations : ainsi ce Ouïghour enterré près de Kashgar qui parcourut l'Eurasie pour compiler la première grammaire des langues turques. Ou l'Arménien Mesrob Mashtots qui dota sa langue d'un alphabet original. Perpétuels voyageurs promenant aux quatre coins du monde une obsession pour la connaissance, ils sont, plus que saint Christophe, les saints patrons des voyageurs d'aujourd'hui.

Devenues musulmanes, les oasis du pourtour du Taklamakan devinrent le point de rencontre de tous les Turcs de l'Asie Centrale. L'unification de cette mosaïque de peuples se fit tardivement, sous le nom historique mais alors depuis longtemps désuet de Ouïghours. Svat Soucek dans son *History of Inner Asia* écrit que les Kaza-

khs et Kirghiz se seraient même probablement joints à eux s'ils en avaient eu la possibilité politique.

Dans la littérature, l'oasis de Cherchen ne suscite généralement que des commentaires succincts. En 1926, Clarmont Percival Skrine, consul anglais à Kashgar, la traite d'"insignifiant hameau du désert". Marco Polo, au XIII^{ème} siècle, est plus prolixe et bienveillant : "Ciarcian est une province de la grande Turquie entre Grec et Levant. Les gens adorent Mahomet. Ce fut jadis un pays noble et fécond, mais il a été ravagé par les Tartares. Il y a villes et villages en nombre, et la cité maîtresse du royaume est Ciarcian. Il y a des fleuves qui charrient jaspes et calcédoines qu'ils portent pour les vendre au Catai. Ils en tirent grand profit car ces pierres sont abondantes et bonnes. Et toute cette province est de sable... et il y a beaucoup d'eaux mauvaises et amères. Et aussi, en plusieurs lieux, des eaux douces et bonnes."

D'une certaine manière, toutes les villes de désert se ressemblent. Du XinJiang à l'Iran, de l'Arizona au Karo d'Afrique du Sud, on y trouve une population de réfugiés, d'immigrants et de colons hantant de grandes avenues vides sous le soleil. Ici, entre le marteau des montagnes et l'enclume des dunes, pendant longtemps seuls les Ouïghours ont élu domicile, accompagnés de quelques migrants, tels Aldat l'Afghan, qui souvent accompagna Sven Hedin. Mais depuis quelques années, les Chinois ont trouvé une nouvelle fonction à ces avant-postes. Après y avoir pompé assez d'eau et apporté l'ADSL, ils érigent des rangées de béton dans le désert et invitent le trop-plein de population de régions surpeuplées à y ouvrir boutique, de mode ou de coiffure. La mayonnaise semble prendre, et fournit le bénéfice additionnel de diluer les populations indigènes qui n'avaient rien demandé et auraient préféré rester maîtresses chez elles.

8 août

Au réveil, une grisaille jaune - si j'ose écrire - de poussière et de sable fin recouvre tout le paysage et donne une teinte terne à tout notre camp. A l'écart, le sac de bivouac de Yann se distingue à peine, et il a depuis longtemps rentré la tête pour se protéger. Je fais le feu, probablement le dernier, avec le reste d'argol qui nous a accompagnés de jour en jour jusqu'ici. La première phrase de Yann ce matin trahit sa difficulté à se réveiller :

"Ton feu, il est mal barré !

- Merci, mais ce n'est pas très constructif.

- Je ne voulais pas être constructif, mais simplement faire une remarque." Plus tard, il fera à sa façon amende honorable :

"C'est dur de faire brûler l'argol quand il n'y a pas de vent". C'est mieux que rien et je présume que l'intention y était.

J'ajoute de l'eau au reste de mon riz raté d'hier soir, mais il n'en sera pas beaucoup amélioré. Faute de mieux, je le trouve mangeable, mais Yann confirme en appel son jugement réservé d'hier.

Notre itinéraire pour ce qui risque d'être notre dernière journée de marche consiste à suivre la piste le long de la rivière jusqu'à ce qu'elle s'en sépare pour rejoindre un défilé très encaissé qui constitue un raccourci pour atteindre Cherchen. La rivière suit en effet une grande boucle vers l'ouest. Depuis des siècles, la piste prend ce raccourci, à travers des gorges spectaculaires qui débouchent soudain sur le désert, en un lieu nommé Muna Bulak, qui signifie, semble-t-il, "la source dans la montagne". C'est là que passe la route 315, avatar moderne de la piste sud du Taklaman et route sud de la Soie, qui rejoint vers l'ouest Cherchen, puis les légendaires oasis de Khotan et Kachgar. Les soixante-dix kilomètres de route qui séparent Muna Bulak de Cherchen traversent un désert plat, aride, caillouteux et totalement stérile, que j'ai pu observer lors d'un passage précédent. Le temps y est généralement gris en cette saison, et ne laisse au marcheur aucun autre plaisir que l'anticipation de l'arrivée en ville. Même si le trafic automobile est réduit, la perspective de marcher deux pleines journées sur le bord de la route ne m'enchanté guère. J'ai donc décidé

depuis longtemps que notre périple se terminerait à l'arrivée sur la route 315, où nous tenterions de trouver un camion qui pourrait nous conduire à Cherchen.

Je sais que la piste quitte la Cherchen Darya quelque part, mais je n'ai pas la moindre idée du lieu de la bifurcation. Deux bergers croisés sur la route ne nous apportent pas de réconfort :

"C'est à cent cinquante kilomètres." annonce l'un d'entre eux, sûr de lui.

- "Merci bien".

Après une demi-heure, nous apercevons un pont sur la rivière. "Tian Xia Di Yi Qiao" (le premier pont sous le ciel) est une expression commune pour désigner un lieu remarquable, et celui-ci mérite amplement cette distinction, car c'est le premier ouvrage d'art depuis le pont sur le Naryn Gol, à plus d'un mois de distance. Ce n'est pas simple de savoir où il mène, mais ce pourrait être la piste qui longe la rivière en aval.

Enfin, à deux mille huit cents mètres d'altitude, la piste semble quitter la rivière. Elle mène en deux temps et deux petits raidillons à un col très étroit, comme une brèche taillée d'un coup de hache dans la paroi où la route trouve tout juste la place de passer, à une altitude de trois mille mètres. C'est le col de Maillart et Fleming, de la carte américaine et des autres expéditions passées dans la région. Nous nous y octroyons un moment de repos, puis attaquons la descente. Les chameaux vont bien, mais le cheval a mal aux pattes. Ce n'est pas surprenant après un mois et plus de huit cents kilomètres de marche sans fers sur un sol souvent caillouteux. Ses sabots sont évidemment usés et il boitille quand il marche sur des pierres. Mais c'est notre dernière étape et il tiendra.

A deux heures et demie, une agréable surprise nous attend. Alors que la piste s'engage dans de splendides gorges étroites et totalement sèches, nous rattrapons un camion arrêté que nous n'avons pas vu ce matin. Ses occupants, des Ouïghours, sont assis sur des cailloux et prennent leur déjeuner avant de descendre vers Cherchen. Nous nous arrêtons pour discuter et je demande s'ils peuvent nous attendre en bas, à Muna Bulak, pour nous conduire de là vers la ville. Pendant que le patron réfléchit, Yann a la bonne idée, en constatant que la plate forme du camion est quasi-vide, de me faire lui demander s'il peut embarquer les bêtes dès maintenant.

Il reste cent kilomètres pour atteindre Cherchen. Aux dires du patron, nous devons d'abord poursuivre la gorge sur trente kilomètres pour atteindre Muna Bulak.

De là, il restera encore les soixante-dix kilomètres sur la Nationale 315 pour Cherchen. Les bêtes avancent plus lentement que nous et trente kilomètres de plus seraient probablement trop pour elles aujourd'hui. Je n'aimerais pas devoir camper à dix kilomètres du but.

Je propose deux cent cinquante Yuan pour les cent kilomètres, soit vingt-cinq euros. "Je réfléchis", répète le patron, Yusur Korban, à trois reprises. Il accepte finalement et on se serre la main pour sceller le pacte. Je n'apprécie pas les complications de fin de voyage et celle-ci s'annonçait délicate : manque d'eau, nécessité de faire de l'auto-stop sur la route, puis des allers et retours vers Cherchen pour organiser le transport des bêtes... Cette rencontre est une aubaine. Si tout va bien, nous dormirons ce soir dans un bon lit.

Et tout se passe pour le mieux. "La plupart des voyages se terminent plus abruptement qu'ils ne commencent", constate avec justesse Peter Fleming. A quinze heures, Yann et moi entamons à pied la descente du canyon entre deux murailles de pierre qui s'élargissent progressivement. En deux endroits, un filet d'eau apparaît puis se perd dans le sable. C'est tout juste assez pour y remplir la gourde à moitié. Je n'éteins pas complètement ma soif, car la bière que j'espère trouver à l'arrivée sera bien meilleure si j'ai le gosier sec. Les montagnes nous surplombent de plusieurs centaines de mètres, et la gorge est si encaissée et tortueuse que seule la boussole permet de connaître notre direction. A vol d'oiseau, nous n'avons que quatorze kilomètres à parcourir dans une vallée que les cartes font apparaître comme rectiligne, mais nous en faisons au bas mot deux fois plus, conformément à ce que nous avait annoncé le patron. Nous nous ménageons une courte pause toutes les heures pour que Yann soulage sa jambe endolorie. Partis de trois mille mètres d'altitude, nous descendons progressivement jusqu'à deux mille. Je pensais que nous atteindrions mille mètres, l'altitude moyenne du Taklamakan, mais le désert s'élève de façon imperceptible depuis Cherchen jusqu'au pied des montagnes et j'avais omis de noter cette information lors de mon passage précédent dans ces parages. La vallée ne s'élargit finalement qu'à trois kilomètres de l'arrivée.

En approchant de la destination, j'éprouve une pointe d'anxiété : je me suis fondé uniquement sur la position GPS présumée de la route 315 pour déterminer où se trouve Muna Bulak et j'espère y trouver notre camion et Mangke avec les animaux. Si nous devons faire dix kilomètres de plus, ce sera dur. Nous avons encore

marché plus de quarante kilomètres aujourd'hui, et c'est principalement la perspective d'arriver vite qui nous a poussés. Yann n'ira pas beaucoup plus loin, si j'en crois son avis.

La technologie spatiale produit chaque jour des miracles : à huit heures et demie, à moins de cinq cents mètres du point d'objectif que j'ai créé sur mon GPS, la silhouette d'une maison se profile sur un léger promontoire à droite de notre piste, dans la lumière déclinante de ce jour gris. Nous n'apercevons notre camion et nos bêtes qu'en montant le raidillon, lorsque nous sommes à moins de cinquante mètres. Le dénouement n'en est que plus subit et agréable. C'est une fin bien banale pour une marche qui, jour après jour, kilomètre après kilomètre, prenait des allures de pèlerinage. Au lieu des coupoles ou des toits dorés de Jérusalem, de la Mecque ou de Lhasa, notre périple prend fin dans une mesure bordant une route où ne passe aucun trafic.

"C'est un symbole, dit Yann, la vraie destination, c'était notre chemin.

- Oui, et en plus, en traversant le vide, on ne peut espérer arriver nulle part."

Soudain nous sommes assis devant bière, pain et laghman, dans une ambiance de fin d'expédition réussie.

"On a fait un beau voyage !" commente Yann pour exprimer en une formule concise un mélange de fierté et de gratitude, dans des proportions qui resteront indéterminées.

La nuit tombée, le camion nous conduit vers Cherchen. Yann est assis sur la plate-forme avec les bêtes, quatre Ouïgours et Mangke. Je prends place dans la cabine entre le patron qui conduit et deux de ses fils. L'ambiance est festive. Tout juste la promiscuité m'impose-t-elle d'avoir les jambes de part et d'autre du levier de vitesse, et de devoir supporter la main baladeuse mais heureusement innocente du chauffeur qui cherche à tâtons son instrument.

Le patron est intéressé par l'achat des bêtes et je lui ferai une proposition demain matin. Il me dit pouvoir les héberger chez lui et c'est un soulagement que de ne pas avoir à leur trouver un gîte aussi tard cette nuit. Pendant la pause imposée par une panne bénigne, suffisamment près de Cherchen pour capter un réseau GSM, je peux passer un coup de fil pour annoncer la fin heureuse de notre expédition. Nous passons à la maison du patron, chez qui Mangke et les bêtes dormiront cette nuit, puis à l'hôtel Mustagh BingGuan où une bière bien fraîche scelle nos retrou-

vailles avec la civilisation. Sur le registre de l'hôtel, comme Peter Fleming le faisait systématiquement en voyage, je note comme profession : "Inspecteur Sanitaire".

9 août

Ainsi nous voici sortis du désert, après quarante jours et quarante nuits, comme le Jésus des Evangiles. Quel diable et quelles tentations avons-nous rencontrés ? Difficile de statuer - le désert ne m'est jamais apparu comme le lieu emblématique de la perte. On n'y aspire qu'aux plaisirs les plus élémentaires : un verre d'eau claire et fraîche, l'ombre d'un arbre ou d'un rocher, un fruit ou un bol de soupe, la chaleur d'un feu. Quand on se prend à rêver à l'inaccessible, on ose penser à une bière, un plateau de fromages, une présence féminine. Il n'y a pas là de quoi damner un saint. Un saint qui doit le savoir, justement, c'est François d'Assise, qui a passé quarante jours dans ce que l'Italie propose de plus désertique. Il y a appris à comprendre le langage de la nature. Voilà une expérience qui m'est plus proche. N'est-ce pas cela que je suis venu chercher ? Une façon d'appréhender le monde directement, immédiatement, c'est-à-dire sans intermédiaire. Lorsque nous dormons à même le sol, lorsque nous guettons le prochain filet d'eau, lorsque nous dépendons de la parole d'un homme pour trouver une direction, lorsque nous sommes rassasiés par un quignon de pain, réconciliés avec l'humanité par un sourire, là nous comprenons le langage de la nature. En avoir fait l'expérience est la source d'un profond contentement. Plus prosaïquement et à la même époque, Marco Polo a lui aussi passé quarante jours sans voir une auberge entre Etsina et Karakoto, dans une autre terre mongole, confirmant et renforçant la portée symbolique de l'expérience et de sa durée.

Cette fin de voyage me remémore une anecdote contée par Eric Newby dans Un petit tour dans l'Hindu Kush. Avec l'humour détaché d'un Peter Fleming, il entreprit en 1951 un voyage audacieux au Nuristan, une région tribale de l'Afghanistan. Alors qu'avec son compagnon de voyage, les pieds en sang et dans un état terminal d'épuisement, il prépare son matelas pneumatique pour une dernière nuit avant de rentrer à Kaboul, il voit surgir de nulle part Wilfred Thesiger, celui-là même qui avait auparavant parcouru les déserts de l'Arabie dans des conditions que Yann se disait prêt à réitérer. Les voyant aménager ainsi le confort relatif de leur camp, Thesiger ne peut réprimer une moue de dédain et s'écrie : "Vous devez être une bande de

femmelettes !" Newby ne jugea pas nécessaire d'ajouter un mot à son récit après cette remarque qui l'atteignit comme un couperet.

Notre fin d'expédition à Cherchen ne nous réserve aucune surprise de ce type. Nous sommes en parfaite santé et les éloges que nous recevons surestiment la difficulté de notre "petit tour" dans les hauteurs de l'Altyn Tagh. Nous vendons dans l'après-midi nos trois bêtes au patron pour cinq mille six cents Yuan et donnons tout ce qui ne nous servira plus. Ce n'est pas un mauvais marché, et nous sommes débarrassés de cette tâche qui aurait pu être longue et pénible. De surcroît, je suis persuadé qu'il les traitera bien.

L'homme a une capacité particulière à s'adapter mentalement et physiquement à la durée des épreuves auxquelles il est confronté. En parvenant au terme de notre périple, nous avons Yann et moi le sentiment qu'"il était temps d'arriver". Mais paradoxalement, alors que nous pourrions ressentir comme une libération la possibilité qui nous est offerte, pour la première fois depuis plus deux mois, de prendre nos distances l'un vis à vis de l'autre, nous ne sommes pas pressés de mettre fin à cette cohabitation dont nous éprouvons les profonds stigmates. A l'instar de la victime qui développe contre son gré une connivence avec son bourreau, le seul fait de s'être côtoyés pendant ces longues semaines et de s'être construit des expériences communes rend la séparation étonnamment difficile. Le temps viendra assez vite pour Yann de développer les images qu'il a enregistrées tant sur le film que dans son esprit et pour moi de tamiser sur le papier les sédiments de la mémoire.

Malgré mes exhortations d'hier soir, Mangke est ivre quand nous faisons les comptes. Il n'aura malheureusement pas changé, mais je lui suis malgré tout reconnaissant d'avoir été le seul Mongol d'Urt Moron à avoir accepté de nous accompagner. En complément de son salaire et d'un pourboire dont je sais qu'il trouvera sans peine sa destination étymologique, je lui donne comme convenu de quoi payer son voyage de retour en autobus, ainsi que des bricoles dont nous n'aurons plus besoin. Ce sera l'affaire d'une courte semaine, par la route du nord.

Dans le Grand Yasa, code d'honneur de dignité et d'excellence, et recueil d'analectes de Genghis Khan, il est dit ceci sur la consommation d'alcool :

"S'il ne peut l'éviter, un homme peut être ivre trois fois par mois. S'il dépasse cette limite, il se rend coupable d'une offense condamnable. S'il n'est ivre que deux fois, c'est mieux. Une fois, c'est digne de louanges. Ce qui serait encore meilleur, c'est une totale abstinence. Mais où trouverons-nous un homme qui ne boit jamais ? Si par extraordinaire on en trouvait un, il mériterait le plus haut respect."

Le décompte est vite établi : une première fois sous la tente avec le "Small Lion", une deuxième fois en quittant Issyk-Pakté et une troisième fois ici à Cherchen. Notre compagnon de voyage ne s'est saoulé que trois fois dans le mois. Puisque même le grand Genghis Khan n'y trouverait rien à redire, qui suis-je pour lui faire des reproches ?

Je sais que Mangke fera le fier auprès de ses compagnons incrédules quand il arrivera à Urt Moron, ivre mort et sans le sou. Mais ils finiront bien par croire qu'il a fait le voyage.

Epilogue à Karakol

Sur une dalle nue, je dépose une humble fleur - un geste simple qui me semble approprié. Cette petite fleur, je viens subrepticement de la cueillir dans un parterre proche, dans le parc adjacent. Qu'on me pardonne cette bénigne exaction, mais je m'étais promis de venir ici rendre cet hommage, dérisoire mais sincère, à un homme dont j'admire la détermination à accomplir un destin hors du commun. La dalle est une tombe ornée d'une croix barrée, de deux dates et d'un nom précédé de l'inexacte mention "Voyageur". Ayant vu venir cette mort aussi stupide qu'inopportune, l'homme avait eu le temps de préciser ses dernières volontés. Renonçant aux obsèques nationales que ses collègues et commanditaires n'auraient pas manqué de proposer, il préféra l'honneur plus grand que sa modestie lui conférerait aux yeux du monde. A la distante sépulture du caveau familial ou du monument de la capitale, il préféra la quiétude d'un lieu qui lui avait toujours été agréable. Plus récemment, le grand alpiniste et héros kazakh Anatoly Boukreev recevra un mausolée similaire au pied de l'Annapurna où il fut emporté par une avalanche.

Nous sommes à Karakol, au Kirghizstan, à l'extrémité orientale du lac Issyk Kul. Ce lieu est dédié à la mémoire de Nikolai Prjevalski, le premier explorateur de l'Asie Centrale. Le 11 mars 1889, quelques mois après sa mort, Karakol devint Prjevalsk par ordre impérial et le resta pendant toute l'ère soviétique.

Près de la tombe que j'ai fleurie, un monument marque l'hommage de toute une nation à son héros disparu. Un aigle le surmonte, un rameau dans le bec, les serres posées sur une carte, que je présume être celle de l'Asie Centrale, territoire de ses explorations. Derrière une grille, à cent mètres de distance et en contrebas, le regard porte sur un amer ouvrant sur un grand lac entouré de hautes montagnes. Il confère au lieu sa majesté et garantit un flot de visiteurs qui ne tarit pas durant l'été. Le parc est bien entretenu, malgré le manque de moyens inévitable dans ce petit pays du bout du monde. Pins, platanes et peupliers fournissent une ombre

agréable en cette chaude journée d'août, et abriteront du vent et de la pluie les visiteurs qui n'auront pas profité de la courte belle saison. Dans une allée latérale, un potentat local a choisi d'imposer son nom aux visiteurs en se faisant ériger un monument. Il restera pour moi un inconnu.

Le parc abrite un petit musée. Le hall d'entrée étale des cartes approximatives en relief dont la forme laborieuse cherche à crédibiliser un fond déficient. Dans la grande salle en forme de "U", on a entreposé pêle-mêle des objets disparates : instruments de mesure, vieux livres, manuscrits, animaux empaillés, portraits satisfaits des directeurs successifs de la société de géographie. Yumagan Mambietova est la directrice du musée. Elle a la soixantaine bien passée, porte une robe défraîchie, d'épaisses chaussettes et de grosses lunettes rondes à double foyer. Comme nombre de Kirghiz, elle arbore un sourire qui littéralement vaut de l'or. Sa tenue de babouchka montre à quel point les reliques culturelles de l'URSS ne subsistent que grâce au sens du devoir de bénévoles désintéressés. Native de cette contrée où les peuples se côtoient et se mélangent parfois, Yumagan parle russe, kirghiz, ouzbek, tatar, kazakh et turc, mais ce n'est pas assez pour qu'on se trouve une langue commune. Nous devons faire avec les rudiments de russe qui me permettent de voyager ou de communiquer avec un compagnon de cordée. Elle est ravie d'accueillir un visiteur occidental qui non seulement connaît Prjevalski, mais s'intéresse à ses explorations et a croisé ses itinéraires. Et ma réponse négative à sa seule question intéressée ("Ai-je eu des sponsors pour mon voyage ?") ne l'empêche pas de m'accompagner avec zèle pour une visite guidée, de m'ouvrir l'accès à sa bibliothèque, et de me demander d'enregistrer un message sur son vieil appareil à cassettes.

De cette visite émouvante, je me contenterai de mentionner cette anecdote illustrant la nature des collections et révélatrice d'un de mes centres d'intérêt non encore rassasiés lors de mon passage à Karakol : à son retour à Saint-Pétersbourg, après le voyage qui lui fit découvrir le lac Ayakkum et la Haute Vallée des Vents, Prjevalski fut l'hôte d'honneur d'un "souper" le 15 janvier 1887, dont voici le menu, en Français dans le texte (et à la lettre) :

Potage consommé à la royale
Pailles et petits pâtés
Homards et langoustes à la parisienne
Filets de perdreaux à la Saint-Cyr
Chapons de Houdan et Grives rôties
Salade

Asperges d'Argenteuil, sauce hollandaise
Timbale glacée à la princesse
Desserts

Les temps changent. Même si le mérite des voyageurs contemporains pâlit devant celui de Prjevalski, je doute que quiconque soit de nos jours accueilli ainsi à son retour au pays. Ella Maillart et Peter Fleming, qui jouissaient l'un et l'autre d'une réputation méritée d'aventuriers et d'écrivains reçurent pour leur périple les honneurs de la presse et des sociétés de géographie.

En Europe, les espaces sont trop réduits pour que je me sente à l'aise dans la nature, pour que je puisse trouver cette profonde respiration qui rend libre et qui est en même temps l'expression de cette liberté. "En occident, j'ai l'impression de rouiller" me confia un jour un voyageur chimiste. Et l'Asie, dira-t-on, avec ses trois milliards d'habitants ! Oui, mais mon Asie, ce n'est ni Bombay ni Chungking ni Manille ni Jakarta. Ces villes sont des aberrations, des miroirs aux alouettes pour de pauvres déshérités poussés par le sous-développement des campagnes et attirés par les paillettes de la télévision comme les mouches par... la lumière. Et la potion pour eux est tout aussi amère. La densité humaine n'est supportable que lorsqu'elle est génératrice de culture, cette autre manifestation de la liberté. Pour cette raison, j'aime Tokyo, Taipei ou Shanghai. Mais mon Asie, c'est surtout celle des confins : les citadelles du Moyen-Orient, les madrasas de Boukhara, les vastes terres des nomades kazakhs, kirghiz ou tibétains, les volcans du Kamchatka. J'ai vu le monument marquant le centre de l'Asie à Kyzyl et j'ai passé la nuit au pied du "Lighthouse at the tip of Asia" en Turquie. J'ai traversé en bateau le détroit de la Pérouse entre Sakhaline et le Japon et j'ai gravi des sommets de l'Altaï ou du Karakorum. J'ai contemplé les plus hautes montagnes du monde et j'ai mangé du raisin à Turfan, cent mètres sous le niveau de la mer. L'Asie est une drogue. Son exploration, loin de tarir la curiosité, provoque une accoutumance qui pousse à toujours aller plus loin. C'est une quête que Prjevalski décrit admirablement en conclusion de l'un de ses livres :

"Plus le temps avance, plus il me semble que j'ai laissé dans les lointains déserts de l'Asie quelque chose de bien cher que l'Europe ne peut pas

me rendre. C'est que là-bas pousse une herbe bien précieuse; c'est la liberté, liberté sauvage il est vrai, mais exempte d'entraves et presque absolue."

Pour Ella Maillart et Peter Fleming, la traversée de l'Altyn Tagh ne fut qu'un épisode dans le périple qui les conduisit de Pékin aux Indes, au cœur d'une vie riche d'aventures et de rencontres. Mais l'un comme l'autre, bien après que le vent aura effacé leurs empreintes dans la neige et le sable, continueront d'évoquer ces quelques semaines sur la "Piste Perdue" comme l'intense expérience de la liberté.

Kyoto, juillet 2006